

Harlan COBEN

**Tu me
manques**

Exclusivité

**FRANCE
LOISIRS**

HARLAN COBEN

**TU ME
MANQUES**

Traduit de l'américain
par Roxane Azimi

ÉDITIONS
FRANCE
LOISIRS

Titre original : *Missing you*

© Harlan Coben, mars 2014
© Éditions Belfond, août 2014
pour la traduction française

STAY UP WITH
ME-AND THIS
BOOK-ALL NIGHT!

Harlan Coben

Restez éveillé avec moi – et ce livre – toute la nuit !!
Harlan Coben

1

Kat Donovan pivota sur le tabouret où son père avait l'habitude de s'asseoir quand Stacy lui annonça :

— J'ai fait un truc qui ne va pas te plaire.

Kat se figea.

— Quel truc ?

Dans le temps, O'Malley avait été un bar à flics de la vieille école. Ç'avait été le repaire du grand-père de Kat. Et celui de son père et de ses collègues du NYPD. Depuis, c'était devenu un lieu branchouille, fric et frime, fréquenté par des types en costard noir et chemise blanche, rasés juste ce qu'il faut pour avoir le look à la mode du moment. Ils souriaient d'un air suffisant, ces garçons pomponnés aux cheveux gorgés de mousse coiffante, et commandaient des vodkas Ketel One plutôt que de la Grey Goose car c'est ce que buvaient les vrais hommes dans les spots télévisés.

Le regard de Stacy errait à travers la salle. Elle se dérobait, et Kat n'aimait pas ça.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ouah, souffla Stacy.

— Quoi ?

— Tête à claques à cinq heures.

Kat se retourna.

— Tu le vois ? demanda Stacy.

— Ouais.

Question déco, O'Malley n'avait pas vraiment changé. Certes, les vieux téléviseurs avaient été remplacés par des écrans plats qui diffusaient tous les événements sportifs possibles et imaginables – qui s'intéressait aux exploits des Edmonton Oilers ? –, mais à part ça, le pub avait conservé son atmosphère d'antan, et c'est ça qui plaisait aux frimeurs, l'authenticité factice, le va-et-vient permanent, l'effervescence : bref, O'Malley était devenu la version Disney Epcot de ce qu'il avait été autrefois.

Comme flic, il n'y avait plus que Kat. Les autres rentraient chez eux après le boulot ou fréquentaient les réunions des Alcooliques anonymes. Kat, elle, continuait à venir et à s'installer sur le tabouret où s'asseyait son père en compagnie de ses fantômes. Comme ce soir, où elle repensait à son assassinat. Elle voulait être là, sentir sa présence et – oui, c'était un cliché, et alors ? – y puiser de la force.

Mais essayez donc de vous ressourcer avec cette bande de crâneurs.

Tête à claques avait commis une faute typique de son espèce. En l'occurrence, il portait des lunettes de soleil. À onze heures du soir. Dans un bar mal éclairé. Parmi les autres attributs de la parfaite tête à claques, on trouvait la chaîne accrochée au portefeuille, le bandana, la chemise en soie déboutonnée, les tatouages à profusion (mention spéciale pour les motifs tribaux), la plaque d'identification alors qu'on n'avait rien à voir avec l'armée et la très grosse montre blanche.

Avec un petit sourire suffisant, l'homme aux lunettes noires leva son verre en direction de Kat et Stacy.

— Il nous kiffe, dit Stacy.

— Cesse de tourner autour du pot. Qu'est-ce qui ne va pas me plaire ?

Lorsque Stacy pivota vers elle, Kat lut par-dessus son épaule la déception sur le visage de Tête à claques... visage enduit d'une crème à deux milliards le pot. Cette expression, elle ne la connaissait que trop bien. Dire que Stacy plaisait aux hommes était un euphémisme. Car Stacy était tout simplement renversante. Os, dents

et métal fondaient à son contact. Et les hommes devenaient flageolants et stupides. Surtout stupides. Incroyablement stupides.

C'était sans doute une erreur que de sortir en compagnie de quelqu'un comme Stacy : les gars partaient battus d'avance tant elle semblait inabordable.

Ce qui n'était pas le cas de Kat.

Tête à claques mit donc le cap sur elle. Il marchait moins qu'il ne glissait sur sa propre bave.

Stacy pouffa.

— On va bien rigoler.

Fronçant les sourcils, Kat considéra l'intrus d'un œil torve, histoire de le décourager. Mais, loin de battre en retraite, il s'approcha d'un pas chaloupé, au rythme d'une bande-son qui jouait uniquement à l'intérieur de son crâne.

— Salut, chérie, lança-t-il. Tu ne t'appelles pas Wifi par hasard ?

Kat ne broncha pas.

— Parce que je sens comme une connexion entre nous.

Stacy éclata de rire.

Kat se borna à le toiser. Il poursuivit :

— J'aime bien les petits formats, figure-toi. Je te trouve craquante. Une vraie poupée. J'ai toujours rêvé de jouer à la poupée.

— Et ça marche, votre baratin ? s'enquit Kat.

— Ce n'est pas fini.

Tête à claques toussa dans son poing, sortit son iPhone et le lui brandit au visage.

— Félicitations, chérie... désormais, tu es numéro un sur ma liste « à faire ».

Stacy buvait du petit-lait.

— Quel est votre nom ? demanda Kat.

Il arquait un sourcil.

— Appelle-moi comme tu veux, chérie.

— Que diriez-vous de Ducon ?

Kat ouvrit son blazer pour montrer le holster à sa ceinture.

— Je vais sortir mon arme, Ducon.

— Eh, tu ne serais pas contrôleuse fiscale, par hasard ?

Il désigna sa braguette.

— Parce que tu viens de me coller un redressement.

— Allez-vous-en.

— Mon amour pour toi, c'est comme la diarrhée, déclara Tête à claques. Je n'arrive pas à le retenir.

Kat le regarda, atterrée.

— J'ai été trop loin ?

— Non, c'est juste immonde.

— Oui, mais je parie qu'on ne te l'a jamais faite, celle-là.

Pari gagné.

— Fiches le camp et tout de suite.

— Pour de bon ?

Stacy se roulait par terre de rire.

Tête à claques tourna les talons. Puis :

— Attends, c'est un test ou quoi ? Peut-être que Ducon, c'est un compliment, après tout.

— Disparaissez.

Il haussa les épaules, fit volte-face, son regard tomba sur Stacy, glissa sur son corps longiligne. Il dut se dire : « Pourquoi pas ? »

— Ces jambes-là, c'est une menace. Allons chez toi pour voir si on arrive à l'écarter.

Stacy se régala toujours autant.

— Prends-moi, Ducon. Là, maintenant.

— Sérieux ?

— Non.

Tête à claques regarda Kat. Elle posa les doigts sur la crosse de son arme. Il leva les mains et s'éclipsa.

— Stacy ? dit Kat.

— Hmm ?

— Pourquoi ces mecs-là s'imaginent-ils avoir un ticket avec moi ?

— Parce que tu es mignonne et pétillante.

— Je ne suis pas pétillante.

— Peut-être, mais c'est l'impression que tu donnes.

— Franchement, j'ai l'air si paumée que ça ?

— Tu as l'air fracassée, répondit Stacy. Désolée de te dire ça. Mais tu dégages comme une sorte de phéromone à laquelle les nullos ne peuvent pas résister.

Chacune but une gorgée.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas me plaire ? reprit Kat.

Stacy jeta un coup d'œil en direction de Ducon.

— J'ai pitié de lui. Peut-être que je devrais lui proposer la botte, qu'est-ce que tu en dis ?

— Ne commence pas.

— Quoi ?

Croisant ses jambes interminables, Stacy sourit à Ducon. À voir sa tête, on aurait dit un chien laissé trop longtemps dans une voiture.

— Tu trouves que cette jupe est trop courte ?

— Quelle jupe ? fit Kat. Je croyais que c'était une ceinture.

Stacy était contente. Elle adorait attirer l'attention. Elle aimait la drague, persuadée qu'une nuit avec elle allait changer la vie de ses partenaires. Et puis, ça faisait partie de son boulot. Elle dirigeait une agence de détectives privés avec deux autres sublimes créatures. Leur spécialité ? Épingler (ou piéger plutôt) les époux volages.

- Stacy ?
- Hmm ?
- Qu'est-ce qui ne va pas me plaire ?
- Ceci.

Tout en faisant de l'œil à Ducon, elle tendit un bout de papier à Kat. Qui l'examina en fronçant les sourcils.

KD8115

EvaLaChaudasse

- Qu'est-ce que c'est ?
 - KD8115, c'est ton identifiant.
- Ses initiales et son numéro de matricule.
- EvaLaChaudasse est ton mot de passe. Ah oui, et il est sensible à la casse.
 - C'est pour quoi faire ?
 - Pour accéder à un site. JustMyType.com.
 - Hein ?
 - Un site de rencontres en ligne.
- Kat grimaça.
- S'il te plaît, dis-moi que c'est une blague.
 - Il s'adresse à une clientèle haut de gamme.
 - C'est ce qu'on dit pour les clubs de strip-tease.
 - Je t'ai payé un abonnement, dit Stacy. C'est valable un an.
 - Tu plaisantes, j'espère.
 - Je ne plaisante pas. Il m'arrive de travailler avec eux. Ce sont des gens sérieux. Regardons les choses en face, veux-tu ? Tu as besoin de quelqu'un. Tu as envie de rencontrer quelqu'un. Et ce n'est pas ici que tu vas le trouver.

Kat soupira, se leva et adressa un signe de tête au barman, un dénommé Pete qui ressemblait à un acteur de genre cantonné aux

rôles de barman irlandais, ce qu'il était du reste. Pete hocha la tête à son tour, indiquant qu'il mettait les boissons sur son ardoise.

— Qui sait ? fit Stacy. Tu finiras peut-être par tomber sur le prince Charmant.

Kat se dirigea vers la sortie.

— Ou, plus vraisemblablement, sur un Ducon.

Elle se connecta sur JustMyType.com et tapa son identifiant, ainsi que le relativement gênant mot de passe. En voyant son profil et le pseudo dont Stacy l'avait affublée, elle fronça les sourcils.

Mignonne et pétillante !

— Elle a oublié *fracassée*, marmonna Kat.

Il était minuit passé, mais Kat n'était pas une grosse dormeuse. Elle habitait un quartier bien trop rupin pour elle, la 67^e ouest près de Central Park, dans un immeuble surnommé l'Atelier. Un siècle plus tôt, l'Atelier et les immeubles voisins, dont le célèbre hôtel des Artistes, avaient abrité des peintres, des écrivains, des intellectuels. Les vastes appartements à l'ancienne donnaient sur la rue ; les ateliers d'artiste, plus petits, étaient situés à l'arrière. Pour finir, ils avaient été reconvertis en deux-pièces. Le père de Kat, un flic qui voyait ses amis s'enrichir rien qu'en investissant dans l'immobilier, avait voulu suivre leur exemple. Un type à qui il avait sauvé la vie lui avait vendu cet appartement pour une bouchée de pain.

Kat y avait emménagé quand elle avait commencé ses études à l'université de Columbia, grâce à une bourse du NYPD. Conformément à son plan de carrière, elle était censée étudier le droit pour entrer dans un grand cabinet d'avocats à New York et échapper ainsi à la malédiction familiale d'une fonction dans la police.

La vie, hélas, en avait décidé autrement.

Il y avait un verre de vin rouge à côté du clavier. Kat buvait trop. Sans pour autant tomber dans le stéréotype du flic alcool... même

si certains stéréotypes avaient une réalité effective. L'alcool n'était pas un problème pour elle. Elle n'en consommait pas pendant le service. Son quotidien ne s'en ressentait pas vraiment, sauf le soir peut-être, où ses coups de fil tardifs, voire même ses décisions avaient tendance à virer à la guimauve. Elle avait appris au fil des ans à couper son téléphone portable et ne pas répondre à ses mails après vingt-deux heures.

Et pourtant, la voilà qui, à une heure indue, consultait des profils choisis au hasard sur un site de rencontres.

Stacy avait téléchargé quatre photos sur sa page. Pour son profil, elle avait découpé son visage sur une photo de groupe prise lors d'un mariage un an plus tôt. Kat s'efforça de se voir objectivement, mais c'était impossible. Elle détestait cette photo, cette femme qui souriait d'un air mal assuré, comme si elle s'attendait à recevoir une gifle. Chaque image – maintenant qu'elle se livrait à la tâche pénible de les visionner toutes – avait été tirée d'une photo de groupe, et, sur chacune d'elles, Kat arborait la même moue crispée.

Il était temps de passer à autre chose.

Au boulot, les seuls hommes qu'elle côtoyait étaient des flics. Or elle ne voulait pas d'un flic. C'étaient de braves types mais des maris déplorables. Elle était bien placée pour le savoir. Quand sa grand-mère s'était retrouvée en phase terminale, son grand-père, incapable d'affronter sa maladie, avait pris la tangente et papy ne se l'était jamais pardonné. C'était un solitaire et, même si beaucoup le considéraient comme un héros, il s'était dégonflé au moment crucial. Il avait l'habitude de ranger son arme de service sur l'étagère de la cuisine. Un soir, il l'avait posée sur la table, il s'était assis et...

Son père aussi faisait la bringue et disparaissait pendant des jours. Dans ces moments-là, sa mère redoublait d'entrain – ce qui rendait la situation plus flippante encore –, faisant comme s'il était en mission secrète ou comme si l'absence de son mari ne lui faisait ni chaud ni froid, loin des yeux loin du cœur, et une semaine plus tard, parfois, son père rentrait la gueule enfarinée, rasé de frais, souriant et avec une douzaine de roses pour sa femme, et tout le

monde se comportait comme s'il avait quitté la maison le matin même.

JustMyType.com. Elle, la mignonne et pétillante Kat Donovan, était sur un site de rencontres en ligne. Vous parlez d'un plan drague ! Elle leva le verre de vin en direction de l'écran et en avala une grande lampée.

Dans le monde d'aujourd'hui, on avait peu de chances de tomber sur l'homme ou la femme de sa vie. Le sexe, ce n'était pas un problème. En fait, c'est ce qu'ils recherchaient tous sans se l'avouer, mais Kat, qui n'était pourtant pas bégueule, savait que si l'on couchait trop vite, la probabilité d'une relation durable en prenait un sacré coup. Ce n'était pas un jugement moral. C'était comme ça, voilà tout.

Son ordinateur émit un tintement. Un message apparut sous forme de bulle :

Nous avons des suggestions pour vous ! Cliquez ici pour découvrir le profil de votre partenaire idéal !

Kat termina son verre, hésita à se resservir, puis décida qu'elle avait assez bu. La vérité, c'est qu'elle voulait quelqu'un dans sa vie. Un compagnon, un homme qui partagerait ses nuits. Elle n'était pas malheureuse, non. On ne pouvait pas dire qu'elle se démenait pour remédier au problème, mais elle n'était pas vraiment faite pour vivre seule.

Elle commença à cliquer sur les profils. Qui ne tente rien...

Lamentable.

Certains hommes s'éliminaient au premier coup d'œil. La photo du profil, choisie avec le plus grand soin, constituait la première impression et en disait déjà long.

Ainsi, si on s'affublait d'un chapeau mou, la réaction était automatiquement le rejet. Si on se faisait photographier torse nu – même bâti comme un dieu –, c'était encore non. Avec une oreillette Bluetooth, histoire de montrer qu'on était quelqu'un, toujours non. Si on avait trois poils au menton ou un gilet, si on clignait de l'œil,

qu'on gesticulait, qu'on portait une chemise mandarine (question de goût) ou des lunettes de soleil perchées au sommet du crâne, non, non, non et non. Si on avait pour pseudo Homme étalon, Sourire sexy, Riche et beau, Au bonheur des dames...

Kat cliqua sur les profils qui lui semblaient abordables. Les textes de présentation étaient tous banals à pleurer. Chaque candidat aimait les balades sur la plage, sortir au restaurant, faire du sport, les voyages exotiques, les cours d'œnologie, théâtres, musées, vie active, prendre des risques, grandes aventures, mais il était tout aussi content de rester chez lui, regarder la télé, discuter autour d'un café, faire la cuisine, lire... bref, les plaisirs simples. Chacun affirmait que la qualité première chez une femme était le « sens de l'humour » – ben, voyons – au point que Kat finit par se demander si « sens de l'humour » n'était pas une métaphore pour « gros nichons ». Et naturellement, tous voulaient une compagne « mince, sportive et bien faite ».

Voilà qui était plus clair, à défaut d'être réaliste.

La réalité n'avait rien à voir là-dedans. Plutôt que de se montrer tel qu'on était, on décrivait celui qu'on *croyait* être ou qu'une éventuelle partenaire pourrait imaginer qu'on soit. Plus vraisemblablement, ces profils reflétaient ce qu'on avait envie d'être.

Quant aux commentaires, s'il fallait un mot pour les résumer, ce serait *guimauve*. « Chaque matin, la vie est une toile blanche qui attend d'être peinte. » Clic. Certains misaient sur l'honnêteté en affirmant qu'ils étaient honnêtes. D'autres fanfaronnaient, en rajoutaient toujours plus ; d'autres encore manquaient d'affection ou de confiance en eux. Comme dans la vraie vie. Et tous en faisaient trop. Le désespoir irradiait de l'écran en effluves d'eau de toilette bon marché. Toutes ces histoires d'âme sœur avaient quelque chose de rebutant. Pourquoi, se disait Kat, quand on sort avec quelqu'un dans la vraie vie, on a rarement envie de le revoir, alors que sur JustMyType on s' imagine qu'on va instantanément tomber sur celui ou celle qui partagera notre couette jusqu'à la fin de nos jours ?

L'espoir fait vivre.

C'était le revers de la médaille. Il était facile d'ironiser, mais en y réfléchissant, Kat prit conscience d'une chose qui lui chavira le cœur. Derrière chaque profil, il y avait une vie. Derrière ces clichés, ce désir de plaire, il y avait des êtres humains avec leurs rêves et leurs aspirations. Ces gens-là ne s'étaient pas inscrits sur le site, n'avaient pas payé leur abonnement, n'avaient pas fourni toutes ces informations à la légère. Chacun de ces esseulés espérait contre toute attente que les choses seraient différentes cette fois, qu'il ferait enfin la rencontre de sa vie.

Voilà qui prêtait à réfléchir.

Perdue dans ses pensées, Kat cliquait sur les profils de plus en plus vite, les visages se fondant en une masse indistincte, lorsque soudain elle tomba sur sa photo.

L'espace d'une seconde, son cerveau refusa de croire ce que ses yeux venaient de voir. Il lui fallut une autre seconde pour que le doigt cesse de cliquer sur la souris, et une autre pour que le défilé des photos ralentisse et s'arrête. Kat se redressa, inspira profondément.

Ce n'était pas possible.

Pendant qu'elle surfait, son esprit – c'était à la fois sa force et sa faiblesse – avait vagabondé sans se concentrer forcément sur ce qu'il y avait en face d'elle, mais sans perdre la vue d'ensemble. Dans son métier, cela voulait dire qu'elle repérait les possibilités, les échappatoires, les itinéraires *bis*, le véritable scénario derrière les obstacles, le brouillage et l'enfumage.

Cela voulait dire aussi que, parfois, l'évidence lui échappait.

Lentement, elle cliqua sur la flèche de retour en arrière.

Ça ne pouvait pas être lui.

L'image avait été fugace. Avec toutes ces considérations sur le grand amour, l'âme sœur, l'homme de sa vie... pas étonnant que son imagination lui joue des tours. Cela faisait dix-huit ans déjà. Elle avait essayé de retrouver sa trace sur Google à plusieurs reprises, mais n'avait trouvé que quelques vieux articles signés de sa main.

Rien de récent. Cela avait piqué sa curiosité – Jeff était un journaliste de renom –, pourtant, que pouvait-elle faire d'autre ? Kat avait été tentée d'enquêter plus avant sur lui. Cela n'aurait pas été bien compliqué, mais elle répugnait à utiliser sa position à des fins personnelles. Elle aurait pu faire appel à Stacy, mais encore une fois, à quoi bon ?

Jeff était parti.

Remonter la piste d'un ex-amant serait le comble de la *lose*. Bon, d'accord, Jeff avait été plus que ça. Beaucoup plus. Kat effleura distraitement son annulaire gauche. Il n'avait pas toujours été nu. Jeff avait fait sa demande dans les règles de l'art. Genou en terre. Après avoir obtenu l'accord de son père. Rien de ringard. Il n'avait pas caché la bague dans un dessert ni gribouillé sur un panneau d'affichage à Madison Square Garden. Non, son geste avait été classe, romantique et intemporel, exactement comme elle en rêvait.

Ses yeux s'embruèrent.

Kat cliqua sur la flèche, faisant défiler un méli-mélo informe d'expressions et de coiffures, véritables Nations unies des cœurs à prendre, jusqu'à ce que son doigt s'immobilise. Elle fixa la photo en retenant son souffle.

Et un petit cri s'échappa de ses lèvres.

La douleur était là, intacte, comme si Jeff avait franchi cette porte à l'instant, et non dix-huit ans plus tôt. Elle se pencha vers l'écran et, d'une main tremblante, toucha son visage.

Jeff.

Toujours aussi séduisant, nom d'un chien. Il avait vieilli, certes, ses tempes grisonnaient, mais ça lui allait bien. Kat n'était pas surprise. Il faisait partie de ces hommes qui embellissaient avec l'âge. Elle caressa son visage. Une larme solitaire perla au coin de son œil.

Oh, nom de Dieu.

Toujours bouleversée, elle cliqua sur la photo du profil pour l'agrandir. Jeff en jean et chemise de flanelle, les mains dans les

poches, les yeux si bleus qu'on en chercherait presque la marque des lentilles de contact. Svelte et athlétique, beau à pleurer. Instinctivement, Kat jeta un coup d'œil sur la chambre. Il y avait eu d'autres hommes ici depuis son départ, mais aucun ne l'avait fait vibrer comme son ex-fiancé. Ce n'était pas une affaire de talent ni de moyens : cela n'avait rien à voir avec un savoir érotique, c'était une question de confiance. Kat s'était sentie en sécurité avec lui. Elle s'était sentie belle, sûre d'elle, libre. Et même s'il lui était arrivé de jouer les machos, il avait toujours pris soin d'éviter la moindre équivoque.

Kat n'avait jamais réussi à s'abandonner de la sorte avec un autre homme.

Elle déglutit, cliqua sur le lien pour accéder au profil complet. Son commentaire était bref et, décida-t-elle, parfait. *Advienne que pourra.*

Pas de pression. Pas de plans sur la comète. Pas de conditions, pas de promesses, pas d'attentes insensées.

Advienne que pourra.

Elle passa à la section « statut ». Que s'était-il passé dans la vie de Jeff pour qu'il s'inscrive sur un site de rencontres ?

La question était valable pour elle aussi.

Le statut disait : *Veuf.*

Aïe.

Elle tenta d'imaginer Jeff avec une autre femme : il l'épouse, ils vivent ensemble, il l'aime, puis elle meurt, et il se retrouve tout seul. Non, ça ne passait pas. Bon, continuons. Inutile de s'attarder là-dessus.

Veuf.

Et, au-dessous, une nouvelle secousse : *Un enfant.*

Sans mention de sexe ni d'âge, bien sûr, mais peu importe. Chaque révélation, chaque fait nouveau concernant l'homme qu'elle avait aimé la chamboulait un peu plus. Il avait fait sa vie sans elle,

alors pourquoi était-elle aussi choquée ? Leur rupture avait été à la fois brutale et inéluctable. C'est lui qui était parti, mais cela avait été sa faute à elle. Il avait pris la porte sans se retourner, emportant avec lui les rêves et les projets de Kat.

Et voilà qu'il refaisait surface parmi les cent ou peut-être deux cents profils qu'elle avait consultés.

Restait à savoir ce qu'elle allait en faire.

Quelques heures avant que Gerard Remington demande la main de Vanessa Moreau, son monde chavira.

Cette demande en mariage, comme tout le reste dans la vie de Gerard, avait été soigneusement planifiée. Étape numéro un : après de longues recherches, il avait acheté une bague de fiançailles 2,93 carats, taille princesse, pureté VVS1, couleur F, anneau platine avec monture halo. Elle provenait de chez un diamantaire de renom dans la 47^e ouest : pas un de ces magasins hors de prix, mais une toute petite échoppe nichée dans une impasse à l'angle de la Sixième Avenue. Étape numéro deux : leur avion, vol JetBlue 267, quittait l'aéroport de Boston aujourd'hui à 7 h 30 pour atterrir à Saint-Martin à 11 h 31. De là, Vanessa et lui prendraient un coucou à destination d'Anguilla, arrivée prévue sur l'île à 12 h 45. Étapes numéro trois, quatre, etc. : ils se reposeraient dans une villa au Viceroy qui surplombait la baie de Mead, piqueraient une tête dans la piscine à débordement, feraient l'amour, se doucheraient, s'habilleraient et dîneraient au Blanchard's. La table était réservée pour dix-neuf heures. Gerard avait appelé pour commander le vin préféré de Vanessa, un château-haut-bailly 2005, appellation pessac-léognan : la bouteille les attendrait sur la table. Après le dîner, Gerard et Vanessa marcheraient pieds nus sur la plage, main dans la main. Ayant consulté le calendrier lunaire, il savait que l'astre serait presque plein. Deux cent dix-huit mètres plus loin (il avait fait mesurer la distance), il y avait une cabane avec un toit de chaume où, le jour, on pouvait louer masques, tubas et skis nautiques. Le soir, elle était déserte. Un fleuriste du coin aurait décoré l'entrée

avec vingt et un (le nombre de semaines qu'ils se connaissaient) lis calla blancs (la fleur préférée de Vanessa). Il y aurait également un quatuor à cordes. Sur un signe de Gerard, il jouerait *Somewhere Only We Know*, la chanson de Keane que Vanessa et lui considéraient comme *leur* chanson. Et puisqu'ils étaient vieux jeu l'un et l'autre, il mettrait un genou en terre. Il imaginait la réaction de Vanessa. Elle s'exclamerait, surprise. Elle aurait les larmes aux yeux. Elle se cacherait le visage, de stupeur et de joie.

« Tu es entrée dans ma vie et tu l'as changée à jamais, lui dirait Gerard. Comme le plus extraordinaire catalyseur, tu as pris cette simple motte d'argile pour la transformer en quelque chose de bien plus puissant, plus épanoui et plus vivant que tu ne saurais l'imaginer. Je t'aime. Je t'aime de tout mon être. J'aime tout chez toi. Ton sourire donne du relief et de la couleur à mon existence. Tu es la femme la plus belle et la plus passionnée que je connaisse. Veux-tu m'épouser et faire de moi l'homme le plus heureux du monde ? »

Gerard travaillait encore au contenu de son petit discours – il tenait à ce qu'il soit parfait – quand il se retrouva dans le noir. Pourtant, chaque mot était vrai. Il aimait Vanessa. Il l'aimait de tout son cœur. Gerard n'était pas un romantique. Les gens avaient tendance à le décevoir. Alors que la science ne vous laissait jamais tomber. En fait, cela ne le gênait pas de vivre seul, bataillant contre les microbes, développant de nouveaux médicaments et antisérums qui lui permettraient de gagner cette guerre. Il avait été parfaitement satisfait de son poste au laboratoire pharmaceutique Benesti, à aligner formules et équations sur le tableau noir. Ses jeunes collègues disaient qu'il était de la « vieille école ». Il aimait le tableau noir. Cela l'aidait à réfléchir : l'odeur de la craie, la poussière, les doigts encrassés, un coup d'éponge pour tout effacer... car, dans le domaine scientifique, rien ne durait vraiment toujours.

Oui, c'était dans ces moments de solitude, livré à lui-même, que Gerard était le plus épanoui.

Épanoui. Pas heureux.

C'est le surgissement de Vanessa dans sa vie qui l'avait rendu heureux pour la première fois.

Gerard rouvrit les yeux en pensant à elle. Tout était décuplé avec Vanessa. Aucune femme ne l'avait touché comme elle... intellectuellement, émotionnellement et, bien sûr, physiquement.

Malgré ses yeux ouverts, le noir persistait. Il se demanda si, par hasard, il n'était pas toujours chez lui, mais, non, il faisait trop froid. Son thermostat digital était toujours réglé sur 21,5 °C. Toujours. Certains prenaient Gerard pour un psychorigide, voire une victime de TOC. Vanessa, elle, comprenait. Elle trouvait même que c'était une qualité. « C'est ce qui fait de toi un grand scientifique et un homme attentionné », lui avait-elle écrit. D'après elle, ceux qu'on considère aujourd'hui comme atteints de troubles du spectre autistique auraient été naguère des génies des arts, des sciences et de la littérature, mais, maintenant, traitements et diagnostics avaient tendance à gommer leurs particularités pour les faire rentrer dans le rang.

« Le génie naît de la différence, avait-elle affirmé.

— Et tu penses que je suis différent ?

— Dans le meilleur sens du terme, mon cœur. »

Ému à ce souvenir, Gerard n'en sentit pas moins une odeur bizarre. Une odeur d'humidité, de vieux, de moisi, comme...

Comme de la terre fraîchement retournée.

Pris de panique, il voulut lever les mains pour toucher son visage. Impossible. Ses poignets étaient entravés. Avec une corde... non, quelque chose de plus fin. Du fil électrique, peut-être. Il essaya de bouger les jambes. Elles étaient attachées, elles aussi. Contractant ses abdominaux, il tenta de lever les deux jambes à la verticale, mais elles heurtèrent une surface en bois. Juste au-dessus de lui. On aurait dit qu'il était...

Son corps se convulsa de terreur.

Où était-il ? Où était Vanessa ?

— Ohé ! Il y a quelqu'un ?

Gerard essaya de s'asseoir, mais il était totalement immobilisé. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité, mais ça ne venait pas assez vite.

— Ohé ! S'il vous plaît, aidez-moi, quelqu'un !

Soudain, il entendit du bruit. Juste au-dessus de sa tête. Comme une sorte de raclement ou...

Un bruit de pas ?

Des pas au-dessus de lui ?

Gerard songea à l'obscurité. À l'odeur de sol fraîchement retourné. La réponse lui parut à la fois évidente et totalement absurde.

Je suis sous terre, se dit-il. Je suis sous terre.

Et il se mit à hurler.

3

Kat dormit d'un sommeil sans rêve.

Comme tous les jours de la semaine, son iPod la réveilla à six heures avec une chanson prise au hasard dans sa playlist. Ce matin, c'était *Bulletproof Weeks* de Matt Nathanson. Son lit était le même qu'à l'époque de Jeff. Les murs étaient couverts de panneaux en bois foncé. L'ancien propriétaire, violoniste à l'orchestre philharmonique de New York, avait décoré l'appartement de cinquante-cinq mètres carrés comme l'intérieur d'un vieux bateau. Bois foncé et hublots en guise de fenêtres. Cela avait été une source inépuisable de plaisanteries entre Jeff et elle, du genre le bateau prend l'eau, on va sombrer corps et biens et autres bêtises.

« Cet appart, disait Jeff, c'est tout sauf toi. »

Il trouvait le décor trop lugubre pour la jeune étudiante qu'elle était alors, mais maintenant, dix-huit ans plus tard, les visiteurs pensaient qu'il correspondait parfaitement à Kat. Comme deux conjoints qui finissent par se ressembler avec le temps, l'appartement et elle ne faisaient plus qu'un.

Kat hésita à traîner un peu au lit, mais son cours commençait dans quinze minutes. Le professeur Aqua, un travesti sujet à des accès de schizophrénie, ne tolérait aucune excuse, sauf si on était en danger de mort. Par ailleurs, Stacy serait là aussi, et Kat pourrait lui parler de cette histoire de Jeff retrouvé sur le site de rencontres. Elle enfila sa tenue de yoga, pantalon et débardeur, attrapa une bouteille d'eau et se dirigea vers la porte. Son regard effleura au passage l'ordinateur sur son bureau.

Et si elle jetait un coup d'œil vite fait ?

La page d'accueil de JustMyType était toujours ouverte, malgré la déconnexion automatique après deux heures d'inactivité. Elle affichait une alléchante « offre de bienvenue » réservée aux nouveaux inscrits (qui d'autre était censé bénéficier d'une offre de bienvenue ?) : un mois en accès illimité (allez savoir ce que ça signifiait) pour seulement 5,74 dollars « prélevés en toute discrétion » sur votre compte bancaire. Heureusement pour Kat, Stacy avait déjà payé pour une année entière.

Kat tapa son nom et son mot de passe. Elle avait déjà plusieurs messages, mais elle alla directement sur la page de Jeff.

Elle cliqua sur *Écrire*. Ses doigts s'immobilisèrent sur le clavier.

Qu'allait-elle dire ?

Rien. Enfin, pas tout de suite. Il fallait qu'elle réfléchisse d'abord. Et elle était en retard à son cours. Kat secoua la tête, se leva et sortit. Comme chaque lundi, mercredi et vendredi, elle gagna la 72^e Rue au pas de course et pénétra dans Central Park. Le maire de Strawberry Fields, un artiste performer qui vivait des pourboires des touristes, était déjà en train de disposer ses fleurs sur la mosaïque du mémorial en hommage à John Lennon. Il était là presque tous les jours, mais rarement à cette heure matinale.

— Salut, Kat, dit-il, lui tendant une rose.

Elle la prit.

— B'jour, Gary.

Elle dépassa à la hâte le niveau supérieur de Bethesda Terrace. Le lac était calme – les barques n'étaient pas encore sorties –, mais l'eau qui jaillissait de la fontaine scintillait comme un rideau de perles. Kat bifurqua à gauche, vers la statue géante de Hans Christian Andersen. Assis à la même place, Tyrell et Billy, les deux SDF (mais étaient-ils vraiment SDF ? Si ça se trouve, ils habitaient San Remo et ils aimaient s'habiller comme ça), jouaient au gin-rummy comme tous les matins.

— T'en as, un beau p'tit cul, poulette, lança Tyrell.

— Toi aussi, répondit Kat.

Ravi, Tyrell se leva, se déhancha et tapa dans la main de Billy... laissant tomber ses cartes au passage. Billy l'engueula.

— Ramasse-moi ça !

— Eh, oh, on se calme.

Et, à Kat :

— T'as cours ce matin ?

— Oui. Ils sont combien là-bas ?

— Huit.

— Et Stacy, vous l'avez vue passer ?

À la simple mention de son nom, les deux hommes se découvrirent, pressant leurs couvre-chefs sur le cœur en signe de déférence.

— Dieu miséricordieux, marmonna Billy.

Kat fronça les sourcils.

— Pas encore, répondit Tyrell.

Elle poursuivit son chemin, fit le tour du grand bassin circulaire où voguaient déjà quelques voiliers miniatures. Elle trouva Aqua derrière le pavillon nautique, assis en lotus, les yeux clos. Issu d'un père afro-américain et d'une mère juive, Aqua aimait à décrire sa couleur de peau comme du café au lait agrémenté d'un soupçon de chantilly. Souple, menu, c'était un garçon qui ne tenait pas en place quand elle l'avait connu ; il était donc d'autant plus étrange de le voir dans cette posture immobile.

— Tu es en retard, lâcha-t-il sans ouvrir les yeux.

— Comment tu fais ça ?

— Quoi ? Voir avec les yeux fermés ?

— Oui.

— C'est une technique secrète de maître yogi appelée regarder par en dessous. Assieds-toi.

Kat s'exécuta. Stacy les rejoignit une minute plus tard, mais Aqua ne lui fit aucune remarque. Avant, le cours avait lieu sur la Grande Pelouse... avant, c'est-à-dire jusqu'à ce que Stacy débarque et fasse la démonstration de sa spectaculaire souplesse en public. Tout à coup, les hommes manifestèrent un engouement certain pour le yoga de plein air. Dépitée, Aqua décida de n'accepter que des femmes à son cours du matin et de délocaliser celui-ci derrière le pavillon nautique. Stacy avait sa « place réservée » juste à côté du mur, histoire de décourager les voyeurs.

Aqua les guida à travers une série d'asanas. Tous les matins, qu'il pleuve ou qu'il vente, il faisait cours au même endroit. Il n'exigeait pas de rétribution particulière ; on lui donnait ce qu'on voulait. C'était un professeur hors pair : gentil, pédagogue, motivant, sincère, drôle. Il rectifiait votre posture du chien tête en bas ou votre guerrier II en vous frôlant à peine, et, pourtant, ça changeait tout.

La plupart du temps, Kat se donnait à fond. Sa respiration ralentissait. Son esprit s'abandonnait. Dans sa vie de tous les jours, elle buvait, fumait un cigare à l'occasion, se nourrissait mal. Un flot de toxines se déversait quotidiennement dans son corps. Que la voix apaisante d'Aqua l'aidait à évacuer tranquillement.

Sauf aujourd'hui.

Elle s'efforça de lâcher prise, de se concentrer sur l'instant présent – tout ce blabla zen, soit dit en passant, n'avait de sens que dans la bouche d'Aqua –, mais le visage de Jeff continuait à la hanter. Aqua, qui la sentait distraite, l'observait avec sévérité et il prit un peu plus de temps pour corriger ses postures. Mais il ne dit rien.

À la fin de chaque cours, quand les élèves se détendaient dans la posture du cadavre, Aqua vous mettait en état de relaxation profonde. Totalement relâchée, on avait l'impression de flotter. Il vous invitait ensuite à passer une belle journée sous le signe de la grâce. On restait allongée encore quelques instants, respirant profondément, avec des picotements au bout des doigts. Lentement,

vos yeux s'ouvraient – comme maintenant –, et Aqua n'était déjà plus là.

Lentement, Kat revint à la vie. Les autres élèves aussi. Elles roulèrent leurs tapis en silence, quasiment incapables de parler. Stacy la rejoignit au grand bassin.

— Tu te rappelles le type avec qui je suis sortie ? demanda Stacy.

— Patrick ?

— C'est ça.

— Il avait l'air craquant, dit Kat.

— Ben, je l'ai envoyé balader. J'ai découvert qu'il avait fait un truc complètement chelou.

— Du genre ?

— Il a pris des cours de spinning.

Kat leva les yeux au ciel.

— Non, mais imagine, Kat ! Le gars qui prend des cours de spinning. Et après, ce sera quoi, les exercices du plancher pelvien ?

C'était rigolo de marcher à côté de Stacy. Au bout d'un moment, on ne remarquait même plus les œillades et les sifflements. Pour Kat, la compagnie de Stacy relevait presque du camouflage.

— Kat ?

— Oui ?

— Tu vas me dire ce qui cloche ?

Un type baraqué aux muscles bodybuildés et aux cheveux coiffés en arrière se planta devant Stacy et promena ses yeux sur sa poitrine.

— Dis donc, y a du monde au balcon !

Stacy baissa le regard sur sa braguette.

— Et toi, tes bijoux de famille... on te les a volés ou bien ?

Suivant la méthode d'approche, Stacy réagissait différemment aux marques d'attention. Alors qu'elle détestait les goujats, il lui arrivait

de sourire, voire d'adresser un petit signe de la main aux timides qui se bornaient à l'admirer de loin. Comme une vraie star, quoi.

— Je suis allée sur ton site hier soir, dit Kat.

Stacy s'épanouit.

— Ça, c'est du rapide. Et tu as pécho ?

— Pas exactement.

— Comment ça ?

— Je suis tombée sur mon ex.

Stacy écarquilla les yeux.

— Hein ?

— Mon ex-fiancé, Jeff Raynes.

— Attends, tu as été fiancée ?

— Il y a très longtemps.

— Mais fiancée ? Toi ? Avec la bague et tout ?

— Ça te surprend à ce point ?

— Ben, ça fait combien de temps qu'on est amies ?

— Dix ans.

— Et depuis dix ans, tu ne m'as jamais parlé de la moindre petite histoire d'amour.

Kat haussa vaguement les épaules.

— J'avais vingt-deux ans.

— Les mots me manquent, déclara Stacy. Fiancée. Toi.

— Si on passait à autre chose ?

— Oui, bien sûr, désolée. Et donc, hier soir, tu as vu son profil sur ce site de rencontres ?

— Oui.

— Tu lui as écrit quoi ? À ce Jeff ?

— Rien. Je ne lui ai pas écrit.

— Mais pourquoi ?

— Il m’a laissée tomber.

— Un fiancé.

Stacy secoua la tête.

— Et tu ne m’en as jamais parlé. J’ai l’impression de m’être fait berner.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas. Enfin... j’ai toujours cru qu’en amour, tu étais quelqu’un de cynique, comme moi.

Kat continuait à marcher.

— Et comment suis-je devenue cynique, à ton avis ?

— Touché.

Elles trouvèrent une table au Pain quotidien dans l’enceinte de Central Park côté 69^e ouest et commandèrent deux cafés.

— Je suis vraiment désolée, répéta Stacy.

Kat balaya ses excuses d’un geste de la main.

— Je t’ai inscrite sur ce site pour que tu t’offres des plans cul. Dieu sait que tu en as besoin. Tu es forcément comme tout le monde, ça t’intéresse, non ?

— Tu as une façon de t’excuser..., fit Kat.

— Je ne pensais pas raviver un mauvais souvenir.

— Ça va, il n’y a pas mort d’homme.

Stacy avait l’air sceptique.

— Tu veux qu’on en parle ? En tout cas, moi, je meurs d’envie de savoir. Allez, raconte-moi tout.

Kat lui retraça l’historique : leur rencontre à Columbia, leur histoire d’amour, le bonheur d’être ensemble, la demande en mariage... puis l’assassinat de son père qui avait tout chamboulé, elle s’était renfermée sur elle-même, et Jeff avait fini par partir. Sans qu’elle cherche à le retenir, par lâcheté ou par amour-propre.

Lorsqu’elle eut terminé, Stacy dit :

— Ouah !

Kat sirotait son café.

— Et là, presque vingt ans après, tu retrouves ton ex-fiancé sur un site de rencontres ?

— C'est ça.

— Célibataire ?

Kat fronça les sourcils.

— En général, quand on s'inscrit, c'est qu'on n'est pas marié.

— Exact. Alors, c'est quoi, l'histoire ? Il est divorcé ? Il se languit tout seul chez lui, un peu comme toi, quoi ?

— Je ne me languis pas, rétorqua Kat. Et il est veuf.

— Et quand Jeff a rompu, est-ce que tu l'aimais ?

Kat déglutit.

— Évidemment.

— Et lui, crois-tu qu'il t'aimait ?

— Apparemment non.

— Arrête avec ça. Réfléchis. Oublie une seconde qu'il t'a larguée.

— Facile à dire.

Stacy se pencha plus près.

— Peu de gens connaissent la face cachée de l'amour et du mariage aussi bien que ta copine ici présente. On en apprend beaucoup sur les couples quand ton boulot consiste d'une certaine façon à les briser. Chaque couple a ses fêlures et ses cassures. Ce qui ne veut pas dire qu'il est bancal ou qu'il ne tient pas la route. Dans la vie, tout est complexe, rien n'est tout blanc ou tout noir, tout est gris.

— Très vrai, dit Kat, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Quand Jeff est parti, est-ce qu'il t'aimait encore ?

Sans réfléchir, Kat répondit :

— Oui.

Stacy la regarda fixement.

— Tu sais mieux que quiconque que je ne suis pas croyante, ni rien de tout ça. Mais là, on dirait que c'est le destin... un peu comme si c'était écrit.

Kat but une gorgée de café.

— Toi et Jeff, célibataires tous les deux. Libres tous les deux. Vous en avez bavé tous les deux.

— Moi, je suis fracassée, fit Kat.

— Ce n'est pas ce que je... Oui, bon, il y a de ça. Mais ce n'est pas tant fracassée que... réaliste.

Stacy sourit, baissa les yeux.

— Non, mais tu imagines un peu ?

— Quoi ?

— Le conte de fées.

Kat se taisait.

— En mieux, ajouta Stacy. Vous avez été heureux, Jeff et toi, non ?

Kat ne disait toujours rien.

— Vous pouvez replonger, mais cette fois en connaissance de cause. Vivez votre conte de fées transposé dans le monde réel. Sans fermer les yeux sur les fêlures et les cassures. Avec vos bagages, votre expérience, vos attentes raisonnables. Conscients de ce que vous avez perdu à l'époque. Kat, écoute-moi.

Stacy lui saisit la main par-dessus la table. Elle avait les larmes aux yeux.

— Ça pourrait être le bonheur.

Kat n'osait pas parler. Elle n'osait même pas espérer. Mais elle comprenait ce que Stacy cherchait à lui dire.

— Kat ?

— Dès que je rentre, je lui envoie un message.

Une fois sous la douche, elle réfléchit à ce qu'elle allait écrire à Jeff. Elle envisagea une dizaine de variantes, toutes plus bancals les unes que les autres. Quelle horreur. Se préoccuper comme une collégienne de ce qu'elle pouvait raconter à un garçon de son âge. Est-ce qu'on arrivait à dépasser ça un jour ?

Le conte de fées, avait dit Stacy. Transposé dans le monde réel.

Kat enfila sa tenue de travail – jean, blazer et une paire de Toms – et noua ses cheveux en queue-de-cheval. Elle n'avait jamais eu le courage de les couper court, mais elle aimait bien avoir le visage dégagé. Jeff aussi l'aimait bien comme ça. Contrairement à la plupart des hommes qui la préféraient avec les cheveux lâchés. « J'adore ton visage. J'adore tes pommettes, tes yeux... »

Stop. Il était temps d'aller travailler. Pour le message, on verrait plus tard.

L'ordinateur semblait la narguer, comme s'il la mettait au défi. Kat marqua une pause. L'écran de veille exécuta sa petite danse en ligne. Elle regarda l'heure.

Autant en finir.

Elle s'assit, se connecta à JustMyType. Indifférente aux « nouveaux partenaires sur mesure » qu'on lui proposait, elle trouva le profil de Jeff, cliqua sur la photo, relut le commentaire.

Advienne que pourra.

Combien de temps lui avait-il fallu pour aboutir à une formule aussi simple, aussi séduisante, aussi légère, aussi neutre ? Juste une

invite, rien de plus. Kat cliqua sur l'icône pour lui écrire directement. La zone de texte s'afficha. Le curseur clignotait, impatient.

Elle tapa : *Oui, advienne que pourra.*

Au secours.

Elle effaça immédiatement. Réessaya. *Devine qui je suis. Ça fait un bail. Comment vas-tu, Jeff ? Sympa de revoir ton visage.* Supprimer. Supprimer. Supprimer. C'était vraiment trop nul. Mais pouvait-on faire autrement ? Difficile de se la jouer cool et sûre de soi quand on cherchait le grand amour en ligne.

Kat sourit, mélancolique. Jeff avait un faible pour les clips ringards des années quatre-vingt. C'était avant qu'on puisse visionner n'importe quel morceau sur YouTube. Il fallait attendre une émission spéciale sur VH1 par exemple. Elle l'imagina soudain assis devant son écran, en train de regarder un vieux clip de Tears for Fears, de Spandau Ballet, de Paul Young ou de John Waite.

John Waite.

Il avait enregistré cette chanson, un classique maintenant, qui l'émouvait toujours autant, chaque fois qu'elle l'entendait à la radio ou dans une soirée eighties. Dès qu'elle tombait sur John Waite chantant *Missing You*, elle revoyait ce clip carrément débile – John qui marche seul dans la rue en répétant : « Tu me manques pas du tout » d'une voix si peinée que la phrase d'après (« Je sais me mentir à moi-même ») en devenait presque redondante. John Waite dans un bar, essayant de noyer dans l'alcool le souvenir de la femme aimée, parce qu'elle ne lui manquait pas du tout. On voyait qu'il se mentait à lui-même à chaque pas, à chaque geste qu'il faisait. À la fin du clip, John l'esseulé rentrait chez lui et mettait un casque pour se perdre dans la musique plutôt que dans l'alcool. Du coup, comme dans une mauvaise sitcom, il n'entendait pas sa bien-aimée frapper à la porte. Elle finissait par s'en aller, laissant John le cœur brisé, à essayer de se convaincre qu'elle ne lui manquait pas.

C'était devenu une plaisanterie récurrente entre elle et Jeff. Chaque fois qu'ils étaient séparés, même brièvement, il laissait des

messages disant : « Tu me manques pas du tout », et Kat répondait qu'il savait se mentir à lui-même.

Mais quand il était sérieux, Jeff signait ses petits mots du titre de la chanson, *Missing You*, « Tu me manques ». Et c'est ce que Kat tapa, presque inconsciemment, dans la zone de texte.

Tu me manques.

Elle contempla les mots, hésitant à cliquer sur *Envoyer*.

Non, c'était trop.

En réponse à son subtil *Advienne que pourra*, elle lui balançait *Tu me manques*. Elle effaça, remplaça par :

Tu me manques pas du tout.

Trop désinvolte. Elle effaça à nouveau.

Bon, ça suffisait comme ça.

Soudain, Kat eut une idée. Elle ouvrit un nouvel onglet et trouva le lien du vieux clip de John Waite. Elle ne l'avait pas revu depuis vingt ans peut-être, mais il avait gardé tout son charme à l'eau de rose. Parfait, se dit-elle en hochant la tête. Elle copia le lien et le colla dans la zone de texte. Une image s'afficha, la scène dans le bar.

Sans plus se poser de questions, Kat pressa la touche *Envoyer*, se leva précipitamment et sortit en courant presque de l'appartement.

Kat habitait la 67^e Rue dans l'Upper West Side. Son lieu de travail, le commissariat du 19^e district, se trouvait aussi dans la 67^e Rue, mais côté est, pas loin de Hunter College. Le trajet était un bonheur : tout droit à travers Central Park. Sa brigade occupait un immeuble historique fin XIX^e construit, lui avait-on dit, dans le style néo-Renaissance. Elle travaillait au service des investigations au deuxième étage. À la télévision, les enquêteurs sont tous spécialisés dans quelque chose, les crimes de sang par exemple, mais, en réalité, ces subdivisions n'existent plus depuis longtemps. L'année de la mort de son père, il y avait eu près de quatre cents meurtres.

Cette année, jusqu'ici, seulement douze. Il n'était plus nécessaire de composer des équipes de six inspecteurs pour mener les enquêtes criminelles.

Alors qu'elle passait devant l'accueil, Keith Inchierca, le brigadier de garde, lui lança tout de go :

— Le capitaine veut vous voir, tout de suite.

Elle monta les marches quatre à quatre. Malgré les liens qui l'unissaient au capitaine Stagger, il la convoquait rarement dans son bureau.

Elle tapa doucement à la porte.

— Entrez.

Le bureau était petit, ses murs étaient couleur asphalte. Stagger avait la tête penchée sur ses papiers. Kat eut soudain la bouche sèche. Ce jour-là, quand il avait frappé à la porte de l'appartement dix-huit ans plus tôt, il avait aussi la tête baissée. Au début, elle n'avait pas compris. Pourtant, cette scène, elle se l'était représentée mille fois. Comme une prémonition. Il fait nuit. Il pleut des cordes. On cogne à la porte. Quand elle ouvre, elle sait déjà ce qui l'attend. Elle croise le regard du flic, il hoche lentement la tête, et elle s'écroule en hurlant : « Non ! »

Mais lorsque Stagger était venu frapper pour annoncer la nouvelle qui allait couper sa vie en deux, le soleil brillait haut dans le ciel. Kat s'apprêtait à aller à la bibliothèque, préparer un exposé sur le plan Marshall. Ce fichu plan Marshall. Elle avait ouvert la porte pour aller prendre le métro et était tombée sur Stagger qui se tenait là, tête baissée. Bizarrement, elle avait cru qu'il venait la voir, elle. Les jeunes flics, surtout ceux qui prenaient son père pour un modèle de référence, avaient tous le béguin pour elle. Du coup, en le voyant planté sur le pas de la porte, elle avait pensé qu'il était venu lui proposer de sortir avec lui.

En apercevant du sang sur sa chemise, elle avait plissé les yeux, mais toujours sans comprendre. Puis il avait prononcé les trois mots

qui avaient explosé dans sa poitrine, faisant voler son monde en éclats :

« Mauvaise nouvelle, Kat. »

Stagger frôlait la cinquantaine maintenant, marié, quatre garçons. Son bureau était jonché de photos. Dont un vieux portrait avec son coéquipier, l'officier de la brigade criminelle Henry Donovan, alias papa. C'était comme ça. Quand on meurt dans l'exercice de ses fonctions, on a sa photo partout. Un beau souvenir pour certains. Douloureux pour d'autres. Sur le mur, derrière son dos, il y avait un poster encadré de son aîné, élève de première, en train de jouer au lacrosse. Stagger et sa femme coulaient des jours heureux dans leur maison de Brooklyn. Du moins, elle le supposait.

— Vous vouliez me voir, capitaine ?

En dehors du boulot, elle l'appelait Stagger, mais dans le cadre professionnel, c'était inconcevable. Lorsqu'il leva la tête, elle remarqua qu'il était blême. Sans le vouloir, Kat recula d'un pas. Comme si elle avait peur d'entendre les trois mêmes mots.

— Que se passe-t-il ?

— Monte Leborne, dit Stagger.

L'air sembla se raréfier dans la pièce. Après une vie passée à semer la désolation, Monte Leborne était en train de purger une peine de réclusion à perpétuité pour le meurtre de l'officier du NYPD Henry Donovan.

— Eh bien ?

— Il est en train de mourir.

Kat hocha la tête, essayant de se ressaisir.

— De quoi ?

— Cancer du pancréas.

— Depuis quand ?

— Aucune idée.

— Et pourquoi me dire ça maintenant ?

Sa voix se fit plus cinglante qu'elle ne l'aurait voulu. Stagger la regarda. Elle esquissa un petit geste d'excuse.

— Je viens juste de l'apprendre.

— Il m'est arrivé d'aller le voir.

— Je sais.

— Il n'était pas contre. Sauf dernièrement...

— Ça aussi, je le sais, dit Stagger.

Il y eut un silence.

— Il est toujours à Clinton ? demanda-t-elle.

Clinton était un centre pénitenciaire de haute sécurité au nord de l'État de New York, près de la frontière canadienne : un endroit isolé où il gelait à pierre fendre. Situé à six heures de voiture de la ville de New York... trajet déprimant que Kat avait effectué trop souvent.

— Non, on l'a transféré à Fishkill.

Tant mieux. C'était beaucoup plus près. Une heure et demie de route à tout casser.

— Il en a pour combien de temps ?

— Pas beaucoup.

Stagger se leva, contourna le bureau comme pour la réconforter, puis se ravisa.

— C'est bien, Kat. Il mérite la mort. Et même pire.

Elle secoua la tête.

— Non.

— Kat...

— Il faut que je lui parle.

— C'est bien ce que je pensais, acquiesça-t-il.

— Et ?

— Leborne refuse de te voir.

— Peu importe, rétorqua-t-elle. Je suis flic. Et lui est un assassin sur le point de mourir en emportant son secret dans la tombe.

— Kat...

— Quoi ?

— Même si tu arrives à le faire parler – et nous savons que c'est peu probable –, il ne vivra pas jusqu'au procès.

— On pourrait l'enregistrer. Confession sur le lit de mort.

Stagger parut sceptique.

— Je peux au moins essayer.

— Il ne voudra pas te voir.

— Je peux emprunter une voiture de patrouille ?

Il ferma les yeux sans répondre.

— S'il vous plaît, Stagger.

Autant pour le protocole.

— Ton coéquipier te remplacera à ton poste ?

— Bien sûr, mentit-elle. Sans problème.

— On dirait que je n'ai pas vraiment le choix, soupira-t-il, résigné.
C'est bon, vas-y.

5

Gerard Remington vit enfin la lumière du jour.

Il ignorait combien de temps il avait passé dans le noir. La lumière explosa brusquement façon supernova. Il ferma les yeux. Il aurait voulu les protéger de ses mains, mais ses poignets étaient toujours entravés. Il cilla pour chasser les larmes accumulées sous ses paupières.

Il y avait quelqu'un au-dessus de lui.

— Bouge pas, fit une voix d'homme.

Gerard obéit. Il entendit un bruit sec et devina que l'homme était en train de couper ses liens. Une bouffée d'espoir lui gonfla la poitrine. Cet homme était peut-être venu le sauver.

— Lève-toi.

L'inconnu avait un petit accent, des Caraïbes ou d'Amérique du Sud.

— Je suis armé. Au moindre geste, je te tue et on t'enterre ici. Compris ?

La bouche sèche, Gerard articula péniblement :

— Oui.

L'homme ressortit de... de la boîte ? Pour la première fois, Gerard Remington voyait le cachot où on l'avait enfermé. C'était à mi-chemin entre un cercueil et un réduit, un mètre de large sur deux mètres de long. Une fois debout, il s'aperçut qu'il était au milieu d'une forêt. Le réduit était enterré à la manière d'un bunker. Pour

s'abriter pendant un cyclone ou pour entreposer du grain, difficile à dire.

— Sors de là, ordonna l'homme.

Gerard plissa les yeux. L'individu – très jeune, à peine sorti de l'adolescence – était grand et musclé. Son accent lui parut plutôt portugais maintenant, ou alors brésilien, mais Gerard n'était pas un expert. Ses boucles drues étaient coupées à ras. Il portait un jean déchiré et un T-shirt moulant dont les manches faisaient quasiment comme des garrots autour de ses biceps saillants.

Et il avait une arme.

Gerard sortit de la boîte. Plus loin, il vit un chien – on aurait dit un labrador chocolat – gambader dans un sentier. L'homme referma le couvercle, et le bunker disparut. Il ne resta visibles que deux gros anneaux métalliques, une chaîne et un cadenas sur la porte.

Gerard fut pris de vertige.

— Où suis-je ?

— Tu pues, répondit le jeune homme. Il y a un tuyau derrière l'arbre, là-bas. Lave-toi, fais ce que tu as à faire, et mets ça.

Il lui tendit une sorte de combinaison couleur camouflage.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, fit Gerard.

Le garçon bodybuildé s'approcha en faisant jouer ses pectoraux.

— Tu cherches les problèmes ?

— Non.

— Alors fais ce que je te dis.

Gerard essaya de déglutir, mais sa gorge était sèche comme du papier de verre. Le tuyau. La toilette. On verra après. Il avait trop soif. Il se précipita, mais ses genoux fléchirent, et il faillit s'effondrer. Il était resté trop longtemps dans la boîte. Arrivé au tuyau, il ouvrit le robinet et but avidement. L'eau avait un goût de vieux tuyau, mais ça n'avait pas d'importance.

Il s'attendait à ce que l'homme lui aboie dessus, mais maintenant ce dernier se montrait patient. Gerard en fut quelque peu perturbé. Il regarda autour de lui. Où était-il ? Il pivota sur lui-même, mais il n'y avait rien d'autre que des arbres.

Il guetta un bruit, n'importe lequel. Mais rien.

Où était Vanessa ? L'attendait-elle à l'aéroport, déconcertée, mais saine et sauve ?

Ou bien l'avaient-ils kidnappée elle aussi ?

S'abritant derrière l'arbre, Gerard Remington ôta ses vêtements souillés. L'homme ne le quittait pas des yeux. La dernière fois où il s'était trouvé nu en présence d'un autre garçon, cela devait être dans le vestiaire du gymnase, au lycée. Mais l'heure n'était guère à l'excès de pudeur.

Où était Vanessa ? Est-ce qu'elle allait bien ?

Gerard ne savait rien. Ni qui était cet homme, ni pour quoi il était là. Il s'efforça de raisonner calmement. L'essentiel était de garder sa lucidité. Il était quelqu'un d'intelligent. Rien que d'y penser, il se sentait déjà mieux.

Il était intelligent. Il avait une femme qu'il aimait, un travail en or, une vie merveilleuse devant lui. Le rustre en face de lui était armé certes, mais, intellectuellement, il ne lui arrivait pas à la cheville.

L'homme parla enfin.

— Grouille-toi.

Gerard s'arrosa avec l'eau qui sortait péniblement du tuyau.

— Vous n'auriez pas une serviette ?

— Non.

Il enfila la combinaison à même sa peau mouillée. Il grelottait maintenant. Le contrecoup de la peur, de l'épuisement, du désarroi et des privations.

— Tu vois le sentier, là-bas ?

L'adepte de la gonflette désigna la trouée dans la végétation, là où Gerard avait aperçu le chien.

— Oui.

— Suis-le jusqu'au bout. Si jamais tu t'écarter, je te bute.

Sans rechigner, Gerard s'engagea dans l'étroit sentier. Fuir ne servirait à rien. Même s'il ne se prenait pas une balle, où irait-il ? Dans quelle direction ? Comment savoir s'il allait déboucher sur une route, et non s'enfoncer plus loin dans la forêt ?

C'était perdu d'avance.

De toute façon, si ces gens-là avaient voulu le tuer – le rustre avait dit « on t'enterre ici », donc ils étaient plusieurs –, ils l'auraient déjà fait. Alors reste intelligent. Reste vigilant. Reste en vie.

Trouve Vanessa.

Gerard connaissait la longueur de son enjambée : environ quatre-vingt-un centimètres. Il se mit à compter les pas. Arrivé à deux cents, l'équivalent de cent soixante-deux mètres, il entrevit une clairière. Douze pas encore, il sortit de la forêt. Devant lui se dressait un corps de ferme blanc. Gerard l'examina de loin, nota que la fenêtre à l'étage avait des stores verts. Il chercha les fils électriques menant à la maison. Il n'y en avait pas.

Intéressant.

Un homme se tenait sur le perron, adossé négligemment à un pilier. Manches retroussées et bras croisés, il portait des lunettes noires et des bottes de chantier. Ses cheveux blonds sales lui tombaient sur les épaules. En voyant Gerard, il lui fit signe d'entrer et disparut à l'intérieur.

Gerard se dirigea vers le corps de ferme. À nouveau, il remarqua les stores verts. Il y avait une grange à sa droite. Le chien – c'était bien un labrador chocolat – était assis à l'entrée, attendant patiemment. Derrière lui, Gerard aperçut ce qui ressemblait à une carriole grise. Hmm. Il y avait aussi un moulin à vent. C'étaient des indices. Il ne savait pas trop quelle conclusion en tirer – ou peut-être

que si, et cela ne faisait qu'ajouter à son désarroi –, mais, pour l'instant, il se bornait à mémoriser tous ces détails.

Il gravit les deux marches du perron et s'arrêta, hésitant, devant la porte ouverte. Puis il inspira profondément et pénétra dans le vestibule. Le séjour était sur sa gauche. L'homme aux cheveux longs était assis dans un grand fauteuil. Il avait retiré ses lunettes. Ses yeux marron étaient injectés de sang. Ses avant-bras étaient couverts de tatouages. Gerard les scruta pour tenter de les photographier mentalement, et peut-être se forger une idée sur l'identité de cet homme. Mais c'étaient de simples motifs qui ne lui apprirent pas grand-chose.

— Je m'appelle Titus.

L'homme avait une voix chantante, douce, soyeuse, avec quelque chose de fragile.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Gerard entra dans la pièce. Le dénommé Titus darda son regard sur lui. Il s'assit. Un autre homme fit son entrée. Un garçon au look hippie. Il portait un dashiki coloré, un bonnet de laine et des lunettes aux verres roses. S'installant derrière un bureau, il ouvrit un MacBook Air. Tous les MacBook Air se ressemblent ; pour cette raison, Gerard avait collé un bout de ruban noir sur le sien.

Le ruban était toujours là.

Gerard fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? Où est Vanessa...

— Chut, fit Titus.

L'injonction siffla dans l'air telle la lame d'une faux.

Titus se tourna vers le hippie assis devant l'ordinateur portable. Ce dernier hocha la tête.

— Je suis prêt.

Prêt à quoi ? faillit demander Gerard, mais le souvenir de l'ordre de Titus l'en empêcha.

Celui-ci pivota et lui sourit. C'était le sourire le plus effrayant que Gerard ait jamais vu.

— J'ai quelques questions à vous poser, Gerard.

6

Le pénitencier de Fishkill était, à l'origine, un hôpital pour criminels psychopathes. Il avait servi d'asile d'aliénés jusque dans les années soixante-dix, lorsqu'il était devenu plus difficile de faire interner d'office ces présumés malades mentaux. Aujourd'hui, Fishkill était une prison à sécurité moyenne, même si on y trouvait de tout, depuis l'annexe à sécurité minimale réservée aux détenus bénéficiant de permissions de sortie jusqu'au quartier de haute sécurité.

Située à Beacon, dans un site pittoresque entre le fleuve Hudson et la chaîne montagneuse des Catskills, la prison, avec son bâtiment d'époque en brique, ses barbelés et son air de décrépitude généralisée, ressemblait à un campus converti en camp de concentration.

Kat profita de son statut et de sa plaque dorée pour franchir tous les contrôles. Dans le NYPD, les flics en uniforme ont une plaque argentée. La dorée, c'est pour les policiers en civil. Son numéro de matricule, le 8115, avait appartenu à son père.

Une infirmière âgée, toute vêtue de blanc et avec une coiffe à l'ancienne, l'arrêta à l'entrée de l'unité de soins. Son maquillage – fard à paupières bleu foncé, rouge à lèvres criard – donnait l'impression qu'on l'avait barbouillée de crayons pastel. Elle sourit, suave, les dents tachées de rouge.

— Monsieur Leborne ne souhaite pas recevoir de visites.

Kat brandit sa plaque.

— Je n'en ai pas pour longtemps, madame...

Elle lut son nom sur son badge : SYLVIA STEINER, IDE.

— ... Steiner.

S'emparant de la plaque, celle-ci l'étudia de près, puis leva les yeux sur le visage impassible de Kat.

— Je ne comprends pas. Pourquoi êtes-vous venue ?

— Il a tué mon père.

— Ah... Et vous voulez le voir souffrir ?

Elle l'avait dit sans aucun reproche, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Non, pas du tout. J'ai des questions à lui poser.

L'infirmière jeta un dernier coup d'œil sur la plaque et la lui rendit.

— Par ici, ma chère.

Elle avait une voix mélodieuse, angélique, à vous donner la chair de poule. Sur les quatre lits de la chambre, trois étaient inoccupés. Couché sur le quatrième lit au fond à droite, Monte Leborne avait les yeux fermés. Ancien boxeur catégorie poids lourds qui avait dû prendre trop de coups à la tête, Leborne s'était servi de ses poings (et plus) dans des affaires de racket, des guerres de territoire, des actions antisyndicales, et tout ce qui impliquait violence et intimidation. Après un passage à tabac particulièrement brutal par les membres d'une famille rivale, ses patrons mafieux – qui respectaient sa forme de loyauté parce qu'elle frisait le crétinisme – lui avaient fourni une arme et, partant, l'opportunité d'exercer le métier moins physique de porte-flingue.

— Il dort, expliqua l'infirmière.

Kat s'approcha du lit.

— Pourriez-vous nous laisser seuls ?

Le sourire suave. La voix mélodieuse qui fiche les jetons.

— Non, ma chère, je ne peux pas.

Kat contempla Leborne, cherchant une once de compassion au fond d'elle pour l'homme qui avait assassiné son père, mais sa haine

n'avait pas de limites. Quelquefois, elle se disait que c'était comme haïr un objet. Il n'était qu'un instrument. Rien de plus.

Elle le secoua doucement par l'épaule. Leborne cilla, ouvrit les yeux.

— Salut, Monte.

Il mit un moment à émerger. Puis il la reconnut et se raidit.

— Tu n'as rien à faire ici, Kat.

Elle sortit une photo de sa poche.

— Il était mon père.

Leborne connaissait bien cette photo. Kat l'apportait chaque fois qu'elle venait le voir. Elle ne savait pas trop pourquoi. Peut-être parce qu'elle espérait l'émouvoir, même si les tueurs à gages sont généralement peu enclins au repentir. Ou alors pour elle-même, pour renforcer sa détermination, comme si son père était là pour la soutenir, en quelque sorte.

— Qui a voulu sa mort ? C'était Cozone, n'est-ce pas ?

La tête de Leborne reposait à plat sur l'oreiller.

— Pourquoi tu poses toujours les mêmes questions ?

— Parce que tu n'y réponds jamais.

Monte Leborne sourit, révélant ses dents de travers. Même à distance, Kat sentit son haleine fétide.

— Et tu espères quoi, la confession d'un mourant ?

— Tu n'as plus aucune raison de te taire, Monte.

— Bien sûr que si.

Il faisait allusion à sa famille. C'était le prix du silence. Ne moufte pas, et nous prendrons soin des tiens. Ouvre-la, et nous les taillerons en pièces.

Ultime version de la carotte et du bâton.

Tout le problème était là. Kat, pour sa part, n'avait rien à lui offrir.

Pas besoin d'être médecin pour savoir que les jours de Monte Leborne étaient comptés. Confortablement nichée dans un recoin de son corps, la mort avait entamé sa lente et inexorable marche triomphale. À le voir aussi ratatiné, on avait l'impression qu'il allait s'enfoncer dans le lit et disparaître complètement. Elle regarda sa main droite avec ses grosses veines saillantes, semblables à de vieux tuyaux d'arrosage. Un cathéter lui sortait du poignet.

Il grinça des dents, submergé par une nouvelle vague de douleur.

— Va-t'en, articula-t-il.

— Non.

Kat sentait sa dernière chance lui échapper.

— S'il te plaît, dit-elle, se retenant de supplier. J'ai besoin de savoir.

— Laisse-moi.

Elle se pencha sur le lit.

— Écoute, c'est juste pour moi, OK ? Tu comprends ? Ça fait dix-huit ans. Il faut que je sache la vérité. Pour tourner la page. Pourquoi a-t-il fait exécuter mon père ?

— Fous-moi la paix.

— Je dirai que tu as parlé.

— Hein ?

Kat hocha la tête, raffermi sa voix.

— Dès que tu seras mort, je l'épinglerai. Je lui dirai que tu l'as balancé. Que j'ai obtenu tes aveux complets.

Monte Leborne sourit à nouveau.

— Bien tenté.

— Tu penses que je n'en serai pas capable ?

— Je ne sais pas de quoi tu es capable. Je sais seulement que personne ne te croira.

Le regard de Monte se posa sur l'infirmière.

— Et j’ai un témoin, pas vrai, Sylvia ?

Sylvia Steiner acquiesça.

— Je suis là, Monte.

La douleur lui arracha une grimace.

— Je suis vraiment fatigué, Sylvia. Et j’ai mal.

L’infirmière se hâta vers le lit.

— Je suis là, Monte.

Elle lui prit la main. Avec son maquillage outrancier, son sourire semblait littéralement peint sur son visage, comme le masque d’un clown de cauchemar.

— Faites-la partir, Sylvia.

— Elle s’en va.

L’infirmière actionna la pompe pour lui injecter un analgésique quelconque.

— Détendez-vous, Monte, OK ?

— Je veux qu’elle s’en aille.

— Allons, tout va bien.

Elle regarda Kat d’un œil torve.

— C’est comme si elle était déjà partie.

Kat allait protester, mais l’infirmière pressa à nouveau des boutons sur l’appareil de perfusion, coupant court à la discussion. Les yeux de Leborne se mirent à papilloter. L’instant d’après, il était de retour dans les limbes.

Elle perdait son temps.

Même sur son lit de mort, il refusait de passer aux aveux. Cozone savait s’y prendre avec ses employés. Tu purges ta peine, ta famille sera à l’abri du besoin. Tu parles, et je les tue tous. Rien n’obligeait Leborne à se mettre à table. Et ce n’était pas maintenant que ça allait changer.

Kat s'apprêtait à regagner sa voiture lorsqu'elle entendit cette horrible voix mielleuse dans son dos :

— Vous n'avez franchement pas su y faire, ma chère.

Se retournant, elle vit Sylvia Steiner, sortie tout droit d'un film d'horreur avec sa tenue d'infirmière et son maquillage à la truelle.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Pardon ?

— Il ne regrette rien, vous savez. Enfin, pas grand-chose. Un prêtre est passé : il a dit ce qu'il fallait, mais il n'en pensait pas un mot. C'était juste pour gagner sa place au paradis. Sauf que le Seigneur ne se laisse pas duper aussi facilement.

Elle sourit à nouveau dévoilant encore une fois ses dents tachées de rouge à lèvres.

— Monte a tué beaucoup de gens, n'est-ce pas ?

— Il n'a avoué que trois meurtres, répondit Kat. Mais il y en a eu d'autres.

— Dont votre père ?

— Oui.

— Votre père était officier de police ? Comme vous ?

— Oui.

L'infirmière émit un petit bruit en signe de compassion.

— Je suis vraiment désolée.

Kat ne fit aucun commentaire.

Sylvia Steiner mordilla sa lèvre.

— Venez avec moi.

— Où ça ?

— Vous voulez des informations, si je ne m'abuse ?

— C'est exact.

— Alors laissez-moi faire.

Pivotant sur elle-même, elle se dirigea vers l'infirmierie. Kat courut derrière elle.

— Et qu'allez-vous faire, justement ?

— Le sommeil crépusculaire, ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— J'ai débuté ma carrière comme infirmière en obstétrique. Dans le temps, on administrait de la morphine et de la scopolamine aux parturientes. Ça provoquait un état de demi-sommeil : la future mère restait consciente, mais ne se rappelait pas grand-chose. Certains disaient que cela atténuait la douleur mais j'en doute. À mon avis, la femme oubliait plutôt la douleur qu'elle venait d'endurer.

Elle pencha la tête comme un chien d'arrêt.

— Est-ce que la douleur existe si on n'en garde aucun souvenir ?

Kat crut à une question rhétorique, mais l'infirmière semblait attendre sa réponse.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Réfléchissez-y. N'importe quelle expérience, bonne ou mauvaise... si on ne s'en souvient pas, est-ce qu'elle compte vraiment ?

— Je ne sais pas, répéta Kat.

— Eh bien, moi non plus. C'est intéressant comme question, vous ne trouvez pas ?

Où diable voulait-elle en venir ?

— Sûrement.

— Le sommeil crépusculaire, c'est une invention allemande. Pour rendre l'accouchement moins douloureux. Mais nous l'avons vite abandonné. L'enfant naissait drogué. En tout cas, c'est la raison principale qu'en a donné le corps médical.

Elle se pencha vers Kat d'un air entendu.

— Mais, entre nous, le problème, ce n'était pas l'état des nouveau-nés.

Sylvia Steiner s'arrêta à la porte.

— C'était celui des mères.

— Comment ça ?

— Elles ne souffraient pas, mais, en même temps, elles passaient à côté de leur accouchement. On les emmenait en salle de travail, et elles se retrouvaient avec un bébé dans les bras.

Sylvia Steiner claqua dans ses doigts.

— Quel est le rapport avec Monte Leborne ?

L'infirmière eut un sourire matois.

— Vous ne voyez pas ?

Non, elle ne voyait pas. À moins que...

— Vous pouvez le placer en état de sommeil crépusculaire ?

— Évidemment.

— Et vous croyez que je peux le faire parler, et qu'ensuite il oubliera tout ?

— La morphine n'est pas très différente du thiopental sodique. Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas ?

Kat le connaissait mieux sous le nom de penthotal. Autrement dit, le sérum de vérité.

— Ça ne marche pas comme au cinéma, reprit l'infirmière. Mais ça délie les langues. Plus d'une fois, pendant que le mari faisait les cent pas dans le couloir, l'accouchée confessait que l'enfant n'était pas de lui et nous, on feignait de n'avoir rien entendu. Avec le temps, je me suis rendu compte qu'on pouvait entretenir une vraie conversation. On apprenait des tas de choses, et elles n'en gardaient aucun souvenir.

Leurs regards se croisèrent, et Kat sentit un frisson lui courir le long de l'échine. Sylvia Steiner poussa la porte.

— Le plus gros souci, c'est la fiabilité. Ça arrive souvent sous morphine. Le patient va affirmer des choses invraisemblables. Le dernier homme à être décédé ici, dans cette infirmerie, jurait que chaque fois que je le laissais seul, on venait l'enlever pour l'emmener à l'enterrement d'un chat. Il y croyait dur comme fer. Vous comprenez ?

— Oui.

— Bien. Alors, qu'est-ce que vous décidez ?

Kat hésitait. Elle qui avait grandi dans une famille de flics savait ce qu'il en coûtait de contourner la loi.

Mais avait-elle vraiment le choix ?

— Eh bien ?

— Allons-y, dit Kat.

Le sourire s'élargit.

— Si Monte vous entend, il se méfiera. Laissez-moi faire : on aura peut-être une chance d'obtenir des informations utiles.

— OK.

— Parlez-moi un peu de ce qui s'est passé.

Le tout prit une vingtaine de minutes. L'infirmière ajouta de la scopolamine au mélange, vérifia les constantes, effectua quelques ajustements. Tout en la regardant œuvrer adroitement, Kat s'interrogea sur l'aspect déontologique de ce genre de procédure. Et la remarque de Sylvia Steiner – est-ce que ça existe si on n'en garde aucun souvenir ? – lui semblait un peu trop désinvolte.

Cette femme n'était pas nette, pas de doute là-dessus. Mais Kat s'en fichait.

Elle s'installa dans un coin, de façon à ne pas être vue. Réveillé, Monte Leborne remuait la tête sur l'oreiller. Il appelait l'infirmière Cassie... du nom de sa sœur morte à l'âge de dix-huit ans. Il avait hâte de la revoir une fois qu'il serait mort. Kat s'émerveillait de l'aisance avec laquelle Sylvia Steiner le conduisait où elle voulait qu'il aille.

— Ah, mais tu me verras, Monte. Je t'attends de l'autre côté. Sauf qu'il risque d'y avoir des problèmes avec les gens que tu as tués.

— Les hommes, fit-il.

— Quoi ?

— Je n'ai tué que des hommes. Jamais je n'aurais tué une femme. Ni femmes, ni enfants. Je n'ai exécuté que des hommes, Cassie. Des sales types, tous autant qu'ils étaient.

L'infirmière coula un regard en direction de Kat.

— Et ce policier que tu as abattu ?

— Le pire de tous.

— Comment ça ?

— Les flics, ils ne valent pas mieux que les autres. Mais peu importe.

— Je ne comprends pas, Monte. Explique-toi.

— Je n'ai jamais tué de flic, Cassie. Tu le sais bien.

Kat se figea. Son histoire ne tenait pas debout.

Sylvia Steiner s'éclaircit la voix.

— Voyons, Monte...

— Cassie ? Pardonne-moi de ne pas t'avoir défendue.

Monte Leborne se mit à pleurer.

— Il t'a fait souffrir, et je n'ai rien fait pour t'aider.

— Ce n'est pas grave, Monte.

— Si, c'est grave. Tous les autres, je les ai protégés. Sauf toi.

— C'est fini. Je suis mieux là où je me trouve maintenant. Je veux que tu viennes me rejoindre.

— Je prends soin de ma famille maintenant. J'ai appris ma leçon. Papa était un bon à rien.

— Je sais, Monte. Et tu dis que tu n'as jamais tué de flic ?

— Tu penses bien.

— Et l'officier Henry Donovan ?

— Chut, dit-il.

— Hein ?

— Chut. Ils vont entendre. C'était facile. J'étais cuit, de toute façon.

— De quoi parles-tu ?

— Ils m'avaient déjà épinglé pour le meurtre de Lazlow et Greene. Il n'y avait rien à faire. J'allais prendre perpète. Alors un de plus, surtout si ça rapporte... tu vois ce que je veux dire ?

Le sang de Kat se glaça dans ses veines.

L'infirmière elle-même peinait à garder son calme.

— Explique-moi, Monte. Pourquoi as-tu tiré sur ce policier ?

— J'ai accepté de porter le chapeau, c'est tout. J'étais déjà cuit. C'est clair, non ?

— Ce n'est pas toi qui l'as abattu ?

Pas de réponse.

— Monte ?

Il commençait à lui échapper.

— Si ce n'est pas toi, Monte, qui l'a tué alors ?

La voix de Leborne semblait venir de loin.

— Qui ça ?

— Qui a tué Henry Donovan ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Ils sont venus me voir. Le lendemain de l'arrestation. Ils m'ont offert de l'argent. En échange, je devais porter le chapeau.

— Qui ?

Les yeux de Monte se fermaient.

— J'ai sommeil.

— Monte, qui t'a demandé de porter le chapeau ?

— Papa n'aurait jamais dû s'en tirer comme ça, Cassie. Pour ce qu'il t'a fait. J'étais au courant. Maman était au courant. Et on n'a rien fait. Pardonne-moi.

— Monte ?

— Trop fatigué...

— Qui t'a demandé de porter le chapeau ?

Mais Monte Leborne s'était endormi.

Les deux mains sur le volant, Kat regardait fixement la route. C'était le seul moyen de garder la tête froide. L'infirmière l'avait prévenue : la médication risquait de désorienter Monte, et ses révélations étaient à prendre avec circonspection. Mais son métier lui avait appris une chose : la vérité avait une odeur reconnaissable entre toutes.

Et le discours de Monte Leborne empestait la vérité à plein nez.

Arrivée au poste, elle se rendit tout droit chez le capitaine Stagger. Il n'était pas là. Elle pouvait toujours demander à quelle heure il était censé revenir, sauf qu'elle n'avait pas envie de se faire remarquer. Elle lui envoya un bref texto :

Faut qu'on parle.

Il ne répondit pas tout de suite, mais c'était normal. Kat monta à l'étage. Son coéquipier du moment, Charles Faircloth dit Chaz, bavardait dans un coin avec trois autres flics. Quand elle approcha, il lui lança :

— Tiens, salut, Kat.

Étirant les mots pour y injecter une bonne dose de sarcasme. Et, comme Chaz était un marrant, il ajouta pour la forme :

— Tu as pensé à prendre ton kit, Kat ?

Ses compagnons, hélas, s'esclaffèrent.

— Elle est bien bonne, dit Kat.

— Merci. Je suis en train de peaufiner mon sens de l'à-propos.

— Et ça paie.

Franchement, elle n'était pas d'humeur à se le coltiner maintenant.

Chaz portait un costume hors de prix, impeccablement coupé, le genre qui brille comme s'il était mouillé, une cravate nouée par quelqu'un qui avait du temps à perdre, et des chaussures Ferragamo évoquant le vieil adage à propos de la manière dont un homme est chaussé. Le vieux dicton devait être erroné. Un type qui faisait reluire ses chaussures était généralement un connard imbu de sa personne, qui confondait substance et apparence.

Avec son look lisse de beau gosse et son charme quasi surhumain de sociopathe que Kat le soupçonnait d'être, Chaz était un vrai Faircloth, issu d'une famille riche et puissante dont les membres jouaient à être flics parce que cela faisait bien quand on brigait un mandat. Sans la quitter des yeux, il murmura quelque chose à ses comparses, sûrement une autre blague à deux balles, et ils se dispersèrent en rigolant.

— Tu es en retard, lui dit-il.

— J'étais en mission pour le capitaine.

Il arqua un sourcil.

— Ah, parce que ça s'appelle comme ça ?

Abruti, va.

Avec Chaz, tout prenait un sens équivoque à la limite du harcèlement. Il ne cherchait pas spécialement à draguer. C'était juste sa manière d'être. Certains hommes ont tendance à communiquer avec les femmes comme s'ils venaient de se rencontrer dans un bar pour célibataires. Même quand il parlait de son petit déjeuner, Chaz arrivait à y insuffler une note grivoise.

— Alors, c'est quoi le programme ? demanda Kat.

— T'inquiète, je gère.

— Merci... mais ça ne t'ennuie pas de me mettre au parfum ?

D'un geste, il désigna son bureau, faisant étinceler ses boutons de manchette émeraude.

— Tous les dossiers sont là. Fais-toi plaisir.

Il consulta sa grosse Rolex.

— Bon, allez, je m'arrache.

Et il s'en fut en roulant des mécaniques et sifflotant un air ringard. Kat s'était déjà adressée à Stephen Singer, son supérieur direct, pour qu'il lui assigne un autre coéquipier. Chaz en avait été fort marri, non parce qu'il avait une sympathie particulière pour Kat, mais parce qu'il ne pouvait concevoir qu'une femme reste insensible à son charme. Du coup, il avait redoublé d'efforts, persuadé qu'elle finirait par succomber comme toutes celles qui l'avaient précédée.

Il agita la main sans se retourner :

— À plus, ma jolie.

Laisse tomber, se dit-elle.

Elle avait d'autres préoccupations en tête. Comme savoir si Monte Leborne disait la vérité.

Et s'ils avaient fait fausse route depuis toutes ces années ? Si l'assassin de son père courait toujours ?

C'était trop énorme. Kat avait besoin de parler à quelqu'un, quelqu'un qui avait connu tous les protagonistes, qui était au courant de la situation... et le premier nom qui lui vint à l'esprit fut celui de Jeff Raynes.

Elle jeta un œil sur son ordinateur de bureau.

Chaque chose en son temps. Elle rechercha tous les fichiers sur Monte Leborne et l'assassinat de l'officier Henry Donovan. Il y en avait des tonnes. Elle verrait ça ce soir en rentrant. Bien sûr, elle les avait déjà lus cent fois, mais jamais avec l'idée que Leborne avait été un homme de paille. Un regard neuf. Elle lirait ça avec un regard neuf.

Puis elle se demanda si Jeff avait déjà répondu à son message sur JustMyType.com.

Les bureaux voisins étaient vides. Elle se retourna. Personne. Tant mieux. Si les gars d'ici la surprenaient sur un site de rencontres, elle en entendrait parler pendant des années. Elle tapa rapidement l'adresse.

Accès bloqué. Demandez le code d'accès à votre supérieur.

Surtout pas. Au fond, la police était une entreprise comme une autre : il ne fallait pas que les salariés s'amuse à surfer sur Internet pendant leurs heures de bureau. Question de rentabilité.

Elle avait hésité à télécharger l'appli JustMyType sur son smartphone, mais ç'aurait été vraiment toucher le fond. Elle attendrait, voilà tout. Ce n'était pas bien grave. Enfin, si, ça l'était.

Les gens commençaient à arriver. Kat enregistrerait leurs plaintes. Un chauffeur de taxi qu'un fêtard aurait essayé d'arnaquer. Une femme dont le voisin ferait pousser de l'herbe. Des bricoles. Elle consulta son portable. Pas de réponse de Stagger. Ne sachant que penser, Kat lui renvoya un message :

Faut vraiment que je vous parle.

Elle allait ranger son téléphone quand il se mit à vibrer. Stagger avait répondu :

J'imagine que c'est au sujet de ta visite en prison ?

Oui.

Cette fois la réponse mit moins de temps à lui parvenir.

Pris jusqu'à 20 h. Peux passer ce soir ou on attend demain.

Kat tapa illico :

PASSEZ CE SOIR.

Inutile de faire semblant : elle avait hâte de savoir si elle avait reçu un message de Jeff.

Sa journée terminée, elle enfila un jogging, traversa le parc en courant, salua le portier d'un sourire et d'un signe de la tête, grimpa

les marches quatre à quatre (l'ascenseur était lent parfois) et ouvrit sa porte dans un même mouvement.

L'ordinateur était en mode veille. Kat secoua la souris. Le petit sablier apparut et se mit à tourner. Il était temps qu'elle change de bécane. Elle avait soif après avoir couru, mais pile au moment où elle allait chercher un verre d'eau, le sablier s'arrêta.

Elle se connecta à JustMyType.com. L'écran d'accueil s'afficha, avec ces mots en caractères verts et brillants :

Vous avez un message dans votre boîte de réception.

Le cœur battant, elle cliqua sur les lettres vertes. La boîte de réception s'ouvrit, avec la photo miniature du profil de Jeff.

Maintenant ou jamais.

Il n'y avait pas d'objet. Quant au message lui-même, il disait :

Sympa, le clip. J'adore. On affirme tous aimer le sens de l'humour chez une femme, mais cette entrée en matière m'a vraiment bluffé. Vos photos aussi me plaisent beaucoup. Vous avez un beau visage, mais, manifestement, il y a... autre chose. Ravi de faire votre connaissance !

Et voilà. Pas de signature. Pas de nom.

Rien.

Une petite minute...

La vérité lui fit l'effet d'une douche glacée. Jeff ne se souvenait pas d'elle.

Comment était-ce possible ? Bon, pas la peine de s'emballer. Kat inspira profondément. Son visage ne lui évoquait aucun souvenir. Elle avait donc tant changé ? OK, ses cheveux étaient plus courts et plus foncés. Et elle avait vieilli. Elle arpenta la pièce, se regarda dans le miroir. Difficile de se rendre compte soi-même. Mais, en fouillant dans les tiroirs à la recherche de vieilles photos, elle dut se rendre à l'évidence. Cette fille mal coiffée, aux joues rondes, éclatante de jeunesse, celle que Jeff avait vue pour la dernière fois il y a dix-huit ans avait quarante ans aujourd'hui. Et son profil ne fournissait

aucune info personnelle : ni l'adresse, ni ses études à Columbia, rien qui puisse indiquer que c'était elle, Kat.

Pas étonnant que Jeff ne l'ait pas reconnue.

D'un autre côté, en y réfléchissant un peu... Ils avaient été amoureux. Fiancés même. Et cette chanson – ce clip – avait été bien plus que « sympa », plus qu'une lubie passagère qu'on risque d'oublier avec le temps.

Quelque chose attira son regard.

Se penchant vers l'écran, Kat vit un cœur qui battait à côté de la photo de Jeff. D'après la grille en bas de page, cela signifiait qu'il était actuellement en ligne et prêt à communiquer en direct avec ses « contacts ».

Elle se rassit, cliqua sur la messagerie instantanée et tapa :

C'est Kat.

Envoyé. Le curseur clignotait impatiemment. Sa jambe droite se mit à tressauter. Un tic qu'elle tenait de son père. Elle l'immobilisa en posant la main sur son genou. Sans détacher les yeux de l'écran.

Le curseur disparut, remplacé par une bulle. Jeff était en train de lui écrire. L'instant d'après, elle lut :

Pas de noms. Du moins, pas tout de suite.

Kat fronça les sourcils. Que diable... ? Vaguement, elle se souvint d'un avertissement au moment de se familiariser avec JustMyType : les usagers étaient invités à ne pas donner leur véritable nom tant qu'ils n'étaient pas sûrs de vouloir rencontrer la personne en chair et en os.

Autrement dit, il n'était pas sûr ?

C'était quoi, ce délire ? Ses doigts pianotèrent sur le clavier :

Jeff, c'est moi, Kat.

Le curseur clignota douze fois – elle compta –, puis le cœur battant disparut.

Jeff s'était déconnecté.

À supposer que ce soit Jeff.

Ce fut l'autre idée qui lui traversa l'esprit. Peut-être que l'homme sur la photo n'était pas Jeff, mais quelqu'un qui lui ressemblait. Les images, quand on les regardait plus attentivement, se révélaient de mauvaise qualité. Il y en avait une qui avait été prise dans une forêt, une autre sur une plage déserte avec une clôture cassée, et la dernière, apparemment, sur un terrain de golf. Jeff portait soit une casquette de base-ball, soit des lunettes noires. Comme Kat sur ses propres photos, le quasi-Jeff avait l'air mal à l'aise. Il semblait avoir été photographié par surprise ou avoir voulu éviter le photographe, lequel s'était obstiné à l'inclure dans le cadre.

En tant que flic, elle connaissait par expérience la force de la persuasion, la nature peu fiable de la mémoire visuelle face à la suggestion. Elle avait vu des témoins désigner dans la rangée la personne qu'eux, les policiers, voulaient qu'ils désignent. Votre cerveau pouvait vous jouer des tours sur une simple suggestion.

Ça s'appelait prendre ses désirs pour des réalités.

L'interphone bourdonna. C'était le portier.

— Oui, Frank ?

— Votre capitaine est là.

— Faites-le monter.

Kat laissa la porte entrouverte pour que Stagger puisse entrer sans frapper. Elle se déconnecta de JustMyType et, pour plus de sécurité, effaça l'historique de son navigateur.

Stagger semblait au bout du rouleau. Il avait les yeux rouges et creusés. Son habituelle barbe de cinq heures le rapprochait davantage de minuit. Ses épaules s'affaissaient comme les ailes d'un rapace trop épuisé pour fondre sur sa proie.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— La journée a été longue.

— Vous voulez boire quelque chose ?

Il secoua la tête.

— Alors ?

Kat décida d'aller droit au but.

— Dans quelle mesure êtes-vous certain que Monte Leborne a tué Henry ?

Sa question le prit de court.

— Tu es sérieuse ?

— Oui.

— J'en déduis que tu as réussi à le voir.

— Oui.

— Et comme ça, tout d'un coup, il nie avoir exécuté ton père ?

— Pas exactement.

— Alors quoi ?

Kat savait qu'elle marchait sur des œufs. Stagger ne respectait pas seulement la loi : il était la loi. L'esprit et la lettre. S'il apprenait pour l'infirmière et le sommeil crépusculaire, il aurait une attaque, pas moins.

— J'aimerais que vous m'écoutez sans a priori, d'accord ? commença-t-elle.

— Kat, est-ce que j'ai l'air d'avoir envie de jouer aux devinettes ?

— Non.

— Dans ce cas, explique-toi.

— Je vous demande juste un peu de patience. Reprenons les choses dans l'ordre.

— Kat...

Elle ne se laissa pas désarmer.

— Monte Leborne est un homme de main que les agents fédéraux coffrent pour un double assassinat. Ils veulent qu'il balance Cozone. Il refuse. Soit il est trop bête, soit il a peur pour sa famille. Bref, Leborne se tait.

Elle attendit qu'il la rappelle à l'ordre, mais Stagger ne dit rien.

— Pendant ce temps, vous autres recherchez l'assassin de mon père. Vous n'avez pas grand-chose, juste des rumeurs et de vagues présomptions... et soudain, Leborne se met à table.

— Ça ne s'est pas passé comme ça, fit Stagger.

— Bien sûr que si.

— Nous avons des pistes.

— Rien de très solide. Alors dites-moi pourquoi il a avoué.

Stagger fit la moue.

— Tu le sais très bien. Il a tué un flic. Le filet se resserrait autour de Cozone. Il fallait bien qu'il nous jette un os à ronger.

— Exactement. Monte Leborne a accepté de porter le chapeau. Du coup, Cozone en sort blanc comme neige.

— On a mis des années à essayer de coincer Cozone. Tu es bien placée pour le savoir.

— Et vous savez pourquoi il a été impossible d'établir un lien entre Cozone et Leborne dans cette affaire ?

Il poussa un soupir.

— Tu ne vas pas me faire le coup de la théorie du complot, Kat ?

— Non.

— On n'a pas réussi parce que personne n'est parfait.

— Ou peut-être, dit Kat en s'efforçant de parler posément, parce que Monte Leborne n'a pas tué mon père. Nous avons prouvé son implication dans les deux autres meurtres. Mais pour celui de mon père, ça ne marchait pas. Pourquoi ? Et ces empreintes digitales qu'on n'a jamais pu identifier ? Qui était présent sur la scène de crime ?

Stagger se borna à la dévisager.

— Que s'est-il passé à Fishkill ?

— Il est mal.

— Leborne ?

Elle hocha la tête.

— À mon avis, il en a encore pour une semaine ou deux.

— Donc, tu es allée là-bas, dit Stagger, et il a accepté de te voir.

— Plus ou moins.

Il lui lança un regard noir.

— Ça veut dire quoi ?

— Il était à l'infirmerie. Je me suis débrouillée pour entrer. J'ai montré ma plaque.

— Et... ?

— Il est très mal en point. Ils l'ont mis sous morphine.

Stagger plissa les yeux.

— Et... ?

— Il s'est mis à marmonner. Je ne l'ai pas interrogé ; il n'était pas en état. Mais il avait des hallucinations. Il prenait l'infirmière pour sa sœur décédée, Cassie. Il lui a demandé pardon pour n'avoir pas pu empêcher leur père d'abuser d'elle, quelque chose comme ça. Il pleurait, disait qu'il allait la rejoindre bientôt.

Stagger ne la quittait pas des yeux. Se montrait-elle suffisamment convaincante ?

— Continue.

— Il dit qu'il n'a jamais tué de flic.

Elle eut l'impression que les yeux de Stagger lui sortaient des orbites.

— Il a juré qu'il était innocent.

— En général ? fit Stagger, incrédule.

— Non, justement. Il était coincé pour deux meurtres, alors il a accepté qu'on lui en mette un troisième sur le dos.

Stagger secoua la tête.

— Ça n'a aucun sens.

— Au contraire. C'est parfaitement logique. Il avait écopé d'une réclusion à perpétuité, alors, une troisième condamnation, ça ne changeait pas grand-chose pour lui.

— Et qui aurait monté ce coup-là ?

— Cozone probablement.

— Il aurait fait porter le chapeau à un de ses hommes ?

— Un homme dont il était sûr – dont nous étions sûrs – qu'il ne parlerait pas.

— Nous avons l'arme du crime, ne l'oublie pas.

— Je n'ai pas oublié.

— Le pistolet qui a servi à tuer ton père. On l'a récupéré à l'endroit que Monte Leborne nous avait indiqué.

— Évidemment. Le véritable assassin l'avait renseigné. Un tueur à gages, d'habitude, se débarrasse de l'arme qui lui a servi à tuer, il ne la planque pas sous son lit. Alors, pourquoi il aurait gardé celle-là ? Et les empreintes digitales non identifiées ? Comment vous expliquez ça ?

— Kat, écoute-moi.

Elle savait ce qu'il allait dire. À elle de trouver la parade.

— Tu dis que Leborne était drogué. Sous morphine, c'est ça ?

— Oui.

— Et il avait des hallucinations. C'est toi qui as employé ce mot. En clair, il délirait.

— Cessez de me prendre pour une truffe, Stagger.

— Loin de moi cette idée.

— Vous savez bien que je ne crois pas aux âneries, genre...

Elle traça des guillemets dans l'air avec ses doigts.

— ... travail de deuil. Que nous arrêtons ou pas tous les protagonistes du meurtre de mon père, ça ne le ramènera pas parmi nous. Pour moi, faire un travail de deuil serait presque une insulte à sa mémoire, vous comprenez ce que je veux dire ?

Il hocha la tête.

— Mais cette inculpation, je n'y ai jamais vraiment cru. J'ai toujours soupçonné qu'il y avait autre chose là-dessous.

— Et là, tu as trouvé quelque chose à te mettre sous la dent.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyons, Kat. Tu connais Monte Leborne. Il savait que tu étais là ? Il t'a menée en bateau. Il sait que tu as des doutes. Du coup, il en a rajouté une couche.

Elle ouvrit la bouche pour protester mais elle songea au quasi-Jeff de JustMyType.com. Avait-elle encore une fois pris ses désirs pour des réalités ? À force de chercher une solution, sa perception de la réalité en avait-elle été faussée ?

— Ça m'étonnerait, dit-elle.

Mais sa voix manquait de conviction.

— Comprenez-moi. Je ne peux pas laisser tomber.

Stagger sourit d'un air las.

— Monte Leborne a tué ton père. Ce n'est jamais clair et net, ces affaires-là. On se pose sans cesse des tas de questions. Mais à un moment donné, il faut savoir lâcher prise. Sinon on devient fou. Si tu continues à ruminer, tu vas faire une dépression et...

Il se tut.

— Comme mon grand-père ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Pas besoin.

Stagger soutint longuement son regard.

— Ton père aurait voulu que tu tournes la page.

Elle ne dit rien.

— Tu sais que j'ai raison.

— C'est vrai.

— Mais ?

— Mais je ne peux pas. Ça aussi, mon père l'aurait compris.

Kat remplit un autre petit verre de Jack Daniel's et lança l'impression du vieux dossier relatif au meurtre de son père.

Ceci n'était pas un document officiel, mais son œuvre à elle : elle y avait consigné les résultats de l'enquête – les policiers qui l'avaient menée étaient tous deux des amis de la famille –, auxquels elle avait ajouté toutes les rumeurs qu'elle avait réussi à glaner de son côté. Le dossier, solidement ficelé, reposait sur deux faits incontestables : les aveux de Leborne lui-même et l'arme du crime retrouvée à son domicile. Tout se tenait à un détail près, détail qui l'obsédait depuis le début, la présence d'empreintes digitales non identifiées sur la scène de crime. Les gars de la police scientifique avaient relevé une empreinte bien nette sur le ceinturon de son père, mais celle-ci ne figurait pas dans leur base de données.

Kat n'était pas pleinement convaincue par la version officielle, mais tout le monde, elle-même y comprise, attribuait cela à son lien de parenté avec la victime. Comme l'avait dit Aqua dans un moment de lucidité, un jour qu'elle l'avait croisé dans le parc : « Ce que tu cherches, tu ne le trouveras jamais. »

Elle pouvait toujours parler à Stacy du meurtre de son père, mais celle-ci n'avait pas connu Henry Donovan. Comme elle n'avait pas connu « l'ancienne Kat », la Kat d'avant le drame. Le seul nom qui

lui venait en tête, la seule personne capable de comprendre ce qu'elle ressentait, c'était Jeff.

Mais était-ce vraiment une bonne idée ?

En tout cas, pas à six heures du matin ni à dix heures du soir. En revanche, en pleine nuit, avec quelques grammes de Jack D dans le sang, l'idée lui parut carrément lumineuse. Kat regarda par la fenêtre de son appartement. On dit que New York est la ville qui ne dort jamais. Faux, archifaux. Elle connaissait des villes plus petites comme Saint Louis ou Indianapolis, où les gens veillaient bien plus tard, même si c'était plus par désespoir qu'autre chose.

Les rues de Manhattan à trois heures du matin ? Un cimetière.

Kat tituba jusqu'à son ordinateur. Elle dut s'y reprendre à trois fois pour taper son identifiant : engourdis par l'alcool, ses doigts ne lui obéissaient pas. Jeff n'était pas connecté. Eh bien, tant pis. Elle lui laisserait un message :

Jeff

J'aimerais qu'on parle. Il est arrivé quelque chose, et j'aurais vraiment besoin de ton avis.

Kat

Au fond d'elle, une petite voix lui soufflait que c'était une mauvaise idée, la version Internet du texto alcoolisé. Or un texto alcoolisé, ça ne marchait jamais. Jamais.

Elle expédia tout de même le message et s'écroula, à demi comateuse. Quand le réveil sonna à six heures, Kat se trouva pitoyable et s'en voulut à mort, avant même de ressentir les premiers symptômes d'une gueule de bois carabinée.

Elle consulta ses messages. Aucune nouvelle de Jeff. Ou du quasi-Jeff : n'avait-elle pas accepté l'idée à un moment ou un autre que ce n'était peut-être pas Jeff, mais quelqu'un qui lui ressemblait ? Peu importe. On s'en fiche. Où diable était passé l'Advil Extra Fort ?

Le cours de yoga. Mmm. Non, pas aujourd'hui. Sa tête ne tiendrait pas le coup. Et elle y était allée hier. Donc, ce matin,

relâche.

Sauf que...

Elle se précipita sur l'ordinateur, afficha le profil de Jeff. En dehors de Stagger, le seul à l'avoir connue à l'époque de Jeff et de son père, c'était Aqua. Grâce à elle, Jeff et lui s'étaient liés d'amitié, allant jusqu'à partager un trois-pièces miteux dans la 178^e Rue. Elle cliqua sur *Imprimer*, enfila ses vêtements, traversa le parc en courant et arriva, comme d'habitude, au moment où tout le monde méditait, les yeux clos.

— Tu es en retard, dit Aqua.

— Désolée.

Il ouvrit les yeux, surpris. Kat ne s'excusait jamais. C'était mauvais signe.

Ils s'étaient rencontrés vingt ans plus tôt à Columbia. En première année. Aqua était alors brillantissime : il raflait les meilleures notes aux examens. Son cerveau fonctionnait en surrégime ; un devoir que les autres mettaient la soirée à rédiger, il y mettait le point final en quelques minutes. Il dévorait les connaissances comme d'autres se gavent de hamburgers. Il suivait des cours en plus, avait deux boulots, faisait des footings interminables, mais rien ne pouvait absorber son trop-plein de vie.

Pour finir, son moteur avait coulé une bielle. C'est l'image qui venait à l'esprit de Kat. Aqua avait craqué. Il avait fait de longs séjours en hôpital. Les médecins avaient tout tenté, mais sa maladie s'était révélée chronique. Kat ignorait où il habitait maintenant. Quelque part dans le parc, sans doute. Il lui arrivait de le croiser dans la journée. Parfois Aqua était habillé en homme, mais le plus souvent il portait des vêtements de femme. Et parfois il ne la reconnaissait même pas.

À la fin du cours, quand tout le monde avait fermé les yeux et pris la posture de la relaxation finale, Kat s'assit et le regarda fixement. Il – ou elle, difficile de savoir où on en est avec un travesti – la

dévisagea à son tour, courroucé. Il y avait des règles à respecter dans son cours. Et Kat venait d'en enfreindre une.

— Je veux que vous détendiez votre visage, fit-il de sa voix apaisante. Détendez vos yeux. Sentez-les qui s'enfoncent. Détendez votre bouche...

Pas une seconde, il ne la quitta des yeux. Finalement, il hocha la tête et se releva de son lotus dans un mouvement lent et continu. Kat se leva également et le suivit sur le sentier qui serpentait vers le nord.

— C'est donc là que tu vas après le cours, dit-elle.

— Non.

— Ah bon ?

— Je n'ai pas l'intention de te montrer où je vais. Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu peux me rendre un service ?

Aqua continuait à marcher.

— Je ne rends pas de services. J'enseigne le yoga.

— Je suis au courant.

— Alors pourquoi viens-tu m'importuner ?

Il serra les poings, comme un gamin sur le point de piquer une colère.

— Le yoga, c'est ma routine. Elle me va bien, ma routine. Toi qui m'apostrophes, qui demandes à me parler, ça ne fait pas partie de la routine. Et ce n'est pas bon pour moi.

— J'ai besoin de ton aide.

— J'aide en donnant des cours de yoga.

— Je sais.

— Je suis un bon professeur, non ?

— Le meilleur qui soit.

— Alors laisse-moi remplir ma mission. C'est ma façon d'aider. C'est comme ça que je reste centré. Que j'apporte ma pierre à l'édifice.

Kat se sentit soudain accablée. Ils avaient été amis longtemps. De bons amis. Des amis intimes. Ils avaient passé des heures à discuter à la bibliothèque... à en perdre la notion du temps.

Elle lui avait parlé de Jeff juste après leur premier rendez-vous. Aqua avait capté tout de suite. Jeff et lui étaient devenus proches au point de se mettre en colocation, même si Jeff dormait pratiquement tout le temps chez Kat. En voyant sa mine désespérée, elle repensa une fois de plus à tout ce qu'elle avait perdu. Elle avait perdu son père. C'était une évidence. Elle avait perdu son fiancé. Autre évidence. Mais, beaucoup moins évident, elle avait peut-être perdu quelque chose de profond et d'authentique quand Aqua avait pété un câble.

— Si tu savais à quel point tu me manques, dit-elle.

Aqua pressa le pas.

— Ça n'aide pas, ça.

— Oui, pardon.

— Il faut que j'y aille. J'ai des choses à faire.

Kat posa la main sur son bras pour le retenir.

— Tu peux jeter un œil là-dessus ?

Il fronça les sourcils sans ralentir son allure. Elle lui tendit la sortie papier du profil de Jeff.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Aqua.

— À toi de me le dire.

Il était agacé. Cela se voyait. Cette atteinte à sa routine le perturbait. Kat n'y avait pas songé. Elle savait qu'elle prenait un risque en le contrariant.

— Aqua ? Juste un petit coup d'œil, OK ?

Il examina le papier. Elle s'efforça de déchiffrer son expression. Malgré son air agité, elle crut voir son regard s'éclairer.

— Aqua ?

— Pourquoi tu me montres ça ?

Une note angoissée perçait dans sa voix.

— Est-ce qu'il ressemble à quelqu'un que tu connais ?

— Non.

Kat sentit son cœur se serrer. Aqua s'éloignait déjà.

— Ça ne ressemble pas à Jeff, Kat. C'est Jeff.

Kat venait de raccrocher, se repassant les paroles de Monte Leborne pour la énième fois, quand son ordinateur l'avertit d'un bip qu'elle avait un message instantané sur JustMyType.com.

Le message, à en juger par la minuscule photo de profil, était de Jeff. Kat retint son souffle, osant à peine bouger, de peur qu'un geste maladroit ne rompe ce lien fragile.

Le cœur à côté de la photo affichait un point d'interrogation : il attendait son aval pour commencer la conversation. Depuis trois heures, Kat était plongée dans le dossier de son père, et elle en était toujours au même point. Henry Donovan avait été abattu à bout portant d'une balle dans la poitrine, à l'aide d'un petit Smith & Wesson. Un détail qui n'avait cessé de la tracasser. N'aurait-il pas été plus logique de tirer dans la tête ? Deux coups par derrière. C'était ainsi que Monte Leborne procédait d'habitude. Pourquoi avoir changé son mode opératoire ? Pourquoi dans la poitrine ?

Ça ne collait pas.

Et la réponse de Monte à l'infirmière, quand elle avait demandé qui avait tué Henry Donovan : « Qu'est-ce que j'en sais ? Ils sont venus me voir. Le lendemain de l'arrestation. Ils m'ont offert de l'argent. En échange, je devais porter le chapeau. »

Qui étaient ces gens ?

Mais peut-être que Monte lui avait fourni l'explication. « Ils » lui avaient rendu visite en prison. Immédiatement après son arrestation.

Hmm.

Kat avait décroché le téléphone pour appeler son vieux copain Chris Harrop qui travaillait dans l'administration pénitentiaire.

— Tiens, Kat, quel bon vent t'amène ?

— J'ai besoin d'un service.

— Ça m'étonne de toi. Je croyais que tu voulais me proposer une torride nuit d'amour.

— Tant pis pour moi, Chris. Tu peux m'avoir le registre des visites pour un détenu ?

— Ça ne devrait pas poser de problème. Qui est le détenu et où purge-t-il sa peine ?

— Monte Leborne. Il a été envoyé à Clinton.

— À quelle date ?

— Euh... le 27 mars.

— OK, je vais voir ça.

— Il y a dix-huit ans.

— Hein ?

— Il me faut le registre des visites. D'il y a dix-huit ans.

— C'est une plaisanterie ?

— Non.

— Ça va prendre du temps. L'informatisation a débuté en 2004. Les vieilles archives sont stockées à Albany, je crois. C'est pressé ?

— Comme un lavement, répondit Kat.

— Ça marche.

C'est au moment de raccrocher qu'elle reçut le message instantané de JustMyType. La main tremblante, elle cliqua sur le point d'interrogation et, après un court délai, lut :

Salut, Kat, j'ai eu ton message. Comment vas-tu ?

Tétanisée, elle lut et relut ces mots. Le cœur battant à côté de son nom signifiait qu'il était en ligne et attendait sa réponse. Ses

doigts trouvèrent le clavier à tâtons.

Salut, Jeff...

Elle réfléchit un instant, puis écrivit ce qui lui passait par la tête.

Salut, Jeff. J'ai l'impression que tu ne m'as pas reconnue.

À tous les coups, il allait s'en tirer par une pirouette, genre « Tu es encore plus jolie maintenant » ou « Super, ta nouvelle coupe de cheveux ». Quelle importance, du reste ? Elle n'aurait même pas dû en parler.

Mais sa réponse la surprit :

Si. Je t'ai reconnue tout de suite.

Le cœur à côté de la photo continuait à palpiter. Un cœur rouge, symbole de la passion amoureuse ; si jamais Jeff mettait fin à la conversation, s'il se déconnectait, le cœur disparaîtrait.

Pourquoi tu ne l'as pas dit ? écrivit Kat.

Le cœur clignotait toujours.

Tu sais pourquoi.

Elle fronça les sourcils, tourna et retourna ces mots dans sa tête. Puis tapa :

À vrai dire, non.

Et, après réflexion, ajouta :

Pourquoi n'as-tu pas réagi au clip de Missing You ?

Tic. Tic. Tic.

Parce que je suis veuf maintenant.

Aïe. Que répondre à cela ?

J'ai vu. Désolée.

Elle avait un million de questions à lui poser – où il habitait, de quoi sa femme était-elle morte, comment était son enfant, lui arrivait-il de penser à elle –, au lieu de quoi elle restait là, presque paralysée, attendant la réponse de Jeff.

Lui : *Ça me fait drôle d'être là.*

Elle : *À moi aussi.*

Lui : *J'en deviens plus prudent, plus méfiant. Tu trouves ça normal ?*

« Oui, parfaitement normal », faillit-elle répondre. Sauf que ça la démangeait de taper « Prudent ? Méfiant ? Vis-à-vis de moi ? ».

Kat opta pour :

Probablement.

Le cœur battant l'hypnotisait. Elle avait l'impression que son propre cœur avait calé son rythme sur le pictogramme à côté de la photo de Jeff. Cette fois, elle attendit plus longtemps que prévu.

Lui : *Je pense qu'on devrait arrêter de s'écrire.*

Cette phrase lui fit l'effet d'une douche froide.

Lui : *Revenir en arrière serait une erreur. J'ai besoin de repartir de zéro. Tu comprends ?*

Brièvement, Kat haït Stacy de l'avoir abonnée à ce site pour gogos. Elle se dit que tout ceci était ridicule depuis le début, que Jeff l'avait déjà laissée tomber une fois, qu'il l'avait fait souffrir et qu'il n'était pas question que ça recommence.

Elle : *Oui, bien sûr, je comprends.*

Lui : *Prends soin de toi, Kat.*

Le cœur clignotait.

Une larme solitaire roula le long de sa joue. S'il te plaît, ne t'en va pas, pensa-t-elle en tapant :

Toi aussi.

Le cœur à l'écran cessa de battre. Il passa du rouge au gris, puis au blanc avant de disparaître complètement.

Gerard Remington était en train de perdre la raison.

Il sentait presque la matière grise sourdre de son crâne. La majeure partie du temps, il était dans le noir, perclus de douleur, et pourtant une étrange clarté se fit jour dans son esprit embrumé. Ou faudrait-il parler de recentrage ?

Le type musclé à l'accent indéterminé lui indiqua le sentier.

— Tu connais le chemin.

En effet. Ce serait sa quatrième visite à la ferme, chez Titus. Une fois de plus, il se demanda s'il n'allait pas tenter sa chance et essayer de s'enfuir, mais il savait qu'il n'irait pas bien loin. Ils le nourrissaient juste assez pour le garder en vie. Même s'il ne faisait rien de toute la journée, enfermé dans cette maudite boîte sous terre, il était épuisé et affaibli. Ses seules forces lui servaient à marcher péniblement jusqu'à la ferme.

C'était perdu d'avance.

Il continuait à espérer contre toute attente. Quelque chose, un miracle. Son corps l'avait trahi, certes. Mais il gardait les yeux grands ouverts, et il avait commencé à collecter des informations basiques sur sa situation.

Gerard était détenu au fin fond de la Pennsylvanie, à six heures de voiture de l'aéroport Logan, le lieu du kidnapping.

L'architecture de la ferme, l'absence de fils électriques (Titus avait son propre générateur), le vieux moulin à vent, la carriole, les stores vert sapin, tout cela laissait entendre qu'il se trouvait en pays amish.

Qui plus est, la couleur des carrioles correspondait à une région précise. Le gris, par exemple, était caractéristique du comté de Lancaster en Pennsylvanie, d'où sa conclusion quant à sa localisation.

Cela n'avait aucun sens. À moins que...

Le soleil brillait à travers le feuillage. Le ciel était d'un bleu que seule une divinité était capable de peindre. La beauté trouvait toujours refuge dans la laideur. En vérité, la beauté n'existait pas sans la laideur. Comme il ne pourrait y avoir de lumière sans obscurité.

Gerard entra dans la clairière quand il entendit le pick-up.

L'espace d'un instant, il se prit à croire qu'on était venu le sauver. Les voitures de police surgiraient d'une minute à l'autre, toutes sirènes hurlantes. Le Musclé sortirait son arme, mais un policier l'abattrait. Il voyait ça d'ici : Titus interpellé, la police fouillant la propriété, le cauchemar révélé au grand jour.

Mais les gens qui se trouvaient dans le pick-up n'étaient pas venus le sauver. Bien au contraire.

De loin, il distingua une silhouette féminine à l'arrière. La femme portait une robe bain de soleil jaune vif. Cette robe jurait tellement avec l'environnement rustique que Gerard sentit les larmes lui monter aux yeux. Il imagina Vanessa dans la même robe. Elle l'enfilait, se tournait vers lui, souriait à lui faire bondir le cœur hors de la poitrine. Du coup, il songea à tout ce qu'il y avait de beau dans le monde. À son enfance dans le Vermont. Aux parties de pêche sur les lacs gelés avec son père, quand il était petit. Son père était mort quand Gerard avait huit ans, et sa disparition avait tout changé, mais, surtout, elle avait complètement brisé sa mère. Il pensa aux amants de sa mère, de sales types qui considéraient Gerard comme un gosse bizarre, ou pire encore. Et la cruauté de ses petits camarades d'école, les moqueries, les vanes. Sa chambre sous le toit était devenue son refuge ; il éteignait la lumière et restait allongé sur son lit. Pas très différent, au fond, de la boîte où il se trouvait. À l'âge adulte, le labo scientifique avait pris le relais. Sa

mère avait vieilli ; sa beauté n'était plus qu'un souvenir. Une fois les hommes partis, elle était venue s'installer chez lui : elle le dorlotait, lui faisait à manger, occupait une grande place dans sa vie. Elle était morte d'un cancer deux ans plus tôt, le laissant totalement seul, jusqu'à ce que Vanessa redonne de la couleur à son existence – un peu comme cette robe jaune vif –, sauf que ça n'avait pas duré.

Le pick-up disparut dans un nuage de poussière.

— Gerard ?

Titus n'élevait jamais la voix. Il était de ces hommes dont la simple présence inspire docilité et obéissance.

— Venez.

Il s'engouffra dans la maison. Gerard le suivit.

Une heure plus tard, il reprenait le sentier dans l'autre sens. Sa démarche était chancelante. Il s'était mis à trembler. Il n'avait pas envie de retourner dans cette satanée boîte. Certes, on lui avait promis des choses. S'il voulait revoir Vanessa, disait Titus, le seul moyen était de coopérer. Gerard ne savait plus que croire, mais, au fond, quelle importance ?

À son arrivée dans la clairière, le Musclé cessa de jouer avec son labrador chocolat et lui donna un ordre dans une langue que Gerard pensait être du portugais. Le chien détalait. Le Musclé braqua son arme sur Gerard. C'était devenu une routine. Il le mettait en joue le temps que Gerard regagne sa boîte, puis il refermait et verrouillait la porte.

Le laissant dans le noir.

Mais cette fois, c'était différent. Gerard le sentit au regard de l'homme.

— Vanessa, fit-il doucement.

Il avait pris l'habitude de répéter son nom, tel un mantra, pour se calmer et se rassurer, comme sa mère avec le chapelet à la fin de sa vie.

— Par là, dit le Musclé en pointant son arme à droite.

— Où allons-nous ?

— Par là.

— Où allons-nous ? répéta Gerard.

L'homme s'approcha, colla son pistolet sur sa tête.

— Par... là...

Gerard se dirigea vers la droite. Là où il se lavait avec le tuyau et enfilait la combinaison.

— Avance.

— Vanessa...

— Mais oui. Allez, bouge.

Gerard dépassa le tuyau d'arrosage. Le Musclé marchait derrière lui, le pistolet à la main.

— Ne t'arrête pas. On y est presque.

Devant lui, Gerard aperçut une autre clairière, plus petite. Déconcerté, il fronça les sourcils, fit un pas de plus et se figea.

— Avance.

Mais il ne broncha pas. Ne cilla pas. Il en oublia même de respirer.

Sur sa gauche, au pied d'un gros chêne, il y avait un tas de vêtements. Difficile de dire combien il y avait de tenues différentes dans la pile, une bonne dizaine peut-être. Il reconnut le costume gris qu'il avait mis pour se rendre à l'aéroport.

Combien sommes-nous... ?

Mais ce n'était pas son costume gris qui lui avait sauté aux yeux, ni même la hauteur du tas. C'était un vêtement, posé sur le dessus telle une cerise sur un gâteau. Il comprit alors, et son univers explosa.

La robe bain de soleil jaune.

Gerard ferma les yeux. Sa vie défila devant lui –la vie qu'il avait eue, celle qu'il avait failli avoir – jusqu'à ce que la déflagration le replonge définitivement dans le noir.

11

Quinze jours plus tard, Kat finissait de remplir des paperasses lorsque Stacy fit irruption au commissariat tel un phénomène météo non identifié. Toute activité cérébrale cessa sur son passage. Chaz Faircloth qui, malheureusement, était toujours le coéquipier de Kat, redressa sa cravate parfaitement droite. Il fit un pas vers elle, mais Stacy le cloua sur place d'un simple regard.

— Déjeuner au Carlyle, lança-t-elle. C'est moi qui régale.

— Ça marche.

Kat se leva de sa chaise.

— Au fait, comment ça s'est passé hier soir ? demanda Stacy.

— Je te hais, dit Kat.

— Mais tu veux bien qu'on déjeune ensemble.

— C'est toi qui paies, non ?

Les trois premiers hommes qu'elle avait rencontrés par le biais de JustMyType avaient tous été d'une politesse irréprochable, bien habillés mais rien de plus. Aucun frisson, aucune étincelle. Hier soir – son quatrième rendez-vous depuis que Jeff l'avait virtuellement larguée pour la seconde fois –, elle s'était prise à espérer. Elle et Stan Machin-Chose – inutile de mémoriser le nom jusqu'à l'inaccessible Deuxième Rendez-vous – étaient en train de marcher dans la 69^e Rue, direction le Telepan, quand Stan avait demandé :

— Vous aimez Woody Allen ?

Kat avait senti son cœur s'emballer. Elle adorait Woody Allen.

— Oui, beaucoup.

— Vous avez vu *Annie Hall* ?

C'était un de ses films préférés, tous cinéastes confondus.

— Bien sûr.

Stan avait ri, marqua une pause.

— Vous vous souvenez de la scène où Alvy sort avec Annie pour la première fois et parle de l'embrasser avant le rendez-vous, histoire de ne pas stresser ?

Kat était à deux doigts de défaillir. Woody Allen s'arrête avant que Diane Keaton et lui arrivent au restaurant, exactement comme Stan et elle à cet instant-là, et dit : « Eh, embrasse-moi. » Diane Keaton répond : « Pour de vrai ? » Woody Allen : « Ben, pourquoi pas, vu qu'on va rentrer à la maison tout à l'heure, ça va être tendu et tout, on ne s'est encore jamais embrassés, et je ne saurai jamais si le moment est bien choisi. Alors embrassons-nous et finissons-en, puis on ira manger. On digérera mieux. »

Cette scène était tout simplement sublime. Kat avait souri à Stan.

— Eh, avait-il dit en essayant vaguement d'imiter Woody, si on couchait ensemble avant d'aller dîner ?

Kat avait cillé.

— Pardon ?

— Oui, je sais, ce n'est pas la réplique exacte, mais pensez-y. Je ne saurai jamais si le moment est bien choisi ni combien de fois il faudra qu'on se revoie avant de finir au pieu, alors autant le faire tout de suite, parce que si ça ne marche pas de ce côté-là, à quoi bon continuer... vous n'êtes pas d'accord ?

Elle l'avait regardé, persuadée qu'il allait éclater de rire.

— Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr. On digérera mieux notre dîner, non ?

— Moi, c'est mon déjeuner qui est en train de remonter, avait reparti Kat.

— Eh bien ! disons qu’avec vous, ça n’a pas marché. Mais la plupart des fans de Woody s’allongent direct.

Génial.

Stacy écouta le récit de Kat en se retenant de rire.

— Non, mais quel con !

— Tu l’as dit.

— N’empêche, tu es trop difficile. Ton numéro deux, il avait l’air sympa.

— C’est vrai. Enfin, il n’a salopé aucun de mes films préférés.

— Mais... ?

— Il a commandé une Dasani. Pas une bouteille d’eau. Une Dasani.

Stacy fronça les sourcils.

— En d’autres termes, c’est un gogol ?

Kat gémit tout haut.

— Tu es trop difficile, Kat.

— Je crois que j’ai besoin de temps.

— Pour te remettre de ta rupture avec Jeff ?

Kat ne dit rien.

— Pour oublier un gars qui t’a plaquée il y a vingt ans ?

— La ferme.

Puis :

— Dix-huit.

Au moment de sortir, Kat entendit quelqu’un l’appeler. Elles s’arrêtèrent, se retournèrent. C’était Chaz.

— Tu as une seconde ?

— Je vais déjeuner.

Chaz lui fit signe sans quitter Stacy des yeux. Kat soupira et le rejoignit. Chaz pointa le pouce en direction de Stacy.

— C'est qui, la bombe atomique ?
— Elle n'est pas pour toi.
— J'ai bien l'impression que si.
— Elle n'est pas stupide, Chaz.
— Hein ?
— Bon, finissons-en, qu'est-ce que tu voulais me dire, Chaz ?
— Tu as de la visite.
— C'est ma pause-déjeuner.
— Je l'ai dit au petit gars. Je lui ai offert mes services, mais il préfère attendre.
— Quel petit gars ?
Chaz haussa les épaules.
— Demande-lui toi-même. Il est là-haut.

Avec un petit signe à l'adresse de Stacy, Kat remonta à l'étage et trouva un adolescent assis sur une chaise devant son bureau. Assis ou plutôt avachi, comme si on l'avait posé là après lui avoir retiré tous les os du squelette. Son bras pendait mollement par-dessus le dossier, à croire qu'il n'était pas le sien. Ses cheveux longs lui tombaient sur les yeux comme un rideau de fil.

Kat s'approcha de lui.
— Que puis-je pour vous ?
L'ado repoussa le rideau de son visage.
— Vous êtes le lieutenant Donovan.
C'était plus un constat qu'une question.
— Exact. En quoi puis-je vous aider ?
— Je m'appelle Brandon.
Il tendit la main.
— Brandon Phelps.
Ils se serrèrent la main.

— Enchantée, Brandon. C'est à quel sujet ?
— C'est ma mère.
— Que lui arrive-t-il ?
— Elle a disparu. Et je pense que vous pouvez m'aider à la retrouver.

Kat annula le déjeuner avec Stacy. De retour dans son bureau, elle s'assit face à Brandon Phelps et posa la première question qui lui vint à l'esprit :

— Pourquoi moi ?
Brandon déglutit péniblement.
— Pourquoi vous adresser à moi en particulier ?
Le regard de Brandon errait à travers la pièce.
— Il paraît que vous êtes la meilleure.
Mensonge.
— Qui vous a dit ça ?
Le garçon haussa indolemment les épaules.
— Quelle importance ? C'est vous que je voulais voir, pas l'autre.
— Ce n'est pas comme ça que ça marche. On ne choisit pas son enquêteur.

Kat crut qu'il allait fondre en larmes.

— Vous ne voulez pas m'aider ?
— La question n'est pas là.
Son histoire n'avait pas l'air très claire.
— Bon, racontez-moi ce qui s'est passé.
— C'est ma mère.
— J'ai compris.
— Elle a disparu.
— OK, une chose après l'autre.

Kat prit un papier et un stylo.

— Votre nom est Brandon Phelps ?

— Oui.

— Et celui de votre mère ?

— Dana.

— Phelps ?

— Oui.

— Elle est mariée ?

— Non. Papa est mort il y a trois ans.

— Je suis désolée.

Que dire d'autre ?

— Vous avez des frères et des sœurs ?

— Non.

— Donc, vous vivez seul avec votre mère ?

— C'est ça.

— Quel âge avez-vous, Brandon ?

— Dix-neuf ans.

— Où habitez-vous ?

— 1279 Troisième Avenue.

— Numéro de l'appartement ?

— Euh... 8J.

— Téléphone ?

Il lui donna son numéro de mobile. Elle nota quelques autres renseignements, puis, comme il trépignait, elle demanda :

— Bien, quel est le problème ?

— Elle a disparu.

— Qu'entendez-vous par « disparu », au juste ?

Brandon haussa les sourcils.

— Vous ne savez pas ce que veut dire « disparu » ?

— Non, ce n'est pas...

Kat secoua la tête.

— OK, commençons par le commencement. À quand remonte sa disparition ?

— Trois jours.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé.

— Maman m'a dit qu'elle partait en voyage avec son ami.

— OK.

— Mais à mon avis, il y a autre chose. Je l'ai appelée sur son portable. Elle ne répond pas.

Kat se retint de grimacer. Et c'est pour ça qu'elle avait manqué un déjeuner au Carlyle ?

— Où devait-elle aller ?

— Quelque part dans les Caraïbes.

— Où ?

— C'était censé être une surprise.

— Peut-être que le portable passe mal là-bas.

Il fronça les sourcils.

— Ça m'étonnerait.

— Ou alors elle est occupée.

— Elle a promis de m'envoyer au moins un texto tous les jours.

Voyant la tête de Kat, Brandon ajouta :

— Normalement, on ne fait pas ça. Mais c'est la première fois qu'elle part depuis la mort de papa.

— Vous avez téléphoné à l'hôtel ?

— Je vous l'ai dit, elle ne m'a laissé aucune adresse.

— Et vous ne lui en avez pas demandé ?

Il esquaissa un geste de la main.

— Je pensais qu'on allait communiquer par SMS.

— Avez-vous essayé de joindre son ami ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne le connais pas. Ils se sont rencontrés alors que j'étais déjà à l'université.

— Et où étudiez-vous ?

— À l'université du Connecticut. Quel rapport ?

Aucun.

— J'essaie juste de m'y retrouver, d'accord ? Quand votre mère a-t-elle commencé à fréquenter cet homme ?

— Je ne sais pas. Elle ne me parle pas de ces choses-là.

— Mais elle vous a dit qu'elle partait avec lui ?

— Oui.

— Quand ?

— Je ne sais plus. La semaine dernière, je crois. Vous ne pourriez pas vous en occuper, tout simplement ? S'il vous plaît !

Kat le regarda fixement. Il se tassa sur sa chaise.

— Brandon ? Dites-moi ce qui se passe.

Sa réponse la prit au dépourvu.

— Vous ne voyez vraiment pas ?

— Non.

Brandon la considéra d'un air sceptique.

— Hey, Donovan !

Elle se retourna vers la voix familière. Le capitaine Stagger se tenait près de l'escalier.

— Dans mon bureau, fit-il.

— Je suis en plein...

— Il n'y en a pas pour longtemps.

Son ton n'admettait aucune réplique. Kat pivota vers Brandon.

— Attendez-moi ici, d'accord ?

Les yeux baissés, il hocha la tête.

Kat se leva. Stagger avait déjà tourné les talons. Elle descendit à la hâte et le suivit dans son bureau. Il ferma la porte. Puis, sans même prendre le temps d'aller s'asseoir :

— Monte Leborne est mort ce matin.

Elle se laissa aller contre le mur.

— Zut.

— Personnellement, je ne dirais pas ça, mais je tenais à ce que tu le saches.

Ces quinze derniers jours, elle avait tenté à plusieurs reprises d'entrer en contact avec lui. Et maintenant il était trop tard.

— Merci.

Ils restaient là, gauchement, l'un en face de l'autre.

— Autre chose ? demanda Kat.

— Non. Je voulais te prévenir, c'est tout.

— C'est gentil.

— J'imagine que tu as vérifié ses informations.

— Oui.

— Et ?

— Rien, capitaine. Je n'ai rien trouvé.

Il hocha lentement la tête.

— C'est bon, tu peux y aller.

Elle se dirigea vers la porte.

— Est-ce qu'il y aura des obsèques ?

— Quoi, pour Leborne ?

— Oui.

— Je n'en sais rien. Pourquoi ?

— Comme ça.

Leborne avait une famille. Ils avaient déménagé et changé de nom, mais peut-être qu'ils viendraient récupérer sa dépouille. Peut-être qu'ils savaient quelque chose. Maintenant que ce cher Monte était mort, peut-être qu'ils voudraient prouver son innocence, au moins dans l'affaire Donovan.

C'était un peu tiré par les cheveux, comme raisonnement, mais tant pis.

Kat sortit du bureau de Stagger en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses idées. Elle se sentait comme assommée. Sa vie n'était qu'une suite de questions sans réponses alors que, dans son travail de flic, lorsqu'un crime est commis, on enquête et on finit par arrêter le coupable. On ne connaît jamais tous les tenants et aboutissants, mais on en sort l'esprit apaisé.

Bon, elle pleurerait sur son sort plus tard. Pour l'instant, elle devait s'occuper de Brandon et de sa mère disparue. Mais, de retour dans son bureau, la chaise était vide. Elle se dit qu'il était peut-être aux toilettes quand elle aperçut son petit mot :

Faut que j'y aille. S'il vous plaît, retrouvez ma mère. Vous avez mon téléphone, si vous voulez me joindre. Brandon.

Elle relut son message. Toute cette histoire – la disparition de la mère, le fait qu'il s'adresse à Kat en particulier – lui semblait éminemment louche. Quelque chose lui échappait. Elle jeta un œil sur ses notes.

Dana Phelps.

Kat pouvait toujours la chercher sur Google. Ça ne mangeait pas de pain.

Le téléphone sur son bureau se mit à triller. Elle décrocha.

— Donovan.

— Salut, Kat.

C'était Chris Harrop, de la pénitenciaire.

— Désolé d'avoir été si long, mais, comme je te l'ai dit, les archives ne sont pas informatisées, alors j'ai dû envoyer quelqu'un à l'entrepôt à Albany. Et ensuite, il a fallu que j'attende.

— Que tu attendes quoi ?

— Que ton Monte Leborne casse sa pipe. C'est un peu compliqué, mais, en bref, ça pourrait être considéré comme une violation de ses droits, à moins d'une dispense ou d'une commission rogatoire. Tu connais la chanson. Mais maintenant qu'il est mort...

— Tu as la liste ?

— Oui.

— Tu peux me la faxer ?

— Faxer ? On n'est pas dans les années quatre-vingt-dix. Tu ne veux pas que je te l'envoie par télex ? C'est dans un mail. Je viens de te l'expédier. De toute façon, il n'y a rien là-dedans qui puisse t'intéresser.

— Comment ça ?

— Le jour en question, il n'a reçu qu'une seule visite, celle de son avocat, un dénommé Alex Khowaylo.

— C'est tout ?

— C'est tout. À part deux agents fédéraux. J'ai leurs noms ici. Et un flic du NYPD, un certain Thomas Stagger.

Stagger n'était pas dans son bureau.

Plantée devant sa porte, Kat rédigea un texto pour l'informer qu'elle voulait lui parler de toute urgence. Ses doigts tremblaient. Elle fixa l'écran du téléphone pendant deux bonnes minutes, mais la réponse ne vint pas.

Cela n'avait aucun sens.

Monte Leborne avait été interpellé par des agents du FBI spécialisés dans la lutte contre le crime organisé. Le NYPD n'avait rien à voir là-dedans. Les fédéraux soupçonnaient Leborne d'avoir liquidé deux membres d'une organisation rivale. Quelques jours plus tard, ils avaient découvert qu'il avait également été chargé d'exécuter son père.

Alors pourquoi Stagger était-il allé voir Leborne dès le lendemain de son arrestation ?

Kat avait besoin de prendre l'air. Une crampe à l'estomac lui rappela qu'elle avait zappé le déjeuner. Cela ne lui réussissait guère de sauter les repas. Ça la déconcentrait et la rendait irritable. Elle descendit en courant demander à Keith Inchierca à l'accueil de la prévenir dès que Stagger serait rentré. Inchierca fronça les sourcils.

— J'ai l'air d'une secrétaire ?

— S'il vous plaît, c'est important !

Il la congédia d'un geste de la main.

Elle trouva un marchand de falafels dans la Troisième Avenue, puis se souvint de l'adresse de Brandon Phelps. Elle remonta l'artère

et, sept blocs plus loin, tomba sur une modeste tour d'habitation. Le rez-de-chaussée était occupé par un drugstore Duane Reade et une boutique appelée Scoop qui, contrairement à son nom, vendait non pas journaux et magazines, mais du prêt-à-porter fashion. L'entrée de l'immeuble donnait sur la 74^e Rue. Kat sortit sa plaque et la montra au portier.

— Je fais une enquête sur Dana Phelps, dit-elle. Appartement 8J.

Le portier contempla sa plaque.

— Vous vous trompez d'adresse.

— Il n'y a pas de Dana Phelps ici ?

— Nous n'avons aucune Dana Phelps. Et pas d'appartement 8J non plus. On n'a que des numéros, pas de lettres. Les appartements au huitième sont numérotés du 801 au 816.

Kat rangea sa plaque.

— Je ne suis pas au 1279 Troisième Avenue ?

— Non, ici c'est le 200, 74^e Rue est.

— Mais c'est marqué 1279 Troisième Avenue.

— Je vous en prie, allez-y. Montez à l'appartement 8J. Faites-vous plaisir.

Les New-yorkais !

— Écoutez, je cherche l'appartement 8J au 1279 Troisième Avenue.

— Alors, je ne peux rien pour vous.

Kat ressortit, tourna le coin. Sur la marquise, il était écrit 200, 74^e Rue est. Elle retourna dans la Troisième Avenue. Le 1279 figurait au-dessus de l'entrée du drugstore. C'était quoi, ce micmac ? Elle pénétra à l'intérieur, alla voir le gérant.

— Avez-vous des appartements au-dessus ?

— C'est un drugstore ici.

Les New-yorkais.

— Je le vois bien, mais comment fait-on pour accéder aux appartements du dessus ?

— Vous en connaissez beaucoup des gens qui traversent un drugstore pour rentrer chez eux ? L'entrée est juste derrière, dans la 74^e Rue.

Kat n'insista pas. C'était assez clair : Brandon Phelps, ou quel que soit son nom, lui avait donné une mauvaise ou, plus vraisemblablement, une fausse adresse.

De retour au bureau, elle trouva des informations sur Google, mais elles n'avaient pas grand intérêt.

Il y avait bel et bien une Dana Phelps qui avait un fils prénommé Brandon, mais ils habitaient dans un quartier huppé de Greenwich, Connecticut. Le père de Brandon avait dirigé un gros fonds d'investissement. Il était mort à quarante et un ans. La nécrologie ne précisait pas la cause du décès. Kat chercha du côté des œuvres caritatives – les gens avaient tendance à donner pour lutter contre les maladies cardiaques, le cancer ou ce genre de cause –, mais elle ne trouva rien.

Alors pourquoi Brandon avait-il demandé l'aide d'un flic du NYPD ?

Ils avaient peut-être plusieurs adresses. Une famille fortunée de Greenwich pouvait très bien posséder un appartement dans l'Upper East Side. Mais rien de ce côté-là non plus. Elle rentra le numéro du portable de Brandon dans le fichier. C'était un téléphone jetable. Curieux, pour un fils de famille. Généralement, on achetait ces téléphones-là pour ne pas être localisable. La plupart des gens ignoraient qu'il était relativement facile d'identifier le propriétaire d'un téléphone jetable.

De toute façon, elle avait déjà sa petite idée. Toutes les ventes de téléphones jetables sont enregistrées dans une banque de données. Elle tapa le numéro et découvrit sans surprise que Brandon avait acheté le sien au drugstore Duane Reade, 1279 Troisième Avenue.

Cela expliquait pourquoi il avait choisi cette adresse.

Mais ça s'arrêtait là.

Il y aurait bien d'autres pistes à explorer, mais ça prendrait du temps. Brandon Phelps avait un compte Facebook avec un accès privé. Il suffirait d'un ou deux coups de fil pour savoir de quoi son père était mort, mais à quoi bon ? Le garçon était venu la voir parce que sa mère avait pris le large avec un bonhomme.

Après tout, ce n'était peut-être qu'un canular. Kat avait mieux à faire que de perdre son temps à essayer de démêler ce sac d'embrouilles. Enfin... ce n'était pas si sûr. Ils ne croulaient pas sous le boulot en ce moment, et cela lui ferait une distraction en attendant le retour de Stagger.

OK, se dit-elle. Voyons ça de près.

Admettons que ce soit une blague. Auquel cas ce n'était ni drôle, ni futé. En fait, cela n'avait ni queue ni tête.

Les flics se targuent de savoir décrypter les gens, façon détecteur de mensonges ambulant. Kat, pour sa part, n'y croyait pas une seconde. Pire, elle pensait que ce genre d'attitude pouvait avoir des conséquences désastreuses.

Cela dit, à moins que Brandon ne soit complètement détraqué ou qu'il ne sorte de trois années de cours à l'Actor's Studio, le garçon semblait clairement en état de détresse.

Kat sortit son portable et composa le numéro qu'il lui avait laissé. Elle ne s'attendait pas vraiment à le joindre : lassé de son petit jeu, il avait déjà dû rentrer à Greenwich ou regagner son campus. Mais il répondit dès la deuxième sonnerie :

— Allô ?

— Brandon ?

— Lieutenant Donovan ?

— Elle-même.

— Je doute que vous ayez déjà retrouvé ma mère.

Kat décida de prendre le taureau par les cornes.

— Non, mais je me suis rendue chez Duane Reade au 1279 Troisième Avenue.

Silence.

— Brandon ?

— Quoi ?

— Vous voulez bien cracher le morceau maintenant ?

— Il ne s'agit pas de ça, lieutenant, rétorqua-t-il d'un ton cinglant.

— Et de quoi s'agit-il ?

— C'est à vous qu'il faut poser la question.

Kat changea le téléphone d'oreille pour pouvoir prendre des notes.

— De quoi parlez-vous, Brandon ?

— Trouvez ma mère.

— Votre mère qui habite Greenwich dans le Connecticut ?

— Oui.

— Je fais partie du NYPD. Adressez-vous au commissariat de Greenwich.

— J'y suis allé. J'ai parlé au lieutenant Schwartz et il ne m'a pas cru.

— Et pourquoi vous croirais-je davantage ? Pourquoi êtes-vous venu me voir, moi ? Pourquoi tous ces mensonges ?

— Vous êtes bien Kat, non ?

— Quoi ?

— C'est comme ça qu'on vous appelle. Kat.

— Comment le savez-vous ?

Brandon raccrocha.

Kat contempla le téléphone. Comment savait-il cela ? Avait-il entendu quelqu'un l'employer ici, au poste ? Peut-être. Ou peut-être que Brandon Phelps en savait beaucoup sur elle. Il était venu la voir elle, après tout, ce garçon de Greenwich à la recherche de sa mère.

Si tant est que Dana Phelps soit sa mère. Si tant est qu'il soit Brandon Phelps. Elle n'avait pas encore vu leurs photos sur Internet.

Cela ne tenait pas debout. Et que faire maintenant ?

Le rappeler. Ou, mieux encore, le localiser. Et le cueillir.

Pour quel motif ?

Faux témoignage ? Le fait d'avoir menti à un officier de police ? Si ça se trouve, c'était juste un déséquilibré qui s'en était pris à sa mère ou à Dana Phelps ou...

À ce stade de ses réflexions, son téléphone fixe sonna. Kat décrocha.

— Donovan.

— Votre secrétaire à l'appareil.

C'était le brigadier Inchierca.

— Vous vouliez savoir quand le capitaine serait de retour ?

— Exact.

— La réponse est « maintenant ».

— Merci.

Oubliant instantanément Brandon et sa mère présumée disparue, Kat se rua dans l'escalier. Arrivée sur le palier, elle vit Stagger s'engouffrer dans son bureau avec deux autres flics. L'un était son supérieur direct, Stephen Singer, un type tellement maigrichon qu'il aurait pu se cacher derrière un barreau de fenêtre. L'autre était David Karp, responsable des policiers en tenue.

Stagger allait refermer la porte quand Kat l'arrêta d'une main.

— Capitaine ? fit-elle avec un sourire forcé.

Il contempla sa main sur la porte comme s'il s'agissait d'un affront personnel.

— Vous avez eu mon message ? demanda Kat.

— Je suis occupé.

— Ça ne peut pas attendre.

— Eh bien, tant pis. J'ai rendez-vous avec...

— J'ai consulté le registre des visites le lendemain de l'arrestation de Leborne, dit Kat, guettant sa réaction. J'ai vraiment besoin de votre aide.

La tête de Stagger clignota comme une enseigne lumineuse à Las Vegas. Il serra les poings.

— Lieutenant ? articula Stagger entre ses dents.

— Oui.

— Je viens de vous dire que je suis occupé.

Les deux gradés, et notamment Singer qu'elle aimait bien et qu'elle respectait, semblaient ulcérés par son comportement. Kat recula, hagarde, et Stagger lui ferma la porte au nez.

Dix minutes plus tard, elle recevait un SMS. C'était Brandon, depuis son téléphone jetable :

Je m'excuse.

Ça commençait à bien faire. Elle composa son numéro. Brandon répondit dès la première sonnerie, la voix hésitante :

— Kat ?

— C'est quoi, ce cirque, Brandon ?

— Je suis à la librairie de Hunter College. Vous pouvez venir m'y retrouver ?

— J'en ai assez de me faire balader.

— Je vous expliquerai tout. Promis.

Elle soupira.

— J'arrive.

Assis dehors sur un banc à l'angle de Park Avenue, Brandon ne semblait guère différent des autres jeunes qui traînaient leurs sacs à

dos, leurs capuches et leur fatigue dans le quartier. Recroquevillé sur lui-même comme s'il avait froid, il avait l'air anxieux et vulnérable.

Kat s'assit à côté de lui. Elle ne posa pas de questions. Elle se borna à le regarder. La balle était dans son camp. Brandon contemplait ses mains et mit du temps à rompre le silence :

— Mon père est mort d'un cancer. Ça été lent. La maladie l'a rongé de l'intérieur. Jusqu'au bout, maman est restée près de lui. Ils s'étaient rencontrés au lycée. Ils s'entendaient super bien. Chaque fois que j'allais chez des potes à moi, leurs parents n'étaient jamais dans la même pièce. Chez nous, c'était différent. Quand papa est mort, j'ai été anéanti, bien sûr. Mais maman, on aurait dit qu'elle était morte avec lui.

Kat ouvrit la bouche, la referma.

— Maman appelle toujours, poursuivit-il. Toujours. Ça paraît idiot, je sais. Mais c'est ce qui m'a tout de suite inquiété. Elle n'a plus que moi au monde. Et elle est carrément terrifiée à l'idée de me perdre. Du coup, elle garde le contact en permanence, pour s'assurer que je suis encore en vie.

Il détourna le regard.

Kat finit par sortir de son mutisme.

— Elle doit se sentir seule, Brandon.

— Je sais.

— Et là, elle est partie avec un autre homme. Vous pouvez le comprendre, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

— Ce type, c'est son premier depuis... ?

— Pas vraiment, dit-il. Mais c'est la première fois qu'elle part avec quelqu'un.

— Ceci explique peut-être cela.

— Qu'est-ce qui explique quoi ?

— Peut-être qu'elle redoute votre réaction.

Brandon secoua la tête.

— Je veux qu'elle rencontre quelqu'un, elle le sait.

— Ah oui ? Vous venez juste de dire qu'elle n'avait plus que vous. Or, c'est en train de changer. Imaginez à quel point cela doit être dur pour elle. Elle a probablement besoin de prendre un peu de recul.

— Impossible, insista Brandon. Elle appelle toujours.

— Mais elle est peut-être amoureuse ?

— Possible.

Puis :

— Oui, elle est amoureuse de ce type. Elle ne partirait pas avec un homme qu'elle n'aime pas.

— L'amour nous rend parfois égoïstes, Brandon.

— Ce n'est pas ça non plus. Ce gars-là, c'est juste un tombeur. Elle ne s'en rend pas compte.

— Un tombeur ?

Kat sourit. Il voulait protéger sa mère ; en un sens, c'était touchant.

— Eh bien, dans ce cas, votre maman connaîtra un chagrin d'amour. Ce n'est pas très grave. Elle n'est plus une gamine.

Brandon secoua la tête de plus belle.

— Vous ne comprenez pas.

— Comment ça s'est passé au commissariat de Greenwich ?

— À votre avis ? Ils m'ont dit la même chose que vous.

— Alors pourquoi vous être adressé à moi ? Je ne comprends toujours pas.

Il haussa les épaules.

— Je pensais que vous pigeriez.

— Pourquoi moi ? D'où me connaissez-vous, d'ailleurs ? Et comment savez-vous qu'on m'appelle Kat ?

Elle scruta son visage.

— Brandon ?

Il évitait obstinément de la regarder.

— Pourquoi croyez-vous que je peux vous aider ?

Il garda le silence.

— Brandon ?

— Vous ne savez vraiment pas ?

— Absolument pas.

Il se tut à nouveau.

— Brandon ! De quoi s'agit-il, bon sang ?

— Ils se sont rencontrés sur Internet, dit-il.

— Quoi ?

— Maman et son copain.

— Beaucoup de gens se rencontrent sur Internet.

— Ouais, je sais, mais...

Brandon s'interrompit, puis marmonna :

— Pétillante et mignonne.

Kat ouvrit de grands yeux.

— Qu'avez-vous dit ?

— Rien.

Elle repensa à son profil sur JustMyType, à l'accroche choisie par Stacy : *Mignonne et pétillante !*

— Seriez-vous... ?

Son sang se glaça.

— Attendez, vous me traquez sur Internet ou quoi ?

— Comment ?

Brandon se redressa.

— Non ! Vous ne voyez pas ?

— Je ne vois pas quoi ?

Il plongea la main dans sa poche.

— C'est avec lui que maman est partie. Je l'ai trouvé sur Internet.

Il lui tendit une photo. En la voyant, Kat sentit son cœur lui tomber dans les chaussettes.

C'était Jeff.

Lors de ses débuts dans le métier, Titus portait un costume-cravate, abandonnant à la concurrence sweats et jeans taille basse. Il avait une mallette. Des lunettes à monture d'écaille. Les cheveux courts et propres.

Il s'installait toujours sur le même banc au premier étage de la gare routière de Manhattan. Si jamais un SDF dormait dessus, en voyant arriver Titus, il s'empressait de déguerpir. C'était son banc. Il lui offrait une vue panoramique sur les arrivées du terminal sud, portes 226 à 234, au niveau inférieur. Il voyait les passagers descendre du car, mais eux ne le voyaient pas.

Titus était un prédateur.

Il observait les filles comme un lion guette les gazelles boiteuses.

Titus ne s'intéressait pas aux filles des grandes villes. Il attendait les cars de Tulsa, Topeka, à la rigueur Des Moines. Boston, ce n'était même pas la peine. Pas plus que Kansas City ou St. Louis. Le mieux, c'étaient les transfuges de la Bible Belt, la « Ceinture biblique ». Elles débarquaient, partagées entre la révolte et l'espoir. Les plus rebelles, celles qui voulaient damer le pion à papa, faisaient aussi les meilleures proies.

Les filles cherchaient le changement, le grand frisson : New York était la ville de tous les possibles. Mais pour l'instant, elles avaient faim, elles étaient fatiguées et elles étaient angoissées. Elles traînaient une valise trop lourde, parfois une guitare. La guitare était un plus. Titus n'aurait su dire pourquoi, mais cela augmentait ses chances.

Il ne forçait jamais le destin.

Si les conditions n'étaient pas parfaites – si la fille n'était pas la proie idéale –, il laissait tomber. Il suffisait d'être patient. On finit toujours par trouver ce qu'on cherche.

Titus attendait sur le banc et, lorsqu'il apercevait une fille qui semblait correspondre en tout point à ses critères, il passait à l'action. Il était beau parleur. Son mentor, un proxénète violent nommé Louis Castman, lui avait appris la bonne méthode. On s'exprime poliment. On sollicite, on suggère, mais on n'exige pas. On manipule les filles en leur faisant croire que ce sont elles qui décident.

On les préfère jolies, mais ce n'est pas une obligation.

Titus avait un discours bien rodé. Et des cartes de visite sur du papier blanc cartonné, pas du papier à cigarettes à deux balles. Pour gagner de l'argent, il fallait commencer par en dépenser. Les cartes étaient gravées en relief. On y lisait, finement calligraphiés, les mots *Agence de mannequins Elitism*. Avec son nom et trois numéros de téléphone : professionnel, personnel et mobile (les trois aboutissaient sur son téléphone portable). Plus une adresse officielle dans la Cinquième Avenue. Et si les filles confondaient Elite et Elitism, c'était tant pis pour elles.

Il n'insistait jamais. Il était en transit, leur disait-il, depuis son domicile à Montclair, une banlieue chic du New Jersey. Il pensait qu'elles pourraient réussir dans le mannequinat, « si elles n'étaient pas déjà représentées, bien sûr ». Il faisait mine de ne pas vouloir empiéter sur les plates-bandes de la concurrence. En fin de journée, les filles avaient envie de le croire. Toutes avaient entendu parler d'une actrice ou d'un top model découverts dans un centre commercial ou parmi les serveuses d'un restaurant.

Alors pourquoi pas une gare routière ?

Il leur fallait un book, disait-il. Et il les invitait à un shooting chez un grand photographe de mode. À ce stade, certaines renâclaient. Ce refrain, elles le connaissaient déjà. Elles voulaient savoir combien cela coûterait. Titus rigolait.

— Je vais vous filer un tuyau. Dans une vraie agence, vous ne payez pas... ce sont eux qui vous paient.

Si elles manifestaient de l'inquiétude ou de la méfiance, il les plantait là et retournait sur son banc. Il fallait être prêt à faire machine arrière à tout moment. Si elles n'avaient pas fugué, par exemple, si elles étaient juste en vacances, si elles restaient en contact avec un membre de la famille... dans tous ces cas de figure, il allait voir ailleurs.

Patience, encore et toujours.

Quant à celles qui faisaient l'affaire, eh bien, c'était du cas par cas.

Louis Castman prenait plaisir à faire souffrir. Pas Titus. Non pas parce que la violence le dérangeait – il n'hésitait pas à y recourir en cas de besoin – mais parce qu'il recherchait toujours la solution la plus efficace. Néanmoins, il appliquait la méthode Castman à la lettre. On invite la fille à se faire photographier. On prend quelques clichés – Castman avait l'œil pour la photo –, puis on lui saute dessus. Aussi simple que ça. On lui met un couteau sous la gorge. On confisque son portefeuille et son téléphone mobile. On la menotte au lit. Quelquefois, on la viole.

Mais toujours, on la drogue.

Cela peut durer des jours. Une fois, ils s'étaient occupés d'une fille particulièrement belle et indocile pendant deux semaines d'affilée.

La drogue revenait cher – surtout que Titus préférait l'héroïne –, mais c'était un investissement comme un autre. La fille finissait par devenir accro. C'est ça, l'héroïne. Il n'y a pas de retour en arrière possible. Titus, ça lui suffisait. De son côté, Louis aimait filmer les viols. Il s'arrangeait pour que la fille ait l'air consentante, après quoi, pour tuer dans l'œuf le peu d'espoir qui lui restait, il menaçait d'envoyer la vidéo à ses parents généralement religieux et traditionalistes.

C'était un plan parfait à tout point de vue. On dégote des filles déjà malmenées par la vie, en cavale, peut-être même victimes

d'abus sexuels. Des gazelles blessées, quoi. On les brutalise. On leur fait peur. On les rend accros à l'héro. Et quand elles n'ont plus rien à espérer, Titus surgit pour les sauver.

Le temps de les mettre sur le trottoir ou dans un bordel de luxe – Titus fournissait les deux –, elles faisaient tout pour vous plaire. Quelques-unes s'enfuyaient pour rentrer chez elles ; celles-là passaient par pertes et profits. Deux filles avaient même réussi à se rendre chez les flics, mais c'était leur parole contre la sienne, il n'y avait aucune preuve, et, de toute façon, qui allait croire une pute accro à l'héroïne ?

Mais il avait fini par tourner la page.

En cet instant précis, Titus achevait sa promenade de l'après-midi. Il aimait bien ces moments de solitude dans la forêt derrière la grange, tout ce vert autour de lui, avec le ciel bleu au-dessus de sa tête. Curieux pour un gamin du Bronx, dont la seule notion de plein air se limitait à l'escalier de secours de son immeuble. Ayant grandi avec ses sept frères et sœurs dans un trois-pièces délabré, il n'avait pour ainsi dire jamais eu l'occasion de se trouver seul ou de savourer plus de deux minutes de calme. Ce n'était pas que ça lui manquait. C'était juste qu'il ignorait ce que ça voulait dire.

Lorsqu'il était venu visiter la ferme, Titus pensait qu'il ne survivrait pas à tout ce silence. Aujourd'hui, c'était devenu un de ses plus grands bonheurs.

Il se fraya un chemin jusqu'à la petite clairière où Reynaldo était en train de monter la garde. Ce dernier jouait à lancer un bout de bois à son chien. Titus et lui échangèrent un signe de tête. L'ancien propriétaire amish avait creusé des caveaux à légumes sur son terrain, de simples trous dans la terre avec un couvercle pour stocker ses produits de récolte au frais. Ils étaient pratiquement invisibles à l'œil nu.

En tout, il y en avait quatorze.

Titus dépassa la pile de vêtements avec la robe jaune vif sur le dessus.

— Elle est comment ?

Reynaldo haussa les épaules.

— Comme d’hab.

— Tu penses qu’elle est prête ?

Question idiote. Reynaldo n’en savait rien. Il ne prit même pas la peine de répondre. Titus l’avait rencontré six ans plus tôt dans le Queens, un ado rachitique qui se prostituait et se faisait passer à tabac deux fois par semaine. À ce rythme-là, il n’aurait pas survécu plus d’un mois. Le seul ami, le seul être proche que Reynaldo avait alors, c’était Bo, un chien errant qu’il avait trouvé du côté de l’East River.

Titus avait « sauvé » Reynaldo, lui avait procuré de la drogue, la confiance en lui et des occasions de se rendre utile.

Il avait procédé exactement comme avec les filles. À la longue, Reynaldo était devenu son homme de main et son serviteur le plus docile. Cependant, au fil du temps, leurs rapports avaient changé. Évolué en quelque sorte. Bizarrement, Titus avait des sentiments pour Reynaldo mais pas dans ce sens-là.

Il le considérait comme un membre de sa famille.

— Amène-la-moi ce soir, dit-il. Vers dix heures.

— Ça va faire tard, répondit Reynaldo.

— Ça te pose un problème ?

— Pas du tout.

Titus contempla la robe bain de soleil jaune.

— Encore une chose.

Reynaldo attendit.

— Brûle-moi tous ces vêtements.

C'était comme si Park Avenue s'était subitement figée.

Kat entendait vaguement le va-et-vient des étudiants autour d'eux, des rires et des coups de Klaxon, mais ce n'était plus qu'un bruit de fond.

Elle tenait la photo dans sa main. Celle de Jeff sur le sable, avec la barrière cassée derrière lui et les vagues qui se brisaient un peu plus loin. C'était peut-être à cause de la plage, mais elle avait l'impression d'avoir deux coquillages collés aux oreilles. Elle se sentait dériver. Étourdie, elle continuait à fixer son ex-fiancé comme dans l'attente d'une explication.

Brandon se leva. Craignant qu'il ne détale, la laissant seule avec cette fichue photo et toutes ces questions sans réponses, elle le saisit par le poignet. Juste au cas où.

— Vous le connaissez ? demanda-t-il.

— C'est quoi, ce cirque, Brandon ?

— Vous êtes flic.

— Et alors ?

— Avant que je vous révèle quoi que ce soit, vous devez me garantir l'immunité ou un truc de ce genre.

— Quoi ?

— C'est pour ça que je ne vous ai rien dit jusqu'ici. Le cinquième amendement. Je n'ai pas envie de témoigner contre moi-même.

— Vous n'êtes pas venu à moi par hasard, dit Kat.

— Exact.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— Je ne sais pas si je dois vous en parler. Le cinquième amendement et tout ça.

— Brandon, arrêtez votre petit numéro. Dites-moi ce qui se passe.

— Admettons, fit-il lentement, que, pour vous retrouver, j'aie employé des moyens pas tout à fait légaux.

— On s'en fiche.

— Vraiment ?

Kat le fusilla du regard.

— Je suis à deux doigts de sortir mon arme de service pour vous la plaquer contre la tempe. Bon sang, Brandon, que se passe-t-il ?

— Dites-moi une chose d'abord.

Il désigna le papier dans sa main.

— Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

Elle contempla la photo.

— Je l'ai connu autrefois.

— Qui est-ce ?

— Un ex à moi, répondit-elle tout bas.

— Oui, ça, j'avais compris. Ce que je...

— Comment ça, vous aviez compris ?

Elle scruta son visage. Comment l'avait-il retrouvée ? Comment pouvait-il savoir qu'elle avait eu une histoire avec Jeff ? Comment... ?

La réponse, soudain, lui parut limpide.

— Vous avez piraté mon ordinateur ou quoi ?

La réaction de Brandon lui permit de comprendre qu'elle avait mis dans le mille. Tout s'éclaircissait. Il n'allait pas raconter à la police qu'il avait enfreint la loi. Du coup, il avait inventé cette histoire à propos de sa soi-disant réputation.

— C'est bon, Brandon. Ça n'a aucune importance.

— Vous promettez que ça restera entre nous ?

— Oui.

Les yeux humides, il prit une grande inspiration.

— Je suis étudiant en informatique. Conception, développement... on est assez calés là-dedans, mes potes et moi. Alors un site de rencontres, ça n'a pas été bien compliqué.

— Vous avez piraté JustMyType.com ?

— Oui. Sauf les données financières. Ça prend trop de temps. Pour le reste, tout est enregistré dans leurs fichiers : quels profils vous visitez, avec qui vous communiquez, même les messages instantanés sont stockés dans leurs archives.

Kat comprenait mieux maintenant.

— Et vous êtes tombé sur les messages que j'ai échangés avec Jeff.

— Exact.

— C'est comme ça que vous avez su mon nom.

Elle lui rendit la photo.

— Rentrez chez vous, Brandon.

— Pardon ?

— Jeff est quelqu'un de bien. Du moins, il l'était. Ils se sont trouvés. Il est veuf. Votre maman est veuve. C'est peut-être sérieux. Vous devriez arrêter de l'espionner.

— Je ne l'ai pas espionnée, se défendit-il. Enfin, pas au début. Mais comme elle n'appelait pas...

— Elle est partie avec un homme. C'est pour ça qu'elle n'a pas appelé. Tâchez de grandir un peu.

— Mais il ne l'aime pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Il a dit que son nom était Jack. Pourquoi, si son vrai prénom, c'est Jeff ?

— Beaucoup de gens utilisent un pseudo sur Internet. Cela ne veut rien dire.

— Et il chattait avec plein d'autres femmes.

— Et alors ? Sur ces sites, on contacte des tas de partenaires potentiels. On cherche une aiguille dans une botte de foin.

Jeff m'a même écrit à moi, pensait-elle. Évidemment, il n'a pas eu le cran de me dire qu'il avait déjà trouvé quelqu'un. D'où le discours fumeux sur la prudence, la méfiance, le besoin de repartir de zéro. Pendant qu'il s'en tapait une autre.

Pourquoi ne pas l'avoir dit carrément ?

— Écoutez, fit Brandon, j'ai juste besoin de savoir son nom et son adresse. C'est tout.

— Je ne peux rien pour vous, mon grand.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne me regarde pas.

Elle secoua la tête.

— Vous n'avez pas idée à quel point ça ne me regarde pas.

Son portable se mit à vibrer. C'était un message de Stagger :

Fontaine Bethesda. Dix minutes.

Kat se leva du banc.

— Je dois y aller.

— Où ça ?

— Cette fois, c'est vous que ça ne regarde pas. C'est fini, Brandon. Rentrez chez vous.

— Donnez-moi juste son nom et son adresse. Ce n'est pas la mer à boire. Juste son nom.

Quelque part, elle regrettait de lui avoir dit tout ça. Et elle était encore un peu froissée par l'attitude de Jeff. Oh, et puis zut ! Ce

gamin avait le droit de savoir qui couchait avec sa mère, non ?

— Jeff Raynes, répondit-elle en précisant que ça s'écrivait avec un y. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il habite, et, franchement, je m'en fiche.

La fontaine Bethesda est le cœur de Central Park. L'ange qui la surplombe tient des lis dans une main, et de l'autre bénit l'eau qui cascade à ses pieds. Son visage de pierre est serein jusqu'à l'ennui. Les quatre chérubins qui l'entourent représentent la Tempérance, la Pureté, la Prospérité et la Paix.

La fontaine est là depuis 1873. Dans les années soixante, les hippies y campaient jour et nuit. On y avait tourné la scène d'ouverture de *Godspell* et la scène principale de *Hair*. Dans les années soixante-dix, Bethesda Terrace était devenue la plaque tournante du trafic de drogue et de la prostitution. D'après son père, à l'époque, même les flics avaient peur de s'y aventurer. Difficile à imaginer aujourd'hui, dans ce décor paradisiaque.

Stagger était assis sur un banc au-dessus du lac. Des touristes parlant toutes les langues possibles et imaginables canotaient en se débattant avec les rames jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils se laissent porter par un courant quasi inexistant. Sur sa droite, une foule s'était massée autour d'artistes de rue (artistes de parc ?) qui se faisaient appeler les Afrobats, une troupe d'adolescents noirs dont le spectacle alliait acrobaties, danse et comédie. Un autre saltimbanque brandissait un panneau : *1 \$ la blague. Rire garanti.* Ici et là, on voyait des statues vivantes... autrement dit des gens figés comme des statues qui se faisaient prendre en photo avec des touristes... Mais qui avait eu cette idée le premier ? Il y en avait un qui ressemblait à votre tonton préféré jouant avec enthousiasme de l'ukulélé, et un autre, affublé d'un peignoir élimé, qui imitait un magicien de Poudlard.

La casquette de base-ball noire sur la tête de Stagger le faisait ressembler à un petit garçon. Son regard effleurait le plan d'eau tel un galet plat. C'était, en un sens, une scène typique de Manhattan :

un îlot de solitude au milieu de l'effervescence. Stagger contemplait l'eau, l'air absent, et Kat ne sut qu'en penser.

Il ne se retourna pas à son approche. Elle s'arrêta à côté de lui, attendit un moment, puis dit simplement :

— Allô !

— Qu'est-ce qui te prend, nom d'un chien ?

Il gardait les yeux rivés sur l'eau.

— Pardon ?

— On ne fait pas irruption dans mon bureau comme ça.

Stagger finit par tourner la tête. Si la contemplation du lac l'avait calmé, maintenant il paraissait tout sauf détendu.

— Ce n'était pas pour vous embêter.

— À d'autres, Kat.

— C'est juste que j'ai fini par mettre la main sur le registre des visiteurs de Leborne.

— Et il te fallait mon avis de toute urgence ?

— Oui.

— Tu ne pouvais pas attendre la fin de ma réunion ?

— Je croyais...

La foule derrière eux éclata de rire à une plaisanterie des Afrobats.

— Vous savez ce que ça représente pour moi.

— Une idée fixe.

— Il s'agit de mon père, Stagger. Essayez de comprendre.

— Ah, mais je comprends très bien, Kat.

Son regard revint se poser sur l'eau.

— Stagger, vous vous doutez de ce que j'ai découvert, n'est-ce pas ?

— Oui.

Un lent sourire se dessina sur ses lèvres.

— Oui, je m'en doute.

— Et ?

Il suivit une barque des yeux.

— Pourquoi êtes-vous allé voir Leborne le lendemain de son arrestation ? demanda-t-elle.

Silence.

— Ce sont les agents fédéraux qui l'ont arrêté, pas le NYPD. Vous n'aviez rien à faire là-bas. Vous n'enquêtiez même pas sur le meurtre de mon père, puisqu'il avait été votre coéquipier et que c'est vous qui aviez découvert le corps. Alors que faisiez-vous là-bas, Stagger ?

On aurait dit que cette remarque l'amusait.

— Qu'en penses-tu, Kat ?

— La vérité ?

— De préférence.

— Rien. Je ne pense rien.

Stagger lui fit face.

— Tu crois que j'ai quelque chose à voir avec la mort d'Henry ?

— Bien sûr que non.

— Tu imagines que j'ai soudoyé Leborne ou quoi ?

— À mon avis, Leborne n'y est pour rien. Leborne n'était qu'un lampiste qui a payé pour un autre.

Il fronça les sourcils.

— Voyons, Kat. Tu ne vas pas remettre ça.

— Pourquoi êtes-vous allé là-bas ?

Stagger ferma brièvement les yeux, inspira profondément, se tourna vers le lac.

— Je comprends pourquoi on ne confie jamais une affaire à un proche d'une victime.

— C'est-à-dire ?

— Non seulement tu manques d'objectivité, mais tu as du mal à y voir clair.

— Pourquoi êtes-vous allé là-bas, Stagger ?

Il secoua la tête.

— C'est évident, non ?

— Pas pour moi.

— Précisément.

Dans une barque, des ados agitaient frénétiquement les rames, sans grand résultat.

— Retourne une seconde en arrière. Réfléchis bien. Juste avant sa mort, ton père était à deux doigts de faire tomber l'un des principaux parrains du crime organisé dans cette ville.

— Cozone.

— Oui, Cozone. Et tout à coup, il se fait descendre. Quelle était notre hypothèse, à l'époque ?

— Ce n'était pas *mon* hypothèse.

— Kat, tu n'étais pas dans la police à cette époque. Tu n'étais qu'une pimpante petite étudiante à Columbia. Quelle était l'hypothèse officielle ?

— L'hypothèse officielle, dit Kat, était que mon père représentait une menace pour Cozone, qui l'a fait exécuter.

— Parfaitement.

— Sauf que Cozone n'était pas assez stupide pour tuer un flic.

— Ne te laisse pas berner par les gangsters et leur soi-disant code d'honneur. Eux, ils pensent avant tout survie et bénéfice à long terme. Dans les deux cas, ton père était considéré comme un obstacle.

— Vous croyez donc que Cozone a engagé Leborne pour assassiner mon père. Mais cela n'explique toujours pas pourquoi vous êtes allé lui rendre visite en prison.

— Bien sûr que si. Les fédéraux avaient épinglé l'un des porteflingue les plus actifs de Cozone. Nous en avons profité pour essayer de faire avancer l'enquête. C'est normal, non ?

— Et pourquoi vous ?

— Comment ça ?

— L'affaire a été confiée à Bobby Suggs et Mike Rinsky. Alors pourquoi y êtes-vous allé vous ?

Il eut un sourire sans joie.

— Parce que j'étais comme toi.

— C'est-à-dire ?

— Ton père était mon coéquipier. Tu sais combien il a compté pour moi.

Il y eut un silence.

— Je ne voulais pas attendre que le FBI et le NYPD aient fini de se chamailler pour des questions de juridiction et de territoire. Ce qui aurait laissé à Leborne le temps de prendre un avocat, d'organiser sa défense. Je voulais agir. J'étais impétueux. J'ai donc contacté un ami au Bureau pour lui demander une faveur.

— Vous êtes allé là-bas pour interroger Leborne ?

— Plus ou moins, oui. J'étais un jeune flic sans cervelle, désireux de venger son mentor avant qu'il soit trop tard.

— Comment ça, trop tard ?

— Je te le répète : je voulais intervenir avant qu'il prenne un avocat. Mais plus encore, je craignais que Cozone ne le liquide avant qu'il se mette à table.

— Alors vous avez parlé à Leborne ?

— Oui.

— Et ?

Stagger haussa les épaules. Avec sa casquette, elle l'imagina à nouveau en élève à l'école primaire. Doucement, Kat posa la main sur son épaule. Elle ne savait pas trop pourquoi. Peut-être pour lui

rappeler qu'ils étaient dans le même camp. Peut-être pour offrir un peu de réconfort à un vieil ami. Stagger avait aimé son père. Pas comme elle, bien sûr. La mort ne s'attarde pas auprès des collègues et des amis. Ils pleurent le disparu, puis la vie reprend son cours. La mort reste dans la famille. Mais sa détresse était sincère.

— Et ça n'a rien donné.

— Il a nié ?

— Il est resté assis en face de moi sans desserrer les dents.

— Pourtant, il a fini par avouer.

— Normal. Son avocat a conclu un marché. Ça lui a évité la peine de mort.

Les Afrobats exécutèrent leur numéro final : l'un d'eux sauta par-dessus les spectateurs qui s'étaient portés volontaires. La foule applaudit à tout rompre. Kat et Stagger la regardèrent se disperser lentement.

— C'est donc ça, dit Kat.

— Eh oui.

— Vous ne m'en avez jamais parlé. Pourquoi ?

— Pour te dire quoi, Kat ? Que je suis allé voir un suspect et que ça n'a rien donné ?

— Oui.

— Tu poursuivais tes études et tu allais te marier.

— Et alors ?

Elle avait répondu plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu. Leurs regards se rencontrèrent, et quelque chose passa entre eux. Stagger se détourna.

— Je n'aime pas ce que tu insinues, Kat.

— Je n'insinue rien du tout.

— Oh ! que si.

Il se leva.

— Passive-agressive, ce n'est pas ton truc. Ça ne te ressemble pas. On va tout remettre à plat, OK ?

— D'accord.

— Leborne a clamé jusqu'au bout qu'il avait pris l'initiative de tuer ton père sans en parler à son patron. Nous savons tous les deux que c'est faux. Que c'est Cozone qui a commandité l'assassinat, et que Leborne l'a couvert.

Kat se taisait.

— Nous avons tout tenté pour l'obliger à se rétracter et nous dire la vérité. Il a toujours refusé et maintenant qu'il est mort, nous n'avons plus aucun moyen d'obtenir justice pour ton père. C'est frustrant, et ça nous désespère.

— Nous ?

— Oui.

Kat fronça les sourcils.

— C'est qui, le passif-agressif dans l'histoire ?

— Tu crois que je n'ai pas souffert ?

— Bien sûr que vous avez souffert. Vous voulez qu'on remette tout à plat ? Allons-y. Pendant des années, j'ai fait comme si Cozone avait donné l'ordre à Leborne de l'exécuter. Mais je n'étais pas convaincue. Ça ne me paraissait pas plausible. Et quand Leborne – qui n'avait aucune raison de mentir – a dit à l'infirmière qu'il n'y était pour rien, je l'ai cru. On peut estimer qu'il était drogué ou qu'il délirait, mais j'étais là. Et ses paroles, enfin, avaient des accents de vérité. Alors oui, je veux savoir pourquoi vous êtes allé le voir avant tout le monde. Parce que, pour être tout à fait honnête, je ne vous crois pas, Stagger.

Il fit un effort sur lui-même pour parler posément.

— Dans ce cas, Kat, pourquoi suis-je allé là-bas, à ton avis ?

— Je ne sais pas. C'est à vous de me le dire.

— Tu me traites de menteur ?

— Je cherche à comprendre ce qui s'est passé.

— Je te l'ai déjà expliqué.

Elle lut de la colère dans son regard, mais aussi autre chose. De l'angoisse. Peut-être même de la peur.

— Tu as droit à des congés. J'ai vérifié. Prends-les, Kat. Je ne veux plus te voir dans mon commissariat tant que je n'ai pas demandé ton transfert.

Kat alla chercher son ordinateur portable et se rendit chez O'Malley. Elle prit place sur l'ancien tabouret de son père. Pete le barman s'approcha sans hâte. Elle était en train d'examiner ses chaussures poussiéreuses.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Vous n'auriez pas répandu plus de sciure que d'habitude ?

— C'est le nouveau. Il a forcé sur le concept gargote chic. Qu'est-ce que je te sers ?

— Un cheeseburger à point avec des frites et une Bud.

— Avec ou sans angiogramme ?

— Elle est bonne, celle-là. La prochaine fois, Pete, je prendrai une entrée végétarienne sans gluten.

La clientèle du pub était hétéroclite. Au fond de la salle, quelques maîtres de l'univers sirotaient des cocktails après le boulot. Il y avait aussi les solitaires, comme on en trouve dans n'importe quel bar : silencieux, le nez dans leur verre, cherchant à s'étourdir à coups de liquide ambré.

Elle avait poussé le bouchon trop loin avec Stagger, mais, d'un autre côté, une approche subtile n'aurait rien donné. Et que fallait-il penser de Stagger ? Que fallait-il penser de Brandon ? Que fallait-il penser de Jeff ?

La curiosité l'emporta. Kat ouvrit son portable et lança une recherche sur la mère de Brandon, le nouvel amour de Jeff, Dana Phelps, essentiellement dans les images et sur les réseaux sociaux.

Se disant qu'elle faisait ça par acquit de conscience avant de classer l'affaire, pour être sûre que ce garçon était bien Brandon Phelps, le fils de Dana, et non un imposteur ou pire.

Il y avait dix tabourets vides, mais le type avec le bouc et les pointes des cheveux enduites de gel s'assit juste à côté d'elle. S'éclaircissant la voix, il dit :

— Bonjour, petite demoiselle.

— Salut.

Elle trouva la première image de Dana sur un site consacré aux événements mondains dans le Connecticut, ces fêtes fastueuses qu'on appelle les bals, où les riches se font mitrailler dans l'espoir d'avoir leur photo sur Internet.

L'an passé, Dana Phelps avait organisé un gala de soutien à un refuge pour animaux. Un simple regard suffisait à comprendre pourquoi Jeff avait craqué pour elle.

Dana Phelps était sublimissime.

Elle portait une longue robe argentée qui la moulait d'une façon dont Kat n'aurait même pas pu rêver pour elle. Dana Phelps était la classe incarnée. Grande, blonde... en fait, tout ce que Kat n'était pas.

Kat s'esclaffa. Son voisin aux pointes hérissées prit cela pour une invite.

— Il y a un truc qui vous fait rire ?

— Oui, votre tête.

Pete eut l'air atterré par son manque de répartie. Kat haussa les épaules. C'était peut-être nul, mais ça avait marché. L'homme avait saisi l'allusion. Elle but une gorgée, le sommant mentalement de lui fiche la paix. Généralement, c'était efficace. Elle chercha une image de Brandon Phelps. Elle en trouva et reconnut le garçon maigre aux cheveux raides qui était venu la voir. Elle aurait préféré qu'il ait menti sur son identité.

Kat commençait à se sentir un peu pompette. C'est dans cet état qu'on envoie souvent un texto à un ex, sauf qu'elle ne connaissait

pas le numéro de Jeff. Elle fit donc ce que font tous les amoureux éconduits : elle le chercha sur le Net. Elle entra son nom dans plusieurs moteurs de recherche, en vain. Il n'y avait rien sur lui. Kat s'y attendait un peu – ce n'était pas la première fois qu'elle essayait de le traquer sur Google –, mais tout de même, c'était bizarre. Des messages publicitaires lui offraient de retrouver Jeff ou, mieux encore, de vérifier s'il avait un casier judiciaire.

Passons.

Elle décida de retourner sur sa page JustMyType. Il avait dû la fermer, maintenant qu'il se prélassait sur quelque plage paradisiaque en compagnie d'une blonde sculpturale. Ils devaient être en train de marcher au bord de l'eau, main dans la main. Dana portait un bikini argenté, pendant que la lune se reflétait dans la mer.

Kat cliqua sur le profil de Jeff. Il ne l'avait pas supprimé. Elle consulta le statut. Toujours « En recherche ». Hmm. En soi, cela ne signifiait pas grand-chose. Il devait être tellement excité à l'idée d'avoir pécho une blonde de la jet-set qu'il en avait oublié d'informer les autres prétendantes de sa défection. Ou alors le beau Jeff avait un plan B, au cas où son histoire avec Dana ferait long feu. Il pouvait très bien avoir une ribambelle de femmes sous le coude, qui retenaient leur souffle en attendant un signe de lui...

Heureusement, son téléphone portable la tira de son introspection. Elle répondit sans se préoccuper de savoir qui l'appelait.

— Il n'y a rien.

On aurait dit la voix de Brandon.

— Hein ?

— Sur Jeff Raynes. Absolument rien.

— Ça, j'aurais pu vous le dire.

— Vous avez cherché ?

— Oui, en état d'ébriété.

Elle avait la voix pâteuse.

— Pardon ?

— Qu'est-ce que vous voulez, Brandon ?

— Il n'y a rien sur Jeff Raynes.

— Je sais. On vient d'en parler, non ?

— Comment est-ce possible ? On trouve toujours quelque chose sur les gens.

— Il tient peut-être à rester discret.

— J'ai consulté toutes les bases de données. Il y a trois Jeff Raynes aux États-Unis. Un en Caroline du Nord. Un au Texas. Un en Californie. Aucun d'eux n'est notre Jeff Raynes.

— Que voulez-vous que je vous dise, Brandon ? Plein de gens préfèrent vivre cachés.

— Plus maintenant. Personne ne peut se planquer à ce point-là. Ce n'est pas normal.

Le juke-box se mit à jouer *Oh Very Young* de Cat Stevens. Cette chanson la déprima. Cat – son homonyme en quelque sorte – chantait qu'on voudrait que son père dure éternellement, mais on sait que c'est impossible : cet homme qu'on aime passera comme son plus beau jean, bleu denim.

— Je ne vois pas ce que je peux faire de plus, Brandon.

— J'ai besoin d'un petit service.

Elle soupira.

— J'ai regardé les relevés bancaires de maman. Elle n'a utilisé sa carte qu'une fois. Pour prendre de l'argent dans un distributeur, le jour de sa disparition.

— Elle n'a pas disparu. Elle...

— Oui, bon, OK, sauf que ce distributeur était à Parkchester.

— Et alors ?

— Pour aller à l'aéroport, nous empruntons le pont de Whitestone. Parkchester, c'est une ou deux sorties plus loin. Pourquoi aurait-elle fait ce détour ?

— Allez savoir. Elle a peut-être raté la sortie. Ou alors elle voulait s'arrêter dans une boutique de lingerie que vous ne connaissez pas afin d'acheter quelque chose de sexy pour ses vacances au soleil.

— Une boutique de lingerie ?

Kat secoua la tête, essayant de s'éclaircir les idées.

— Écoutez-moi, Brandon. Je n'ai aucun pouvoir en la matière, de toute façon. Vous devriez retourner voir ce policier à Greenwich... quel est son nom, déjà ?

— Lieutenant Schwartz. S'il vous plaît. Vous ne pourriez pas vérifier ce retrait au distributeur.

— Et je vais trouver quoi, d'après vous ?

— Maman n'utilise jamais sa carte pour retirer de l'argent. Jamais. Elle ne sait même pas comment ça marche. C'est toujours moi qui vais lui chercher du liquide. Ne pourriez-vous pas, par exemple, jeter un œil sur la vidéo de surveillance ?

— Il est tard, répondit Kat, se rappelant son propre principe de ne pas trop cogiter sous l'emprise de l'alcool. On en reparle demain matin, d'accord ?

Elle coupa la communication sans lui laisser le temps de protester. Puis, avec un bref hochement de tête à l'adresse de Pete pour qu'il mette l'addition sur son ardoise, elle sortit dans la rue. Kat adorait New York. Des amis avaient bien tenté de lui faire partager les joies de la plage ou des promenades en forêt ; mais franchement, les randonnées, ça la barrait. Les arbres, la verdure, ça pouvait être attrayant, mais cinq minutes et beaucoup moins que les visages, les habits, les coiffures, les vitrines et les vendeurs de rue de la Grosse Pomme.

Il y avait un croissant de lune dans le ciel. Petite, elle la fascinait. Elle s'arrêta, leva la tête, cilla pour chasser les larmes. Quand elle était enfant, son père avait installé une échelle dans la cour et il lui avait expliqué qu'il y montait tous les soirs pour accrocher la lune au-dessus de sa fenêtre. Elle avait cru que c'était pour ça qu'elle

pouvait voir la lune tous les soirs. Et puis, un jour, elle avait été trop grande pour continuer à croire ce genre de choses.

Kat avait vingt-deux ans à la mort de son père. Il était mort trop tôt, c'est certain. Mais Brandon Phelps avait perdu le sien à l'âge de seize ans.

Pas étonnant qu'il se raccroche de la sorte à sa mère.

Il était tard quand Kat arriva chez elle, mais il n'y avait pas vraiment d'horaires dans la police. Elle rechercha le numéro du commissariat de Greenwich et téléphona en donnant son grade dans le NYPD ; elle pensait laisser un message au lieutenant Schwartz, mais la standardiste la prit au dépourvu.

— Ne quittez pas. Je vous passe Joe.

Deux sonneries plus tard :

— Lieutenant Joseph Schwartz. Que puis-je faire pour vous ?

Et poli avec ça.

Kat déclina son identité et sa fonction.

— Un jeune homme nommé Brandon Phelps est venu me voir aujourd'hui.

— Vous n'avez pas dit que vous étiez du NYPD ?

— Si.

— Brandon est venu vous voir à New York ?

— C'est ça.

— Vous êtes une amie de la famille ?

— Non.

— Je ne comprends pas.

— Il pense que sa mère a disparu, dit Kat.

— Oui, je sais.

— Et il veut que je la cherche.

Schwartz poussa un soupir.

— Pourquoi diable Brandon est venu vous voir, vous ?

— On dirait que vous le connaissez bien.

— Évidemment que je le connais. Mais pourquoi vous ? Pourquoi le NYPD ?

Kat n'était pas pressée de lui dévoiler les activités de hacker de Brandon, ni le fait qu'elle était inscrite sur un site de rencontres.

— Il me semble qu'il s'est d'abord adressé à vous, non ?

— En effet.

— Je sais bien que son histoire ne tient pas debout, poursuit Kat, mais on pourrait peut-être faire quelque chose pour le rassurer, ne croyez-vous pas ?

— Lieutenant Donovan...

— Appelez-moi Kat.

— D'accord, moi c'est Joe. Je ne sais pas comment vous présenter ça...

Il réfléchit un moment, puis :

— À mon avis, il ne vous a pas tout dit.

— Eh bien, mettez-moi au parfum.

— J'ai une meilleure idée, si cela ne vous ennuie pas. Pourquoi ne passeriez-vous pas me voir dans la matinée ?

— Parce que c'est loin.

— C'est à quarante minutes de Manhattan. Ce serait dans notre intérêt à tous les deux. Je suis là jusqu'à midi.

Kat serait partie sur-le-champ, si elle n'avait pas trop bu. Elle dormit d'un sommeil agité et, préférant laisser passer l'heure de pointe, se rendit au cours de yoga. Aqua, qui était toujours là avant tout le monde, ne se montra pas. Les élèves marmonnaient, inquiètes. Une femme âgée et maigre à faire peur décida de le remplacer, mais la sauce ne prit pas. Les élèves se dispersèrent lentement. Kat attendit quelques minutes, espérant qu'Aqua finirait par arriver, en vain.

La circulation devait être plus fluide maintenant. À neuf heures quinze, elle loua une Zipcar ; le trajet, comme annoncé par Joe Schwartz, dura quarante minutes.

Cherchez « prospère » dans le dictionnaire (l'adjectif, pas le prénom), et vous obtiendrez Greenwich, Connecticut. Si vous dirigez un fonds d'investissement de plus d'un milliard de dollars, vous êtes pratiquement obligé de vivre à Greenwich, Connecticut. Ici, le revenu par habitant est supérieur à n'importe quelle autre ville des États-Unis, et ça se voit.

Le lieutenant Schwartz lui offrit un Coca-Cola. Kat l'accepta et s'assit en face de son bureau. Tout dans ce commissariat avait l'air neuf, soigné et coûteux. Schwartz arborait une moustache en guidon de vélo aux pointes cirées et une chemise blanche avec des bretelles.

— Expliquez-moi un peu comment vous vous êtes retrouvée mêlée à cette affaire.

— Brandon est venu me voir pour me demander de l'aide.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi.

Et Kat n'était toujours pas prête à se mettre à table.

— D'après lui, c'est parce que vous ne l'avez pas cru.

Schwartz la considéra d'un œil sceptique.

— Et il s'est dit que n'importe quel flic new-yorkais le croirait davantage ?

Elle essaya de changer de sujet.

— Quand je vous ai appelé, vous avez laissé entendre que vous le connaissiez déjà.

— Plus ou moins, oui.

Joe Schwartz se pencha en avant.

— C'est une petite ville ici, vous me suivez ? Enfin, ce n'est pas une petite ville, mais c'est une petite ville.

— Autrement dit, vous comptez sur ma discrétion.

— C'est ça.

— Pas de problème.

Se laissant aller en arrière, il posa les mains à plat sur son bureau.

— Mes collègues et moi ne connaissons que trop bien Brandon Phelps.

— Ce qui signifie ?

— À votre avis ?

— J'ai vérifié, fit Kat. Il n'a pas de casier.

Schwartz écarta les mains.

— Vous m'avez mal entendu, quand j'ai dit que c'était une petite ville.

— Ah bon.

— Vous avez vu *Chinatown* ?

— Bien sûr.

S'éclaircissant la voix, il essaya d'imiter Joe Mantell.

— *Laisse tomber, Jake. On est à Greenwich.* Comprenez-moi bien. Il a été arrêté plusieurs fois pour des bricoles. Entrée par effraction au lycée, excès de vitesse, vandalisme... De temps en temps, il lui arrive de dealer un peu, vous voyez le tableau. Pour ne rien vous cacher, tout ça est arrivé après la mort de son père. On connaissait tous son père ; on l'aimait bien. La mère aussi, Dana, est quelqu'un de bien. Le cœur sur la main. Mais le gamin... je ne sais pas trop. Je l'ai toujours trouvé un peu bizarre.

— Bizarre comment ?

— Oh, rien de grave. J'ai un fils du même âge. Brandon détonne ici, mais bon, c'est une ville compliquée.

— Pourtant, il est venu vous voir. Parce qu'il s'inquiétait pour sa mère.

— Oui.

Schwartz prit un trombone sur le bureau et entreprit de le tordre dans tous les sens.

— Mais il nous a également menti.

— À quel propos ?

— Que vous a-t-il raconté au sujet de la présumée disparition de sa mère ?

— Qu'elle a rencontré un type sur Internet et qu'elle est partie avec lui. D'habitude, elle appelle toujours, mais elle n'a toujours pas donné de ses nouvelles.

— Oui, c'est ce qu'il nous a dit aussi. Sauf que ce n'est pas la vérité.

Schwartz lâcha le trombone, ouvrit un tiroir du bureau et en sortit une espèce de barre protéinée.

— Vous en voulez une ? J'en ai tout un stock ici.

— Non, merci. C'est quoi, la vérité ?

Il fourragea dans une pile de papiers.

— Je l'ai rangée là parce que je savais que vous... la voilà. La fadette du portable de Brandon.

Il lui tendit la feuille.

— Ce qui est en jaune...

Il y avait deux SMS surlignés en jaune, provenant du même numéro.

— Brandon a reçu deux textos de sa mère. Il y a deux jours et hier matin tôt.

— C'est le numéro du portable de sa mère ?

Kat sentit le sang lui affluer au visage.

— Vous savez ce qu'il y a dans ces textos ? demanda-t-elle.

— La dernière fois qu'il est passé, je n'avais que la trace du premier. Je l'ai mis au pied du mur, du coup il me l'a montré. C'était un message du genre « Bien arrivée. Vacances de rêve. Tu me manques. » Quelque chose comme ça.

Kat gardait les yeux rivés sur la feuille de papier.

— Et comment a-t-il expliqué ça ?

— Il dit que ce n'est pas sa mère qui l'a envoyé. Mais c'est bien son numéro. C'est marqué là, noir sur blanc.

— Vous l'avez rappelée, la mère ?

— Oui. Pas de réponse.

— Vous ne trouvez pas ça louche ?

— Non. Elle doit être quelque part sur une île en train de filer le parfait amour. Mais, ce n'est pas la seule explication possible.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Dana Phelps a peut-être disparu pour de bon, déclara Schwartz avec un haussement d'épaules.

Kat attendit qu'il en dise davantage. Comme il se taisait, elle questionna finalement :

— Brandon vous a parlé du retrait dans un distributeur ?

— Curieusement, non.

— Il n'était peut-être pas encore au courant quand il est venu vous trouver.

— C'est une façon de voir les choses.

— Pourquoi, vous en avez une autre ?

— J'en ai une, oui. Ou plutôt j'en avais une. Disons que c'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir ici.

— Ah oui ?

— Mettez-vous à ma place. Un adolescent à problèmes débarque au commissariat. Il affirme que sa mère a disparu. Compte tenu des SMS, nous savons qu'il raconte des craques. Nous découvrons que de l'argent a été retiré dans un distributeur. Donc, si crime il y a eu, qui serait notre principal suspect ?

Kat hocha la tête.

— L'adolescent à problèmes.

Elle y avait pensé brièvement, mais sans s'y attarder. Certes, elle ne connaissait pas les antécédents de Brandon ; d'un autre côté, Joe Schwartz ignorait que Brandon avait piraté le site de JustMyType, comme il ignorait son rôle à elle dans cette affaire. En même temps, Brandon lui avait caché l'existence des deux SMS.

— Vous avez cru qu'il s'en était pris à sa propre mère ? s'enquit-elle.

— Je ne suis pas allé jusque-là. Mais je n'ai pas cru non plus à sa disparition. Par précaution, j'ai donc effectué une démarche supplémentaire.

— Laquelle ?

— J'ai demandé la vidéo de surveillance du distributeur. Et j'ai pensé que ça vous intéresserait peut-être de la visionner.

Il fit pivoter son ordinateur. La vidéo se présentait sous forme d'écran divisé : deux angles de prise de vue. C'était de la technologie dernier cri. Sachant qu'une caméra était installée sur le devant de l'appareil, beaucoup de gens la recouvraient de la main. L'image de gauche, c'était exactement ça, une vue panoramique du distributeur. Celle de droite, en revanche, avait été prise d'en haut, comme aux caisses de n'importe quel commerce de proximité. Certes, installer une caméra au plafond était plus facile, mais la plupart du temps, parfaitement inutile. Les braqueurs portaient une casquette de base-ball ou bien prenaient soin de baisser le menton. Il fallait les prendre par en dessous, pas par-dessus.

La vidéo était en couleur ; c'était de plus en plus fréquent. Schwartz posa la main sur la souris.

— Prête ?

Elle acquiesça. Il cliqua sur *Play*.

Au début, il n'y avait rien. Puis une femme apparut dans le champ. Pas de doute, c'était Dana Phelps.

— Vous trouvez qu'elle a l'air perturbée ?

Kat secoua la tête. Même filmée par une caméra de surveillance, Dana était belle. Qui plus est, elle avait tout à fait l'allure de quelqu'un qui s'apprête à partir en vacances avec son amoureux. Kat se surprit à l'envier. Les cheveux de Dana étaient impeccables, comme si elle sortait de chez le coiffeur. Ses ongles – Kat les vit de près tandis qu'elle tapait sur les touches – étaient fraîchement manucurés. Et elle portait la tenue idéale pour une escapade romantique dans les Caraïbes.

Une robe bain de soleil jaune vif.

Aqua arpentait le trottoir devant l'entrée de l'immeuble de Kat.

Deux pas dans un sens, demi-tour. Deux pas dans l'autre sens, demi-tour. Kat s'arrêta au coin pour l'observer. Il serrait quelque chose dans la main... une feuille de papier ? Il regardait la feuille et lui parlait, la suppliait presque.

Les gens faisaient un détour pour l'éviter, mais en bons New-yorkais, ils ne s'en souciaient pas plus que ça. Kat s'approcha. Voici plus de dix ans qu'Aqua n'avait pas mis les pieds chez elle, alors pourquoi maintenant ? De près, elle distingua ce qu'il y avait sur le papier froissé dans sa main droite.

C'était la photo de Jeff qu'elle lui avait donnée deux semaines plus tôt.

— Aqua ?

Il s'arrêta net, fit volte-face. Ses yeux hagards donnaient à penser qu'il était clairement passé à l'ouest. Elle l'avait déjà vu parler tout seul, faire les cent pas ou piquer une crise, mais c'était la première fois qu'il paraissait aussi... agité ? Non, malheureux serait plus exact.

— Pourquoi ? cria-t-il en brandissant la photo de Jeff.

— Pourquoi quoi, Aqua ?

— Je l'aimais, gémit-il comme un animal blessé. Tu l'aimais.

— C'est vrai.

— Pourquoi ?

Et il éclata en sanglots. Les passants s'écartaient davantage maintenant. Kat ouvrit les bras, et il s'effondra contre elle, la tête dans son épaule.

— Ça va aller, fit-elle doucement.

Mais Aqua était inconsolable. Elle n'aurait pas dû lui montrer cette photo. Il était trop fragile. Il avait besoin de calme, de sécurité... pas qu'on lui reparle de quelqu'un qu'il avait aimé profondément et qu'il ne voyait plus.

Minute. Comment pouvait-elle être certaine qu'Aqua n'avait jamais revu Jeff ?

Jeff avait rompu avec elle, mais pas forcément avec l'ensemble de ses relations et amis. Peut-être qu'il était resté en contact avec Aqua, peut-être qu'ils se retrouvaient de temps en temps pour bavarder et boire un verre. Sauf qu'Aqua n'avait ni ordinateur, ni téléphone, ni même une adresse.

Se pouvait-il qu'ils continuent à se voir ?

Cela semblait peu probable. Kat le laissa pleurer tout son saoul. Il lui fallut du temps pour se ressaisir. Elle lui tapota le dos, lui murmura des mots apaisants. Il lui était déjà arrivé de le consoler, surtout après le départ de Jeff, mais c'était il y a très longtemps. À l'époque, elle avait été partagée entre la pitié et la colère. Jeff l'avait plaquée, elle. Pas lui. N'était-ce pas plutôt à Aqua de la réconforter ?

Dieu, que son amitié lui manquait. Elle avait fait son deuil de cette relation-là, résignée à le considérer comme son prof de yoga car c'était tout ce qu'il pouvait lui offrir désormais, mais là, en le serrant dans ses bras, elle repensa avec un pincement au cœur à tout ce qu'elle avait perdu dix-huit ans plus tôt.

— Tu as faim ? lui demanda-t-elle.

Aqua se redressa, hocha la tête. Son visage était maculé de larmes et de morve. Tout comme le chemisier de Kat. Mais elle s'en fichait. Elle sentit ses yeux s'embuer, pas seulement à cause de Jeff et d'Aqua, mais du simple fait de consoler quelqu'un à qui on tient. Cela faisait trop longtemps. Beaucoup trop longtemps.

— Un peu, répondit-il.

— Allons manger quelque part, d'accord ?

— Je préfère pas, Kat.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu fais là, pour commencer ?

— Je donne un cours demain, dit Aqua. Il faut que je le prépare.

— Allez, fit-elle en le retenant par la main et en s'efforçant de chasser la note implorante de sa voix. Reste encore un peu avec moi, tu veux ?

Il ne répondit pas.

— Tu as dit que tu avais faim. Viens, on va manger.

Aqua s'essuya le visage avec sa manche.

— D'accord.

Ils repartirent bras dessus, bras dessous. Ils devaient former un drôle de couple, se dit Kat, mais bon, encore une fois, on était à New York. Ils marchèrent quelque temps en silence. Aqua s'était arrêté de pleurer. Kat ne souhaitait pas le brusquer, mais ce fut plus fort qu'elle.

— Il te manque, dit-elle.

Aqua ferma les yeux comme pour se protéger.

— Ce n'est pas grave. Je comprends.

— Tu ne comprends rien du tout, répliqua-t-il.

Faute de mieux, elle opta pour :

— Alors explique-moi.

— Il me manque.

Aqua marqua une pause, pivota vers elle. Kat crut lire de la pitié dans son regard.

— Mais pas comme à toi, Kat.

Il s'éloigna. Elle courut pour le rattraper.

— Je vais bien, déclara-t-elle.

— Ça aurait dû.

— Qu'est-ce qui aurait dû ?

— Toi et Jeff, répondit-il. Ça aurait dû.

— Eh bien, ça ne s'est pas fait.

— C'est comme si toute votre vie vous suiviez deux chemins séparés... deux chemins destinés à ne plus en faire qu'un. Il faut que vous en preniez conscience. Tous les deux.

— Visiblement, ça ne sera pas possible, dit-elle.

— Vous cheminez sur les routes de la vie. Vous choisissez la destination, mais parfois vous êtes obligé de changer d'itinéraire.

Elle n'était pas vraiment d'humeur à écouter son prêchi-prêcha new age.

— Dis-moi, Aqua...

— Oui ?

— Tu as revu Jeff ?

Il s'arrêta à nouveau.

— Je veux dire depuis qu'il m'a quittée.

Il resserra ses doigts sur son bras. Ils se remirent en marche, tournèrent à droite dans Columbus Avenue.

— Deux fois, dit-il.

— Tu l'as revu deux fois ?

Aqua regarda le ciel et ferma les yeux. Kat ne le bouscula pas. Il faisait déjà ça quand il était étudiant. Il parlait de la sensation du soleil sur son visage, qui l'aidait à se détendre et à se recentrer. L'espace d'un instant, cela eut l'air de marcher. Mais son visage était marqué à présent. Les années de galère avaient laissé leur empreinte autour de ses yeux et de sa bouche. Sa peau café au lait était parcheminée, comme chez tous ceux qui vivent trop longtemps dans la rue.

— Il est revenu à l'appartement, fit Aqua. Après avoir rompu avec toi.

— Ah...

Ce n'était pas la réponse qu'elle avait espérée.

À cause de sa singularité, Aqua avait toujours vécu seul sur le campus. On avait essayé longtemps de lui trouver un colocataire. Certains avaient été rebutés par le travestissement, mais le véritable problème était qu'il ne dormait jamais. Il étudiait. Il lisait. Il travaillait au labo, à la cafétéria universitaire... et, le soir, il avait un job dans un club fétichiste à Jersey City. À un moment donné, en première année, Aqua avait perdu sa chambre particulière. Le service du logement tenait à le faire cohabiter avec trois autres étudiants. C'était une mission impossible. Parallèlement, Jeff avait trouvé un trois-pièces dans la 178^e Rue. Un heureux hasard, avait-il dit.

Aqua paraissait à nouveau au bord des larmes.

— Jeff était anéanti, tu sais.

— Merci. Au bout de dix-huit ans, ça me fait chaud au cœur de l'apprendre.

— Ne sois pas comme ça, Kat.

Il était peut-être en pleine confusion mentale, mais le sarcasme ne lui avait pas échappé.

— Et la seconde fois que tu l'as vu, c'était quand ? demanda-t-elle.

— Le 21 mars.

— De quelle année ?

— Comment ça, de quelle année ? Le 21 mars dernier.

Kat s'arrêta net.

— Tu es en train de me dire que tu as revu Jeff il y a six mois pour la première fois depuis notre rupture ?

Aqua se mit à trépigner.

— Aqua ?

— J'enseigne le yoga.

- Oui, je suis au courant.
- Je suis un bon professeur.
- Le meilleur qui soit. Où as-tu vu Jeff exactement ?
- Tu étais là.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Tu étais à mon cours. Le 21 mars. Tu n'es pas ma meilleure élève, mais tu t'appliques. Tu es consciencieuse.
- Aqua, où as-tu vu Jeff ?
- Au cours, répondit-il. Le 21 mars.
- De cette année ?
- Oui.
- Jeff est venu à ton cours il y a six mois ?
- Il n'a pas participé au cours, dit Aqua. Il est resté derrière un arbre. Il te regardait. Il était très malheureux.
- Tu lui as parlé ?
- Il secoua la tête.
- J'étais en cours. J'ai cru qu'il t'avait parlé.
- Il ne l'a pas fait.

Puis, se rappelant qu'elle avait affaire à un esprit pas franchement dans la norme, elle décida de ne pas insister. Jeff en train d'observer un cours de yoga derrière un arbre à Central Park ? Cela n'avait aucun sens.

- Je suis désolé, Kat.
- Ne t'inquiète pas pour ça, OK ?
- Je ne pensais pas que ça allait tout changer.
- C'est bon, tout va bien maintenant.

Ils étaient presque arrivés chez O'Malley. Dans le temps, c'était leur repaire : Kat, Jeff, Aqua, et quelques autres amis avaient l'habitude de s'y retrouver. À l'époque, O'Malley n'était pas le lieu idéal pour un métis travesti. Au début, Aqua venait habillé en

homme, mais cela n'avait pas empêché les moqueries. Le père de Kat se bornait à secouer la tête. Moins virulent que beaucoup d'autres, il ne portait pas pour autant les « folles » dans son cœur.

« Tu devrais arrêter de fréquenter ces zozos, disait-il à Kat. Ils ont un gros problème. »

Pour toute réponse, Kat levait les yeux au ciel. Son père n'était pas le seul. Ces flics de la vieille école ne brillaient pas vraiment par leur ouverture d'esprit. On pouvait leur trouver des excuses, on pouvait les aimer même, mais leur dénominateur commun était l'intolérance. Si les homosexuels étaient tournés en dérision, il en était de même pour toutes les autres minorités. Quelqu'un qui négociait trop âprement se faisait traiter de juif. Une activité indigne d'un macho, c'était pour les tapettes. Un joueur de foot un peu trop bronzé qui ratait une balle se faisait traiter de singe. Kat jugeait cette attitude inexcusable, mais plus jeune, elle n'y avait pas vraiment prêté attention.

Aqua aussi avait eu l'air de s'en moquer, il fallait bien lui reconnaître ça.

« Comment veux-tu qu'on fasse évoluer les mentalités ? » disait-il.

C'était même devenu une sorte de défi. Il arrivait chez O'Malley comme une fleur, sourd aux ricanements et aux quolibets. Au bout d'un moment, la plupart des flics s'étaient lassés et lui accordaient à peine un regard quand il entra dans le pub. Le père de Kat et ses potes gardaient leurs distances.

Kat, ça l'énervait prodigieusement, mais Aqua haussait les épaules et déclarait :

« Ça progresse. »

À la porte du pub, il s'arrêta net. Ses yeux étaient redevenus hagards.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kat.

— J'ai un cours à donner.

— Oui, je sais. Demain.

Il secoua la tête.

— Il faut que je le prépare. Je suis un yogi. Un enseignant. Un professeur.

— Un excellent professeur.

Mais il continuait à secouer la tête. Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

— Je ne peux pas y retourner.

— Personne ne t'oblige à aller où que ce soit.

— Il t'aimait tellement.

Elle ne prit pas la peine de demander ce qu'il entendait par là.

— C'est bon, Aqua. On va juste manger un morceau, OK ?

— Je suis un bon professeur, n'est-ce pas ?

— Le meilleur.

— Alors laisse-moi faire mon boulot. C'est ma façon d'aider. De rester centré. D'apporter ma contribution à la société.

— Il faut que tu manges.

La porte vitrée s'ornait d'une publicité lumineuse pour Budweiser. La lumière rouge se reflétait dans les yeux d'Aqua. Kat tira sur la poignée, et la porte s'ouvrit.

— Je ne peux pas y retourner ! glapit Aqua.

Elle lâcha la porte.

— OK, je comprends. On ira ailleurs.

— Non ! Laisse-moi tranquille ! Laisse-le tranquille !

— Aqua ?

Elle tendit la main vers lui, mais il s'écarta.

— Laisse-le tranquille, fit-il d'une voix sifflante.

Et il détala en direction du parc.

Une heure plus tard, Stacy la rejoignait chez O'Malley.

Kat la mit au courant des derniers événements. Stacy écouta, haussa les sourcils et déclara :

— Dire que je voulais seulement te brancher sur un plan cul ! Une bonne action ne reste jamais impunie.

Le nez dans sa bière, Stacy entreprit d'arracher l'étiquette de la bouteille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Kat.

— J'ai... euh... pris la liberté d'effectuer quelques recherches de mon côté.

— C'est-à-dire ?

— J'ai mené une enquête exhaustive sur ton ex-fiancé, Jeff Raynes.

Kat avala rapidement une gorgée.

— Et qu'as-tu trouvé ?

— Pas grand-chose.

— Mais encore ?

— Tu sais où il est parti, après votre rupture ?

— Non.

— Tu n'étais pas curieuse ?

— J'étais curieuse, répondit Kat. Sauf qu'il m'avait jetée comme une vieille chaussette. Alors, où est-il parti ?

— À Cincinnati.

Kat regardait droit devant elle.

— Normal. Il est de Cincinnati.

— Trois mois environ après votre séparation, il s'est trouvé mêlé à une bagarre dans un bar.

— Jeff ?

— Oui.

— À Cincinnati ?

Stacy hocha la tête.

— Je n'ai pas les détails. Les flics ont débarqué. Il a été arrêté pour trouble à l'ordre public. Il a payé une amende, et ça s'est arrêté là.

— Et après ?

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— Il n'y a rien d'autre sur Jeff Raynes. Pas de relevés de carte bancaire. Pas de passeport. Pas de compte en banque. Rien.

— C'est une enquête préliminaire, non ?

— J'ai tout vérifié, rétorqua Stacy. Il a disparu dans la nature.

— C'est impossible. Il est sur JustMyType.

— Sous un autre nom. Ce n'est pas ce que t'a dit ton copain Brandon ?

— Oui, Jack. Mais ça ne m'intéresse plus vraiment. C'est du passé, tout ça.

— Tant mieux, sourit Stacy.

— J'ai croisé assez de fantômes en une seule soirée.

— Tu l'as dit.

Elles trinquèrent avec leurs bouteilles de bière.

— Dans son profil, il a mentionné qu’il était veuf, reprit Kat. Qu’il avait un enfant.

— Oui, je sais.

— Tu n’as rien trouvé là-dessus ?

— Je n’ai rien trouvé après cette bagarre qui remonte à dix-huit ans.

Kat secoua la tête.

— Je ne comprends pas.

— Mais ça ne t’intéresse plus, pas vrai ?

Elle acquiesça fermement.

— Vrai de vrai.

Stacy jeta un coup d’œil sur la salle.

— C’est moi ou on est cernées par des frimeurs ?

Elle essaie de me distraire, se dit Kat. En même temps, Stacy n’avait pas tort. Par cette belle soirée, tous les crâneurs du monde semblaient s’être donné rendez-vous chez O’Malley. Un type souleva son chapeau de cow-boy et marmonna à leur intention, avec le plus pur accent de Brooklyn :

— Bien le bonjour, mes p’tites dames.

Le type qui dansait – il y en a un dans tous les bars, qui imite un robot ou le moonwalk, encouragé par ses copains – faisait son numéro à côté du juke-box. Il y avait un gars avec un maillot de foot : Kat abhorrait cette tenue chez les hommes, mais plus encore chez les femmes, surtout celles qui hurlaient trop fort pour prouver leur passion du football. Elle trouvait ça pathétique. Deux Musclor épilés de partout et gonflés aux stéroïdes se rengorgeaient au milieu de la salle. Ces gens-là ne s’asseyaient jamais dans un coin sombre. Ils voulaient être vus. Leurs chemises étaient toutes taille unique... unique signifiant trop petite. Il y avait des types aux bras tatoués. Et l’ivrogne sentimental qui, un bras sur les épaules du gars qu’il venait juste de rencontrer, lui jurait une amitié éternelle.

Un homme à l'allure de *biker* – cuir noir et bandana rouge, autrement dit aucune chance – tenta de les aborder. Il avait une pièce de monnaie dans sa paume.

— Salut, chérie, lança-t-il en regardant quelque part entre Stacy et Kat, genre d'une pierre deux coups. Vous préférez faire ça côté pile ou côté face ?

Stacy se tourna vers Kat.

— Il faut qu'on se trouve un autre endroit.

Kat hocha la tête.

— C'est l'heure d'aller dîner, de toute façon. On s'offre un bon resto ?

— Ça te dit, le Telepan ?

— Miam.

— On prendra le menu dégustation.

— Avec la carte des vins à l'avenant.

— Allons-y.

Une fois dehors, le portable de Kat sonna. C'était Brandon qui l'appelait de son téléphone mobile... plus besoin d'utiliser un téléphone jetable maintenant. Elle hésita à répondre – tout ce qu'elle voulait, c'était le menu dégustation du Telepan avec leur carte des vins –, mais elle finit par le faire.

— Allô ?

— Où êtes-vous ? demanda Brandon. Il faut qu'on parle.

— J'en doute, Brandon. Devinez où je suis allée aujourd'hui.

— Je ne sais pas.

— Au commissariat de Greenwich. J'ai eu une petite conversation avec notre ami le lieutenant Schwartz. Il m'a parlé des textos que vous aviez reçus.

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Vous avez menti.

— Je n'ai pas menti. Je ne vous ai pas parlé de ces textos, c'est tout. Mais je peux vous expliquer.

— Pas la peine. Ne comptez plus sur moi, Brandon. Ravie de vous avoir rencontré et tout. Bonne chance à l'avenir.

Elle allait couper la communication quand elle l'entendit déclarer :

— J'ai découvert quelque chose à propos de Jeff.

Kat colla le téléphone à son oreille.

— Qu'il a été mêlé à une bagarre dans un bar, vieille de dix-huit ans ?

— Non, quelque chose de beaucoup plus récent que ça.

— Franchement, ça ne m'intéresse pas.

Puis :

— Il est avec votre mère ?

— On s'est trompés sur son compte.

— Qu'est-ce que vous me racontez ?

— On s'est trompés.

— Que voulez-vous dire ?

— Jeff.

— Quoi, Jeff ?

— Ce n'est pas le type que vous croyez qu'il est. Il faut qu'on parle, Kat. Il faut que je vous montre ce que j'ai découvert.

Reynaldo s'assura que la femme blonde – il n'avait pas besoin de connaître leurs noms – était bien enfermée avant de reprendre le chemin de la ferme. La nuit était tombée. Il alluma sa lampe torche pour éclairer le sentier.

Il avait découvert à l'âge de dix-neuf ans qu'il avait peur du noir. Le noir *noir*. Le véritable noir. Un noir qui n'existe pas en ville. Là-bas, il y a toujours la lumière des réverbères, des fenêtres, des

vitrines de magasin. Ici, dans la forêt, on ne voyait pas le bout de son bras. Et Dieu sait ce qui pouvait se cacher dans l'obscurité.

Il émergea dans la clairière. Les lumières du perron étaient allumées. Reynaldo s'arrêta pour contempler ce tableau idyllique. Il n'avait jamais vu une vraie ferme avant leur arrivée dans la région. Au cinéma, oui, mais il n'y croyait pas plus qu'à l'existence de l'Étoile de la mort dans *Star Wars*. C'était un faux-semblant, ce monde où les gamins pouvaient jouer dehors, courir dans les bois, puis rentrer faire leurs devoirs chez papa-maman. Bon, d'accord, la campagne, c'était bien réel. Le bonheur, c'était une autre histoire.

Il avait reçu des ordres, mais, tout d'abord, il alla voir Bo, son labrador chocolat, dans la grange. Selon son habitude, le chien l'accueillit comme s'il ne l'avait pas vu depuis un an. Reynaldo sourit, le gratta derrière les oreilles, s'assura que sa gamelle était pleine d'eau.

Après seulement, il gagna la maison. Titus était là avec Dmitry, son expert en informatique, le petit jeune aux chemises colorées et au bonnet de laine. Allez savoir pourquoi, Titus avait décidé d'aménager l'intérieur dans le style amish. Tous les meubles étaient en bois massif : lourds, robustes, sans chichis. C'était simple et dépouillé. Il s'en dégagait une impression de force tranquille.

Là-haut, dans l'une des chambres, il y avait un banc de musculation avec des poids. Initialement, ils l'avaient installé dans la cave, mais, au bout d'un moment, plus personne n'ayant envie de descendre sous terre, ils l'avaient monté à l'étage.

Reynaldo ne sautait jamais une séance d'exercices. Il avait également son stock de substances dopantes dans le frigo. Il se les administrait lui-même en se piquant à la cuisse droite. C'est Titus qui les lui procurait.

Six ans plus tôt, Titus avait trouvé Reynaldo dans une décharge. Véridique. Il faisait le tapin dans le Queens, piquant la clientèle des autres prostitués avec ses passes à quinze dollars. Ce jour-là, ce n'était pas un client qui l'avait tabassé, mais la concurrence. Alors qu'il descendait de voiture – la sixième de la journée –, ils s'étaient

jetés à deux sur lui et l'avaient roué de coups. Titus l'avait découvert par terre, gisant dans son sang. La seule chose que Reynaldo sentait encore, c'était Bo qui lui léchait le visage. Titus l'avait requinqué. Il l'avait emmené dans une salle de sport, lui avait appris à soulever des haltères, à prendre des stéroïdes et à ne plus faire la salope pour qui que ce soit.

Il n'avait pas seulement sauvé Reynaldo. Il lui avait offert une vraie vie.

Reynaldo se dirigea vers l'escalier.

— Un moment, lui dit Titus.

Reynaldo se retourna. Le nez sur son écran, Dmitry faisait mine de ne rien entendre.

— Un problème ? s'enquit Reynaldo.

— Rien qui ne puisse être résolu.

Titus s'approcha, lui tendit un pistolet.

— Attends mon signal.

— OK.

Reynaldo fourra le pistolet dans la ceinture de son pantalon, le cachant sous sa chemise. Titus l'inspecta avant de hocher la tête en signe d'approbation.

— Dmitry ?

Le jeune homme, surpris, leva les yeux par-dessus ses lunettes aux verres roses.

— Va manger quelque chose.

Titus n'eut pas besoin de le répéter. Dmitry sortit en coup de vent. Resté seul avec Reynaldo, Titus se posta sur le pas de la porte. De là, on voyait une lumière zigzaguer entre les arbres. Elle traversa la clairière, monta les marches.

— Salut, les gars.

Claude était vêtu de son élégant costume noir. Titus employait deux chauffeurs, et Claude était l'un d'eux.

— Alors ? lança-t-il dans un large sourire. On a besoin de moi pour aller chercher un autre colis ?

— Pas tout de suite, répondit Titus de cette voix caressante qui faisait dresser les cheveux sur la tête de Reynaldo. Il faut qu'on parle d'abord.

Le sourire de Claude se crispa.

— Quelque chose ne va pas ?

— Retire ton veston.

— Pardon ?

— C'est un beau costume. Et il fait doux. Tu seras mieux sans. Enlève-le, s'il te plaît.

Claude essaya de hausser les épaules d'un air désinvolte.

— Pas de souci.

Il ôta son veston.

— Le pantalon aussi.

— Quoi ?

— Enlève-le, Claude.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas.

— Sois gentil, Claude. Retire ce pantalon.

Claude risqua un coup d'œil en direction de Reynaldo, qui resta de marbre.

— OK, répliqua-t-il, essayant de faire comme si de rien n'était. Après tout, vous êtes en short tous les deux. Alors pourquoi pas moi, hein ?

— Tout à fait.

Il se débarrassa de son pantalon et le tendit à Titus. Qui alla le poser avec soin sur le dossier d'une chaise, à l'autre bout de la pièce. Claude attendait, en chemise, boxer et chaussettes.

— Parle-moi de la dernière livraison.

Claude s'efforça de garder le sourire.

— Il n’y a rien à dire. Elle est ici, non ?

Il eut un petit rire et regarda à nouveau Reynaldo, comme pour solliciter son soutien. Reynaldo ne broncha pas. Il savait comment cela allait finir mais il ignorait comment ils allaient y arriver.

Titus s’approcha à quelques centimètres de Claude.

— Parle-moi du distributeur.

— Du quoi ?

Puis, voyant que ça ne marcherait pas :

— Ah, ça... !

— Je t’écoute.

— Oui, bon, ça va. Je sais que tu as des principes, Titus, et je les respecte, sauf si... enfin, sauf si je ne peux pas faire autrement.

Titus attendait patiemment. Il avait tout son temps.

— Alors voilà. On est partis, et je me suis aperçu comme un crétin... – non, pas *comme* un crétin. Je suis un crétin. Ce n’est pas une tête que j’ai, c’est une passoire – que j’avais oublié mon portefeuille à la maison. Et je ne pouvais pas prendre la route avec zéro argent liquide sur moi, hein, pas vrai, Titus ?

Il s’interrompt, mais Titus ne disait rien.

— Alors je me suis arrêté devant un distributeur. Mais ne t’inquiète pas, on n’avait pas encore quitté l’État. On était à une trentaine de kilomètres de chez elle. Je ne suis pas descendu de voiture ; la caméra de surveillance n’a pas pu me filmer. J’ai juste braqué le flingue sur elle. Elle a retiré de l’argent...

— Combien ?

— Hein ?

Titus lui sourit.

— Combien d’argent lui as-tu fait retirer ?

— Euh... un max.

— Et ça fait combien, Claude ?

Le sourire s'évanouit.

— Mille dollars.

— C'est beaucoup, observa Titus, pour un trajet en voiture.

— Oh, allez, quoi ! Elle allait tirer de l'argent de toute façon. Alors pourquoi pas le maximum ?

Titus se contenta de le regarder.

— Tu te demandes pourquoi je ne t'ai rien dit ? J'allais le faire, je te jure. Mais ça m'est sorti de la tête.

— Je te trouve très distrait ces derniers temps, Claude.

— Écoute, comparée au plan d'ensemble, c'est une somme dérisoire.

— Précisément. Tu nous mets tous en danger pour une poignée de dollars.

— Je suis désolé. Vraiment. Tiens, cet argent, je l'ai sur moi. Il est dans la poche de mon pantalon. Vois par toi-même. Il est à toi, OK ? Je n'aurais pas dû faire ça. Cela ne se reproduira plus.

Titus retourna à la chaise sur laquelle il avait posé le pantalon. Il sortit les billets d'une des poches et, l'air satisfait, hocha la tête. C'était le signal.

— C'est bon ? demanda Claude.

— C'est bon.

— Super. Euh... je peux me rhabiller ?

— Non, dit Titus. Ce costume, je l'ai payé cher. Je ne veux pas de taches de sang dessus.

— Des taches de sang ?

Reynaldo s'était approché de Claude par-derrière. Sans crier gare, il appuya le canon de son arme sur la tête de Claude et pressa la détente.

Brandon était assis sur un banc devant le mémorial de Strawberry Fields côté 72^e Rue. Deux types se disputaient l'attention (et l'aumône) des passants en grattant une guitare et en chantant des chansons des Beatles. Le premier avait opté pour l'incontournable *Strawberry Fields Forever*, mais il avait nettement moins de succès que le gars avec le T-shirt Eggman interprétant *I Am The Walrus*.

— Je vais vous dire ce que je pense de ce texto. Celui que ma mère aurait envoyé, d'après le lieutenant Schwartz, dit Brandon.

Kat était venue avec Stacy. Elle se sentait déjà trop impliquée dans cette histoire et avait besoin d'un regard extérieur.

Courbé en deux, il pianota sur les touches de son portable.

— Tenez, lisez vous-même.

Kat prit le téléphone.

Salut. Bien arrivée. Trop contente. Tu me manques !

Elle tendit le téléphone à Stacy qui lut le message à son tour, puis le rendit à Brandon.

— C'est pourtant bien le numéro de votre mère, fit Kat.

— Peut-être, mais ce n'est pas elle qui l'a écrit.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Il prit un air offensé.

— Maman ne dit jamais : « Tu me manques ». Jamais. Elle termine toujours ses messages par « Je t'aime. »

— Vous plaisantez, j'espère ?

— Je suis on ne peut plus sérieux.

— Brandon, combien de fois votre mère est-elle partie en vous laissant seul à la maison ?

— C'est la première fois.

— Il est donc logique qu'elle écrive « Tu me manques », non ?

— Vous ne comprenez pas. Maman signe ses textos avec des X et des O et le mot *maman*. C'est comme une blague entre nous. Elle s'annonce toujours. Genre quand elle m'appelle et que son numéro s'affiche à l'écran, et même si je connais sa voix mieux que la mienne, elle dit toujours : « Brandon, c'est maman ».

Kat regarda Stacy. Cette dernière haussa les épaules. Ce garçon avait réponse à tout.

— J'ai vu la vidéo de surveillance, dit Kat.

— Quelle vidéo de surveillance ?

— Du distributeur.

Il écarquilla les yeux.

— Non, c'est vrai ? Où ça ?

— Le lieutenant Schwartz a été plus consciencieux que moi. Il a demandé l'enregistrement.

— Et alors, qu'est-ce qu'on voit ?

— À votre avis, Brandon ?

— Ma mère ?

— Oui.

— Je ne vous crois pas.

— Pourquoi vous mentirais-je ?

— Comment était-elle habillée ?

— Elle portait une robe bain de soleil jaune.

Son visage s'allongea. Le gars avec le T-shirt Eggman termina sa chanson. Il y eut quelques applaudissements. Il salua et se remit à chanter *I Am The Walrus*.

— Et elle avait l'air bien, ajouta Kat. Votre mère est une très belle femme.

Brandon balaya le compliment d'un geste de la main.

— Vous êtes sûre qu'elle était seule ?

— Absolument. La caméra filme d'en haut et par en dessous. Il n'y avait personne avec elle.

Brandon retomba sur le banc.

— Je ne comprends pas.

Puis :

— Je ne vous crois pas. Vous voulez juste que je lâche l'affaire. Et pour la robe, vous auriez pu l'apprendre d'une autre manière.

Le sourcil froncé, Stacy prit la parole pour la première fois.

— Allons, gamin !

Il secoua la tête.

— C'est impossible.

Stacy lui donna une tape dans le dos.

— Sois heureux, gamin. Elle est en vie et se porte comme un charme.

Brandon se mit à faire les cent pas, coupant à travers la mosaïque qui formait le motif d'*Imagine*. Un touriste cria :

— Eh, oh !

Il lui avait gâché sa photo.

Kat le rejoignit à la hâte.

— Brandon ?

Il s'arrêta.

— Vous avez dit avoir découvert quelque chose à propos de Jeff.

— Il ne s'appelle pas Jeff.

— Oui, son pseudo sur Internet, c'est Jack.

— Ce n'est pas ça non plus.

Elle coula un regard en direction de Stacy.

— J'ai du mal à vous suivre.

Il sortit un ordinateur portable de son sac à dos.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je n'ai rien trouvé sur Google. En fait, ça ne m'a même pas effleuré. Pourtant, j'aurais dû y penser tout de suite.

— Penser à quoi ?

— Vous connaissez la recherche par images ?

C'était exactement ce qu'elle avait fait pour sa mère, sauf qu'elle n'avait aucune raison de l'en informer.

— C'est quand on cherche des photos de quelqu'un.

— Mais non, pas ça, répliqua-t-il, une note d'impatience dans la voix. Ça, c'est courant. Moi, je vous parle d'un truc un peu plus complexe.

— Dans ce cas, dit Kat, non, je ne connais pas.

— Au lieu de rechercher du texte, vous cherchez une image en particulier. Par exemple, vous téléchargez une photo sur un navigateur, et il vous sort tous les sites où on peut la trouver. Avec un logiciel plus sophistiqué, on peut même retrouver quelqu'un sur d'autres photos.

— Et alors, vous avez téléchargé une photo de Jeff ?

— Exactement. J'ai copié les images de son profil sur JustMyType, puis j'ai lancé une recherche sur Google.

— Donc, fit Kat, si une de ces images se balade quelque part sur le Net...

— On peut la retrouver.

— Et ça a marché ?

— Au début, j'ai eu zéro résultat. Mais vous savez, on dit que quand on a mis quelque chose sur la Toile, il y reste pour toujours.

— Oui.

— Ben, c'est la vérité. Ça devient un fichier caché. Là, c'est déjà un peu plus technique, mais quand vous supprimez un truc, il ne disparaît pas vraiment. C'est comme quand on peint son salon par-dessus l'ancienne couche de peinture. Il suffit de gratter pour que celle-ci apparaisse.

Il marqua une pause.

— L'analogie n'est pas parfaite, mais, bon, vous avez compris le principe.

— Vous avez gratté la peinture ?

— En quelque sorte. J'ai trouvé le moyen d'accéder aux pages supprimées. C'est un pote à moi – il gère le labo d'informatique à la fac – qui a conçu le programme. Il en est encore à la version bêta.

— Qu'avez-vous découvert ?

Brandon fit pivoter l'ordinateur vers elle.

— Ceci.

« Ceci » était une page Facebook. Avec la même photo de profil que sur JustMyType.

Sauf que le nom d'utilisateur était Ron Kochman.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre sur la page, à part les mêmes images. Aucun post, aucune activité depuis sa création quatre ans plus tôt. Donc, les photos étaient vieilles de quatre ans. Cela expliquait pourquoi Jeff, alias Jack, alias Ron paraissait aussi jeune et séduisant. Je parie qu'il a pris un sacré coup de vieux depuis, se dit Kat.

Ben, voyons.

Restait à savoir qui diable était Ron Kochman.

— Je peux faire une suggestion ? intervint Stacy qui les avait rejoints. À tout hasard ?

— Bien sûr.

— Es-tu certaine que c'est ton ex et pas quelqu'un qui lui ressemble ?

Kat hocha la tête.

— C'est une possibilité.

— Pas du tout, répliqua Brandon. Vous lui avez envoyé un message instantané, rappelez-vous. Il vous a reconnue. Il a dit qu'il voulait repartir de zéro.

— Oui, je sais. Et Stacy le sait aussi, n'est-ce pas, Stacy ?

— Exact.

— Comment ? demanda Brandon.

Mais Kat ne l'écoutait pas. Elle essayait de reconstituer les faits avec l'aide de son amie.

— Donc, il y a dix-huit ans, Jeff déménage à Cincinnati. Il se trouve mêlé à une bagarre. Il troque son nom contre celui de Ron Kochman et...

— Non, dit Stacy.

— Pourquoi non ?

— Tu dois me prendre pour la plus nulle des détectives de toute la création. J'ai consulté les bases de données. Si Jeff a changé de nom, il ne l'a pas fait en passant par les canaux officiels.

— Mais tu n'as pas besoin de passer par les canaux officiels, protesta Kat. N'importe qui peut changer de nom.

— Sauf si tu veux ouvrir un compte en banque...

— Peut-être qu'il n'en avait pas besoin.

— Allons, ça ne tient pas debout. Tu t'imagines que Jeff s'est fait appeler Ron, qu'il s'est marié, a eu un gamin, que sa femme est morte, et qu'il s'est inscrit sur JustMyType pour faire des rencontres ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Stacy réfléchit brièvement.

— Je vais lancer une recherche exhaustive sur Ron Kochman. S'il a été marié ou s'il a eu un enfant, je trouverai bien quelque chose.

— Excellente idée, opina Brandon. J'ai regardé sur Google, mais il n'y a pratiquement rien. À part les articles qu'il a écrits.

Le cœur de Kat manqua un battement.

— Les articles ?

— Ouais. Apparemment, Ron Kochman est journaliste.

Kat passa l'heure suivante à lire ses articles.

Cela ne faisait aucun doute. Ron Kochman était Jeff Raynes. Le style. Le vocabulaire. « Ron » était doué pour les phrases d'introduction. Il vous captivait lentement, mais sûrement. Les histoires les plus banales s'enchaînaient pour composer un récit palpitant. Les articles étaient toujours bien documentés ; les informations provenaient de sources indépendantes, avec une enquête minutieuse à la clé. Ron travaillait en free-lance. On trouvait sa signature un peu partout dans la presse d'information, à la fois sur papier et sur Internet.

Certaines publications affichaient les portraits de leurs collaborateurs sur la page de l'éditorial. Mais il n'existait aucune photo de Ron Kochman. Et presque aucun renseignement à son sujet. Juste les références de ses articles... ni adresse, ni situation de famille, ni études. Il n'avait pas de compte actif sur Facebook ou Twitter et n'utilisait aucun outil promotionnel commun aux membres de sa profession.

Pourquoi Jeff avait-il changé de nom ?

Brandon était chez elle et travaillait fébrilement sur son ordinateur portable. Lorsqu'elle se leva, il demanda :

— Ron, c'est bien votre ex, Jeff ?

— Oui.

— J'ai consulté quelques bases de données. Jusqu'ici, je n'ai pas trouvé quand ni comment il a changé de nom.

— Ça va être difficile, Brandon. La loi n'interdit pas de changer de nom. Laissez faire Stacy, d'accord ?

Il hocha la tête, ses longs cheveux lui retombèrent sur le visage.

— Lieutenant Donovan ?

— Appelez-moi Kat.

Il fixait obstinément ses chaussures.

— Il faut que vous compreniez.

— Que je comprenne quoi ?

— Ma mère. C'est une battante. Je ne vois pas comment dire ça autrement. Quand papa est tombé malade, il a tout de suite baissé les bras. Mais maman... c'est une véritable force de la nature. Elle l'a porté un bon bout de temps. Elle est comme ça.

Il finit par lever la tête.

— L'an dernier, maman et moi étions en vacances à Maui.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— J'ai nagé trop loin. Elle m'avait prévenu. Il y avait un courant de retour, un truc dans le genre : « Reste près du bord. » Mais je ne l'ai pas écoutée. Un gros dur comme moi, hein ?

Il eut un sourire en coin, secoua la tête.

— Bref, j'ai été emporté par le courant. J'ai essayé de revenir, mais il n'y avait rien à faire. Il m'entraînait toujours plus loin vers le large. Encore un peu, et j'allais y passer. Mais soudain, maman était là. Elle avait nagé près de moi pendant tout ce temps, juste au cas où. Elle ne m'a fait aucun reproche, ce n'est pas son style. Elle m'a attrapé et m'a dit : « Accroche-toi. » Du coup, le courant nous a embarqués tous les deux. J'ai paniqué, j'ai voulu la repousser. Mais maman a fermé les yeux et elle ne m'a pas lâché. Pour finir, on a pu nager jusqu'à un îlot.

Une larme s'échappa de son œil.

— Elle m'a sauvé la vie. Elle est comme ça, ma mère, elle n'a peur de rien. Elle ne m'aurait pas lâché même si je l'avais entraînée au fond de l'océan. Et maintenant, c'est mon tour. Je ne la lâcherai pas. Vous comprenez ?

Kat hocha lentement la tête.

— Je comprends.

— Pardon, Kat. J'aurais dû vous montrer les textos. Mais si je l'avais fait, vous m'auriez laissé tomber.

— À ce propos... Vous ne m'en avez montré qu'un. Et le deuxième ?

Il appuya sur une touche et lui tendit son téléphone. Elle lut :

Séjour de rêve. J'ai hâte de te raconter. J'ai aussi une grosse surprise pour toi. Le portable passe très mal ici. Tu me manques.

Elle lui rendit le téléphone.

— Une grosse surprise. Vous avez une idée de ce que ça pourrait être ?

— Non.

Le portable de Kat sonna. Une coïncidence ? C'était sa mère.

— Je reviens tout de suite.

Elle s'éclipsa dans la chambre, se demandant combien de temps sa propre mère aurait tenu contre un courant marin.

— Bonjour, maman.

— J'ai horreur de ça, déclara sa mère.

— Horreur de quoi ?

Elle avait la voix enrouée d'avoir trop fumé.

— Que tu saches que c'est moi avant même d'avoir entendu le son de ma voix.

— Ton nom s'affiche sur l'écran, maman. Je te l'ai déjà expliqué.

— Je sais bien, mais où est la part de mystère aujourd'hui ? Est-ce qu'on est obligé d'être au courant de tout tout le temps ?

Kat ravala un soupir. Elle imaginait sa mère dans leur vieille cuisine au sol recouvert de lino, le téléphone coincé sous le menton, un téléphone mural en Bakélite dont la couleur ivoire avait jauni avec les années. Elle avait un verre de chablis bon marché à la main ; le

reste de la carafe devait être au frais dans le frigo. Sur la table de cuisine, il y avait une nappe en vinyle imitation crochet. Le cendrier en verre ne devait pas être loin. Le papier peint au motif floral se décollait par endroits ; les boutons de fleurs étaient eux aussi devenus jaune pâle au fil du temps.

Quand quelqu'un fume dans une maison, tout finit par prendre une teinte jaunâtre.

— Alors, tu viens ou pas ? demanda sa mère.

On sentait l'alcool dans sa voix, et ce n'était pas la première fois.

— Je viens où, maman ?

Hazel Donovan – elle et le père de Kat s'étaient amusés à signer toute leur correspondance H&H, comme Hazel et Henry, ils trouvaient ça drôle – poussa un grand soupir.

— À la fête de départ de Steve Shrader.

— Ah oui, c'est vrai.

— Tu as droit à des heures pour ça. Ils sont obligés de te les donner.

Sa mère avait une curieuse conception du métier de flic, datant de l'époque de son père et de son mari.

— J'ai pas mal de boulot, maman.

— Tout le monde sera là. J'y vais avec Flo et Tessie.

Les Trois Grâces, toutes trois veuves de policier.

— J'ai une grosse affaire sur les bras, dit Kat.

— Tim McNamara vient avec son fils. Il est médecin, tu sais.

— Chiropracteur.

— Et alors ? On l'appelle docteur. Et ton oncle Al a été très bien soigné par un chiropracteur. Rappelle-toi.

— Je n'ai pas oublié.

— Il ne pouvait presque plus bouger. Tu t'en souviens ?

L'oncle Al avait été mis en invalidité après un accident de travail à la fabrique de matelas. Le chiropracteur l'avait remis sur pied en deux semaines. Ce n'était rien de moins qu'un miracle.

— En plus, le fils de Tim est très beau. Il ressemble au gars du *Juste Prix*.

— Merci pour l'invitation, maman, mais je crois que je vais m'abstenir.

Il y eut un silence.

— Maman ?

Kat eut l'impression d'entendre des sanglots étouffés. Sa mère appelait toujours tard dans la soirée... imbibée, la voix pâteuse. Il y avait des piques quelquefois, de l'amertume, voire de la colère. Et l'inévitable trip culpabilité mère-fille.

Mais Kat ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendue sangloter.

— Maman ? hasarda-t-elle, radoucie.

— Il est mort, hein ?

— Qui ça ?

— L'homme qui a fichu notre vie en l'air. Monte Leborne.

— Comment as-tu su ?

— Par Bobby Suggs.

Suggs. L'un des enquêteurs chargés du dossier. Il était retraité maintenant et vivait pas très loin de chez la mère de Kat. L'autre enquêteur, Mike Rinsky, était mort trois ans plus tôt d'un infarctus.

— J'espère qu'il en a bavé, dit la mère de Kat.

— Je pense que oui. Il avait un cancer.

— Kat ?

— Oui, maman ?

— C'était à toi de me prévenir.

Elle n'avait pas tort.

— Tu as raison. Excuse-moi.

— On aurait dû être ensemble, toi et moi. Autour de la table de la cuisine, comme le jour où nous avons appris la mort de ton père. Il aurait apprécié.

— Je sais. Je suis désolée. Je viendrai te voir bientôt.

Hazel Donovan raccrocha. Comme à son habitude, sans dire au revoir.

Dana Phelps avait été absente un jour ou deux avant que son fils commence à s'inquiéter. Si sa mère disparaissait, se demanda Kat, combien de temps mettrait-elle à s'en apercevoir ? Plusieurs semaines probablement. Ce n'est pas elle qui s'en rendrait compte le plus vite. Ce serait Flo ou Tessie.

Elle appela rapidement Joe Schwartz à Greenwich pour qu'il lui envoie par mail la vidéo du distributeur de billets.

— Des clous, répondit-il. Je ne veux pas être mêlé à ça. Le capitaine m'a déjà passé un savon.

— S'il vous plaît, juste la vidéo. Pour rassurer Brandon.

Schwartz mit un moment à répondre.

— Bon, d'accord, mais je ne peux pas vous l'expédier par mail. Je vous enverrai un lien sécurisé. Il sera valable pendant une heure.

— Merci.

— Pas de quoi.

Kat retourna dans le séjour.

— Désolée, dit-elle à Brandon. Il fallait que je réponde.

— Qui c'était ?

Kat allait lui dire de s'occuper de ses oignons, puis elle se ravisa.

— J'ai quelque chose à vous montrer.

— Quoi ?

Elle lui fit signe de s'approcher de son ordinateur et ouvrit sa messagerie. Le mail de Joe Schwartz arriva deux minutes plus tard. L'objet en était : *En réponse à votre demande*. Le mail lui-même ne contenait qu'un lien.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brandon.

— La vidéo de votre mère.

Elle cliqua sur le lien. Quand sa mère apparut à l'écran, le visage de Brandon se décomposa. Pas une seconde il ne la quitta des yeux. Il ne cilla même pas.

Kat en avait croisé des psychopathes qui auraient mérité un oscar pour leur jeu d'acteur dès qu'il s'agissait de tromper la police. Mais il était totalement exclu que ce garçon ait pu faire du mal à sa mère.

— Qu'en pensez-vous ? s'enquit-elle.

— Elle a l'air pâle. Et stressée.

Kat se tourna vers l'écran. Pâle, stressée... difficile à dire. Personne n'est à son avantage sur une vidéo de surveillance. Surtout quand on est face à un mur, concentré sur un tout petit écran, en train d'appuyer sur des touches.

Les images se succédaient. Cette fois, Kat redoubla d'attention. Dana dut s'y reprendre à trois fois pour composer son code confidentiel, mais en soi cela ne signifiait rien de particulier. Puis elle tâtonna pour prendre les billets, mais, là encore, les appareils avaient tendance à les pincer un peu trop fort.

C'est lorsque Dana eut terminé et tourné les talons que Kat remarqua quelque chose. Elle appuya sur *Pause*.

Brandon leva les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ce n'était probablement rien, mais, d'un autre côté, personne n'avait étudié cette vidéo de près. Ça ne semblait pas utile. Il suffisait de voir que Dana Phelps avait retiré de l'argent de son plein gré. Kat pressa sur *Retour*. Dana Phelps se dirigea à reculons vers le distributeur.

Là.

Kat avait surpris un mouvement dans le coin supérieur droit de l'écran. Il y avait quelque chose – ou quelqu'un – un peu plus loin.

Jusque-là, rien d'extraordinaire... sauf que ce quelqu'un bougeait en même temps que Dana.

La définition de l'image était suffisamment nette pour lui permettre de zoomer sur le point sombre afin de l'agrandir.

C'était un homme en costume noir, coiffé d'une casquette noire.

— Comment votre mère était-elle censée se rendre à l'aéroport ?

Brandon pointa le doigt sur l'homme en noir.

— Pas avec lui, en tout cas.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— On utilise toujours Bristol Car Service.

— Vous avez leur numéro ?

Brandon pianota sur son téléphone.

— Là, tenez.

Brandon lui lut le numéro à voix haute. Kat le rentra dans son téléphone et pressa la touche *Appel*. Une voix préenregistrée lui proposa deux options. Pour une réservation, tapez 1. Pour être mis en relation avec le standard, tapez 2. Kat choisit le standard. Un homme lui répondit. Elle déclina son identité. Il arrivait parfois qu'on lui réclame des preuves, mais, la plupart du temps, les portes s'ouvraient en grand.

Entre la méfiance et la curiosité, c'est toujours la curiosité qui l'emporte.

— J'aimerais savoir si une dénommée Dana Phelps a fait récemment appel à vous pour la conduire à l'aéroport.

— Oh, je connais M^{me} Phelps. C'est une cliente régulière.

— Vous a-t-elle réservé une voiture ?

— Oui, il y a une semaine environ. Pour aller à l'aéroport Kennedy.

— Puis-je parler à son chauffeur ?

— Vous voulez savoir si elle a réservé une voiture pour aller à l'aéroport ?

— C'est ça.

— Elle l'a réservée, oui, mais elle ne l'a pas prise.

Kat changea le téléphone de main.

— Comment ça ?

— M^{me} Phelps a téléphoné pour annuler deux heures avant. C'est moi qui ai pris l'appel. J'ai trouvé ça un peu bizarre, d'ailleurs.

— Bizarre dans quel sens ?

— Elle s'est excusée de décommander à la dernière minute mais en même temps, elle m'a semblé toute chose.

— Toute chose ?

— Oui, elle paraissait tout excitée.

— A-t-elle invoqué une raison pour cette annulation tardive ?

— Oui. C'est pour ça, je pense, qu'elle était toute chose. Elle m'a dit que son ami avait envoyé une limousine la chercher. Pour lui faire une surprise.

Dans l'espoir d'y voir plus clair – et parce qu'elle avait besoin de déposer une requête officielle –, Kat débarqua au commissariat le lendemain matin. Celui qui restait toujours son coéquipier, Chaz, irrésistible dans un costume si brillant qu'elle faillit sortir ses lunettes de soleil, se tenait devant son bureau, les mains sur les hanches. Il parut surpris de la voir.

— Yo, Kat, tu as oublié quelque chose ?

— Non.

— Le patron a dit que tu étais en congé.

— J'ai changé d'avis. J'ai juste un truc à voir vite fait, et, après, tu pourras me briefer sur le programme du jour.

Elle s'assit devant son ordinateur. La veille au soir, elle avait utilisé Google Earth pour avoir une vue élargie de la rue du distributeur. Elle espérait apercevoir la voiture dans laquelle Dana était montée, la plaque d'immatriculation peut-être ou n'importe quel autre indice.

Chaz jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est en rapport avec le petit gars qui est venu l'autre jour ?

Elle l'ignore, entra son identifiant et son mot de passe.

ACCÈS REFUSÉ.

Kat essaya à nouveau. Sans plus de succès. Elle se tourna vers Chaz qui l'observait, bras croisés.

— Qu'est-ce qui se passe, Chaz ?

— Le patron a dit que tu étais en congé.

— On ne bloque pas l'ordinateur de quelqu'un parce qu'il est en congé.

Chaz haussa les épaules.

— Tu l'as cherché, non ?

— Cherché quoi ?

— Tu as demandé un transfert, et je suppose que tu vas l'avoir.

— Je n'ai jamais demandé un transfert.

— C'est ce que le capitaine m'a dit. Il paraît que tu voulais changer de coéquipier.

— Je veux changer de coéquipier, oui. Mais je n'ai pas demandé à être transférée.

Chaz prit un air offusqué.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as fait ça.

— Parce que je ne t'aime pas, Chaz. Tu es un mufle et un fainéant, qui se fiche pas mal de faire du bon boulot...

— Eh, j'ai ma propre façon de travailler.

Kat n'avait pas envie de se laisser entraîner dans ce genre de discussion.

— Lieutenant Donovan ?

Kat se retourna. C'était Stephen Singer, son supérieur direct.

— Vous êtes en congé pour convenance personnelle.

— Mais pas du tout.

Singer se rapprocha.

— Personne ne vous en tiendra rigueur, et ça n'apparaîtra pas dans votre dossier comme, par exemple, l'insubordination à l'égard d'un supérieur hiérarchique.

— Je n'ai...

Il leva la main et ferma les yeux, coupant court à ses protestations.

— Profitez de vos vacances, Kat. Vous les avez bien méritées.

Singer tourna les talons. Kat regarda Chaz. Il se taisait. Elle avait reçu le message cinq sur cinq : « La ferme, encaisse, le temps que ça se tasse. » C'était futé de leur part. La seule solution en fait. Elle se leva, se pencha pour éteindre l'ordinateur.

— Non, fit Chaz.

— Pardon ?

— Singer t'a dit de dégager. Alors va-t'en. Maintenant.

Leurs regards se croisèrent. Elle crut le voir hocher imperceptiblement la tête. Laissant l'ordinateur allumé, elle quitta la pièce et prit l'escalier, jetant au passage un coup d'œil sur le bureau de Stagger. Quelle mouche l'avait piqué ? D'accord, il était à cheval sur le règlement, et peut-être bien qu'elle aurait dû le traiter avec plus de respect, mais, franchement, la sanction était disproportionnée.

Kat consulta sa montre. Elle avait toute la journée devant elle. Trois changements de métro plus tard, elle descendait à la station Main Street à Flushing. La salle des Chevaliers-de-Colomb était tout en bois foncé, drapeaux américains, aigles, étoiles et autres symboles patriotiques. C'était bruyant, comme lors de n'importe quelle manifestation. Tout comme les gymnases, les salles des Chevaliers-de-Colomb n'étaient pas faites pour le recueillement. Steve Shrader, qui prenait sa retraite à l'âge canonique de cinquante-trois ans, se tenait à côté d'un tonnelet de bière pour recevoir les vœux des convives à la façon d'un jeune marié.

Kat repéra le lieutenant Bobby Suggs dans un coin, assis à une table jonchée de bouteilles de Budweiser. Il portait une veste à carreaux et un pantalon gris tellement polyester que ça lui donna envie de se gratter. Elle se dirigea vers lui. Les gens l'arrêtaient, l'embrassaient, lui souhaitaient tout le bonheur du monde. Ils lui disaient – c'était devenu une rengaine – qu'elle était le portrait craché de son cher papa, paix à son âme, et demandaient quand elle allait rencontrer quelqu'un pour fonder une famille. Elle souriait et hochait la tête tout en se frayant un passage dans la mêlée. Ce n'était pas facile. Elle les connaissait presque tous. Les visages se

rapprochaient... grêlés, couperosés, à lui couper la respiration. Une fanfare avec un tuba à sa tête se mit à jouer. La salle sentait la bière éventée et la transpiration des danseurs.

— Kat ? On est là, chérie.

Elle pivota en direction de la voix familière. Sa mère avait déjà les joues empourprées par la boisson. Elle fit signe à sa fille de la rejoindre à la table qu'elle partageait avec Flo et Tessie. Qui gesticulèrent à leur tour, au cas où elle n'aurait pas compris qu'elle était la bienvenue parmi elles.

Prise au piège, Kat embrassa sa mère et salua Tessie et Flo.

— Comment ? fit Flo. Tata Flo et tata Tessie n'ont pas le droit à un baiser ?

Ni l'une ni l'autre n'était sa tante, juste des amies proches, mais Kat les embrassa quand même. La couleur supposément auburn des cheveux de Flo avait tendance à virer au violet. Le gris de ceux de Tessie tirait sur le violet, lui aussi. Leur parfum faisait penser à un pot-pourri sur un vieux canapé. Chaque « tata » prit le visage de Kat entre ses mains pour déposer un baiser sur sa joue. Les lèvres de Flo étaient peintes d'un rouge rubis, et Kat se demanda comment elle allait s'y prendre pour l'effacer discrètement.

Les trois veuves l'inspectèrent ouvertement.

— Tu es trop maigre, décréta Flo.

— Fiche-lui la paix, dit Tessie. Tu es très bien comme ça, ma fille.

— Moi, ce que je dis... c'est que les hommes aiment les femmes avec des formes.

Et, joignant le geste à la parole, Flo souleva son opulente poitrine sans la moindre trace de gêne. Elle passait son temps à rajuster ses seins comme si c'étaient des bambins indisciplinés.

Sa mère continuait à scruter Kat avec une réprobation à peine déguisée.

— Tu crois que ces cheveux mettent ton visage en valeur ?

Kat se borna à la regarder.

- Tu as un si joli visage.
 - Tu es belle, déclara Tessie la frondeuse. Et j'adore tes cheveux.
 - Merci, tata Tessie.
 - Tu viens pour le fils de Tim, le toubib ? s'enquit Flo.
 - Non.
 - Il n'est pas encore arrivé.
 - Il te plaira, ajouta Tessie. Il est beau garçon.
 - On dirait le gars du *Juste Prix*, renchérit Flo.
- Sa mère et Tessie opinèrent avec enthousiasme.
- Quel gars ? demanda Kat.
 - Comment ?
 - Vous parlez de l'actuel présentateur ou de celui d'avant ?
 - Quel gars, répéta Flo. Non, mais elle pinaille en plus ! L'un ou l'autre... ils ne sont pas assez bien pour toi, c'est ça ?
- Elle redressa une nouvelle fois ses seins.
- Arrête ça, lui dit Tessie.
 - Quoi ?
 - De te tripoter les doudounes. Tu vas finir par crever les yeux à quelqu'un.
 - Heureux veinard, répondit Flo avec un clin d'œil.

Pétulante, bien en chair, elle espérait toujours se trouver un homme. Elle attirait les regards, mais ça ne durait pas. La vie avait beau lui donner tort, Flo était incorrigiblement fleur bleue. Elle tombait amoureuse comme une collégienne, et tout le monde sauf elle voyait venir le désastre. La mère de Kat et elle étaient amies depuis l'école primaire à Saint-Mary. Il y avait eu une brève période, quand Kat était au lycée, où les deux femmes ne s'étaient pas parlé pendant six mois ou un an – une dispute à cause d'un invité, quelque chose comme ça –, mais autrement elles étaient inséparables.

Flo avait six grands enfants et seize petits-enfants. Tessie avait huit enfants et neuf petits-enfants. Elles en avaient bavé, ces femmes-là... à élever une ribambelle de gosses avec un mari absent et une Église omniprésente. Un jour, en rentrant de l'école, Kat avait trouvé Tessie en pleurs dans leur cuisine. La fillette se demandait quel malheur pouvait avoir frappé la famille de Tessie : était-ce sa fille Mary, à cause de son lupus, ou son mari Ed qui avait perdu son travail, ou bien son voyou de fils, Pat, qui avait laissé tomber l'école.

Elle n'y était pas du tout : Tessie pleurait parce qu'elle venait d'apprendre qu'elle était à nouveau enceinte. Elle répétait encore et encore qu'elle n'en pouvait plus. La mère de Kat l'écoutait en lui tenant la main ; puis Flo était arrivée, et pour finir elles avaient pleuré toutes les trois.

Les enfants de Tessie étaient adultes à présent. Après la mort d'Ed six ans plus tôt, leur mère, qui n'était jamais allée au-delà des casinos d'Atlantic City, s'était mise à voyager. Trois mois après la disparition de son mari, elle s'était offert un voyage à Paris. Pendant des années, elle avait emprunté des cassettes à la bibliothèque du Queens pour apprendre le français. Désormais, elle pouvait le mettre en pratique. Tessie gardait ses carnets de voyage reliés de cuir dans son salon. Elle n'imposait à personne de les feuilleter – en fait, elle n'en parlait guère –, mais Kat adorait les lire.

Le père de Kat l'avait compris de bonne heure :

« Cette vie, lui avait-il dit avec un coup d'œil sur sa femme debout devant ses fourneaux, c'est un traquenard pour une fille. »

Les filles avec lesquelles elle avait grandi et qui étaient restées dans le quartier s'étaient retrouvées enceintes très jeunes. Les autres avaient pris la clé des champs, pour le meilleur ou pour le pire.

Kat se retourna vers la table de Suggs. Il était en train de la regarder. Plutôt que de baisser les yeux, il leva sa bouteille en un salut mélancolique. Elle hocha la tête. Suggs avala une longue gorgée, se laissant aller en arrière. Sa pomme d'Adam montait et descendait rythmiquement.

— Je reviens, lança Kat.

Suggs se leva pour aller à sa rencontre. Petit et trapu, il marchait comme s'il venait de descendre de cheval. Il faisait chaud à présent ; la climatisation moribonde ne suffisait pas à rafraîchir la salle bondée. Tout le monde, y compris Kat et Suggs, luisait de sueur. Ils s'étreignirent sans mot dire.

— Je suppose que tu es au courant, fit Suggs en la lâchant.

— Pour Leborne ? Oui.

— Je ne sais pas quoi te dire, Kat. « Mes condoléances » ne me semble pas très approprié.

— On est d'accord.

— Je voulais juste que tu saches que je pense à toi. Je suis content que tu sois là.

— Merci.

Suggs leva sa bouteille.

— Il te faut une bière.

— Absolument, acquiesça-t-elle.

Il n'y avait pas de bar, juste des glacières et quelques tonnelets dans un coin. En vrai gentleman, Suggs ouvrit la bouteille avec son alliance. Ils trinquèrent. Sans vouloir vexer le sosie de Bob Barker ou de Drew Carey, Kat était venue jusqu'ici pour parler à Suggs. Sauf qu'elle ne savait pas par où commencer.

Suggs vint à sa rescousse.

— J'ai su que tu étais allée voir Leborne avant sa mort.

— Exact.

— Et alors, ça a donné quoi ?

— Il a juré que ce n'était pas lui.

Suggs sourit comme à une blague qu'il feignait de trouver drôle.

— Tu m'en diras tant.

— Il était complètement stone.

— C'était donc son ultime bobard.

— Au contraire. On lui avait administré un genre de sérum de vérité. Il a admis avoir tué les autres. Mais il a endossé le meurtre de papa parce qu'il avait déjà pris perpète.

Suggs but une longue gorgée de bière. Ce qui frappait chez lui, c'était son expression de bonté. Âgé de soixante ans et quelques, il n'était pas spécialement beau. N'empêche, il avait une tête qui inspirait d'emblée la sympathie et la confiance.

Mais ce n'était qu'une expression.

— J'ai trouvé l'arme, Kat.

— Je sais.

— Cachée sous son lit.

— Oui, ça aussi je le sais. Mais il n'y a rien qui vous choque là-dedans ? Ce type a toujours pris soin de se débarrasser de son arme après chaque meurtre qu'il commettait. Et il aurait gardé celle-ci avec le reste de son arsenal inutilisé ?

Le sourire vaguement amusé continuait à flotter sur les lèvres du vieux flic à la retraite.

— Tu sais que tu me fais penser à ton père ?

— Oui, on me l'a déjà dit.

— Nous n'avions pas d'autre suspect ni aucune autre piste.

— Ce qui ne signifie pas qu'il n'y en avait pas.

— C'est Cozone qui a commandité l'assassinat. Nous avons l'arme du crime. Leborne a avoué. Il a eu les moyens et l'opportunité. Son inculpation était largement justifiée.

— Je ne dis pas que vous autres n'avez pas fait votre boulot.

— Pourtant, ça m'en a tout l'air.

— C'est juste qu'il y a des trucs qui ne collent pas.

— Kat, c'est pour ça qu'il y a des procès, et des avocats de la défense qui peuvent souligner qu'ici et là il y a des lacunes, des

incohérences dans le dossier ou que le réquisitoire ne tient pas la route.

L'orchestre cessa de jouer. Quelqu'un s'empara du micro pour porter un toast à rallonge. Suggs se tourna pour regarder. Se penchant vers lui, Kat demanda :

— Je peux vous poser une question ?

Il gardait les yeux rivés sur l'orateur.

— Je ne vois pas comment je pourrais t'en empêcher.

— Pourquoi Stagger est-il allé voir Leborne le lendemain de son arrestation ?

Suggs cilla plusieurs fois avant de se retourner vers elle.

— Redis-moi ça ?

— J'ai consulté le registre des visites, fit Kat. Le lendemain du jour où le FBI avait mis la main sur Leborne, Stagger est allé l'interroger. Vous étiez au courant ?

— Non.

— Stagger ne vous en a pas parlé ?

— Non, répéta Suggs. Tu le lui as demandé ?

— Il m'a répondu qu'il avait agi de son propre chef parce qu'il était obsédé par cette affaire. Parce qu'il était impétueux.

— Impétueux, répéta Suggs. J'aime bien ce mot.

— Il a dit aussi que Leborne avait refusé de lui parler.

Suggs entreprit de décoller l'étiquette de sa bouteille.

— C'est quoi, le problème, Kat ?

— Peut-être qu'il n'y en a pas.

Tous deux firent mine d'écouter le discours.

Finalement, Suggs questionna :

— À quel moment exactement Stagger est-il allé voir Leborne ?

— Le lendemain de l'arrestation.

— Curieux.

— Pourquoi ?

— Leborne est apparu dans notre collimateur avec au moins une semaine de décalage.

— Pourtant, Stagger était là à la première heure.

— Peut-être qu'il a eu le nez creux.

— Contrairement à vous et Rinsky, sans doute.

Suggs fronça les sourcils.

— Et tu crois que je vais mordre à cet hameçon, Kat ?

— On parle, c'est tout. C'est bizarre, vous en convenez avec moi, n'est-ce pas ?

Suggs fit un vague geste, genre ni oui ni non.

— Stagger était chaud bouillant, mais il n'empiétait pas sur nos plates-bandes. C'est Rinsky et moi qui menions l'enquête, et, ça, il le respectait. La seule chose qu'on lui a laissée, c'est cette histoire d'empreintes digitales, mais, à ce moment-là, Leborne était fait comme un rat.

Kat ressentit un petit picotement à la base de sa nuque.

— Vous parlez des empreintes découvertes sur la scène de crime ?

— Oui.

Kat n'en croyait pas ses oreilles.

— Je pensais que vous n'aviez pas réussi à les identifier.

— Pas au moment de l'enquête. Il n'y a pas de quoi s'exciter, Kat. On a eu la réponse quelques mois après que Leborne avait avoué, mais l'enquête était déjà close.

— Et donc, vous avez laissé tomber ?

Il eut l'air consterné par sa question.

— Tu nous connais mieux que ça, Rinsky et moi. On était du genre à remuer ciel et terre, non ?

— Ben, si.

— Comme je te l’ai expliqué, Stagger s’en est occupé pour nous. Apparemment, c’était un SDF qui s’était flingué. Une fausse piste, je te dis.

Kat ne broncha pas.

— Je n’aime pas la tête que tu fais, Kat.

— Ces empreintes, fit-elle. Elles sont toujours dans le dossier ?

— Je pense que oui. J’en suis même sûr. Ça doit être stocké à l’entrepôt maintenant, mais peut-être...

— Il faut qu’on les réexamine.

— Je te le répète. C’est inutile.

— Faites-le pour moi, OK ? Comme une faveur. Ne serait-ce que pour que je vous lâche la grappe.

À l’autre bout de la salle, l’orateur avait fini de parler. L’assistance applaudit. Le tuba se remit à jouer, suivi par les autres instruments.

— Suggs ?

Il ne répondit pas. La plantant là, il se faufila à travers la cohue. Ses amis l’interpellèrent mais il fit la sourde oreille et gagna la sortie.

Brandon avait besoin de prendre l'air.

Sa mère aurait été fière de lui. Comme tous les parents, elle déplorait le temps que son rejeton passait devant les écrans : ordinateur, télé, smartphone, jeux vidéo et tout ce qui s'ensuit. C'était une lutte permanente. Son père s'était montré plus compréhensif.

— Chaque génération a ses propres marottes, disait-il.

Sa femme levait les yeux au ciel.

— Alors quoi, on capitule ? On le laisse s'enfermer toute la journée dans le noir ?

— Non, rétorquait le père, mais on remet les choses en perspective.

Il était doué, le père de Brandon, pour mettre les choses en perspective. C'était un conciliateur-né. Dans ce cas précis, il expliquait à son fils que, autrefois, les parents se plaignaient des enfants paresseux qui avaient toujours le nez dans un bouquin ; ils leur recommandaient de sortir davantage, de découvrir la vie par eux-mêmes plutôt qu'à travers les livres.

— Ça te rappelle quelque chose ? demandait-il.

Brandon hochait la tête.

Ensuite, disait le père, quand il était gamin, ses parents l'engueulaient pour qu'il éteigne la télé et aille jouer dehors, ou alors – c'est là que ça devenait drôle – pour qu'il prenne un livre.

— Et tu sais quelle est la solution, Brandon ?

— Non.

— La solution, c'est l'équilibre.

À l'époque, il n'avait pas bien pigé. Il n'avait que treize ans. Aujourd'hui, il comprenait mieux.

Le problème quand on était dehors, dans la nature, c'est qu'on se lassait vite. Les mondes virtuels n'existaient peut-être que derrière un écran, mais c'était une source de stimulation intarissable. On découvrait, on expérimentait, on réagissait. On n'avait pas le temps de s'ennuyer, vu que tout était en perpétuel changement.

Tandis que se balader ainsi, dans la partie boisée de Central Park, était moyennement passionnant. Il avait beau chercher des oiseaux – d'après son site Internet, le parc « s'enorgueillissait » de la présence de deux cent trente espèces d'oiseaux –, il n'en voyait aucun. Des arbres, il y en avait. Des chênes, des sycomores. Des fleurs aussi. Mais des oiseaux, aucun. Et quel intérêt de marcher entre les arbres ?

Dans les rues de la ville, au moins il y avait des choses à voir. Des boutiques, des voitures, des gens... De l'action, quoi. La nature ? Fleurs et verdure ? C'était sympa deux minutes, au-delà, il y avait de quoi donner envie de se pendre.

Voilà pourquoi Brandon n'arpentait pas le poumon vert de Manhattan par intérêt soudain pour la nature, mais bien parce que marcher de la sorte le barrait mortellement.

Il voulait rééquilibrer le flot continu de stimulation qui le traversait.

Qui plus est, l'ennui était une sorte de réservoir à idées. Brandon ne se promenait pas dans les bois pour se calmer ni pour entrer en contact avec la nature, mais parce que la vacuité l'obligeait à se centrer sur lui-même, à réfléchir, à se concentrer sur ses propres pensées.

Il y a des problèmes qu'on ne peut résoudre en étant constamment sollicité ou distrait.

Il avait appelé Kat, mais était tombé sur sa messagerie. Comme il ne laissait jamais de message vocal – il n’y avait que les vieux pour faire ça –, il lui avait envoyé un texto pour qu’elle le rappelle. Rien d’urgent. Il lui fallait du temps pour digérer ce qu’il venait d’apprendre.

Brandon suivait le sentier sinueux, surpris de croiser si peu de gens. Il se trouvait en plein cœur de Manhattan, entre la 73^e et la 78^e Rue (toujours d’après leur site... en fait, il n’avait pas la moindre idée de l’endroit où il se trouvait), et pourtant il se sentait seul. Il était en train de rater les cours, mais tant pis.

Son portable sonna. L’écran affichait Bork Investments. Il répondit :

— Allô ?

Une voix féminine demanda :

— Monsieur Brandon Phelps ?

— Lui-même.

— Ne quittez pas, je vous prie. Je vous passe Martin Bork.

La musique d’attente était une version instrumentale de *Blurred Lines*.

— Hello, Brandon.

— Hello, oncle Marty.

— Ça me fait plaisir de t’entendre, fiston. Comment ça va, la fac ?

— Bien.

— Magnifique. Tu as des projets pour cet été ?

— Pas encore.

— Rien ne presse, hein ? Profites-en, tu auras tout le temps d’y goûter, à la vraie vie. Tu m’entends ?

Martin Bork était un brave type, mais les adultes, quand ils veulent vous apprendre à vivre, ont tous tendance à se la jouer.

— Je vous entends, oui.

— Bien, j'ai eu ton message, Brandon.

Il s'exprimait en professionnel maintenant.

— Que puis-je pour toi ?

Le sentier descendait vers le lac. Brandon s'en écarta pour se rapprocher de l'eau.

— C'est au sujet du compte de ma mère.

Son téléphone restait silencieux.

— J'ai vu qu'elle avait effectué un retrait important.

— Tu as vu ça comment ?

Le changement de ton déplut à Brandon.

— Pardon ?

— Sans confirmer ni infirmer ce que tu viens de me dire là, je te demande où tu as vu ce prétendu retrait.

— Sur Internet.

Nouveau silence.

— J'ai son mot de passe, si c'est ça qui vous inquiète.

— Brandon, as-tu des questions au sujet de ton propre compte ?

S'éloignant du lac, il traversa le ruisseau.

— Non.

— Dans ce cas, je vais devoir te laisser.

— Il manque presque un quart de million sur le compte de ma mère.

— Il n'y manque rien, je t'assure. Et si tu as des questions sur le sujet, le mieux serait de les lui poser directement.

— Vous lui avez parlé ? Elle a donné son autorisation ?

— Je ne peux pas t'en dire plus, Brandon. Tu le comprends, j'espère. Vois avec ta mère. Au revoir.

Martin Bork raccrocha.

Quelque peu hagard, Brandon franchit en titubant le vieux pont de pierre et se retrouva dans un endroit plus sauvage. La végétation était plus dense ici. Il repéra enfin un oiseau, rouge... un cardinal. Il se souvint d'avoir lu que chez les Cherokees, les cardinaux passaient pour être les filles du soleil. Si l'oiseau s'envolait vers le soleil, c'était bon signe. S'il choisissait de descendre, eh bien, ce serait manifestement l'inverse.

En transe, Brandon attendit que l'oiseau prenne son envol.

Voilà pourquoi il n'entendit pas l'homme s'approcher furtivement par-derrière.

Chaz, son futur ex-coéquipier, appela Kat sur son portable.

— Ça y est, je l'ai.

— Quoi ?

Elle venait de sortir du métro à la station Lincoln Center qui, indubitablement, sentait l'urine, dans la 66^e Rue, laquelle, presque aussi indubitablement, sentait la fleur de cerisier. New York, New York. Brandon lui avait envoyé un texto. Elle l'appela et, comme il ne répondait pas, laissa un bref message.

— Tu voulais remplir une demande pour une vidéo de surveillance, dit Chaz. Je viens de la recevoir.

— Qui s'en est occupé ?

— Tu le sais très bien, Kat.

Bizarrement, oui, elle savait. Chaz avait rempli la demande à sa place. La seule constante chez l'être humain, c'était son inconstance.

— Tu risques de t'attirer des emmerdes, dit-elle.

— Emmerde est mon deuxième prénom. Non, en fait, mon deuxième prénom est Étalon-bien-monté. Tu as dit à ta copine top canon que j'étais riche ?

Mais certaines choses étaient immuables.

— Chaz...

— Oui, bon, désolé. La vidéo, tu veux que je te l'envoie par mail ?

— Ce serait super, merci.

— Tu voulais voir la voiture dans laquelle la dame était montée ?

— Tu as visionné l'enregistrement ?

— C'est normal, non ? Je suis encore ton coéquipier, que je sache.

Il n'avait pas tort.

— Qui est-ce ?

— Son nom est Dana Phelps. C'est son fils qui est venu me voir l'autre jour. Il pense qu'elle a disparu, mais personne ne le croit.

— Toi non plus ?

— Disons que j'ai l'esprit plus ouvert.

— Tu peux m'expliquer pourquoi ?

— C'est une longue histoire, répondit Kat. Ça ne pourrait pas attendre ?

— Si tu veux.

— Donc, Dana Phelps est montée dans une voiture ?

— Oui. Plus précisément, une limousine Lincoln Town Car noire.
Version longue.

— Le chauffeur portait-il une casquette et un costume noirs ?

— Oui.

— Numéro d'immatriculation ?

— C'est là le hic. La caméra de la banque n'a pas photographié les plaques. Il s'était garé dans la rue.

— Zut.

— Ben, pas tout à fait, dit Chaz.

— Comment ça ?

Il s'éclaircit la voix pour ménager son effet.

— J'ai vérifié sur Google Earth : il y a une station-service deux blocs plus loin, dans le sens de la circulation. J'ai donné quelques

coups de fil. Leur caméra de surveillance couvre toute la rue.

Les gens connaissent l'existence des caméras de surveillance, mais ne se rendent pas compte de l'ampleur du phénomène. Il y a quarante millions de caméras rien que sur le territoire américain, et leur nombre ne cesse de grandir. Pas une journée ne passe sans qu'on se fasse filmer.

— Bref, reprit Chaz, ça risque de prendre une heure ou deux, mais une fois qu'on aura la vidéo, on pourra lire la plaque.

— Super.

— Je t'appellerai quand je l'aurai. Préviens-moi s'il te faut autre chose.

— OK. Chaz ?

— Ouais ?

— C'est très gentil de ta part. Je veux dire... merci.

— Je peux avoir le numéro de ta copine top canon ?

Kat raccrocha. Le téléphone sonna à nouveau. L'écran afficha Brandon Phelps.

— Salut, Brandon.

Mais ce n'était pas la voix de Brandon.

— Puis-je savoir qui est à l'appareil ?

— C'est vous qui m'avez appelée, lui rétorqua Kat. Qui êtes-vous ? Que se passe-t-il ?

— Ici l'agent John Glass, dit son interlocuteur. Je vous téléphone au sujet de Brandon Phelps.

Les trois cent quarante et un hectares de Central Park sont placés sous la juridiction du commissariat du 22^e district, le plus vieux de la ville, appelé couramment le commissariat de Central Park. Le père de Kat y avait passé huit ans dans les années soixante-dix. À l'époque, les policiers du « 22 » étaient logés dans d'anciennes écuries. En un sens, ils y étaient toujours, même si, grâce aux

travaux de rénovation d'un montant de soixante et un millions de dollars, le commissariat ressemblait davantage à un musée d'art moderne qu'à un poste de police. Dans un style typiquement new-yorkais – autrement dit, impossible de savoir si c'était vrai ou juste un canular –, l'imposante verrière se composait d'un vitrage à l'épreuve des balles. À l'origine, les travaux devaient coûter vingt millions de moins, mais là encore, dans la plus pure tradition new-yorkaise, les ouvriers étaient tombés sur d'anciens rails de tramway.

Les fantômes du passé ne sont jamais bien loin.

Kat se présenta à l'accueil et demanda à voir l'agent John Glass. Le brigadier de garde désigna un homme noir et mince derrière elle. L'agent John Glass portait un uniforme. Peut-être qu'elle l'avait déjà croisé – le commissariat de Central Park était proche du sien –, mais elle n'en était pas sûre.

Glass parlait à deux messieurs d'un certain âge qui avaient l'air de sortir d'un tournoi de gin-rummy à Miami Beach. L'un des deux arborait un feutre et avait une canne à la main. L'autre était affublé d'une veste bleu ciel et d'un pantalon jaune orangé couleur mangue. Glass prenait des notes. En s'approchant, Kat l'entendit dire aux deux hommes qu'ils pouvaient partir.

— Vous avez nos numéros de téléphone, n'est-ce pas ? s'enquit Chapeau de feutre.

— Oui, je vous remercie.

— N'hésitez pas à nous appeler, dit Pantalon mangue.

— Promis. Et merci encore de votre aide.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Glass l'aperçut et dit :

— Salut, Kat.

— On se connaît ?

— Pas vraiment, mais mon père a travaillé avec le vôtre. Votre papa est une légende.

Il faut mourir pour être une légende, pensa Kat.

— Alors, où est Brandon ? demanda-t-elle.

— Avec le toubib, dans la pièce du fond. Il a refusé qu'on l'emmène à l'hôpital.

— Je peux le voir ?

— Bien sûr. Venez avec moi.

— Il est gravement blessé ?

Glass haussa les épaules.

— Ça aurait été pire sans ces deux-là, venus revivre leur folle jeunesse.

Il montra les deux hommes âgés, Chapeau de feutre et Pantalon mangué, qui se dirigeaient lentement vers la sortie.

— Comment ça ?

— Vous connaissez le passé flamboyant de cette partie du parc ?

Kat hocha la tête. Même le site officiel de Central Park mentionnait le « lieu de rendez-vous mythique des homosexuels tout au long du ^{xx}e siècle ». Dans le temps, la végétation touffue et le manque d'éclairage en avaient fait l'endroit idéal pour le « cruising gay ». Aujourd'hui, c'était considéré presque comme un site historique par la communauté LGBT.

— Apparemment, ces deux gars se sont connus là-bas il y a cinquante ans, dit Glass. Du coup, ils ont décidé de fêter l'anniversaire de leur rencontre derrière les buissons, en souvenir du bon vieux temps.

— En plein jour ?

— Eh oui.

— Ouah.

— Ils étaient à leur petite affaire quand ils ont entendu du bruit. Ils sont sortis – j'ignore à quel stade de leur effeuillage – et ont vu « une espèce de clochard » agresser le gamin.

— Comment savaient-ils que c'était un clochard ?

— C'est leur description, pas la mienne. Apparemment, l'agresseur a sauté sur Brandon et l'a frappé au visage. Comme ça, sans

prévenir. L'un des témoins dit avoir aperçu un couteau. L'autre dit que non, donc je ne peux rien affirmer. Rien n'a été volé : il n'a probablement pas eu le temps. C'était soit un malfaiteur, soit un détraqué. Ou alors un casseur de pédés à l'ancienne, mais ça m'étonnerait. En dehors des frasques de Roméo et de... Roméo, le bois n'est plus réputé pour ça, surtout en journée.

Glass poussa la porte. Assis sur une table, Brandon parlait au médecin. Il avait un sparadrap en travers du nez. Il paraissait pâle et chétif, mais ça, ce n'était pas nouveau.

Le médecin se tourna vers Kat.

— Vous êtes sa mère ?

La question fit sourire Brandon.

— Non, juste une amie.

— J'aimerais qu'il aille à l'hôpital, dit le médecin.

— Ça va, j'ai rien, rétorqua Brandon.

— Pour commencer, il a le nez cassé. Et, à mon avis, il a dû subir un traumatisme au cours de l'agression.

Kat regarda Brandon. Il secoua la tête.

— Je vais m'occuper de lui, fit-elle.

Résigné, le médecin haussa les épaules et sortit de la pièce. Glass les aida à remplir les papiers nécessaires. Brandon n'avait même pas vu son agresseur. Et, apparemment, ça ne l'intéressait guère. Il expédia les formalités à la hâte.

— J'ai quelque chose à vous dire, chuchota-t-il lorsque Glass se fut éloigné.

— Préoccupons-nous d'abord de ce qui vient de vous arriver.

— Votre collègue vous l'a dit. C'était un coup de malchance.

Mais Kat n'était pas convaincue. Un coup de malchance ? Alors qu'ils étaient en plein...

En plein quoi, au fait ?

Rien ne prouvait qu'ils étaient confrontés à une quelconque activité criminelle. Et puis, quelle autre explication donner à cet incident ? Le chauffeur en costume noir qui se serait déguisé en clochard pour se jeter sur Brandon ? L'idée était absurde.

Glass les rejoignit sous la verrière anti-balles et Kat lui demanda de l'avertir dès qu'il y aurait du nouveau.

— Ça marche.

Il leur serra la main à tous les deux. Brandon, toujours aussi pressé de partir, le remercia et se précipita dehors. Kat le suivit jusqu'au vaste plan d'eau – il occupait un huitième de la superficie du parc – baptisé le réservoir Jacqueline-Kennedy-Onassis. Sans plaisanter.

Brandon consulta sa montre.

— On a encore le temps.

— De quoi faire ?

— D'aller à Wall Street.

— Pourquoi ?

— Quelqu'un est en train de piquer l'argent de ma mère.

Kat n'avait pas envie d'y aller.

Le siège de Bork Investments se trouvait dans une tour ultramoderne, au cœur du quartier financier de Manhattan, pas loin du nouveau World Trade Center. Kat était une toute jeune policière en ce matin ensoleillé de septembre, mais ce n'était pas une excuse. Lorsque la première tour avait été touchée, elle dormait seulement à huit blocs de là. Le temps qu'elle émerge, aux prises avec une gueule de bois, et qu'elle se rende sur place, les deux tours étaient déjà tombées, et il n'y avait plus rien à faire pour les morts, surtout pour ses collègues. Bon nombre d'entre eux étaient venus de loin, spontanément. Elle était arrivée trop tard.

Elle en avait gardé le sentiment de culpabilité des survivants. Elle avait assisté à tous les enterrements de policiers, sanglée dans son uniforme, avec l'impression de tromper son monde. Elle avait eu des cauchemars... comme tous ceux qui s'étaient trouvés sur place ce jour-là. On peut se pardonner beaucoup de choses dans la vie, mais, pour des raisons qui échappent à la logique, il est très difficile de se pardonner d'avoir survécu.

De l'eau avait coulé sous les ponts. Aujourd'hui, Kat y pensait rarement, sauf peut-être à la date anniversaire. Néanmoins, depuis, elle évitait le quartier. Du reste, elle n'avait rien à faire ici. C'était le royaume des morts, des spectres et des vestons-cravates bourrés de pognon.

Martin Bork n'échappait pas à la règle. Kat et Brandon attendirent dans une salle de réunion avec une table en acajou grande comme

une piste d'atterrissage. Il y avait de la nourriture sur la table : muffins, donuts, salade de fruits. Affamé, Brandon se jeta dessus.

— D'où le connais-tu, déjà ? demanda Kat.

— C'est notre conseiller financier. Il travaillait avec mon père dans un *hedge fund*.

Kat n'avait jamais su ce qu'était exactement un *hedge fund*, mais ces mots avaient tendance à la crisper. Elle contempla la vue sur le fleuve Hudson et le New Jersey au loin. Un énorme paquebot de croisière voguait vers le nord, vers les débarcadères de la Douzième Avenue. Les passagers sur le pont agitaient la main. Bien qu'ils ne puissent pas la voir, Kat agita la main en retour.

Martin Bork entra dans la pièce et les salua avec raideur.

Kat se l'était représenté sous les traits d'un gros bonhomme aux doigts boudinés, le col serré et le teint rubicond. Erreur. Bork était un petit homme sec, nerveux, genre boxeur poids coq, à la peau mate. Il devait avoir dans les cinquante ans. Ses lunettes design faisaient un peu trop jeunes pour son âge. Son visage lisse portait les traces d'un traitement cosmétique, et le diamant à son oreille gauche évoquait moins la branchitude que le désarroi.

À la vue de Brandon, Bork resta bouche bée.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé à ton visage ?

— C'est rien, répondit le garçon.

— Mais non, ce n'est pas rien.

Bork fit un pas vers lui.

— Quelqu'un t'a frappé ?

— Il va bien, l'assura Kat pour ne pas perdre de vue l'objet de leur visite. C'est juste un incident mineur.

Bork avait l'air dubitatif, mais il n'insista pas.

— Asseyons-nous.

Il prit place en tête de table. Kat et Brandon s'installèrent sur les deux chaises qui lui faisaient face. Cela faisait bizarre, trois

personnes autour d'une table qui pouvait facilement en accueillir trente.

Bork s'adressa à Kat.

— Je ne comprends pas très bien ce que vous faites là, madame... ?

— Donovan. Lieutenant Donovan, NYPD.

— Vous êtes ici à titre professionnel ?

— Pas encore, dit-elle. Pour l'instant, tout ceci reste officieux.

Bork joignit les mains en un geste de prière sans plus se préoccuper de Brandon.

— J'imagine que ça a un rapport avec le coup de fil que j'ai reçu de Brandon aujourd'hui.

— Il semblerait qu'un quart de million de dollars ont été prélevés sur le compte de sa mère.

— Vous avez un mandat, lieutenant ?

— Non.

— Dans ce cas, rien ne m'oblige à vous répondre, de plus, ce serait contraire à la déontologie.

Kat n'avait pas vraiment réfléchi à ce qu'elle faisait. Elle avait suivi Brandon, tout émoustillé par sa découverte. Depuis le retrait au distributeur, il n'y avait eu aucun mouvement sur la carte bancaire ou le compte courant de Dana Phelps. Mais la veille, elle avait effectué un virement – figurant sur son relevé en ligne – d'environ deux cent cinquante mille dollars.

— Vous connaissez la famille Phelps, n'est-ce pas ?

Il porta ses mains jointes à son nez, comme si c'était une question épineuse.

— Très bien, oui.

— Vous étiez ami avec le père de Brandon.

Une ombre traversa le visage de Bork. Sa voix se radoucit subitement :

— Oui.

— En fait, reprit Kat, choisissant ses mots avec soin, de toutes les personnes à qui les Phelps auraient pu confier la gestion de leur fortune, c'est vous qu'ils ont choisi. Cela en dit long sur la confiance qu'ils vous faisaient. Ils savaient que vous étiez soucieux de leurs intérêts.

Le regard de Martin Bork pivota vers Brandon, qui ne broncha pas.

— Je les aime beaucoup, en effet.

— Vous savez donc que la mère et le fils sont très proches l'un de l'autre.

— Je sais, oui. Mais ça ne veut pas dire qu'elle discute de toutes les questions financières avec lui.

— Justement si, intervint Brandon, s'efforçant de chasser la note plaintive de sa voix. C'est pour ça qu'elle m'a donné les mots de passe et les numéros de compte. On n'a pas de secrets là-dessus.

— Il n'a pas tort, renchérit Kat. Si sa mère avait voulu transférer de l'argent à son insu, n'aurait-elle pas utilisé un autre compte ?

— Je ne saurais le dire, répondit Bork. Brandon devrait peut-être l'appeler.

— Et vous ? demanda Kat.

— Pardon ?

— Avant d'effectuer la transaction. Avez-vous appelé M^{me} Phelps ?

— C'est elle qui m'a téléphoné.

— Quand ?

— Je ne suis pas en mesure de vous...

— Pourriez-vous la rappeler ? fit Kat. Juste pour confirmer.

— Oncle Marty...

Ils se tournèrent tous les deux vers Brandon dans un même mouvement.

— Ça fait cinq jours que je n'ai plus de nouvelles de maman. Comme si elle avait disparu.

Bork le gratifia d'un regard qui se voulait compatissant, mais qui penchait plutôt vers la condescendance.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps de couper le cordon, Brandon ? Ta mère est seule depuis un moment déjà.

— Je suis au courant, siffla Brandon. Ce n'est pas vous qui allez me l'apprendre.

— Je regrette.

Bork se souleva de sa chaise.

— Pour des raisons à la fois juridiques et éthiques, je ne peux pas vous aider.

— Asseyez-vous, monsieur Bork.

Il s'immobilisa, sidéré par le ton péremptoire de Kat.

— Je vous demande pardon ?

— Brandon, va m'attendre dans le couloir.

— Mais...

— Vas-y, insista Kat.

Elle n'eut pas besoin de le répéter. Brandon s'éclipsa, la laissant seule avec Martin Bork qui, à moitié debout, la considérait bouche bée.

— Je vous ai dit de vous rasseoir.

— Avez-vous perdu la tête ? s'étrangla-t-il. Je vous ferai retirer votre plaque.

Elle lui indiqua le téléphone.

— Appelez Dana Phelps. Maintenant.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

— Vous pensez vraiment que je suis venue pour faire plaisir à son gamin ? Ceci est une investigation portant sur une série de crimes graves.

— Alors montrez-moi votre mandat.

— C'est mieux sans mandat, croyez-moi. Car pour avoir un mandat, il faut appeler un juge, et là c'est la machine judiciaire qui s'emballe, nous serons obligés de tout éplucher : le moindre dossier, le moindre compte...

— Vous ne pouvez pas faire ça.

En effet. C'était du bluff, mais peu importe. Tant qu'à faire, autant la jouer décalé. Kat décrocha le combiné.

— Je vous demande juste de passer un coup de fil.

Bork hésita, puis sortit son smartphone, trouva le numéro de Dana Phelps et appuya sur la touche. Kat entendit sonner une fois avant que l'appel soit transféré vers la boîte vocale. La voix enjouée de Dana l'invita à laisser un message. Bork raccrocha.

— Elle doit être à la plage.

— Où ça ?

— Je ne suis pas en mesure de vous répondre.

— Votre cliente a transféré un quart de million de dollars hors du territoire national.

— Ce qui est parfaitement son droit.

Réalisant qu'il en avait trop dit, Bork blêmit sitôt que ces mots lui étaient sortis de la bouche. Kat hocha la tête. L'argent avait donc été effectivement viré à l'étranger, chose qu'elle ignorait.

— Tout a été fait dans les règles, ajouta Bork précipitamment. Nous avons un protocole concernant les transactions de cette importance. Dana Phelps a déposé une demande. Je me suis entretenu personnellement avec elle au téléphone à ce sujet.

— Quand ?

— Hier.

— Savez-vous d'où elle vous appelait ?

— Non. Mais elle a utilisé son portable. Je ne comprends pas. Quel est le problème, selon vous ?

Kat hésita.

— L'enquête est en cours. Je ne peux pas divulguer son contenu.

— Et moi, je ne peux rien vous dire sans l'autorisation de Dana. Elle m'a expressément demandé de garder le secret.

Kat pencha la tête.

— Et vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Quoi ? De garder le secret ? Dans le cas présent, non.

— Comment ça ?

— Ce n'est pas mon rôle de juger. Mon rôle est de répondre aux attentes de mes clients. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Mais Kat avait un dernier atout à jouer.

— Je présume que vous avez signalé cette transaction au FinCEN ?

Bork se raidit. Bingo, pensa Kat. Le FinCEN était une cellule redoutable et redoutée du renseignement financier, rattachée au ministère des Finances. Sa mission était de traquer l'activité économique suspecte afin de combattre le blanchiment d'argent, le terrorisme, l'évasion fiscale, la fraude, etc.

— Une opération de cette importance, dit Kat, aurait dû déclencher une sonnette d'alarme, ne croyez-vous pas ?

Bork tenta de relativiser.

— Je n'ai aucune raison de soupçonner la bonne foi de Dana Phelps.

— Bien. Alors vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'appelle Max ?

— Max ?

— Un ami à moi qui travaille au FinCEN. Si tout a été fait dans les règles...

— Mais absolument.

— Parfait.

Elle sortit son téléphone portable. C'était un nouveau coup de bluff : il n'y avait pas de Max au FinCEN, mais, bon, rien ne l'empêchait d'alerter le ministère des Finances. Elle sourit, histoire d'en rajouter.

— Puisque je n'ai pas d'autres informations, je pourrais...

— Inutile.

— Ah oui ?

— Dana... Je suis en train de trahir sa confiance.

— Vous pouvez m'en parler à moi, dit Kat, ou alors à Max et à son équipe. À vous de voir.

Bork mordilla son ongle manucuré.

— Dana m'a demandé que ceci reste strictement entre nous.

— Pour couvrir un crime ?

— Bien sûr que non.

Se penchant, Bork dit à voix basse :

— C'est off ?

— Évidemment.

Hors micro. Il la prenait pour une journaliste ou quoi ?

— Cette opération, je l'avoue, est assez peu conventionnelle. Nous pourrions effectivement rédiger un RAS, même si j'ai trente jours pour le faire.

RAS signifiait « rapport d'activité suspecte ». D'après la loi, une transaction de cette envergure à destination de l'étranger devait être signalée à l'administration. La plupart des institutions financières jouaient le jeu par souci de transparence.

— Dana m'a demandé un petit délai.

— C'est-à-dire ?

— Rien d'illégal, encore une fois.

Il regarda la porte qui donnait sur le couloir.

— Pas un mot à Brandon, d'accord ?

— OK.

— Je suis sérieux. Dana Phelps a particulièrement insisté sur le fait que personne, et son fils encore moins que les autres, ne devait connaître ses plans.

Kat se pencha en avant.

— Je serai muette comme une tombe.

— Dana n'aimerait sûrement pas que cette opération confidentielle fasse l'objet d'une enquête du ministère des Finances. Pas parce que c'est illégal, mais parce que ça risque de créer un tas de complications.

Bork ne s'adressait plus à Kat ; il discourait tout seul comme pour se justifier d'avoir vendu la mèche.

— Dana Phelps est en train d'acheter une maison.

Kat s'attendait à tout sauf à ça.

— Au Costa Rica. Une villa en bord de mer, cinq chambres, sur la péninsule de Papagayo. Une merveille. Directement sur le Pacifique. L'homme qui l'accompagne vient de la demander en mariage.

Kat se figea sur sa chaise. Le mot *mariage* s'était transformé en pierre pour tomber au fond d'un puits de mine quelque part au-dedans d'elle. Elle l'imaginait déjà... la plage sublime, les cocotiers (y avait-il des cocotiers au Costa Rica ?), Jeff et Dana flânant main dans la main, échangeant un tendre baiser, lovés ensemble dans un hamac face au soleil couchant.

— Essayez de comprendre, disait Bork. Dana a vécu des moments difficiles depuis la mort de son mari. Elle a élevé Brandon toute seule. Le gamin lui a donné du fil à retordre. Il a été très affecté par la disparition de son père. Bref, maintenant qu'il est entré à la fac, Dana est prête à refaire sa vie. Rien de plus naturel, vous ne croyez pas ?

Kat s'efforça de chasser la vision de la villa en bord de mer pour se concentrer sur l'objet de sa visite. Que disait Dana dans son

dernier texto à son fils ? Elle parlait d'un séjour de rêve. Et d'une grosse surprise...

— Enfin voilà, Dana se marie. Elle et son nouveau mari pourraient même s'installer là-bas de façon permanente. Évidemment, ce n'est pas une nouvelle qu'on annonce par téléphone. C'est pour ça qu'elle n'a pas donné signe de vie.

Kat essayait toujours de digérer l'info. Une demande en mariage. Une villa en bord de mer. Pas envie de l'annoncer à son fils par téléphone. Est-ce que ça tenait la route ?

Très clairement, oui.

— Donc, Dana Phelps a fait un virement au propriétaire de la maison ?

— Non, à elle-même. La complexité des transactions immobilières locales semble exiger un certain degré de discrétion. Ce n'est pas dans mes attributions de chercher à en savoir davantage. Dana a ouvert un compte en Suisse, en toute légalité, et a transféré de l'argent d'un autre compte pour l'alimenter.

— Elle a ouvert un compte en Suisse à son nom ?

— Ce qui est parfaitement légal.

Puis :

— Pas à son nom, non.

— Au nom de qui, alors ?

Bork s'était remis à mâchouiller l'ongle manucuré de son pouce. Il finit par répondre :

— Il n'y a pas de nom.

Kat comprenait mieux maintenant.

— Un compte numéroté ?

— C'est moins inquiétant que ça en a l'air. La plupart des comptes suisses sont numérotés. Vous connaissez leur fonctionnement ?

Elle s'enfonça dans sa chaise.

— Faites comme si vous vous adressiez à une profane.

— Un compte numéroté, ça veut dire exactement ce que ça veut dire : un numéro à la place du nom. C'est une sécurité... pas seulement pour des criminels, mais pour les honnêtes gens qui tiennent à rester discrets à propos de leur situation financière.

— Et le secret bancaire ?

— Il existe, oui. Mais ce n'est pas le même qu'autrefois. L'administration américaine peut désormais réclamer des informations sur le compte, et elle ne s'en prive pas. Toute activité criminelle doit être signalée. Le secret bancaire s'arrête là. Les gens croient naïvement que personne ne sait à qui appartient tel ou tel compte numéroté. C'est ridicule, bien sûr.

— Monsieur Bork...

— Oui.

— Il me faut le nom de la banque et le numéro.

— Ça ne vous avancera à rien. Même moi, je ne suis pas sûr du nom qui est associé à ce compte. Si vous arrivez à obtenir un mandat, la banque suisse vous mettra des bâtons dans les roues, et ça pourra durer des années. Donc, si vous décidez de poursuivre Dana Phelps pour quelque délit mineur...

— Je n'ai aucune intention de poursuivre Dana Phelps. Vous avez ma parole là-dessus.

— Mais alors, de quoi s'agit-il ?

— Donnez-moi le numéro, monsieur Bork.

— Et si je refuse ?

Elle prit son téléphone.

— J'appelle Max.

En sortant, Kat téléphona à Chaz pour lui communiquer le nom de la banque en Suisse et le numéro du compte. La perplexité de son coéquipier s'entendait dans sa voix.

— Que veux-tu que j'en fasse ?

— Je ne sais pas. Le compte vient d'être ouvert. On pourrait vérifier par exemple s'il n'y a pas eu d'autres mouvements dessus.

— Tu plaisantes, j'espère. Un flic du NYPD qui demande des infos à une grande banque suisse ?

Évidemment.

— Tu n'as qu'à communiquer le numéro au ministère des Finances. J'ai une source là-bas du nom d'Ali Oscar. Si un jour quelqu'un dépose un RAS, peut-être qu'on pourra apprendre des choses intéressantes.

— OK, ça marche.

Brandon se montra curieusement taciturne durant le trajet en métro. Kat pensait qu'il la bombarderait de questions pour savoir ce que Martin Bork lui avait dit en tête à tête. Mais non, il était avachi sur la banquette, l'air abattu. Son corps oscillait et se balançait au gré des cahots sans qu'il oppose la moindre résistance.

Assise à côté de lui, Kat imaginait qu'elle devait offrir le même spectacle pathétique. Elle ruminait ce qu'elle venait de découvrir. Jeff avait demandé Dana en mariage. Ou fallait-il l'appeler Ron ? Elle détestait ce prénom, Ron. Jeff était Jeff. Il n'avait rien d'un Ron. Est-ce ainsi que les gens s'adressaient à lui maintenant ? « Salut,

Ron ! » Ou bien : « Tiens, mais c'est Ronnie ! » Ou encore : « Yo, Ronald, Ronman, le Ronno... »

Pourquoi diable avoir choisi un prénom aussi nul ?

Au moins, pendant ce temps, elle ne pensait pas au reste. Dix-huit ans, c'est long. Le Jeff d'antan avait été tout sauf matérialiste. Le Ron d'aujourd'hui était raide dingue d'une veuve richissime qui voulait lui acheter une maison au Costa Rica. Kat grimâça. Jeff était devenu une sorte de gigolo. Beurk.

Lorsqu'elle l'avait rencontré, Jeff louait ce merveilleux galetas donnant sur Washington Square. Son matelas était posé à même le sol. C'était bruyant. Les tuyaux, quand ils ne fuyaient pas, gargouillaient le long des murs. On avait l'impression, à chaque fois, qu'une bombe venait d'exploser dans la pièce. Quand il écrivait un article, Jeff rassemblait toutes les photos qu'il pouvait trouver sur le sujet et les punaisait dans un désordre qui l'inspirait. Comme lorsque les flics faisaient irruption dans l'ancre du tueur en série et découvraient sur les murs les photos de ses victimes.

Ce merveilleux taudis lui manquait. Tout comme le désordre et les photos aux murs.

Dieu, qu'elle l'avait aimé.

Ils descendirent à la 66^e Rue près de Lincoln Center. La fraîcheur du soir était descendue sur la ville. Brandon semblait perdu dans ses pensées, et elle ne voulut pas le déranger. Une fois chez elle – Kat n'avait pas envie de le laisser seul dans un moment pareil –, elle lui demanda :

— Tu as faim ?

Il haussa les épaules.

— Oui, un peu.

— Je vais commander une pizza. Au chorizo, ça te va ?

Brandon hocha la tête, se laissa tomber dans un fauteuil et fixa la fenêtre. Kat téléphona à la pizzeria La Traviata, passa la commande et s'assit en face de lui.

— Je te trouve bien silencieux.

— J'étais en train de penser.

— À quoi ?

— À l'enterrement de papa.

Il se tut. Au bout d'un moment, Kat le questionna doucement :

— Et pourquoi maintenant ?

— Je pensais à l'oncle Marty – c'est comme ça que j'appelle M. Bork –, à l'oraison qu'il avait prononcée à l'église. Ce n'est pas tant ce qu'il a dit, même si c'était vraiment gentil, mais ce dont je me souviens surtout, c'est que, juste après, il s'est carrément sauvé. Je l'ai suivi. Je faisais une sorte de blocage... comme si on enterrait quelqu'un d'autre, que ça n'avait rien à voir avec moi. Vous trouvez ça bizarre ?

Kat songea aux obsèques de son propre père.

— Franchement, non.

— Bref, je l'ai retrouvé dans une espèce de local annexe. Il faisait noir. On le voyait à peine, mais on l'entendait. Il a dû prendre sur lui pendant le service, mais, après, il a tout simplement craqué. Il pleurait toutes les larmes de son corps. Je me suis arrêté sur le pas de la porte. Il ne savait pas que je l'observais. Il se croyait seul.

Brandon leva les yeux.

— L'oncle Marty vous a dit que ma mère l'avait appelé, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Il ne mentirait pas là-dessus.

Kat hésita, puis :

— C'est bon à savoir.

— Il vous a expliqué pourquoi elle avait fait ce virement ?

— Oui.

— Mais vous ne me le direz pas.

— Apparemment, ta mère lui a demandé de garder le secret.

Il se replongea dans la contemplation de la fenêtre.

— Brandon ?

— Maman a déjà fréquenté un autre gars. Celui-là, elle ne l'avait pas rencontré sur Internet. Il habitait Westport.

— C'était quand ?

— Peut-être deux ans après la mort de papa. Il s'appelait Charles Reed. Il était divorcé, avec deux gosses qui vivaient chez leur mère. Il les prenait le week-end et un soir par semaine, je crois. Je ne me souviens plus très bien.

— Et pourquoi ça n'a pas marché ?

— À cause de moi, répondit Brandon.

Il eut un drôle de sourire.

— Quand vous êtes allée voir le lieutenant Schwartz, il ne vous a pas dit que j'avais eu quelques soucis avec eux ?

— Il y a fait allusion, en effet.

— En tout cas, ils ont été supercoulants avec moi. L'histoire, c'est que je ne voulais pas voir ma mère avec un homme. Un homme qui aurait pris la place de mon père... qui se serait installé chez nous, qui aurait dormi de son côté du lit, utilisé sa penderie et ses tiroirs, garé sa voiture à la place de celle de papa. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Bien sûr, opina Kat. C'est tout à fait naturel.

— C'est là que j'ai commencé mon cirque, comme disait mon psy. J'ai été provisoirement exclu du lycée. J'ai crevé les pneus d'un voisin. Quand les flics me ramenaient à la maison, j'étais tout sourire. Je voulais qu'elle trinque. Je disais à maman que c'était sa faute. Que je faisais ça parce qu'elle était en train de trahir mon père.

Il cilla, se frotta le menton.

— Un soir, je l'ai traitée de pute.

— Et comment a-t-elle réagi ?

— Elle n’a pas réagi, répondit Brandon en souriant d’un air vague. Elle m’a juste regardé, sans dire un mot. Je n’oublierai jamais l’expression de son visage. Mais ça ne m’a pas arrêté. J’ai continué jusqu’à ce que Charles Reed dégage.

Kat se pencha vers lui.

— Pourquoi me racontes-tu ça maintenant ?

— Parce que j’ai tout gâché. C’était un brave type, au fond. Peut-être qu’elle aurait été heureuse avec lui. À votre avis, Kat... c’est la même chose avec cet homme ?

Il se tourna vers elle.

— Je suis en train de lui faire le même coup ?

Kat essaya de prendre du recul, de considérer les choses d’un œil professionnel. Avant tout, faire le point de la situation. Une mère part en voyage et ne donne pas de nouvelles à son fils. Martin Bork lui en avait fourni l’explication. Quant à la vidéo de surveillance de la banque, qu’y voyait-on ? Une limousine noire avec chauffeur... sans doute réservée par son compagnon. Raison suffisante pour décommander la voiture qui devait la conduire à l’aéroport.

Objectivement, qu’est-ce qui lui prouvait que Dana Phelps avait des ennuis ?

Rien.

Brandon était un garçon angoissé. Il avait adoré son père et ressentait toute tentative de sa mère de refaire sa vie avec un autre homme comme une trahison. Pas étonnant qu’il voie une forme de complot derrière chaque fait un tant soit peu inhabituel.

Et Kat, quelle était son excuse à elle ?

Certes, le comportement de Jeff pouvait paraître étrange. Et alors ? Il vivait sa vie sous un autre nom. Il lui avait fait comprendre clairement qu’il préférait couper avec le passé. Blessée, elle aussi s’était réfugiée dans l’idée du complot. Son père, son ex-fiancé... c’en était trop d’un coup.

Si Dana Phelps était partie avec un autre que Jeff, Kat aurait laissé tomber l'affaire. Mais là, assise par terre à manger une pizza avec Brandon, elle se rendit compte que cette période mouvementée de sa vie – la rencontre avec Jeff, l'assassinat de son père, la rupture, l'arrestation du tueur – lui avait laissé comme un goût d'inachevé. Au fond, abstraction faite des prétextes bidon qu'elle s'était inventés, elle n'avait jamais bien compris pourquoi Jeff l'avait quittée. Elle n'avait pas compris le pourquoi de la mort de son père, ni pourquoi elle n'avait jamais cru que l'assassinat avait été commandité par Cozone et exécuté par Leborne. Ce n'était pas que sa vie tout entière avait déraillé, c'était plutôt comme si les rails s'étaient volatilisés devant elle.

Elle avait besoin de réponses. Pour donner un sens à tout ça.

Ils expédièrent la pizza en un temps record. Brandon était encore groggy après son agression. Elle lui installa le matelas gonflable et lui fit avaler les cachets antidouleur achetés dans une pharmacie. Il s'endormit rapidement. Elle le regarda en essayant d'imaginer sa réaction lorsque sa mère lui annoncerait la grande nouvelle.

Finalement, Kat alla se glisser sous sa propre couette. Elle essaya de lire, mais ne parvint pas à se concentrer. Les mots flottaient devant ses yeux, vides de sens. Elle lâcha le livre et resta allongée dans le noir. Occupe-toi de ce qui est à ta portée. Dana Phelps et « Ron Kochman » ne l'étaient pas.

Mais le meurtre de son père, qui n'avait toujours pas été élucidé, si.

Fermant les yeux, Kat sombra dans un sommeil de plomb. Lorsque son téléphone sonna, elle mit un certain temps à émerger. Elle l'attrapa à tâtons et le colla à son oreille.

— Allô ?

— Salut, Kat. C'est John Glass.

Hébétée, elle jeta un œil sur l'horloge digitale.

— Qui ?

— L'agent Glass, du commissariat de Central Park.

— Ah oui, pardon. Vous savez qu'il est trois heures du matin, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je suis insomniaque.

— Moi, je ne le suis pas, répondit Kat.

— Nous avons chopé le gars qui a agressé Brandon Phelps. C'est exactement ce qu'on pensait. Un SDF. Pas de papiers. Il refuse de parler.

— C'est gentil de me tenir au courant, mais je crois que j'aurais pu attendre que le jour soit levé.

— On est d'accord, dit Glass. À un détail près.

— Lequel ?

— Ce gars, le SDF, il a demandé à vous voir.

Kat enfila son jogging, laissa un mot à Brandon au cas où il se réveillerait et remonta au petit trot la vingtaine de blocs jusqu'au commissariat de Central Park. John Glass, toujours en uniforme, l'accueillit à l'entrée.

— Vous voulez m'expliquer ? fit-il.

— Vous expliquer quoi ?

— Pourquoi il désire vous voir.

— Il faudrait déjà que je sache qui c'est.

— Par ici.

D'un geste, Glass l'invita à le suivre.

Leurs pas résonnèrent sous la verrière, dans le hall quasi désert. D'après la brève description que Glass lui avait faite par téléphone, Kat avait sa petite idée sur l'identité de l'homme qui était enfermé dans la cellule. Aqua marchait de long en large comme un loup en cage. Tout en marchant, il tirait nerveusement sur sa lèvre inférieure. Voilà une éternité que Kat ne l'avait pas vu habillé autrement qu'en pantalon de yoga ou alors en femme. Mais là, il portait un jean avachi façon ado mal dans sa peau et une chemise

en flanelle déchirée. Ses baskets autrefois blanches semblaient avoir séjourné un bon mois dans la boue.

— Vous le connaissez ? questionna Glass.

Kat hocha la tête.

— Son nom est Dean Vanech, mais tout le monde l'appelle Aqua.

Aqua continuait à faire les cent pas en débattant à voix basse avec un contradicteur invisible. Rien n'indiquait qu'il les avait entendus arriver.

— Qui est Jeff ?

Kat tourna brusquement la tête.

— Quoi ?

— Il n'arrête pas de parler d'un certain Jeff.

Elle déglutit péniblement.

— Je peux le voir quelques minutes seule à seul ?

— Comme pour un interrogatoire ?

— C'est un ami de longue date.

— Comme son avocate, alors ?

— Soyez gentil, Glass. Nous nous comporterons bien, ne vous inquiétez pas.

Glass haussa les épaules l'air de dire « comme vous voudrez » et sortit. Les cellules de garde à vue avaient des cloisons en Plexiglas à la place de barreaux. Le commissariat tout entier était beaucoup trop classe pour elle... un décor de cinéma plus qu'un vrai poste de police. Kat fit un pas en avant et frappa pour signaler sa présence.

— Aqua ?

Il accéléra le pas comme s'il cherchait à lui échapper.

Elle haussa légèrement la voix.

— Aqua ?

Il s'arrêta net, se tourna vers elle.

— Je suis désolé, Kat.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Aqua ?

— Tu m'en veux.

Il se mit à pleurer. Elle allait devoir marcher sur des œufs, si elle ne voulait pas le perdre.

— C'est bon. Je ne t'en veux pas. J'aimerais simplement comprendre.

Aqua ferma les yeux et aspira une grande goulée d'air. Une fois. Deux fois. La respiration, bien entendu, était la base du yoga. Visiblement, il essayait de se recentrer. Finalement, il lâcha :

— Je t'ai suivie.

— Quand ça ?

— Après notre discussion. Rappelle-toi. Tu voulais qu'on aille chez O'Malley.

— Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Il y a trop de fantômes là-bas, Kat.

— Mais il y a eu aussi de bons moments, Aqua.

— Ils sont morts et enterrés. Et maintenant ils reviennent nous hanter.

Il ne fallait surtout pas qu'elle le laisse délirer.

— Comme ça, tu m'as suivie.

— Oui. Tu es partie avec Stacy.

Il eut un sourire fugace.

— J'aime bien Stacy. C'est une élève douée.

Super, se dit Kat. Même un transgenre schizophrène n'était pas insensible au charme de Stacy.

— Donc, tu nous as suivies.

— Oui. Je me suis changé et j'ai attendu dehors. Je voulais te parler ou alors, je ne sais pas, juste m'assurer que tu sortiras de là sans problème.

— De chez O'Malley ?

— Ben, oui.

— Aqua, je vais chez O'Malley cinq jours par semaine.

Elle s'interrompt. Ne pas perdre le fil.

— Bon, et ensuite ?

Il sourit et chanta de sa belle voix de fausset :

— *I am the walrus, goo goo goo joob.*

Le tableau commençait à se préciser.

— Tu nous as filé le train jusqu'au parc. Jusqu'à Strawberry Fields.
Et tu m'as vue discuter avec Brandon.

— Plus que vue, déclara-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Habillé comme ça, je ne suis qu'un Black parmi d'autres.
Personne ne fait attention à moi. Pas même toi, Kat.

Elle voulut protester – ce n'était pas son genre de juger les gens à la couleur de leur peau –, mais, bon, l'important en cet instant était de ne pas s'écarter du sujet.

— Continue, Aqua.

— Tu étais assise sur le banc d'Elizabeth.

— Qui ?

Il récita de mémoire :

— *Les meilleurs moments de ma vie... ce banc, la glace aux pépites de chocolat et papa. Tu me manqueras toujours. Elizabeth.*

— Ah...

Kat venait de comprendre, et ses yeux s'embuèrent malgré elle. Central Park avait lancé la campagne « Adoptez un banc » afin de collecter des fonds. Pour sept mille cinq cents dollars, une plaque personnalisée était apposée sur le banc. Kat avait passé des heures à les lire, imaginant l'histoire derrière chaque inscription. Par exemple, SUR CE BANC, WAYNE DEMANDERA UN JOUR KIM EN MARIAGE. (Est-ce

qu'il l'a fait ? A-t-elle dit oui ?) Une autre de ses préférées, à côté de la promenade pour chiens : EN SOUVENIR DE LEO ET LASZLO, UN GRAND HOMME, SON NOBLE COMPAGNON. Ou simplement : POSE TES FESSES ICI... TOUT VA S'ARRANGER.

Le banal peut être poignant.

— Je vous ai entendus, déclara Aqua en haussant la voix. J'ai entendu votre conversation.

Sa mine s'assombrit.

— Qui est ce garçon ?

— Il s'appelle Brandon.

— Je le sais, ça ! cria-t-il. Qui est-il, Kat ?

— Juste un étudiant.

— Mais alors, qu'est-ce que tu fabriques avec lui ?

Il tapa avec ses mains sur le Plexiglas.

— Pourquoi cherches-tu à l'aider, hein ?

— Oh, doucement.

Kat recula, surprise par ce soudain accès de violence.

— N'inverse pas les choses, Aqua. C'est de toi qu'on parle. Tu l'as tabassé.

— Évidemment que je l'ai tabassé. Je ne laisserai plus personne lui nuire, que ce soit bien clair.

— Nuire à qui ?

Aqua ne répondit pas.

— À qui Brandon voudrait-il nuire ?

— Tu le sais.

— Non, je ne le sais pas.

Mais au fond d'elle, elle avait sa petite idée.

— J'étais caché. Vous étiez assis sur le banc d'Elizabeth. J'ai entendu chaque mot. Je t'ai pourtant dit de le laisser tranquille. Pourquoi tu ne m'as pas écouté ?

— Aqua ?

Il ferma les yeux.

— Regarde-moi, Aqua.

Pas de réaction.

Elle voulait qu'il le dise tout haut. Histoire de ne pas lui souffler l'idée.

— Qui doit-on laisser tranquille ? Qui protèges-tu ?

Sans rouvrir les yeux, Aqua répliqua :

— Il m'a protégé. Et il t'a protégée, toi.

— Qui, Aqua ?

— Jeff.

Enfin il l'avait dit. Kat s'y attendait, elle s'y était préparée... Néanmoins, ce fut comme si elle avait reçu un coup de poing à l'estomac. Instinctivement, elle recula d'un pas.

— Kat ?

Son visage plaqué contre la paroi transparente, il regarda à droite et à gauche pour s'assurer que personne ne l'entendait.

— Il faut l'arrêter. Il est à la recherche de Jeff.

— C'est pour ça que tu l'as agressé ?

— Je ne voulais pas lui faire mal. Mais il faut qu'il arrête. Ne comprends-tu pas ?

— Non, répondit Kat. Que trouvera-t-il qui te fait si peur ?

— Il n'a jamais cessé de t'aimer, Kat.

Elle ne releva pas.

— Tu savais que Jeff avait changé de nom ?

Aqua se détourna.

— Il s'appelle Ron Kochman maintenant. Tu étais au courant ?

— Tous ces morts, dit Aqua. Ça aurait dû être moi.

— Quoi ?

— C'est moi qui aurais dû mourir.

Son visage était baigné de larmes.

— Tout se serait arrangé. Tu serais restée avec Jeff.

— De quoi parles-tu, Aqua ?

— Je parle de ce que j'ai fait.

— Et qu'as-tu fait ?

Il avait l'air effondré.

— Tout ceci est ma faute.

— Voyons, tu n'es pour rien dans ma rupture avec Jeff.

Les pleurs redoublèrent.

— Aqua ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Il se mit à chanter :

— *Le vent gitan me l'a dit, les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Prends garde.*

— Comment ?

Il sourit à travers les larmes.

— C'est comme cette vieille chanson. Rappelle-toi. L'amant démoniaque. Il meurt, elle se marie avec un autre, mais elle n'aime que lui, et puis, un jour, son spectre revient, elle le suit, et ils partent tous les deux en flammes.

— Aqua, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Cette chanson, pourtant, lui disait vaguement quelque chose. Où l'avait-elle entendue ?

— Le dernier couplet. Écoute le dernier couplet. Après qu'ils se sont transformés en brasier. Écoute l'avertissement.

— Je ne m'en souviens plus, dit Kat.

Aqua se racla la gorge et chanta de sa voix mélodieuse :

— *Prends garde à ceux qui font partie du passé. Ne les laisse pas revenir dans ta vie.*

Ce fut tout ce qu'elle réussit à tirer de lui. Lorsqu'elle le quitta, Aqua fredonnait toujours le dernier couplet de la chanson.

Kat entra les paroles sur Google, et, là, ça lui revint. La chanson s'intitulait *Demon Lover*, de Michael Smith. Ils l'avaient vu en concert il y a une vingtaine d'années, dans une espèce de bouge au Village. C'était Jeff qui avait acheté les places, il le connaissait pour l'avoir entendu chanter à Chicago deux ans plus tôt. Aqua était venu avec un autre travesti nommé Yellow avec lequel il avait monté plus tard un spectacle de drag-queens dans une boîte du New Jersey.

Elle trouva la chanson et l'écouta sur son téléphone. C'était une ballade, belle et mélancolique, sur les amours d'Agnes Hines et de Jimmy Harris. Jimmy se tuait dans un accident de la route, puis revenait la chercher des années plus tard, avec la même voiture. La morale de l'histoire était claire : les amours du passé appartiennent au passé.

Aqua voulait-il lui signifier que, si elle persistait à chercher son amant démoniaque, ils finiraient tous deux consumés par le feu, comme Agnes et Jimmy ? Ou bien y avait-il autre chose ?

Elle songea à Aqua, que le départ de Jeff avait laissé complètement dévasté. Il n'allait déjà pas bien, mais leur rupture lui avait porté le coup de grâce. Était-il hospitalisé quand Jeff était parti ? Kat fouilla dans ses souvenirs. Non, c'était arrivé après.

Peu importait, de toute façon. Quel que soit le pétrin dans lequel Jeff s'était fourré – on ne change pas de nom sans raison –, c'était son problème. Malgré sa folie, Aqua était l'esprit le plus brillant

qu'elle ait jamais connu. C'est pour cela qu'elle adorait ses cours de yoga : les vérités minuscules qu'il dispensait pendant la méditation, et qui résonnaient en profondeur, sa manière peu orthodoxe de faire passer les messages.

Comme chanter une chanson au sens obscur qu'elle n'avait pas entendue depuis vingt ans.

Sa mise en garde, venant d'un esprit dérangé ou pas, était lourde de sens.

Brandon était réveillé lorsqu'elle revint du commissariat. Il avait les deux yeux au beurre noir, conséquence de sa fracture du nez.

— Où étiez-vous ? voulut-il savoir.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai mal.

— Reprends un cachet.

Elle alla lui chercher un verre d'eau.

— J'ai une faveur à te demander.

— Je vous écoute, dit Brandon.

— Ton agresseur a été arrêté. Je reviens du commissariat.

— Qui est-ce ?

— C'est ça, la faveur. Il s'agit d'un ami à moi. Il a cru me protéger. J'aimerais que tu retires ta plainte.

Elle lui exposa la situation, essayant de rester aussi vague que possible.

— Je ne comprends toujours pas très bien, répondit Brandon.

— Eh bien, fais-le pour moi. Fais-moi une fleur.

Il haussa les épaules.

— OK.

— Je crois aussi qu'il est temps de tirer un trait sur cette histoire. Qu'en dis-tu ?

Lentement, il but une gorgée d'eau.

— À la télé, on parle toujours du flic qui suit son intuition. La petite voix intérieure. Ça vous est déjà arrivé ?

— Comme à tout le monde. Mais quand la petite voix est démentie par les faits, on risque plus de se planter qu'autre chose.

— Et vous pensez que mon intuition est démentie par les faits ?

Kat réfléchit un instant.

— Peut-être pas. Mais elle n'y colle pas non plus.

Brandon sourit, but une autre gorgée.

— Si ça collait aux faits, ce ne serait pas une intuition.

— Ce n'est pas faux. Mais je préfère m'en tenir à l'axiome de Sherlock Holmes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— En gros, Sherlock recommande de ne pas formuler d'hypothèse avant d'avoir rassemblé tous les faits, sous peine de les tordre pour qu'ils collent à l'hypothèse, ou de tordre l'hypothèse pour la faire correspondre aux faits.

Brandon hocha la tête.

— Ça me plaît bien.

— Mais ?

— Je n'achète toujours pas.

— Et ta résolution de ne plus gâcher la vie de ta mère ?

— Je n'ai pas changé là-dessus. Si c'est l'amour, le vrai, je ne m'en mêlerai pas.

— Ce n'est pas à toi de juger le genre d'amour que cela peut être. Ta mère a le droit à l'erreur, après tout. Elle a le droit de souffrir à cause d'un homme.

— Comme vous ?

— Oui, opina Kat. Comme moi. Il était mon amant démoniaque, et il doit être relégué au passé.

— Amant démoniaque ?

Elle sourit et lui reprit son verre.

— Laisse tomber.

C'était un soulagement d'avoir lâché l'affaire. Un soulagement qui dura deux heures. Jusqu'à ce qu'elle reçoive deux appels.

Le premier était de Stacy.

— J'ai une piste concernant Jeff Raynes, alias Ron Kochman, annonça-t-elle.

Trop tard. Kat ne voulait pas savoir. Ça ne l'intéressait plus.

— Quoi ?

— Jeff n'a pas changé d'identité officiellement.

— Tu en es sûre ?

— Certaine. J'ai contacté les bureaux d'état civil des cinquante États. C'est un faux nom. Du beau travail. Du travail de pro. À se demander s'il n'a pas bénéficié du programme de protection des témoins ou un truc de ce genre.

— Tu crois qu'il s'agit de ça ? De protection de témoins ?

— J'en doute. Ces gars-là ne vont pas s'afficher sur des sites de rencontres, mais, bon, ça reste une possibilité. Je suis en train de me renseigner auprès d'une source. Tout ce que je peux te dire, c'est que Jeff n'a pas changé de nom légalement et qu'il ne tient pas spécialement à ce qu'on le retrouve. Pas de compte en banque, pas de cartes de crédit, pas de domicile.

— Il est journaliste, fit Kat. Il doit bien payer des impôts.

— C'est la piste que je suis en train de suivre. J'espère avoir une adresse rapidement. Sauf si...

— Sauf si quoi ?

— Sauf si tu veux que j'arrête.

Kat se frotta les yeux.

— Tu m'as dit que Jeff et moi, on pourrait finir comme dans un conte de fées.

— Je sais, mais les as-tu bien lus, les contes de fées ? *Le Petit Chaperon Rouge* ? *Hansel et Gretel* ? Il y a beaucoup de souffrance et de sang là-dedans.

— Tu penses que je devrais laisser tomber, hein ?

— Pas du tout, rétorqua Stacy.

— Mais tu viens de dire...

— Peu importe ce que je dis. Tu ne peux pas laisser tomber, Kat. Abandonner une affaire avant qu'elle soit résolue, ce n'est pas ton truc. Et en plus, l'affaire en question concerne ton ex. Alors, tant pis. Découvrons une fois pour toutes ce qui lui est arrivé, pour que tu puisses tourner la page et oublier ce résidu de fausse couche qui a été assez con pour larguer une charmante petite personne comme toi.

— Ma foi, dit comme ça...

Puis :

— Tu es une superamie.

— La meilleure, acquiesça Stacy.

— Mais tu sais quoi ? Laisse tomber.

— Vraiment ? Tu es sûre ?

Non, pensa Kat. Oh ! mon Dieu, non.

— Mille pour cent.

— Tu es trop forte, déclara Stacy. On prend un verre ce soir ?

— Je t'invite, dit Kat.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Brandon, suffisamment requinqué après sa nuit, était parti, si bien que Kat était seule. Elle s'était déshabillée et allait prendre sa douche – anticipant une journée entière de télé au lit – quand son téléphone sonna à nouveau.

— Tu es chez toi ?

C'était Stagger. Et il n'avait pas l'air content.

— Oui.

— J'arrive dans cinq minutes.

Il fut bien plus rapide que ça. En fait, il devait déjà être en bas de son immeuble. Elle ne le salua pas. Il ne la salua pas non plus. Il fit irruption dans l'appartement en éructant :

— Devine qui vient de m'appeler.

— Qui ?

— Suggs.

Kat ne dit rien.

— Tu as parlé à Suggs, nom d'un chien ?

C'était drôle. La dernière fois qu'elle avait vu Stagger, il lui avait fait penser à un petit garçon. Aujourd'hui, c'était l'inverse. Il lui parut vieux. Ses cheveux étaient fins et clairsemés. Ses joues s'affaissaient. Et il y avait la brioche, pas énorme, mais qui suggérait l'âge et le relâchement. Ses enfants avaient grandi. Peu à peu, les voyages à Disney cédaient la place aux visites sur le campus. Au fond, elle aurait pu avoir la même vie. Si Jeff et elle s'étaient mariés, serait-elle entrée dans la police ? Mènerait-elle l'existence rangée d'une mère de famille dans une coquette villa de banlieue ?

— Non, mais qu'est-ce qui t'a pris, Kat ?

— Vous voulez rire ?

Stagger secoua la tête.

— Regarde-moi, OK ? Regarde-moi bien en face.

Il s'approcha, posa les mains sur ses épaules.

— Tu crois vraiment que j'aurais pu me retourner contre ton père ?

Elle fit ce qu'il lui avait demandé avant de répondre :

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Ses paroles lui firent l'effet d'une gifle.

— Tu es sérieuse ?

— Vous mentez, Stagger. Nous le savons l'un comme l'autre. Vous me cachez quelque chose.

— Et alors quoi, tu penses que je suis mêlé à son assassinat ?

— Je sais seulement que vous mentez depuis le début.

Fermant les yeux, Stagger fit un pas en arrière.

— Tu n'aurais pas quelque chose à boire ?

Kat sortit une bouteille de Jack Daniel's. Il hocha la tête :

— Nickel.

Elle lui servit un verre... oh et puis zut, en remplit un autre pour elle. Ils ne trinquèrent pas. Stagger porta rapidement le verre à ses lèvres et avala une grande lampée. Elle le contempla fixement.

— Quoi ? fit-il.

— Je crois que je ne vous ai encore jamais vu boire.

— On est pleins de surprises, toi et moi.

— Ou alors nous ne nous connaissons pas très bien.

— Possible, acquiesça-t-il. C'est ton père qui servait de lien entre nous. Avec sa disparition, le lien a été rompu. OK, je suis ton chef, mais on ne communique pas beaucoup.

Il prit une autre gorgée. Kat l'imita.

— Cependant, reprit-il, quand une relation se noue dans le malheur, quand on vit ce qu'on a vécu...

Se retournant, il examina sa porte comme si elle venait de se matérialiser.

— Je me souviens parfaitement de ce jour-là. Et notamment quand tu m'as ouvert. Tu ne te doutais pas que j'allais bousiller ta vie.

Il se tourna vers elle.

— Pourquoi t'acharner, hein ?

Kat but une longue gorgée de whisky sans prendre la peine de répondre.

— Je ne t'ai pas menti, dit Stagger.

— Bien sûr que si. Ça fait dix-huit ans que vous me mentez.

— Je fais ce qu'Henry aurait voulu que je fasse.

— Mon père est mort. Il n'a plus voix au chapitre.

Nouvelle lampée de whisky.

— Ça ne le ramènera pas. Et ça ne changera rien aux faits. Cozone a commandité le meurtre, et Leborne l'a exécuté.

— Comment en êtes-vous arrivé aussi vite à Monte Leborne ?

— Je l'avais déjà à l'œil.

— Pourquoi ?

— Je savais que c'était Cozone, le responsable.

— Et Suggs et Rinsky, ça leur aurait échappé ?

Il vida son verre d'un trait.

— Ils étaient comme toi.

— Dans quel sens ?

— Ils ne croyaient pas que Cozone aurait tué un flic.

— Mais vous, vous n'étiez pas de cet avis.

— En effet.

— Pourquoi ?

Stagger se servit un autre verre.

— Parce que Cozone ne considérait pas ton père comme un flic.

Kat esquissa une moue.

— Il le considérait comme quoi ?

— Comme un employé.

Elle sentit le sang lui monter au visage.

— De quoi diable parlez-vous ?

Il se borna à la regarder.

— Vous êtes en train de m'expliquer qu'il était ripou ?

— Pire que ça.

— Ça veut dire quoi, nom de Dieu ?

Stagger jeta un coup d'œil autour de lui.

— C'est gentil chez toi.

Il pencha la tête.

— Tu en connais beaucoup des flics qui peuvent se payer un appartement dans l'Upper West Side ?

— C'est petit, répliqua-t-elle, une note défensive dans la voix. Il a fait une affaire grâce à quelqu'un qu'il avait secouru.

Stagger eut un sourire sans joie.

— Que cherchez-vous à me dire, Stagger ?

— Rien. Pas de sous-entendu.

— Pourquoi êtes-vous allé voir Leborne en prison ?

— Je vais te faire un dessin. Je savais que Leborne avait tué ton père. Je savais que c'était sur l'ordre de Cozone. Tu ne vois toujours pas ?

— Toujours pas.

Il secoua la tête, incrédule.

— Je ne suis pas allé voir Leborne pour qu'il avoue. Je suis allé là-bas pour m'assurer qu'il ne dévoilerait pas le mobile.

Il termina son verre.

— C'est insensé, protesta Kat alors même que le sol se déroba sous ses pieds. Et ces fameuses empreintes ?

— Quelles empreintes ?

— Les empreintes digitales découvertes sur la scène de crime. Vous les avez examinées à la demande de Suggs et Rinsky.

Il ferma les yeux.

— Je m'en vais.

— Vous continuez à mentir.

— C'était juste un SDF.

— N'importe quoi.

— Laisse tomber, Kat.

— Votre histoire ne tient pas debout, persista-t-elle. Si mon père était un ripou, pourquoi Cozone l'aurait-il liquidé ?

— Parce qu'il ne voulait plus l'être.

— Il allait retourner sa veste ?

— J'en ai assez dit.

— Ces empreintes, elles appartenaient à qui ?

— Je te le répète, à personne.

La voix de Stagger commençait à devenir pâteuse. Ça allait dans le sens de ce qu'avait fait remarquer Kat quand elle avait dit qu'elle ne l'avait jamais vu boire : il ne tenait pas l'alcool.

Il se dirigea vers la porte. Elle lui bloqua le passage.

— Vous ne m'avez pas tout dit.

— Tu voulais savoir qui avait tué ton père. Maintenant tu le sais.

— Ce que j'ignore toujours, c'est ce qui s'est réellement passé.

— Ce n'est peut-être pas à moi qu'il faut demander ça.

— À qui alors ?

Il avait une drôle de tête, mi-hébétée mi-réjouie.

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ton père disparaissait quelquefois plusieurs jours d'affilée ?

Kat se figea. Ses yeux papillotaient tandis qu'elle essayait de reprendre ses esprits. Stagger en profita pour ouvrir la porte.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Tu m'as entendu. Tu veux la vérité, et en même temps tu te caches la tête dans le sable. Pourquoi Henry s'absentait-il si souvent

et si longtemps ? Pourquoi personne n'en parlait chez vous ?

Elle dut s'y reprendre à deux fois pour articuler :

— Qu'est-ce que je suis censée comprendre, Stagger ?

— Ce n'est pas à moi de te le dire, Kat. Tu ne veux pas l'entendre, alors je te le répète encore une fois : tu frappes à la mauvaise porte.

Arrivée à Flushing, Kat longea Roosevelt Avenue sans y penser, tant le décor lui était familier. Elle avait vécu plus longtemps à Manhattan et, en un sens, connaissait mieux l'Upper West Side, mais ce n'était pas pareil. Ici, elle était chez elle. Comme si une partie de son ADN s'était incrustée dans les bardeaux bleus, les maisons en bois aux murs blanc cassé, les trottoirs fissurés et les bouts de pelouse. Le jour de Thanksgiving, elle se revoyait toujours chez tonton Tommy et tata Eileen, à la « table des petits » : une table de ping-pong recouverte d'un grand drap en guise de nappe. C'est papa et personne d'autre qui découpait la dinde. Tonton Tommy servait à boire. Il voulait que les enfants goûtent au vin. Il commençait par une cuillerée dans le verre de Sprite, puis augmentait la dose au fil des ans, jusqu'à ce qu'on soit en âge de quitter la table de ping-pong et de boire son premier verre de vin. Tonton Tommy avait pris sa retraite après avoir travaillé trente-six ans comme dépanneur dans l'électroménager ; lui et tata Eileen étaient partis s'installer en Floride. Leur ancienne maison était occupée maintenant par une famille coréenne qui avait abattu le mur du fond, ajouté une extension et un revêtement extérieur en alu parce que, du temps de tonton Tommy et de tata Eileen, la peinture de la façade s'écaillait comme si la maison avait des pellicules.

Dans sa rue, les habitations étaient déjà agglutinées les unes contre les autres, mais avec tous ces agrandissements, c'était encore pire. Les toits étaient hérissés d'antennes râteaux, bien que la plupart des gens soient branchés sur le câble ou le satellite. Dans les jardinets minuscules se dressait une statue de la Vierge :

quelquefois en pierre, le plus souvent en plastique. De temps à autre, on tombait sur une maison qui avait été rasée au profit d'une villa cossue en brique délavée et aux fenêtres en ogive, et qui faisait penser à un obèse engoncé dans un fauteuil trop petit.

Kat était presque arrivée quand son portable se mit à vibrer. C'était un texto de Chaz :

Relevé numéro plaque sur vidéo station-service.

Elle tapa rapidement :

Et ça donne quoi ?

Lincoln Town Car noire au nom de James Isherwood, Islip, New York. Honnête citoyen. Pas de casier.

Elle n'était pas surprise. Sans doute un innocent chauffeur de limousine engagé par son nouvel amoureux. Raison de plus pour faire une croix sur Dana et Jeff.

La porte de derrière était ouverte, comme toujours. Kat trouva sa mère assise à la table de cuisine avec Tessie. Il y avait des bons de réduction étalés sur la table, ainsi qu'un paquet de cartes à jouer. Le cendrier débordait de mégots tachés de rouge à lèvres. Les cinq chaises autour de la table dataient de son enfance. Celle de son père était pourvue d'accoudoirs tel un trône. Kat s'asseyait généralement entre ses deux frères. Eux aussi avaient quitté le quartier. L'aîné, Jimmy, vivait avec sa femme et leurs trois gosses dans une villa tape-à-l'œil de Long Island et travaillait dans une salle bondée de courtiers en obligations. Son plus jeune frère, Farrell, était parti étudier à l'UCLA et était resté là-bas. Il était censé réaliser des films documentaires et écrire des scénarios qui finissaient tous dans un tiroir.

— Deux jours de suite, lança maman. C'est un record mondial, et olympique par-dessus le marché.

— Arrête, la réprimanda Tessie. Ça fait plaisir de la voir ici.

La mère de Kat agita la main pour la faire taire. Tessie embrassa Kat sur la joue.

— Il faut que je me sauve. Brian est là, et je lui fais toujours mon fameux sandwich au thon quand il vient me voir.

Kat connaissait le secret du sandwich au thon de Tessie. Les chips. Elle les émiettait sur le thon. Elles ajoutaient du goût et du croustillant, à défaut de valeur nutritionnelle diététique.

Lorsqu'elles furent seules, sa mère demanda :

— Tu veux un café ?

Elle désigna sa vieille cafetière électrique à côté d'une boîte de Folgers. Kat lui avait offert une machine à café Cuisinart pour Noël, mais sa mère avait décrété que le goût ne lui plaisait pas. En d'autres termes, c'était trop bon pour elle. Elle était comme ça, la mère de Kat. Si on lui achetait une bouteille de vin à vingt dollars, elle préférait celle qui n'en valait que six. Si on lui offrait un parfum de marque, elle préférait l'imitation dénichée au drugstore. Elle s'habillait chez Marshalls ou chez T.J. Maxx, et encore, au rayon soldes. Parce qu'elle était économe. Et pour d'autres raisons, bien plus parlantes.

— Ça va, répondit Kat.

— Je te prépare un sandwich ? Il ne sera pas aussi bon que le sandwich au thon de Tessie, mais j'ai des filets de dinde de chez Mel.

— Ce sera parfait.

— Pain blanc et mayonnaise, comme tu aimes ?

Kat n'aimait que le pain sept céréales, mais ce n'était pas trop le genre de la maison.

La mère de Kat prit son temps pour se lever, en s'appuyant ostensiblement sur la table et le dossier de sa chaise. Elle attendit, en vain, un commentaire de la part de sa fille. Dans le frigo – un vieux Kenmore pour lequel tonton Tommy leur avait obtenu une ristourne –, elle prit la dinde et la mayo.

Kat hésita, ne sachant comment aborder le sujet, puis se jeta à l'eau.

— Quand papa disparaissait, où allait-il ?

Le dos tourné, sa mère était en train de fouiller dans le tiroir à pain. Kat guetta sa réaction. Elle marqua un imperceptible temps d'arrêt, mais ce fut tout.

— Je vais faire griller le pain, déclara-t-elle. C'est meilleur grillé.

Kat attendait.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Ton père ne disparaissait jamais.

— Si.

— Tu parles de ses virées avec les garçons ? Quand ils partaient chasser dans les Catskills. Tu te souviens de Jack Kiley ? Un type adorable. Il avait une cabane, un genre de pavillon. Ton père aimait aller là-bas.

— Dans mon souvenir, il n'y est allé qu'une fois. Pourtant, il se volatilisait souvent.

— Tu n'en rajoutes pas, là ?

La mère de Kat arqua un sourcil.

— Disparaissait, se volatilisait. À t'entendre, on a l'impression que ton père était magicien.

— Où allait-il ?

— Je te l'ai dit. Tu ne m'écoutes pas ou quoi ?

— Dans la cabane de Jack Kiley ?

— Des fois, oui.

La voix de sa mère trahissait son malaise.

— Il est aussi allé à la pêche avec tonton Tommy. Je ne sais plus où. Et il y a eu ces week-ends de golf avec les gars du boulot. Voilà où il allait. Il partait avec ses copains.

— Je ne crois pas qu'il t'ait jamais emmenée avec lui.

— Mais bien sûr que si.

— Où ça ?

— Qu'est-ce que ça change maintenant ? Ton père avait besoin de se détendre avec des amis. Chasse, golf, pêche... comme tous les

hommes, quoi.

La mère de Kat était en train d'étaler la mayonnaise avec assez de force pour décaper le plan de travail.

— Où allait-il, maman ?

— Je viens de te le dire ! cria celle-ci, laissant tomber le couteau. Zut, regarde ce que tu me fais faire.

Kat voulut se lever pour ramasser le couteau.

— Reste où tu es, jeune fille. Je m'en occupe.

La mère de Kat récupéra le couteau, le jeta dans l'évier, en prit un autre. Cinq verres vintage de chez McDonald's, année 1977, s'alignaient sur le rebord de fenêtre : Grimace, Ronald McDonald, Mayor McCheese, Big Mac et Captain Crook. Le sixième – Hamburglar –, Farrell l'avait cassé en lançant un Frisbee quand il avait sept ans. Des années plus tard, il en avait racheté un pour sa mère sur eBay, mais elle refusait de le ranger avec les autres.

— Maman ?

— Quoi ?

La mère de Kat avait repris la préparation du sandwich de sa fille.

— Pourquoi toutes ces questions, hein ? Ton père, que Dieu ait son âme, est mort il y a bientôt vingt ans. À quoi ça te servirait de savoir où il allait ?

— Je veux connaître la vérité.

— Pour quoi faire ? À quoi bon déterrer ça maintenant, alors que le monstre qui l'a assassiné vient enfin de mourir ? Oublie tout ça. C'est fini.

— Est-ce qu'il travaillait pour Cozone ?

— Quoi ?

— Papa était-il un ripou ?

Pour quelqu'un qui avait besoin d'aide pour se lever, la mère de Kat réagit avec une rapidité étourdissante.

— Comment oses-tu ?

Elle fit volte-face et, sans la moindre hésitation, gifla Kat à la volée. Le bruit de la claque résonna dans le silence de la cuisine. Kat sentit les larmes lui monter aux yeux, mais elle ne broncha pas, ne porta même pas la main à sa joue rougie.

Le visage de sa mère se décomposa.

— Excuse-moi, je ne voulais pas...

— Est-ce qu'il travaillait pour Cozone ?

— Arrête, s'il te plaît.

— Est-ce ainsi qu'il s'est payé cet appartement à Manhattan ?

— Quoi ? Mais non, pas du tout. Il a fait une affaire, rappelle-toi. Il a sauvé la vie d'un homme.

— Quel homme ?

— Comment ça, quel homme ?

— Qui était-ce ? Comment s'appelait-il ?

— Tu crois que je m'en souviens ?

— Je sais que papa a fait du bon boulot en tant que flic, mais je ne me rappelle pas qu'il ait sauvé la vie d'un magnat de l'immobilier. Pourquoi avons-nous pris ses explications pour de l'argent comptant ? Pourquoi n'avons-nous pas posé de questions ?

— Posé des questions ? répéta la mère de Kat.

Elle renoua les cordons de son tablier, tirant sur les extrémités d'un geste un peu trop brusque.

— Tu veux dire, comme tu le fais là ? Comme un interrogatoire ? Comme si ton père était un menteur ? Tu lui aurais fait ça... à ton père ? Le traiter de menteur sous son propre toit ?

— Il ne s'agit pas de ça, protesta Kat faiblement.

— De quoi s'agit-il, alors ? Tout le monde exagère, Kat. Tu le sais bien. Surtout les hommes. D'accord, ton père n'a peut-être pas sauvé la vie à ce type. Il a peut-être arrêté le voleur qui l'avait cambriolé ou fait sauter une contravention. Je ne sais pas. Ton père disait lui avoir sauvé la vie. Je n'ai pas mis sa parole en doute. Tiens,

le mari de Tessie, Ed. Il boitait, tu te rappelles ? Il clamait partout que c'était la conséquence d'un éclat d'obus qu'il avait reçu pendant la guerre. Sauf qu'il avait été employé aux écritures à cause de sa mauvaise vue. En fait, il s'était blessé à la jambe en tombant dans un escalier de métro à seize ans. Tu crois que Tessie le traitait de menteur chaque fois qu'il racontait cette histoire ?

La mère de Kat apporta le sandwich à table. Elle commença à le découper en diagonale – c'était ainsi que son frère le préférait –, mais Kat, avec son esprit de contradiction, insistait pour que les sandwiches soient divisés en deux rectangles. Sa mère s'en souvint et, redressant le couteau, le coupa en deux moitiés parfaitement égales dans le sens de la longueur.

— Tu n'as jamais été mariée, fit-elle tout bas. Tu ne peux pas savoir.

— Savoir quoi ?

— On a chacun ses démons. Mais les hommes, c'est pire. On leur serine que ce sont eux, les maîtres... les plus grands, les plus forts, qu'ils doivent gagner de l'argent et mener une vie de pacha. Sauf que ça ne se passe pas comme ça. Prends les hommes d'ici. Ils travaillent trop. Quand ils rentrent chez eux, ça braille de tous les côtés, ça réclame ceci ou cela. Il y a toujours un truc à réparer. Et ils sont en retard pour payer les traites de la maison. Nous, les femmes, on a l'habitude. La vie, ça comporte un certain nombre de corvées. On nous apprend à ne pas espérer et à ne pas désirer trop de choses. Mais les hommes ne comprennent pas ça.

— Où allait-il, maman ?

Sa mère ferma les yeux.

— Mange ton sandwich.

— Est-ce qu'il rendait des services à Cozone ?

— Peut-être.

Puis :

— Je ne crois pas.

Kat sortit une chaise pour sa mère qui s'effondra comme si on lui avait assené un coup sous les genoux.

— Que faisait-il ? demanda Kat.

— Tu te souviens de Gary ?

— Le mari de Flo.

— C'est ça. Il jouait aux courses. Et il perdait tout l'argent qu'ils avaient. Flo en pleurait pendant des heures. Ton oncle Tommy, lui, buvait trop. Il rentrait chez lui tous les soirs, mais rarement avant onze heures. Il s'arrêtait au pub boire un petit coup, et ça s'éternisait. Les hommes ont tous besoin de quelque chose. Il y en a qui boivent. Qui jouent. D'autre encore vont aux putes. Ceux des femmes les plus chanceuses vont à l'église, même s'ils les assomment avec leur prêchi-prêcha. Le problème, c'est que la vraie vie ne leur suffit pas. Tu sais ce que disait mon père, ton papy ?

Kat secoua la tête.

— « Si un homme avait assez à manger, il se ferait pousser une seconde bouche. » Enfin, c'était plus obscène que ça, mais je ne le répéterai pas.

Kat prit la main de sa mère. Cela ne lui était pas arrivé depuis belle lurette.

— Et papa ?

— Tu as toujours cru que c'était ton père qui rêvait d'une autre vie pour toi. En fait, c'était moi. Je ne voulais pas que tu moisisses ici.

— Tu étais si malheureuse que ça ?

— Non. C'était ma vie. C'est tout ce que j'ai.

— Je ne comprends pas.

Sa mère pressa la main de Kat.

— Ne m'oblige pas à affronter ce qui peut être évité. C'est fini. Tu ne changeras pas le passé. Mais vois-tu, tu peux le façonner dans tes souvenirs. C'est à moi de choisir ceux que je préfère conserver, pas à toi.

Kat s'efforça de parler avec douceur :

— Ça ressemble peut-être à des souvenirs, maman, mais ce ne sont que des illusions.

— Où est la différence ?

Sa mère sourit.

— Toi aussi, tu as vécu ici, Kat.

Kat se redressa sur sa chaise.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu n'étais qu'une gamine, mais une gamine intelligente, très mûre pour ton âge. Tu aimais ton père inconditionnellement, et, pourtant, tu le voyais s'absenter. Tu n'étais pas dupe de mes sourires et de toutes ces fadaises quand il rentrait à la maison. Mais tu te voilais la face, pas vrai ?

— Plus maintenant.

Kat tendit à nouveau la main.

— S'il te plaît, dis-moi où il allait.

— Je n'en sais rien, vraiment.

— Mais tu en sais plus que ce que tu veux bien me raconter.

— Ton père était un homme bon. Il s'est occupé de toi et de tes frères. Il vous a enseigné ce qui était bien et ce qui était mal. Il a travaillé dur pour que vous puissiez tous faire de longues études.

— Tu l'aimais ? demanda Kat.

Sa mère s'affaira : elle alla rincer une tasse dans l'évier, ranger la mayonnaise dans le frigo.

— Il était très beau garçon quand je l'ai rencontré. Toutes les filles voulaient sortir avec lui.

Son regard se fit lointain.

— Moi non plus, je n'étais pas vilaine à l'époque.

— Et ça continue.

Sa mère ne releva pas.

— Est-ce que tu l'aimais ?

— Du mieux que je pouvais, répondit-elle, clignant des yeux pour se ressaisir. Mais ce n'était jamais assez.

Kat reprit le chemin de la ligne 7 du métro. C'était l'heure de la sortie des classes. Elle croisa des gamins chargés de volumineux sacs à dos, le nez sur leurs smartphones. Alors qu'elle passait devant chez Tessie, son propre téléphone sonna. C'était Chaz.

— Tu as reçu mon texto ?

— Au sujet de la plaque d'immatriculation ? Oui, je te remercie.

— On est dans l'impasse ?

— J'en ai bien peur.

— Il y a un truc qui me gêne dans cette histoire de plaque, ajouta Chaz.

Kat plissa les yeux au soleil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'immatriculation porte sur une Lincoln Town Car noire. Pas une limousine allongée. Tu t'y connais un peu ?

— Pas vraiment, non.

— Elles sont faites sur mesure. Tu prends une voiture normale, tu la vides complètement et tu la coupes en deux. Puis tu écarter les deux moitiés, tu l'habilles avec une carrosserie en préfabriqué et tu réaménages l'habitacle en installant un bar, une télé ou ce que tu veux.

En regardant passer les écoliers, Kat repensa à l'époque où elle avait leur âge ; la sortie des écoles donnait lieu à de joyeuses

cohues. Aujourd'hui, les yeux rivés sur leur téléphone, les enfants semblaient totalement repliés sur eux-mêmes.

— OK, répondit-elle. Et alors ?

— La carte grise de James Isherwood ne porte pas la mention « allongée ». Il peut s'agir d'un oubli qui n'aurait pas d'implication particulière, mais j'ai voulu en avoir le cœur net. La Lincoln n'est pas répertoriée comme véhicule avec chauffeur non plus. Là encore, il n'y a pas de quoi soupçonner quoi que ce soit. Si c'est un véhicule privé, la mention n'est pas nécessaire. Mais son ami ne s'appelle pas Isherwood, n'est-ce pas ?

— Exact, dit Kat.

— J'ai donc voulu en savoir plus et j'ai téléphoné chez Isherwood.

— Et ?

— Il n'était pas là. Je résume : Isherwood est domicilié à Islip, mais il bosse pour un groupe énergétique dont le siège est à Dallas. Il y va souvent et c'est là qu'il se trouve en ce moment. C'est pourquoi, il a laissé sa voiture dans un parking longue durée.

Kat sentit un souffle glacé dans son cou.

— On lui a volé sa plaque d'immatriculation.

— Bingo.

Les amateurs volent des voitures pour commettre leurs méfaits. Et ça leur complique la tâche. Un vol de voiture est immédiatement signalé à la police. Mais si on échange les plaques, surtout avec un véhicule immobilisé pour un certain temps, il se passera des jours, voire des semaines avant qu'on découvre la substitution. Et il est plus difficile de repérer une plaque qu'une voiture. Surtout si on est suffisamment futé pour la dérober sur un modèle similaire...

— Kat ? fit Chaz.

— Il nous faut un max d'infos sur Dana Phelps. Essayons de localiser son téléphone portable. Récupère ses derniers textos.

— Ce n'est pas notre juridiction. Ils vivent dans le Connecticut.

La porte de Tessie s'ouvrit, et elle sortit sur le perron.

— Je sais, opina Kat. Écoute-moi. Tu n'as qu'à expédier ça par mail au lieutenant Schwartz du commissariat de Greenwich. Je le contacterai plus tard.

Elle raccrocha, hésita à appeler Brandon, puis estima que c'était prématuré. Chaz avait raison : ce n'était pas leur affaire. Et Kat avait d'autres chats à fouetter. Elle allait refiler le bébé à Joe Schwartz, et qu'il se débrouille avec.

Tessie se dirigeait vers elle. Kat la revit en train de pleurer dans leur cuisine parce qu'elle était tombée de nouveau enceinte. Pourtant, Tessie était plutôt du genre à prendre sur elle. Elle avait eu huit gosses en douze ans, à une époque où le mari aurait bu l'eau du caniveau plutôt que de changer une couche. Ses enfants étaient éparpillés maintenant à travers tout le pays, comme dispersés par une main géante. Il y en avait qui ne tenaient pas en place. Et au moins un qui s'attardait encore à la maison. Tessie s'en fichait. Elle en avait terminé avec la maternité. Libre à eux de rester ou de partir. À l'occasion, elle préparait un sandwich au thon pour Brian, mais ce n'était pas grand-chose, dans le fond.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Ça va, répondit Kat.

Tessie semblait dubitative.

— Tu veux entrer une minute ?

— Avec plaisir, répondit Kat.

De toutes les amies de sa mère, Tessie avait toujours été sa préférée. Durant son enfance, malgré le chaos et l'épuisement, Tessie n'avait jamais manqué une occasion de bavarder avec elle. Kat avait craint de représenter un fardeau supplémentaire pour elle, jusqu'au jour où elle avait compris que Tessie aimait bien sa compagnie. Elle avait du mal à communiquer avec ses propres filles ; de son côté, Kat avait le même problème avec sa mère. D'aucuns auraient qualifié leur relation de privilégiée. Plus vraisemblablement, n'ayant aucun lien de parenté, elles se sentaient à l'aise l'une avec l'autre.

Tessie habitait une vieille maison à colombages, assez spacieuse, même si, du temps où ils s’y entassaient à dix, on avait l’impression que les murs allaient voler en éclats. Il y avait une barrière dans son allée. Tessie l’ouvrit, et Kat la suivit dans le petit potager qu’elle cultivait derrière la maison.

— Mauvaise année, dit Tessie en montrant ses plants de tomates. C’est la faute de ce réchauffement climatique qui sème la pagaille dans mes plantations.

Kat s’assit sur le banc.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci.

— Bon, alors, fit Tessie en ouvrant grand les bras. Raconte.

Kat s’exécuta.

— Le petit Willy Cozone, dit Tessie en hochant la tête lorsqu’elle eut terminé. Tu sais qu’il est d’ici, hein ? Il a grandi dans Farrington Street, à côté de la station de lavage auto.

Kat acquiesça.

— Mon frère aîné, Terry, était à l’école avec lui. Ce n’était pas un gamin bien épais, Cozone. Un jour, en neuvième, à Saint-Mary, il a vomi en classe. Toute la salle empestait. Les autres gosses ont commencé à se moquer de lui. Ils l’appelaient Boule puante. Très original. Et tu sais comment il a mis fin aux quolibets ?

— Non.

— En fracassant la tête d’un garçon avec un marteau. Juste avant d’entrer au collège.

Kat réprima une grimace.

— Ça ne figure pas dans son casier.

— L’affaire a été étouffée.

Kat se borna à hausser les sourcils.

— Quand Cozone était dans les parages, les animaux domestiques avaient tendance à disparaître. De temps en temps, on retrouvait

une patte ou autre chose dans les poubelles. Il était comme ça. Toute sa famille a été massacrée, tu le savais.

Tessie s'affairait dans le potager, vérifiait que les plants étaient bien attachés à leurs piquets.

— Tu sais quoi au juste, Tessie, à propos des absences de papa ?

Tessie inspecta une tomate sur la branche. Trop petite, trop verte.

— Ta mère faisait comme si de rien n'était. Même avec Flo et moi.

— Tu savais où il allait ?

— Pas précisément.

— Mais tu avais ton idée.

Tessie cessa de tripoter les tomates et se redressa.

— Je ne sais pas trop quoi en penser.

— À propos de quoi ?

— Ça ne me regardait pas. Et puis c'est du passé. Nous devrions respecter le choix de ta mère.

— Ça se défend, acquiesça Kat.

— Merci.

Tessie s'assit à côté d'elle.

— Tu sais, Kat, quand on est jeune, on pense avoir réponse à tout. On est de droite ou de gauche, et les autres en face ne sont qu'une bande d'imbéciles. Mais, en vieillissant, on commence à entrevoir les nuances de gris. Pour moi, maintenant, les imbéciles sont ceux qui se cramponnent à leurs certitudes. Ce n'est jamais aussi simple. Je ne dis pas que, le bien et le mal, ça n'existe pas. Je dis que mes solutions ne sont pas forcément les tiennes. Tu me parles de ta mère qui confondrait souvenirs et illusions. Mais elle a besoin de ces illusions pour continuer à vivre du mieux qu'elle peut. Toi, tu as besoin de réponses à tes questions.

Kat écoutait Tessie sans l'interrompre.

— Par ailleurs, il ne faudrait pas sous-estimer les dégâts, ajouta celle-ci.

— De quels dégâts tu parles ?

— Si je te raconte ce que je sais, ça va te faire mal. Très mal. Et je n'ai pas envie de te faire mal. Je t'aime.

Contrairement à Flo et même à la mère de Kat, Tessie n'était pas du genre à dramatiser. Sa mise en garde n'était donc pas à prendre à la légère.

— C'est bon, répondit Kat. Je suis capable d'encaisser.

— Je n'en doute pas. Surtout que, avec toutes les questions que tu te poses en permanence, toi aussi tu dois souffrir.

— Encore plus, si tu veux mon avis.

— Je veux bien te croire.

Tessie soupira profondément.

— Avant que je te les communique, il faut que tu saches que mes informations reposent sur des rumeurs. C'est un ami de Gary qui... Tu te souviens de Gary ?

— Le mari de Flo.

— C'est ça. Donc cet ami l'a dit à Gary qui en a parlé à Flo qui me l'a répété. Alors si ça se trouve, c'est du grand n'importe quoi.

— Mais toi qu'est-ce que tu penses ?

— Je pense que c'est vrai.

Tessie parut se raidir.

— Alors, fit Kat avec douceur, raconte-moi toute l'histoire.

— Ton père avait une maîtresse.

Kat cilla deux fois. Tessie l'avait prévenue : ça allait faire mal. Sauf qu'en cet instant, les mots semblaient ricocher à la surface de sa peau sans la pénétrer.

Tessie ne la quittait pas des yeux.

— Je te dirais bien qu'il n'y a pas de quoi en faire un plat – je suis sûre qu'un homme marié sur deux ici doit aller voir ailleurs de temps en temps –, mais dans son cas, c'était un peu différent.

Kat déglutit, essayant de reprendre ses esprits.

— C'est-à-dire ?

— Tu ne veux rien boire, tu es sûre ?

— Oui, Tessie, j'en suis sûre. En quoi le cas de mon père était-il différent ?

— Pour commencer, c'est une histoire qui a duré. Ton père passait pas mal de temps avec cette femme. La plupart des gars, c'était pour une nuit, une heure. Ils allaient dans une boîte de strip-tease ou flirtaient avec une fille du boulot. Mais là, ç'avait l'air sérieux. Du moins, d'après la rumeur.

— Maman savait ?

— Aucune idée, chérie.

Puis :

— Je pense que oui.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas quitté ?

Tessie sourit.

— Pour aller où, trésor ? Ta mère avait trois enfants à élever. Il était son mari, c'était lui qui faisait bouillir la marmite. Dans le temps, on n'avait pas trop le choix. Et puis, ta mère l'aimait. Et il l'aimait aussi.

— Tu rigoles ou quoi ?

Tessie secoua la tête.

— Tu es encore jeune. Tu t'imagines que, la vie, c'est tout blanc ou tout noir. Mon Ed aussi voyait d'autres femmes mais ça m'était égal. Plutôt elles que moi, je me disais. Avec tous ces marmots pendus à mes basques, toutes ces grossesses à répétition... j'étais contente qu'il me fiche la paix, pour ne rien te cacher. Mais, quand on est jeune, on ne pense pas à ces choses-là.

C'était donc ça. Son père avait une maîtresse. Les émotions déferlaient, mais grâce à sa pratique du yoga, et parce qu'elle devait rester concentrée, Kat les laissa la traverser sans réagir.

— Ce n'est pas tout, dit Tessie.

Kat leva les yeux sur elle.

— Il ne faut pas oublier où nous vivons. Qui nous sommes. Comment c'était, à l'époque.

— Je ne comprends pas.

— D'après ce que disait l'ami de Gary, la maîtresse de ton père était noire.

Kat cilla à nouveau.

— Noire ? Tu veux dire afro-américaine ?

Tessie acquiesça.

— D'après la rumeur – encore une fois, ce n'est qu'une rumeur, probablement alimentée par le racisme –, c'était une prostituée qu'il avait alpaguée un jour. C'est comme ça qu'ils se seraient connus. Moi, je n'y crois qu'à moitié...

Kat se sentait étourdie.

— Ma mère le savait ?

— En tout cas, je ne lui ai jamais dit.

Une pensée soudaine traversa l'esprit de Kat.

— C'est Flo qui lui en a parlé, n'est-ce pas ?

Tessie ne prit pas la peine de démentir. Un autre mystère s'éclaircissait enfin : la raison pour laquelle la mère de Kat et Flo ne s'étaient pas adressé la parole pendant un an. Flo lui avait révélé l'existence de la prostituée noire, et sa mère s'était aussitôt retranchée dans le déni.

Kat était triste, mais ce n'était pas le moment de pleurer sur son sort. Elle verrait ça plus tard. Pour l'instant, sa préoccupation première était de déterminer si tout ceci avait un quelconque rapport avec la mort de son père.

— Tu connais le nom de cette femme ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment.

Kat fronça les sourcils.

— Laisse tomber, chérie.

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Tessie évitait de la regarder.

— Gary a dit que dans la rue on l'appelait Chouchou.

— Chouchou ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais même pas si c'est vrai.

— Et son nom de famille ?

— Alors là, aucune idée.

Les coups pleuvaient sur Kat. Elle aurait voulu se rouler en boule pour se protéger, mais elle ne pouvait se permettre ce luxe.

— Sais-tu ce qu'elle est devenue après la mort de mon père ?

— Non.

— A-t-elle... ?

— Je ne sais rien d'autre, Kat. Je ne peux pas t'en dire plus.

Tessie retourna à ses plants de tomates.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Kat hésita.

— Je ne sais pas encore.

— Tu connais la vérité à présent. Parfois, ça suffit.

— Parfois, concéda Kat.

— Mais pas là ?

— C'est un peu ça.

— La vérité vaut peut-être mieux que le mensonge, déclara Tessie, mais elle ne soulage pas toujours.

Kat ne s'attendait pas à se sentir soulagée. Ni même plus heureuse. Elle voulait seulement...

Quoi au juste ?

Qu'avait-elle à y gagner ? Sa mère en souffrirait. Stagger, qui avait vraisemblablement agi par loyauté à l'égard de son père, risquait d'être accusé d'abus d'influence pour avoir empêché Monte Leborne de parler. Elle savait la vérité maintenant. Enfin, elle en savait suffisamment.

— Merci, Tessie.

— De quoi ?

— De me l'avoir dit.

— « Je t'en prie » serait un peu déplacé, vu les circonstances.

Tessie se pencha pour ramasser la bêche.

— Tu ne comptes pas t'arrêter là, n'est-ce pas, Kat ?

— Non.

— Même s'il va y avoir de la casse.

— Même si.

Hochant la tête, Tessie enfonça la bêche dans la terre meuble.

— Il se fait tard, Kat. Je crois qu'il est temps que tu rentres.

Elle prit pleinement conscience de ce qu'elle venait d'apprendre sur le trajet du retour.

Il était facile de se sentir furieuse, trahie, dégoûtée.

Son père avait été son héros. Bien sûr qu'il n'était pas parfait, mais tout de même, c'était l'homme qui grimpait tous les soirs à l'échelle pour accrocher la lune dans le ciel.

Parfois, elle imaginait que son père disparaissait pour sauver des vies ou accomplir quelque mission secrète... bref, pour une noble cause. Désormais, elle savait que, lors de ces fameuses absences – qui avaient longtemps traumatisé toute la famille –, il rejoignait une prostituée.

Oui, il était facile de se laisser aller à la colère, au dégoût, voire à la haine.

Mais, ainsi que Tessie l'avait prévenue, la vie est une variation de gris.

Son émotion dominante, c'était la tristesse. Elle était triste pour son père, tellement malheureux chez lui qu'il avait fini par mener une double vie. Triste pour sa mère, obligée elle aussi de vivre dans le mensonge, et triste peut-être parce que, au fond, la nouvelle ne l'avait pas choquée plus que ça. Peut-être qu'inconsciemment, Kat avait soupçonné ce genre de réalité sordide. Peut-être que ça expliquait ses rapports tendus avec sa mère : une conviction stupide, irraisonnée, que sa mère ne faisait pas assez d'efforts pour rendre son mari heureux, qu'il partirait et ne reviendrait pas, et que ce serait sa faute.

Et cette Chouchou, ou quel que soit son nom, l'avait-elle rendu heureux ? Sa vie conjugale avait été dépourvue de passion. Il y avait eu une forme de respect, d'entraide, de partenariat... mais admettons que son père ait trouvé l'amour avec l'autre, la femme cachée ? Que fallait-il en penser ? Devrait-elle se sentir furieuse et trahie, ou bien se réjouir que son père ait trouvé le bonheur auprès de quelqu'un d'autre ?

Elle avait envie de rentrer chez elle pour se coucher et pleurer.

La rame émergea du tunnel, et son portable se remit à fonctionner. Il y avait eu trois appels en absence, tous les trois de Chaz. Kat le rappela sur son mobile.

— Quoi de neuf ?

— Tu as une voix d'outre-tombe.

— J'ai eu une rude journée.

— Et ça ne va pas s'arranger.

— Comment ça ?

— J'ai découvert un truc à propos de ce compte en Suisse. À mon avis, ça va t'intéresser.

Titus en avait eu assez du milieu de la prostitution.

Ce monde devenait dangereux, rempli d'écueils, mais aussi source d'ennui. Dès qu'on réussissait quelque part, le moindre abruti aux penchants ultraviolents voulait sa part du gâteau. La mafia débarquait. Les fainéants voyaient ça comme de l'argent facile : on abuse d'une fille désespérée, on la met sur le trottoir, on ramasse les gains. Internet, qui avait réduit tant d'intermédiaires au chômage, avait également rogné sur le rôle du proxénète. Les putes proposaient maintenant leurs services en ligne, et les petits macs se faisaient avaler par les gros consolidateurs comme la quincaillerie de papa par une grande chaîne de bricolage.

La prostitution n'était plus un business rentable. Les risques l'emportaient sur les bénéfices.

Mais comme dans n'importe quelle industrie, dès qu'un secteur devient obsolète, les entrepreneurs les plus dynamiques trouvent de nouveaux débouchés. La technologie avait peut-être supplanté le trottoir, mais elle avait ouvert des perspectives sur le Net. Pendant un temps, Titus avait rejoint les rangs de ces consolidateurs, mais c'était trop abstrait, trop routinier : passer son temps devant un ordinateur à prendre des rendez-vous et à effectuer des transactions. Il avait donc changé son fusil d'épaule au profit d'arnaques sur Internet avec des commanditaires au Nigeria. Non, il ne s'agissait pas de mails bidon – faciles à repérer – pour aider quelqu'un qui devait de l'argent ou qui voulait en donner. Le domaine de Titus, c'était la séduction... l'amour, le sexe et l'interaction entre les deux. Son meilleur « coup » avait été de se

faire passer pour un soldat envoyé en Irak ou en Afghanistan. Il créait de fausses identités pour ses soldats sur des réseaux sociaux et courtisait les femmes rencontrées sur le Net. Au bout d'un moment, il demandait de l'aide « à contrecœur » pour acheter un ordinateur portable ou un billet d'avion afin qu'ils puissent se voir en vrai, ou alors il avait besoin d'argent pour sa rééducation suite à une blessure de guerre. Lorsqu'il lui fallait rapidement du cash, et vite, il jouait au soldat mobilisé qui voulait vendre un véhicule pour pas cher ; aux acheteurs potentiels, il expédiait de fausses cartes grises et leur faisait virer de l'argent sur le compte d'un tiers.

Mais ces escroqueries n'étaient pas dénuées d'inconvénients. D'abord, ça rapportait peu et demandait beaucoup d'efforts. Les gens étaient bêtes, certes, mais ils se méfiaient de plus en plus. Ensuite, comme pour tout ce qui était profitable, trop d'amateurs en avaient entendu parler et s'étaient engouffrés dans le créneau. Le service de renseignements des armées ne plaisantait pas avec ces choses-là. Pour ses associés en Afrique de l'Ouest, ce n'était pas bien grave, mais, pour Titus, cela risquait fort de le devenir.

Qui plus est, c'était encore une fois réservé aux petits joueurs. Comme tous les hommes d'affaires, Titus cherchait à élargir son champ d'action. Les arnaques sur le Net avaient représenté un progrès par rapport à ses activités de mac, mais jusqu'à quel point ? Il avait besoin d'un nouveau challenge... quelque chose de plus gros, plus rapide, plus rentable et totalement sûr.

Titus avait investi presque toutes ses économies pour monter son entreprise. Et ça en valait la peine.

Clem Sison, le nouveau chauffeur, entra dans la maison. Il portait le costume noir de Claude.

— Vous me trouvez comment ?

La veste pendait un peu aux épaules, mais tant pis.

— Tu as bien compris ce qu'on attend de toi ?

— Oui.

— Tu suis le plan à la lettre, dit Titus. Est-ce clair ?

- Tout à fait. Je la ramène directement ici.
- OK, va la chercher maintenant.

Chaz ayant terminé son service, Kat le rejoignit chez lui, dans le luxueux immeuble Lock-Horne au croisement de Park Avenue et de la 52^e Rue. Elle était déjà venue ici, à une fête de bureau, deux ans plus tôt, quand Stacy sortait avec le play-boy propriétaire des lieux. Le play-boy en question, qui se nommait Wilson, Windsor ou quelque chose de tout aussi prout-prout, était riche, beau et brillant ; à en croire la rumeur, il avait déraillé façon Howard Hughes et vivait maintenant en reclus. Récemment, plusieurs étages jusque-là occupés par des bureaux avaient été convertis en logements.

C'était là qu'habitait Chaz Faircloth. Morale de l'histoire : être l'héritier d'une grande fortune avait ses avantages.

Quand Chaz lui ouvrit la porte, sa chemise blanche largement déboutonnée révélait un torse plus lisse que des fesses de bébé. Il sourit, montrant ses dents parfaites.

— Entre.

Kat regarda autour d'elle.

— Pour une surprise...

— Comment ?

Elle s'attendait à trouver un antre de célibataire ou bien une garçonnière ; or l'appartement était tout en bois sombre, antiquités, tentures et tapis d'Orient. L'ensemble respirait le luxe discret et le bon goût.

— Ton intérieur, dit-elle.

— Tu aimes ?

— Beaucoup.

— Je sais. C'est ma mère qui l'a aménagé avec des meubles de famille. Je voulais changer pour que ça me corresponde mieux, mais je me suis aperçu que les nanas adoraient ce genre de déco. Ça fait mec raffiné.

Autant pour la surprise.

Passant derrière le bar, Chaz prit une bouteille de Macallan vingt-cinq ans d'âge. Kat écarquilla les yeux.

— Tu bois du whisky ? demanda-t-il.

Elle se retint de se lécher les babines.

— Je crois que le moment est mal choisi.

— Kat ?

— Ouais ?

— Tu mates cette bouteille comme moi un décolleté pigeonnant.

Elle fronça les sourcils.

— Pigeonnant ?

Nouveau sourire étincelant.

— Tu as déjà goûté à un vingt-cinq ans d'âge ?

— À un vingt et un, une fois.

— Et ?

— J'étais prête à le demander en mariage.

Chaz attrapa deux verres à whisky.

— Il faut compter à peu près huit cents dollars la bouteille.

Il remplit à moitié les deux verres, lui en tendit un. Kat le prit et le tint dans ses mains comme si c'était un oisillon.

— À la tienne.

Elle but une gorgée. Ses yeux se fermèrent. Pouvait-on boire ça en gardant les yeux ouverts ?

— Alors ? demanda-t-il.

— Je serais capable de te buter juste pour pouvoir partir avec la bouteille.

Chaz rit.

— Bon, je t'explique ce que j'ai découvert.

Kat faillit secouer la tête, lui répondre que ça pouvait attendre. Elle n'avait pas envie d'entendre parler d'un compte en Suisse. Dire qu'elle avait vécu tout ce temps sans se rendre compte du drame qui se jouait dans sa propre famille... de l'inextricable écheveau de mensonges, de rêves brisés, de souffrances et d'illusions. Elle aurait voulu se lover dans le canapé en cuir, siroter ce nectar des dieux et se laisser glisser dans le merveilleux oubli.

— Kat ?

— Je t'écoute.

— Que se passe-t-il entre toi et le capitaine Stagger ?

— Ne te mêle pas de ça, Chaz.

— Tu comptes revenir bientôt ?

— Je ne sais pas. Ça n'a aucune importance.

— Tu es sûre ?

— Certaine.

Il était temps de changer de sujet.

— Je croyais que tu voulais me voir à propos de ce compte numéroté en Suisse.

— En effet.

— Alors ?

Chaz posa son verre.

— J'ai fait ce que tu m'as demandé. J'ai joint ton contact au ministère. Pour lui dire de mettre ce compte sur leur liste de surveillance. La liste est longue comme un jour sans pain, soit dit en passant. À mon avis, le fisc s'intéresse de près aux comptes secrets, et les Suisses se rebiffent. Mais, avec toutes ces affaires de terrorisme, ils n'ont pas dû avoir le temps d'y jeter un œil.

— Sur quoi ?

— Tu dis que c'est un nouveau compte ?

— Oui. Normalement, Dana Phelps vient juste de l'ouvrir.

— Quand exactement ?

— Si j'ai bien compris, il y a deux jours, quand elle a viré de l'argent dessus.

— Impossible, rétorqua Chaz.

— Pourquoi ?

— Parce que quelqu'un a déjà émis un rapport d'activité suspecte à son sujet.

Kat reposa son verre.

— Quand ça ?

— Il y a une semaine.

— Tu sais ce qu'il y a dans ce rapport ?

— Un habitant du Massachusetts a transféré plus de trois cent mille dollars sur le même compte.

Chaz ouvrit l'ordinateur portable posé sur la table basse et se mit à pianoter.

— Tu as le nom de la personne qui a effectué ce transfert ? demanda Kat.

— Non, il ne figure pas dans le rapport.

— Et qui l'a rédigé, ce RAS ?

— Un dénommé Asghar Chuback. Il travaille dans un cabinet de conseil financier qui s'appelle Parsons, Chuback, Mitnick et Bushwell, Titres et Investissements. C'est à Northampton, dans le Massachusetts.

Chaz fit pivoter l'ordinateur vers Kat. La page d'accueil de Parsons, Chuback, Mitnick et Bushwell était l'équivalent numérique de papier ivoire au logo gravé en relief – luxueux, sophistiqué, haut de gamme –, le genre d'en-tête qui recommande aux portefeuilles de moins de huit chiffres de s'abstenir.

— Tu en as parlé au lieutenant Schwartz ? fit Kat.

— Pas encore. Franchement, il n'a pas eu l'air impressionné par cette histoire de plaque volée.

Il y avait des liens sur le site : gestion de patrimoine, services institutionnels, investissements mondiaux. Et il était beaucoup question de discrétion et de confidentialité.

— On n'arrivera jamais à les faire parler, dit Kat.

— Je pensais ça, moi aussi, mais j'ai appelé quand même. Il est OK. Je t'ai pris un rendez-vous.

— Avec Chuback ?

— Ouai.

— Pour quand ?

— Dans la soirée. Sa secrétaire m'a dit qu'il travaillait sur les marchés étrangers et qu'il serait à son bureau toute la nuit. Bizarrement, il avait très envie de parler. En voiture, on en a pour trois heures.

Chaz referma l'ordinateur d'un coup sec et se leva.

— Je vais conduire.

Kat n'y tenait pas. Elle avait confiance en lui, ce n'était pas le problème, mais il ne savait pas tout, et surtout pas son histoire avec Jeff-Ron. Elle n'avait pas envie que tout le commissariat soit au courant. Et puis, même si leurs rapports s'étaient considérablement améliorés, trois heures en voiture avec Chaz – six, aller et retour –, c'était au-dessus de ses forces.

— J'irai toute seule, répondit-elle. Toi, reste ici au cas où il y aurait du nouveau.

Elle pensait qu'il allait protester. Il n'en fit rien.

— OK, mais tu iras plus vite avec ma voiture. Allez, viens. Le garage est juste derrière.

Martha Paquet porta sa valise jusqu'à la porte. La valise était vieille : en ce temps-là, on ne connaissait pas encore les roulettes, ou alors Harold avait déjà été trop radin. Il avait horreur de voyager, à l'exception de ses « virées à Vegas » avec ses copains de beuverie deux fois par an... le genre d'escapade qui lui valait des clins d'œil

entendus et des ricanements à leur retour. Pour ses déplacements, il utilisait un élégant sac de voyage Tumi – réservé à son usage personnel, disait-il – qu’il avait emporté, avec à peu près tout ce qui avait de la valeur dans l’appartement, avant même que le divorce ne soit prononcé. Harold n’avait pas attendu de passer devant le juge. Il avait loué un camion, vidé l’appartement et déclaré :

« Tu peux toujours courir pour récupérer ça, salope. »

Mais tout cela, c’était du passé.

Martha regarda par la fenêtre.

— C’est de la folie, dit-elle à sa sœur, Sandi.

— On ne vit qu’une fois.

Sandi posa son bras sur les épaules de Martha.

— Et tu le mérites. Maman et papa auraient été très contents pour toi.

Martha haussa un sourcil.

— Ça, ça m’étonnerait.

Ses parents avaient été profondément religieux. Après des années de maltraitance entre les mains d’Harold – inutile de revenir là-dessus –, elle était retournée vivre chez ses parents pour aider son père à prendre soin de sa femme, atteinte d’un mal incurable. Mais par un de ces caprices du destin, papa, le bien portant, avait succombé à une crise cardiaque six ans plus tôt. La mère de Martha était finalement décédée l’année dernière. Persuadée qu’elle irait rejoindre son mari au paradis – elle avait hâte, disait-elle –, elle n’en avait pas moins lutté et enduré des traitements douloureux pour rester le plus longtemps possible dans ce bas monde.

Martha l’avait accompagnée jusqu’à la fin. Il était hors de question de l’envoyer à l’hôpital ou même d’engager une garde-malade. Sa mère ne voulait pas en entendre parler, et Martha, qui lui vouait un amour sans bornes, ne l’aurait jamais suggéré.

— Tu n’as que trop longtemps mis ta vie entre parenthèses, lui rappela Sandi. Il est temps que tu profites un peu de ses bons côtés.

Elle avait bien essayé après son divorce, mais échaudée par son histoire avec Harold, sans parler de la maladie de sa mère, elle ne s'était pas senti le courage d'entamer une relation avec un homme. Ce n'était pas bien grave. Martha ne se plaignait jamais. Elle était contente de son sort et n'en demandait pas plus à l'existence. Ce qui ne l'empêchait pas de rêver.

— Une seule personne suffit pour changer ta vie, déclara Sandi : toi.

— C'est sûr.

— Tu ne peux pas commencer un nouveau chapitre si tu persistes à relire constamment le dernier.

Sandi voulait bien faire, avec ses aphorismes. Elle les postait tous les vendredis sur sa page Facebook, accompagnés de photos de fleurs ou de flamboyants couchers de soleil. Elle appelait ça « Les dictons de Sandi », bien qu'ils ne soient pas de son cru.

Une limousine noire s'arrêta devant la maison. Martha sentit sa gorge se nouer.

— Oh, Martha, cette voiture est trop belle ! piailla Sandi.

Pétrifiée, Martha regarda le chauffeur descendre et se diriger vers la porte. Le mois dernier, poussée par Sandi, elle s'était inscrite sur un site de rencontres en ligne. À sa grande surprise, elle avait très vite noué une relation épistolaire avec un homme merveilleux du nom de Michael Craig. C'était fou, quand elle y repensait. Dire qu'elle trouvait le principe même ridicule... tous ces petits jeunes scotchés devant leurs écrans, incapables de communiquer en direct, etc., etc.

Comment en était-elle arrivée là ?

À dire vrai, le flirt en ligne avait ses avantages. On n'avait pas à se soucier de son apparence (autrement que sur les photos). On pouvait avoir les cheveux en bataille, le maquillage qui coulait, un truc coincé entre les dents, cela n'avait aucune espèce d'importance. Du coup, on était plus relax. On ne lisait pas non plus la déception sur le visage du prétendant. Et si ça ne marchait pas, on n'avait pas

à craindre de le croiser chez l'épicier du coin ou au centre commercial.

On se sentait en sécurité.

Qu'est-ce qu'on risquait, après tout ?

Martha réprima un sourire. La température était montée entre eux – inutile d'entrer dans le détail –, jusqu'à ce que Michael lui écrive dans son message instantané : *Si on laissait tomber tout ça pour se rencontrer ?*

Elle se souvint d'avoir rougi, face à l'ordinateur. Elle l'imaginait depuis si longtemps, cette intimité retrouvée avec l'homme de ses rêves. Après toutes ces années de peur et de solitude, enfin elle rencontrait quelqu'un... seulement, oserait-elle franchir le pas ? Elle fit part de ses craintes à Michael. Elle ne voulait pas perdre ce qu'il y avait entre eux, mais comme il avait répondu avec sa spontanéité coutumière : et qu'y avait-il, au juste ?

Au fond, rien. Un rideau de fumée. Et si, une fois face à face, l'alchimie opérait comme sur Internet...

Oui, mais si ça ne fonctionnait pas ? Si, comme elle s'y attendait, il la voyait telle qu'elle était : une nullité ?

Martha avait besoin de temps. Elle lui demanda d'être patient. Il voulait bien patienter, répondit-il, mais, une relation, ça ne pouvait pas faire du surplace. Ça évoluait ou ça s'étiolait. Elle sentit qu'il s'éloignait peu à peu. Normal, Michael était un homme. Il avait des désirs et des exigences, tout comme elle.

Curieusement, Martha était allée sur la page Facebook de sa sœur et, là, elle était tombée sur cet aphorisme, sur fond de vagues se brisant sur la grève : « *Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je regrette ce que je n'ai pas fait quand j'en avais l'occasion.* »

La citation n'était pas signée, mais elle toucha Martha au cœur. Elle avait eu raison depuis le début : une relation sur Internet n'est pas la réalité. Ça permet d'établir un contact. Mais, à force, ça finit par ressembler à un jeu de rôle.

Il y avait si peu à perdre et tellement à gagner.

En regardant le chauffeur approcher, Martha se sentait à la fois terrifiée et transportée. Il y avait une autre fichue maxime sur le mur de Sandi... selon laquelle il fallait prendre des risques et braver ses peurs au moins une fois par jour. Si c'était là le sens de la vie, Martha s'était débrouillée pour passer à côté de la sienne.

Elle n'avait jamais eu aussi peur. Elle ne s'était jamais sentie aussi vivante.

Sandi la serra dans ses bras.

— Je t'aime, souffla-t-elle.

— Moi aussi, je t'aime.

— Je te souhaite tout le bonheur du monde, tu m'entends ?

Martha hocha la tête ; elle craignait de fondre en larmes. Le chauffeur frappa à la porte. Son nom était Miles, dit-il en prenant sa valise.

— Par ici, madame.

Martha le suivit jusqu'à la voiture. Sandi l'accompagna. Il mit la valise dans le coffre, ouvrit la portière. Sandi l'étreignit à nouveau.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

— D'accord.

— Si tu n'es pas bien, si tu préfères rentrer...

— Je t'appellerai, Sandi. Promis.

— Mais non, tu ne m'appelleras pas parce que tu vas passer des moments merveilleux.

Sandi avait les larmes aux yeux.

— Tu le mérites. Tu mérites d'être heureuse.

Martha luttait pour ne pas pleurer.

— Allez, on se revoit dans deux jours.

Elle se glissa sur la banquette arrière. Le chauffeur ferma la portière, s'installa au volant et démarra pour la conduire vers sa nouvelle vie.

Chaz possédait une Ferrari 458 Italia d'un jaune qu'il qualifiait de jaune mouche.

Kat fronça les sourcils.

— Sur ce coup-là, je ne suis pas surprise.

— Je l'appelle Piège à Belettes, dit Chaz, lui tendant un porte-clés Superman.

— Surcompensation, ça conviendrait mieux.

— Comment ?

— Laisse tomber.

Trois heures plus tard, lorsque la voix féminine du GPS lui annonça : « Vous êtes arrivée », Kat crut à une erreur.

Elle vérifia l'adresse. C'était bien là, 909 Trumbull Road, Northampton, Massachusetts. Le siège, selon Internet et les pages jaunes, de Parsons, Chuback, Mitnick et Bushwell, Titres et Investissements.

Elle se gara entre une supérette et un salon de coiffure appelé Pam Coup'Tif. Elle s'attendait à trouver un immeuble de bureaux comme la tour Lock-Horne à l'échelle d'une petite ville, or ceci ressemblait plus à une antique pension victorienne, avec la porte rose saumon et du lierre grimpant sur un treillage blanc.

Une vieille dame en robe d'intérieur se balançait dans un fauteuil à bascule sous la véranda. Elle avait des varices aux jambes, aussi épaisses que les nœuds d'une corde.

— Vous désirez ? fit-elle.

— Je viens voir monsieur Chuback.

— Il est mort il y a quatorze ans.

Déconcertée, Kat marqua une pause.

— Asghar Chuback ?

— Ah bon, Chubby ! Vous avez dit « monsieur », alors j'ai pensé à son père. Pour moi, c'est juste mon Chubby.

Elle fit osciller son fauteuil pour se relever.

— Venez avec moi.

Kat regretta brièvement de ne pas avoir emmené Chaz en renfort. La vieille dame ouvrit la porte donnant accès au sous-sol. Kat pensa à son arme de service et répéta mentalement, comme cela lui arrivait souvent, le geste pour la dégainer.

— Chubby ?

— Quoi, m'man ? Je suis occupé.

— Il y a quelqu'un pour toi.

— Qui ?

La vieille dame regarda Kat. Qui répondit à sa place :

— Lieutenant Donovan, NYPD.

Un énorme bonhomme parut au pied des marches. Ses cheveux clairsemés étaient noués en une minuscule queue-de-cheval. Sa large figure était couverte de sueur. Il portait un bermuda avachi et un T-shirt avec l'inscription *Champion de twerk*.

— Ah... d'accord. Vous n'avez qu'à descendre.

La vieille dame demanda :

— Vous voulez un Orangina ?

— Ça va, répondit Kat, s'engageant dans l'escalier.

Chuback l'attendait en bas. Il s'essuya les paumes sur son T-shirt avant de lui tendre sa grosse paluche.

— Tout le monde m'appelle Chubby.

Il avait dans les trente, trente-cinq ans, la bedaine proéminente et des jambes pâles et massives, semblables à des piliers de marbre. Un Bluetooth dépassait de son oreille. Le sous-sol était tapissé de lambris, avec des portraits de clowns aux murs et de hauts classeurs à tiroirs. La partie bureau se composait de trois établis formant un U, avec un nombre impressionnant d'ordinateurs et d'écrans. Il y avait également deux grands fauteuils en cuir juchés sur des socles blancs ; leurs accoudoirs étaient incrustés de boutons multicolores.

— Vous êtes Asghar Chuback, dit Kat.

— Je préfère qu'on m'appelle Chubby.

— Associé principal chez Parsons, Chuback, Mitnick et Bushwell ?

— C'est ça.

Kat regarda autour d'elle.

— Et qui sont Parsons, Mitnick et Bushwell ?

— Trois gars avec qui j'ai joué au basket en quatrième. J'utilise leurs noms pour l'en-tête. Ça sonne bien, non ?

— Donc, le cabinet tout entier...

— C'est moi, ouais. Une petite seconde.

Il tapota le Bluetooth.

— Oui, Toby... Non, moi je ne vendrais pas tout de suite. Vous avez vu les matières premières en Finlande ? Là-dessus, vous pouvez me faire confiance. OK, je suis avec un autre client, là. Je vous rappelle.

— Alors, fit Kat, c'est votre maman, la secrétaire que mon collègue a eue au téléphone ?

— Non, c'est encore moi. J'ai un changeur de voix sur mon appareil. Je peux aussi être Parsons, Mitnick ou Bushwell, si un client souhaite avoir un second avis.

— Ce n'est pas frauduleux ?

— Je ne crois pas, et puis, vous savez, je fais gagner tellement de fric à mes clients qu'ils s'en fichent.

Chubby retira joysticks et consoles de jeux des deux fauteuils.

— Asseyez-vous.

Kat grimpa sur le socle.

— Ce fauteuil me rappelle quelque chose, mais quoi ?

— Ce sont les fauteuils du capitaine Kirk dans *Star Trek*. Des copies, malheureusement. Je n'ai pas pu acheter les originaux. Vous aimez ? En fait, je ne suis pas très *Star Trek*. J'étais plus branché *Battlestar Galactica*, mais ils sont drôlement confortables, vous ne trouvez pas ?

Kat ignore la question.

— Vous avez récemment émis un rapport d'activité suspecte concernant un certain compte en banque suisse, je me trompe ?

— Non, mais que faites-vous ici ?

— Pardon ?

— Vous êtes du NYPD, non ? Un RAS, ça relève du FinCEN. C'est du ressort du ministère des Finances, pas de la police municipale.

Kat posa les bras sur les accoudoirs, prenant garde de ne pas appuyer sur les boutons.

— J'ai découvert l'existence de ce compte dans le cadre d'une enquête en cours.

— De quelle façon ?

— C'est hors sujet.

— Dommage.

Se levant, Chuback descendit du socle.

— Je vous raccompagne.

— Nous n'avons pas fini, monsieur Chuback.

— Chubby, dit-il. Et je pense que si.

— Je pourrais dénoncer votre petite entreprise.

— Allez-y, ne vous gênez pas. Je suis déclaré comme conseiller financier travaillant avec une institution bancaire assurée auprès du

Fonds de garantie des dépôts. Je suis libre de m'appeler comme bon me semble. J'ai rédigé ce rapport parce que je respecte la loi et que j'ai eu des doutes, mais je ne peux pas trahir la confiance de mes clients sans motif impérieux.

— Quel genre de doutes ?

— Désolé, lieutenant Donovan. J'ai besoin de savoir ce que vous cherchez exactement, faute de quoi je vous demanderai de partir.

Kat hésita, mais le gros Chubby ne lui laissait pas vraiment le choix.

— Je suis sur une affaire qui concerne quelqu'un qui a viré une somme conséquente sur un compte numéroté en Suisse.

— Sur le même compte ? s'enquit Chuback.

— Oui.

Il se rassit et tambourina avec les doigts sur les boutons lumineux du capitaine Kirk.

— Hmm.

— Écoutez, comme vous l'avez fait remarquer, je ne travaille pas au ministère des Finances. Votre client peut bien frauder le fisc ou blanchir de l'argent, je m'en moque.

— Sur quoi enquêtez-vous, exactement ?

Kat décida d'aller droit au but. Peut-être que le choc l'inciterait à se montrer plus loquace.

— Sur la disparition d'une femme.

Chuback la considéra bouche bée.

— Vous êtes sérieuse ?

— Oui.

— Et vous pensez que mon client y est pour quelque chose ?

— Franchement, je n'en ai pas la moindre idée. Mais c'est ça, l'objet de mon enquête. Les irrégularités financières ne sont pas de mon ressort. En revanche, si vous cherchez à protéger un client susceptible d'être impliqué dans un éventuel enlèvement...

— Un enlèvement ? Vous êtes sérieuse ?

Kat se pencha en avant.

— S'il vous plaît, dites-moi ce que vous savez.

— Cette histoire n'a ni queue ni tête.

Chuback désigna le plafond.

— J'ai des caméras de surveillance un peu partout ici. Elles enregistrent tout ce que nous disons. Je veux votre parole – dans la limite de ce que vous serez en mesure de me promettre, bien sûr – que vous aiderez mon client plutôt que d'entamer des poursuites à son égard.

Kat ne tergiversa pas. De toute façon, l'enregistrement n'aurait aucune valeur juridique.

— Vous l'avez.

— Mon client s'appelle Gerard Remington.

Elle fouilla dans sa mémoire, mais ce nom ne lui disait rien.

— Qui est-ce ?

— Il est chercheur dans un labo pharmaceutique.

Toujours rien.

— Et quels sont les faits, au juste ?

— M. Remington m'a chargé de transférer l'ensemble de ses avoirs sur ce compte en Suisse. Ce qui n'a rien d'illégal, cela dit.

Décidément !

— Alors pourquoi l'avoir signalé ?

— Parce que l'opération pourrait bel et bien être considérée comme suspecte. Voyez-vous, Gerard n'est pas un simple client. C'est aussi mon cousin. Sa mère et la mienne étaient sœurs. Depuis que sa mère est morte, nous sommes pratiquement la seule famille qu'il lui reste. Gerard est un peu spécial... s'il était plus jeune, on le cataloguerait comme autiste ou Asperger ou autre chose du même genre. À bien des égards, c'est un génie, un scientifique de haut vol, mais il est socialement inadapté.

Chuback écarta les mains et sourit.

— Je sais, ça fait bizarre venant d'un homme qui vit chez sa mère et s'assied dans un fauteuil *Star Trek*.

— Et alors, qu'est-il arrivé ?

— Gerard m'a appelé pour me demander de transférer l'argent sur ce compte suisse.

— Il a dit pourquoi ?

— Non.

— Que vous a-t-il dit exactement ?

— Que c'était son argent et qu'il n'avait pas à se justifier. J'ai insisté. Il m'a répondu qu'il commençait une nouvelle vie.

Kat sentit un souffle d'air froid dans son cou.

— Qu'en avez-vous pensé ?

Chuback se gratta le menton.

— J'ai trouvé ça étrange, mais, dans les affaires d'argent, l'étrange est presque la norme. J'ai par ailleurs des obligations fiduciaires envers lui. Et je suis tenu au secret.

— Mais ça vous a perturbé, observa Kat.

— C'est vrai. Ça ne lui ressemblait pas. Mais je ne pouvais rien faire.

Le tableau commençait à s'éclaircir.

— Bien sûr, vous avez aussi des obligations fiduciaires vis-à-vis de la loi.

— Exact.

— Vous avez donc émis un RAS dans l'espoir d'alerter les pouvoirs publics.

Il haussa les épaules, mais, selon toute apparence, elle avait vu juste.

— Voilà, vous savez tout.

— Et où est Gerard Remington en ce moment ?

— Aucune idée. Quelque part à l'étranger.

Nouveau picotement dans la nuque. À l'étranger.

Comme Dana Phelps.

— Tout seul ?

Chuback secoua la tête, pivota et pressa une touche sur son clavier. Tous les ordinateurs s'allumèrent, affichant ce que Kat crut être son écran de veille : une créature pulpeuse sortie tout droit du rêve érotique d'un ado de quinze ans... en d'autres termes, le genre d'image suggestive qu'on rencontre partout sur Internet. La femme avait un sourire aguichant, des lèvres charnues et une poitrine démesurée.

Kat regarda Chuback, et celui-ci hocha la tête.

— Vous voulez me faire croire que votre cousin est parti avec cette fille ?

— C'est ce qu'il a dit à ma mère.

— C'est une plaisanterie ?

— Je me suis fait la même réflexion. D'accord, Gerard est un gentil garçon et tout, mais une bombe pareille ? Voyez-vous, mon cousin peut être assez naïf. Du coup, je me suis inquiété. J'ai d'abord cru à un coup fourré. Il y a des gars qui rencontrent des filles sur le Net – j'ai lu ça quelque part –, et elles leur font transporter de la drogue en provenance d'Amérique du Sud. De ce point de vue, Gerard ferait la cible idéale.

— Mais maintenant, vous pensez qu'il y a autre chose.

— Je ne sais plus quoi penser, répondit Chuback. Quand il a fait le virement, Gerard m'a dit qu'il était très amoureux. Qu'il voulait faire sa vie avec elle.

— Et vous ne trouvez pas que ça ressemble à un coup fourré ?

— Bien sûr que si, mais qu'est-ce qu'il aurait fallu que je fasse ?

— Vous auriez pu prévenir la police, par exemple.

— Pour leur dire quoi ? Mon client un peu bizarre veut que je transfère son argent sur un compte en Suisse ? Allons. Sans parler du secret professionnel.

— Il vous a demandé de garder le secret ? demanda Kat.

— Oui, et, dans mon métier, c'est comme se confesser à un prêtre pour un catholique.

Elle secoua la tête.

— Donc, vous n'avez rien fait.

— Pas rien, rectifia-t-il. J'ai rempli un RAS. Et vous voilà.

— Vous connaissez le nom de cette femme ?

— Vanessa quelque chose.

— Où habite votre cousin ?

— À dix minutes d'ici.

— Vous avez une clé ?

— Maman en a une.

— Dans ce cas, allons-y.

Chuback ouvrit la porte et s'engouffra à l'intérieur. Kat suivit, sur le qui-vive. L'appartement de Gerard Remington était d'une propreté surhumaine. Et tellement ordonné qu'on aurait dit un show-room plutôt qu'un logement habité.

— Vous cherchez quoi ? s'enquit Chuback.

Dans le temps, on ouvrait les placards et les tiroirs. Aujourd'hui, une fouille se révélait souvent plus simple.

— Son ordinateur.

Ils inspectèrent le bureau. Rien. Ils regardèrent dans la chambre. Rien sous le lit et sur la table de nuit.

— Il n'a qu'un portable, dit Chuback. Il a dû l'emporter.

Zut.

Kat se rabattit alors sur la bonne vieille méthode : les placards et les tiroirs. Là aussi régnait un ordre effarant. Les chaussettes étaient roulées, quatre paires dans chaque rangée, quatre rangées. Tout était plié. Il n'y avait rien qui traînait : ni papier, ni stylo, ni pièce de monnaie, ni boîte d'allumettes.

— À votre avis, qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? demanda Chuback.

Kat n'avait pas envie d'émettre des suppositions. Rien ne prouvait qu'il y avait eu crime, à part peut-être une transaction financière douteuse avec une banque à l'étranger. Il y avait d'autres bizarreries, certes, mais concrètement, que pouvait-elle faire ?

En même temps, elle avait quelques contacts au FBI. Si elle arrivait à en savoir un peu plus, elle pourrait toujours leur transmettre le dossier, histoire qu'ils jettent un coup d'œil.

Tout à coup, elle eut une idée.

— Monsieur Chuback ?

— Appelez-moi Chubby.

— Très bien, Chubby. Pourriez-vous m'envoyer par mail la photo de Vanessa ?

Il lui adressa un clin d'œil.

— Ah, parce que vous en êtes ?

— Très drôle.

— Trop nul, je sais. Mais bon, c'est mon cousin, se justifia-t-il. Et j'avoue que je suis un peu dépassé, moi aussi.

— Envoyez-la-moi, OK ?

Il n'y avait qu'un seul cadre avec une photo sur le bureau de Gerard. Un cliché noir et blanc pris en hiver. Kat l'examina de plus près.

Chuback s'approcha par-derrière.

— Le petit, c'est Gerard. Avec son père. Il est mort quand mon cousin avait huit ans. Ils aimaient bien aller pêcher sous la glace, je crois.

Le père et le fils portaient tous deux des parkas et de gros bonnets de trappeur en fourrure. Le sol était recouvert de neige. Le petit Gerard brandissait un poisson, le visage fendu d'un large sourire.

— Je n'ai jamais vu Gerard sourire comme ça, fit Chuback.

Kat reposa la photo et se remit à fouiller dans les tiroirs. Celui du fond contenait des dossiers soigneusement étiquetés, avec une écriture aussi nette et régulière que si elle avait été imprimée. Elle trouva les relevés de la carte Visa et sortit les plus récents.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda Chuback.

Elle parcourut la feuille de haut en bas. Le premier prélèvement qui lui sauta aux yeux fut la somme de 1 458 dollars au profit de JetBlue Airways. Il n'y avait pas d'autres renseignements – ni la date de départ, ni la destination –, mais ils seraient faciles à obtenir. Elle photographia l'info et l'envoya à Chaz. Kat savait qu'il n'existait pas de classe affaires sur JetBlue ; il y avait donc des chances pour que la somme couvre deux billets allers-retours.

Pour Gerard et la plantureuse Vanessa ?

Les autres prélèvements étaient on ne peut plus normaux. Opérateur câble, téléphone mobile (ça pourrait lui être utile), gaz, électricité. Kat allait ranger la feuille dans le dossier lorsqu'une ligne en bas de page attira son regard.

Le bénéficiaire était une société appelée TMJ Services.

Elle n'y aurait probablement pas fait attention, n'était le montant.

5,74 dollars.

Elle pensa alors à l'intitulé. TMJ. Inversez l'ordre des initiales et vous obtenez JMT. En toute discrétion.

Une facture de JMT pour la somme de 5,74 dollars.

Comme Dana Phelps, comme Jeff Raynes, comme Kat Donovan elle-même, Gerard Remington était inscrit sur JustMyType.com.

De retour dans la Ferrari jaune mouche, Kat appela Brandon Phelps.

Il répondit d'un hésitant :

— Allô ?

— Comment vas-tu, Brandon ?

— Ça va.

— J'ai besoin de toi.

— Où êtes-vous ?

— Je suis dans le Massachusetts, je rentre sur New York.

— Qu'est-ce que vous êtes allée faire là-bas ?

— Je t'expliquerai plus tard. Pour l'instant, je t'envoie la photo d'une femme aux formes... comment dire, généreuses.

— Hein ?

— En bikini. Tu verras. Tu te souviens de cette recherche par images que tu avais effectuée à partir de la photo de Jeff ?

— Oui.

— J'aimerais que tu me fasses la même chose avec cette photo. Vois si tu la trouves quelque part sur le Net. Il me faut un nom, une adresse, tout ce que tu pourras recueillir sur elle.

— OK, fit-il lentement.

Puis :

— Ça n'a rien à voir avec ma mère ?

— Peut-être bien que si.

— Comment ?

— C'est une longue histoire.

— Parce que si vous continuez à chercher ma mère, vous pouvez arrêter tout de suite.

— Pourquoi ? demanda Kat, surprise.

— Elle m'a appelé.

— Ta mère ?

— Oui.

Kat gara la Ferrari sur le bas-côté.

— Quand ça ?

— Il y a une heure.

— Qu’a-t-elle dit ?

— Qu’elle avait enfin pu se connecter à Internet, qu’elle avait lu mes mails, et que tout allait bien. Elle m’a dit de cesser de m’inquiéter, qu’elle était vraiment très heureuse et qu’elle pourrait même rester là-bas quelques jours de plus.

— Et qu’est-ce que tu lui as répondu ?

— Je lui ai parlé du virement.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle s’est fâchée. Elle m’a dit que c’était personnel et que je n’avais pas à mettre mon nez dans ses affaires.

— Lui as-tu dit que tu avais prévenu la police ?

— Que je suis allé voir le lieutenant Schwartz, oui. À mon avis, elle a dû l’appeler juste après moi. En revanche, je ne lui ai pas parlé de vous.

Kat ne savait que penser.

— Kat ?

— Oui ?

— Elle a dit qu’elle reviendrait bientôt et qu’elle avait une grosse surprise pour moi. Vous savez ce que c’est ?

— Peut-être.

— Ça a un rapport avec votre ex ?

— Peut-être.

— Maman m’a demandé de ne pas m’en mêler. Si ça se trouve, ses histoires d’argent, ce n’est pas tout à fait légal, et si je continue à fouiner, je risque de lui attirer des ennuis.

Assise dans la voiture, Kat fronçait les sourcils. Maintenant que Dana Phelps avait téléphoné à son fils et probablement au lieutenant Schwartz, il ne restait plus grand-chose au dossier, sinon une théorie du complot foutraque, initiée par une enquêtrice du NYPD mise au rancart par son chef pour avoir formulé une autre théorie du complot foutraque.

— Kat ?

— Tu veux bien me faire cette recherche, Brandon ? C'est tout ce que je te demande pour le moment. Fais ça pour moi.

Il y eut un bref instant d'hésitation.

— OK.

Quelqu'un d'autre était en train de l'appeler. Kat raccrocha rapidement et prit le second appel.

— Où es-tu ? fit Stacy.

— Dans le Massachusetts, mais je rentre à la maison. Pourquoi ?

— J'ai retrouvé Jeff Raynes.

Allongé dans l'herbe, Titus contemplait le magnifique ciel nocturne. Avant d'arriver à la ferme, il avait plus ou moins cru qu'étoiles et constellations relevaient des contes de fées. Parce qu'elles étaient invisibles dans les grandes villes ou parce qu'il n'avait jamais pris le temps de les regarder, couché sur le dos, les mains derrière la tête ? Il avait trouvé une carte des constellations sur le Net. Certains soirs, il la prenait avec lui. Mais pas ce soir.

Dana Phelps avait regagné sa boîte.

Elle s'était montrée particulièrement coriace, mais une fois qu'il avait épuisé les mensonges, les menaces et les prises de tête, il lui avait suffi de montrer la photo de son fils pour qu'elle accepte de coopérer.

Dana avait passé le coup de fil. Ils finissaient tous par craquer. Un homme, un seul, avait essayé d'avertir son correspondant. Titus avait aussitôt coupé la communication. Il avait hésité à le tuer ; à la place, il avait laissé Reynaldo le travailler à la vieille scie à élaguer qui traînait dans la grange. La lame était émoussée, mais c'était aussi bien. Reynaldo l'avait ramené trois jours plus tard. L'homme avait supplié à genoux qu'on le laisse collaborer. Il aurait joint les mains en position de prière, mais il ne lui restait plus un seul doigt pour ça.

Titus entendit des pas. Il garda les yeux rivés sur les étoiles jusqu'à ce que Reynaldo se dresse au-dessus de lui.

— Tout s'est bien passé avec la nouvelle ? demanda Titus.

— Oui. Elle est dans sa boîte.

— Elle a pris son ordinateur portable ?

— Non.

Titus n'était pas surpris. Martha Paquet s'était montrée plus réticente que les autres. Pour l'attirer à la ferme, ils ne lui avaient pas promis une semaine dans un paradis tropical, mais quelque chose de plus abordable : un week-end dans un B&B à Ephrata, en Pennsylvanie. Au début, ils avaient cru qu'elle ne mordrait pas à l'hameçon – pas grave, on sectionne le fil et on va voir ailleurs –, mais finalement elle avait accepté.

Bien sûr, il aurait préféré qu'elle ait emporté son ordinateur portable. La plupart des gens y consignent toute leur vie. En fouillant, Dmitry aurait pu accéder à ses comptes en banque et ses mots de passe. Ils inspecteraient son smartphone, mais Titus n'aimait pas les laisser allumés trop longtemps : un appareil en fonction était facilement localisable. C'est pourquoi non seulement il confisquait les téléphones, mais il retirait leurs batteries.

Parfois, à leur arrivée à la ferme, Titus les gardait enfermés sous terre des heures, voire des jours durant. Pour briser leur résistance. Ou alors – mais là, il en était encore au stade expérimental –, il s'occupait d'eux tout de suite pour profiter de l'effet de choc. Huit heures auparavant, Martha Paquet avait quitté son domicile, convaincue qu'elle allait rencontrer l'homme de sa vie et elle avait été enfermée dans la voiture, brutalisée quand elle avait tenté de s'échapper, déshabillée et séquestrée dans une boîte obscure.

Pour casser quelque chose, il faut le laisser tomber de haut, alors, il faut donner de l'espoir pour pouvoir le briser.

Titus se releva souplement et sans effort apparent.

— Envoie-la-moi par le sentier.

Il rentra dans la maison. Dmitry avait allumé l'ordinateur. Il était peut-être doué en informatique, mais ça s'arrêtait là. C'était à Titus de leur extorquer leurs numéros de compte, leurs mails, leurs mots de passe. Et, une fois qu'on avait les infos, il suffisait de les brancher sur les messages-guides appropriés.

Reynaldo devait être en train de sortir Martha Paquet de sa boîte. Puis il l'emmènerait se doucher avec le tuyau d'arrosage et enfiler la combinaison. Titus regarda l'heure. Il avait dix minutes devant lui. Il alla chercher à manger dans la cuisine – il adorait les crackers de riz avec du beurre d'amandes – et mit la bouilloire sur le feu.

Titus avait plusieurs façons de saigner ses « invités » à blanc. La plupart du temps, il procédait en plusieurs étapes afin que personne, pour filer la métaphore, ne pose le garrot trop tôt. Les premiers jours, il leur faisait virer des montants de dix mille dollars sur les différents comptes qu'il détenait à l'étranger. Dès que l'argent était crédité sur ses comptes, il le transférait sur un autre compte, puis encore un autre, si bien qu'il devenait pratiquement impossible d'en suivre la trace.

Comme par le passé, quand il regardait les filles descendre de l'autocar à la gare routière, Titus savait que tout était affaire de patience. On attendait, on laissait passer certaines cibles pour pouvoir en trouver de meilleures. Avec les cars, il pouvait espérer croiser une, peut-être deux cibles potentielles par semaine. Mais Internet élargissait le champ des possibles à l'infini. Il n'y avait qu'à puiser dans le réservoir sans fond des sites de rencontres. Cela prenait du temps. Titus devait s'assurer qu'ils avaient peu ou pas de parents proches. Que leur disparition passerait quasiment inaperçue. Et qu'ils disposaient de capitaux suffisants pour que l'opération soit rentable.

Parfois, la proie mordait. Parfois, non. *C'est la vie*¹.

Prenez Martha, par exemple. Elle avait hérité récemment de sa mère. Seule sa sœur était au courant de l'existence de Michael Craig. Et, comme elle le retrouvait l'espace d'un week-end, Martha n'avait aucune raison d'en informer sa hiérarchie au boulot. Évidemment, ça ne durerait pas, mais une fois que Titus aurait le mot de passe de sa messagerie, « Martha » préviendrait son employeur qu'elle avait décidé de prendre quelques jours de congé. Avec Gerard Remington, cela avait été encore plus simple. Il avait programmé dix jours de vacances pour sa lune de miel avec

Vanessa. Célibataire, il n'avait pratiquement pas de famille. Le transfert de la totalité de ses comptes était facile à expliquer, et même si son conseiller financier avait posé des tas de questions, ce n'était pas vraiment un problème.

Après quoi, une fois que Titus avait tiré le maximum de ses cibles, elles ne lui étaient plus d'aucune utilité. Elles n'étaient plus que la peau d'une orange fraîchement pressée. Mais il était beaucoup trop risqué de les laisser rentrer chez eux, alors la solution la plus sûre et la plus expéditive, c'était de leur tirer une balle dans la tête et de les enterrer dans les bois.

Un cadavre laissait quelques indices, mais quelqu'un dont on supposait qu'il prenait du bon temps, c'était zéro indice ou presque. En tout cas, pas de quoi ouvrir une enquête pour une police déjà surchargée de travail.

Bien sûr, les proches finissaient par se poser des questions. Ils alertaient les autorités, des semaines ou des mois plus tard. Les autorités pouvaient enquêter, mais, au final, les « disparus » étaient des adultes qui avaient tous annoncé leur intention de refaire leur vie sous d'autres cieux.

Et si, d'aventure, quelqu'un avait un doute – un policier accrocheur, un membre de la famille –, que pourrait-il trouver ? La piste avait refroidi depuis longtemps. Jamais elle ne le mènerait jusqu'à la ferme amish au fin fond de la Pennsylvanie qui, officiellement, appartenait toujours à Mark Kadison, le fermier qui avait touché l'argent de la vente en liquide.

Debout sur le pas de la porte, Titus distingua du mouvement sur sa gauche. Quelques secondes plus tard, Martha émergea de l'obscurité.

Titus était quelqu'un de prudent. Il travaillait avec une équipe réduite et bien payée. Et s'il y avait faute, comme dans le cas de Claude avec sa stupide histoire de distributeur, Titus effaçait toutes les traces qui pouvaient mener jusqu'à lui.

Martha approcha. Plaquant un sourire chaleureux sur son visage, Titus lui fit signe d'entrer. Elle se dirigea vers le perron, les bras

serrés contre son corps, grelottant de froid ou de peur... Les deux, probablement. Ses cheveux étaient mouillés. Ses yeux vitreux avaient cette expression hagarde que Titus connaissait bien.

Il prit place dans le grand fauteuil. Dmitry était assis devant l'ordinateur, affublé de ses inséparables dashiki et bonnet en tricot.

— Je m'appelle Titus, fit-il de sa voix apaisante. Asseyez-vous, je vous prie.

Elle obéit. À ce stade, beaucoup se mettaient à poser des questions. Quelques-uns, comme Gerard, se raccrochaient à la conviction que leur nouvel amour était quelque part dans la maison. Titus en profitait, bien sûr. Gerard avait refusé de coopérer jusqu'à ce qu'il le menace de s'en prendre à Vanessa. D'autres encore pigeaient tout de suite de quoi il retournait.

C'était apparemment le cas de Martha Paquet.

Titus regarda Dmitry.

— Prêt ?

Dmitry rajusta ses lunettes teintées et hocha la tête.

— J'ai quelques questions à vous poser, Martha.

Une larme solitaire coula sur la joue de Martha.

— Nous connaissons votre adresse mail. Vous avez correspondu régulièrement avec Michael Craig. Quel est le mot de passe de votre messagerie ?

Martha se taisait.

Titus s'exprimait d'une voix posée. Inutile de hausser le ton.

— Vous parlerez, Martha. Dans votre intérêt, vous devriez le faire tout de suite. Parfois, nous laissons mariner certaines personnes dans leurs boîtes des jours, voire des semaines. Parfois, nous allumons la cuisinière et plaçons la main du récalcitrant au-dessus du brûleur jusqu'à ce que l'odeur devienne insupportable. Je n'aime pas faire ça, mais si c'est le seul moyen d'arriver à mes fins ?

Martha restait muette.

Titus s'approcha d'elle.

— La plupart de nos invités sont parfaitement conscients de ce qui les attend quand ils arrivent ici. Si vous coopérez, vous rentrerez chez vous certes plus pauvre, mais saine et sauve. Et vous reprendrez le cours de votre vie comme s'il ne s'était rien passé.

Il se pencha pour poser sa main sur le bras du fauteuil où Martha était assise et elle se mit à frissonner.

— Il y a trois mois, poursuivit Titus, on a eu ici quelqu'un que vous connaissez. Je ne citerai pas son nom car ça fait partie du contrat que nous avons passé avec cette personne. Mais en réfléchissant bien, vous devinerez son identité. Elle nous a fourni toutes les informations qui nous étaient nécessaires, et nous l'avons ramenée chez elle.

Cela marchait presque à tous les coups. Titus savait que Martha s'était mise à peser le pour et le contre, et qu'elle allait bientôt prendre sa décision. Bien entendu, personne ne sortait vivant de la ferme. Mais, une fois de plus, avant de pouvoir briser quelqu'un, il faut lui redonner de l'espoir.

— Martha ?

Il posa légèrement la main sur son poignet. Elle faillit hurler.

— Quel est le mot de passe de votre messagerie ? demanda-t-il en souriant.

Et Martha le lui donna.

Puisque, de toute façon, Kat devait ramener l'Attrape-belettes, Stacy et elle se donnèrent rendez-vous dans le hall de l'immeuble Lock-Horne. Stacy portait un col roulé noir, un jean délavé et des bottes de cow-boy. Ses cheveux cascadaient en vagues naturelles, comme si, au sortir du lit, il lui avait suffi de secouer la tête pour obtenir ce résultat qui avait pour nom perfection.

Si Kat n'avait pas aimé Stacy, elle l'aurait haïe à mort.

Il était près de minuit. Deux femmes, une ravissante et menue, l'autre énorme et vêtue avec extravagance, sortirent de l'ascenseur. À part elles, dans le hall, il n'y avait que l'agent de sécurité.

— Où est-ce qu'on peut parler ? demanda Kat.

— Suis-moi.

Stacy montra ses papiers au vigile, qui lui indiqua un ascenseur isolé sur la gauche. La cabine était tendue de velours, avec une banquette capitonnée. Il n'y avait pas de boutons. Aucun voyant n'indiquait le numéro d'étage. Kat interrogea son amie du regard. Stacy haussa les épaules.

L'ascenseur s'immobilisa – allez savoir à quel étage –, et elles se retrouvèrent dans une salle des marchés avec des rangées de bureaux par dizaines. Les lumières étaient éteintes, et seuls les écrans des ordinateurs éclairaient la pièce d'une lueur sinistre.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? chuchota Kat.

Stacy s'engagea dans le couloir.

— Pas la peine de chuchoter. Il n'y a personne.

Elle s'arrêta devant une porte avec un digicode, composa le code, et la porte s'ouvrit dans un clic. Kat entra. C'était un bureau d'angle avec une vue magnifique sur Park Avenue. Stacy alluma. La pièce était richement décorée : tapis d'Orient vert sapin, fauteuils en cuir bordeaux avec des boutons dorés, tableaux de chasse au renard sur les murs en bois foncé. La table était en chêne massif. À côté se dressait un globe terrestre à l'ancienne.

— Il y en a qui ont les moyens, commenta Kat.

— Oui, mon ami, le propriétaire de l'immeuble.

Une note mélancolique se glissa dans sa voix.

Les médias s'étaient interrogés un moment sur le sort du patron de l'empire Lock-Horne, mais, faute de pouvoir alimenter le sujet, ils avaient fini par l'abandonner.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, au juste ? s'enquit Kat.

— Oh, je crois qu'il a raccroché les gants, tout bêtement.

— Dépression nerveuse ?

Stacy eut un sourire oblique.

— Ça m'étonnerait.

— Alors quoi ?

— Je ne sais pas. Sa société occupait six étages. Maintenant qu'il est parti, plus tous les licenciements, il n'en reste que quatre.

Kat ne put réprimer sa curiosité.

— Il ne te laisse pas indifférente, on dirait.

— C'est vrai. Mais ça ne pouvait pas marcher.

— Pourquoi ?

— Il est beau, riche, charmant, romantique, un merveilleux amant.

— J'entends le *mais*.

— Mais il est inabordable.

— Pourtant, tu es là, fit Kat.

— Après... mon histoire avec lui, il a ajouté mon nom sur la liste.

— La liste ?

— C'est compliqué. Une fois qu'on y est inscrite, on a un accès libre à certains lieux comme celui-ci, quand on a besoin de tranquillité, par exemple.

— C'est une blague.

— Non.

— Et combien de femmes y a-t-il sur cette liste ?

— Aucune idée, répliqua Stacy. À mon avis, un nombre certain.

— Il m'a l'air complètement barré.

Stacy secoua la tête.

— Voilà que tu recommences.

— Quoi ?

— À juger les gens sans les connaître.

— Ce n'est pas mon style.

— Ah, mais si, dit Stacy. C'était quoi, ta première impression de moi ?

Je t'ai prise pour une bimbo sans cervelle, pensa Kat.

— Et toi, ta première impression de moi ?

— Je t'ai trouvée cool et intelligente, fit Stacy.

— Et tu avais raison.

— Kat ?

— Oui ?

— Ces questions, tu les poses pour noyer le poisson.

— Et c'est aussi pour ça que tu y réponds.

— Touché.

— Alors, où est Jeff ?

— D'après ce que j'en sais, à Montauk.

Kat crut que son cœur allait jaillir hors de sa poitrine.

— À Long Island ?

— Tu connais un autre Montauk, toi ?

Puis, d'une voix radoucie :

— Je crois que tu as besoin d'un remontant.

Kat tenta de faire barrage aux souvenirs qui déferlaient.

— Ça ira.

Stacy s'approcha du globe terrestre et l'ouvrit, révélant une carafe en cristal et des verres à cognac.

— Tu bois du cognac ?

— Pas vraiment.

— Il ne prend que le meilleur.

— Ça me gêne un peu de boire son cognac hors de prix.

Nouveau sourire triste... Stacy semblait réellement accro à ce type.

— Lui, il serait contrarié d'apprendre que nous sommes venues ici sans y goûter.

— Dans ce cas.

Stacy lui versa quelques centilitres de liquide ambré. Kat en but une gorgée et retint un petit cri d'extase. Ce cognac était tout simplement divin.

— Alors ?

— C'est ce qui se rapproche le plus d'un orgasme sous forme liquide.

Stacy rit. Kat n'avait jamais attaché d'importance à la valeur des choses, mais entre le Macallan vingt-cinq ans d'âge et ce cognac, elle était prête à réviser ses positions de fond en comble, du moins en matière d'alcool.

— Ça va ? demanda Stacy.

— Très bien.

— Quand j'ai dit Montauk...

— On y est allés une fois, répondit Kat rapidement. À Amagansett, pas à Montauk, c'était fantastique. Laisse-moi le temps de refouler ce souvenir... Voilà, c'est passé, je t'écoute.

— Bien, dit Stacy. Il y a dix-huit ans, Jeff Raynes a quitté New York pour s'installer à Cincinnati. Nous savons qu'il s'est trouvé mêlé à une bagarre dans un bar. Jeff a été arrêté, mais il a plaidé l'écart de conduite et s'en est tiré avec une amende. Et c'est là que ça se corse.

Kat but une autre gorgée. Le breuvage hors norme lui réchauffa la poitrine.

— À partir de là, on perd toute trace de Jeff Raynes. C'est à la suite de cette bagarre qu'il a dû changer de nom.

— Il s'est battu contre qui ?

— Deux autres hommes ont été arrêtés ce soir-là. Ils étaient amis, je crois. D'après le rapport de police, tout ce petit monde avait pas mal picolé. Ça a commencé quand l'un des gars a rudoyé sa copine. Il l'aurait attrapée par le bras un peu brutalement... là-dessus, les témoignages sont plutôt flous. Bref, Jeff est intervenu et lui a dit de se calmer.

— Très chevaleresque de sa part, dit Kat.

— C'est de l'ironie ?

— Peut-être.

— Parce que ça ressemble à de l'amertume.

— C'est quoi la différence ?

— Tu as raison. Donc, Jeff prend la défense de la fille. Son petit ami, qui avait déjà été interpellé pour ce genre d'altercation, l'envoie paître. Jeff n'y voit pas d'inconvénient, à condition qu'il laisse la demoiselle tranquille.

— Et qui a porté le premier coup ? demanda Kat.

— D'après ce que j'en sais, le copain de la fille. Mais Jeff a réagi avec beaucoup de conviction. Il lui a pété l'os zygomatique et deux côtes. Peu de temps après, Jeff Raynes a démissionné de son poste

au *Cincinnati Post* et, depuis, plus rien. Je suis tombée sur un papier signé Ron Kochman publié deux ans plus tard dans quelque chose qui s'appelle *Vibe Magazine*.

— Et aujourd'hui il vit à Montauk ?

— Apparemment. Et il a une fille de seize ans.

Kat cilla, but une gorgée plus copieuse que la précédente.

— Mais pas d'épouse en vue.

— Sur JustMyType, il a indiqué qu'il était veuf.

— Possible, mais je ne peux pas te l'affirmer avec certitude. Je sais seulement qu'il a une fille prénommée Melinda. Elle est scolarisée au lycée d'East Hampton : c'est comme ça que j'ai réussi à obtenir leur adresse.

Stacy sortit un bout de papier de sa poche.

— Tu veux son adresse, Kat ? Je te pose cette question parce qu'il a fait tout ce qu'il était possible de faire pour qu'on ne le retrouve pas. Non seulement il a changé de nom, mais il s'est forgé une nouvelle identité. Il n'a pas de carte de crédit, pas de compte en banque.

— Pourtant, il s'est inscrit sur Facebook et sur JustMyType.com.

— Sous un pseudo.

— Non. Enfin oui, sur JustMyType. D'après Brandon, sa mère l'appelait Jack. Mais, sur Facebook, il apparaît en tant que Ron Kochman. Comment tu expliques ça ?

— Aucune idée.

Kat hocha la tête.

— D'une façon ou d'une autre, tu as raison. Jeff n'a pas envie qu'on le retrouve. Quand je l'ai contacté sur JustMyType, il n'a pas voulu me parler, sous prétexte qu'il voulait repartir de zéro.

— En effet.

— Donc, débarquer à Montauk sans crier gare serait irrationnel.

— Totalement.

Kat tendit la main.

— Alors pourquoi je compte aller là-bas à la première heure ?

Stacy lui remit l'adresse.

— Parce que le cœur a ses raisons.

Comparé au cognac de l'ex-ami de Stacy et au Macallan vingt-cinq ans d'âge de Chaz, le Jack D avait un goût de chiotte.

Kat ne dormit pas. Elle n'essaya même pas. Couchée dans son lit, elle laissait vagabonder ses pensées. Elle avait beau s'efforcer d'y mettre de l'ordre, chaque fois qu'une idée lui semblait pertinente, elle fermait les yeux, et tout se mélangeait à nouveau.

Elle se leva à cinq heures du matin. Elle pouvait toujours aller au cours d'Aqua plus tard – ça l'aiderait peut-être à y voir plus clair –, mais, d'un autre côté, à en juger par son comportement ces derniers temps, cela risquait d'ajouter à sa confusion. Au fond, il n'y avait qu'une seule solution.

Elle devait aller à Montauk pour découvrir ce qui était arrivé à Jeff.

Inutile de tergiverser. Chaz avait accepté de lui laisser sa voiture, qui l'attendait au garage de la 68^e Rue. Kat n'avait aucune idée de ce qu'elle allait trouver à Montauk. Jeff ne s'y trouvait probablement pas. Lui et Dana ne devaient-ils pas s'installer au Costa Rica ?

Tant pis. S'il était parti avec Dana Phelps, au moins elle en aurait le cœur net. Kat avala un café au Starbucks de Columbus Avenue et se mit en route. À mi-chemin, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas de plan. Irait-elle frapper à sa porte ? Attendrait-elle qu'il sorte dans la cour ?

Alors qu'elle traversait East Hampton – ces rues que Jeff et elle avaient parcourues jadis –, son portable sonna. Elle mit le haut-parleur.

— J'ai fait la recherche sur image que vous m'avez demandée, dit Brandon. Vous la connaissez personnellement, cette meuf ?

Les hommes. Ou faudrait-il dire les garçons ?

— Non.

— Elle est... euh...

— Je sais ce qu'elle est, Brandon. Ta recherche, ça a donné quoi ?

— Son nom est Vanessa Moreau. Elle est mannequin. Spécialisée dans les maillots de bain.

Super.

— Autre chose ?

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Elle mesure un mètre soixante-dix, pèse cinquante-six kilos. Ses mensurations sont quatre-vingt-quinze, soixante, quatre-vingt-dix ; taille du bonnet : D.

Kat gardait les mains sur le volant.

— Mariée ?

— Ce n'est pas précisé. J'ai trouvé son book de mannequin. La photo que vous m'avez envoyée provient d'un site web appelé Mucho Models. C'est une sorte d'agence, je suppose. On y indique la couleur des cheveux, les mensurations, si elle accepte ou non de poser nue... Pour Vanessa, apparemment, c'est oui...

— Ravie de le savoir.

— Il y a aussi une partie réservée aux commentaires perso.

— Et ça dit quoi ?

— Qu'elle accepte les contrats à l'étranger, mais tous frais payés.

— Et sinon ?

— C'est tout.

— Tu as son adresse ?

— Non. Ni numéro de téléphone. Aucune info de ce genre.

Donc, Vanessa était son véritable nom. Que fallait-il en conclure ?

— J'ai un autre service à te demander. Pourrais-tu entrer à nouveau dans JustMyType pour accéder à la page de Jeff ?

— Ça va être plus dur.

— Pourquoi ?

— On ne peut pas rester trop longtemps. Ils changent tout le temps leur mot de passe pour se protéger des hackers. En général, j'y vais, je jette un œil et je ressors aussitôt. Le plus difficile est de passer le premier portail. La première fois, ça nous a pris plusieurs heures. Et si j'y retourne, il faudra que je recommence tout.

— C'est possible ? demanda Kat.

— Je peux toujours essayer, mais je doute que ce soit une bonne idée. Vous aviez peut-être raison. J'ai empiété sur la vie privée de ma mère. Franchement, je n'ai pas envie d'en savoir plus.

— Je ne te parle pas de ça.

— De quoi, alors ?

— Pendant qu'il était avec ta mère, tu m'as dit que Jeff continuait à correspondre avec d'autres femmes.

— Vous croyez qu'il est en train de la tromper ?

— Tu n'as pas besoin de lire leurs messages. Je veux juste savoir s'il est resté en contact avec d'autres femmes et leurs noms.

Silence.

— Brandon ?

— Vous pensez toujours qu'il y a un truc pas clair là-dessous, hein, Kat ?

— Elle t'a paru comment, ta mère, au téléphone ?

— Normale.

— Nageant dans le bonheur ?

— Je n'irai pas jusque-là. C'est quoi, le problème ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je te demande de vérifier.

Brandon soupira.

— C'est bon, je m'en occupe.

Ils raccrochèrent.

Situé à l'extrémité de la péninsule de South Fork, Montauk est un hameau qui fait partie d'East Hampton. Arrivée dans Deforest Road, Kat ralentit. Elle passa devant la maison dont l'adresse lui avait été communiquée par Stacy, une maison style Nouvelle-Angleterre avec des bardeaux en cèdre. Deux véhicules stationnaient dans l'allée : un pick-up Dodge noir rempli de ce qui ressemblait à du matériel de pêche et un Toyota Rav4 bleu. Aucun des deux n'était jaune mouche. Un point pour les Kochman.

La fille de Jeff, Melinda, n'avait que seize ans. Or l'État de New York ne délivrait les permis de conduire qu'à partir de dix-sept ans. Alors pourquoi deux véhicules ? Bien sûr, les deux pouvaient appartenir à Jeff. Un pick-up pour les loisirs ou le travail – il était pêcheur maintenant ? – et le Toyota pour les déplacements en général.

Kat se gara un peu plus loin dans la rue et attendit. Difficile d'imaginer une voiture moins adaptée à la planque qu'une Ferrari jaune mouche, mais tant pis.

Il n'était même pas huit heures. Quelle que soit la façon dont Jeff alias Ron occupait ses journées, il y avait peu de chances qu'il soit déjà parti. Elle pourrait surveiller la maison. Ou alors descendre et...

La porte d'entrée s'ouvrit.

Kat voulut plonger sous le volant, mais c'était inutile, à cette distance, et avec le soleil matinal dans les yeux, impossible de distinguer quoi que ce soit derrière le pare-brise.

Une adolescente apparut.

Serait-ce... ?

La jeune fille se retourna, adressa un signe de la main à quelqu'un dans la maison et s'engagea dans l'allée. Elle portait un sac à dos bordeaux. Sa queue-de-cheval dépassait d'une casquette de baseball. Kat aurait aimé la voir de plus près, histoire de chercher une ressemblance entre cette ado dégingandée et son ex-fiancé.

Mais comment s’y prendre ?

Impulsivement, elle mit le moteur en marche et démarra dans sa direction.

La fille semblait danser plus qu’elle ne marchait. En se rapprochant, Kat remarqua que Melinda – autant l’appeler par son prénom – avait des écouteurs blancs dans les oreilles. Le cordon se balançait à la hauteur de sa taille, au rythme de ses pas.

Soudain, la jeune fille tourna la tête. Leurs regards se croisèrent. Si ressemblance il y avait, cela pouvait bien être le fruit de son imagination.

L’adolescente s’arrêta.

Kat décida de la jouer décontractée.

— Excuse-moi, lança-t-elle. Comment je fais pour aller au phare ?

La fille gardait prudemment ses distances.

— Vous reprenez la voie rapide et vous la suivez jusqu’au bout. Vous ne pourrez pas le rater.

Kat sourit.

— Merci.

— Jolie voiture.

— Elle n’est pas à moi. Elle est à mon ami.

— Il doit être riche.

— Sûrement.

La fille se remit à marcher. Que faire ? Kat ne voulait pas perdre sa trace, mais rouler à côté d’elle serait par trop flippant. Un bus scolaire tourna le coin. L’adolescente pressa le pas.

Maintenant ou jamais, se dit Kat.

— Tu es bien Melinda, la fille de Ron Kochman, n’est-ce pas ?

L’adolescente blêmit. Une lueur affolée dans l’œil, elle se mit à courir et sauta dans le bus qui venait d’arriver à point nommé sans même un regard en arrière. Les portières se fermèrent, et le bus repartit.

Tiens, tiens, pensa Kat.

Elle fit demi-tour dans la rue. Manifestement, elle avait effrayé la gamine. De par son attitude ou parce que celle-ci avait quelque chose à cacher, difficile à dire.

Elle attendit, au cas où quelqu'un d'autre sortirait de la maison. Puis elle alla se garer directement devant chez les Kochman. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Rien.

Au diable l'attente.

Elle descendit, sonna à la porte et frappa énergiquement pour faire bonne mesure. Le vitrage de la porte était en verre granité. On ne voyait pas à travers, mais Kat distingua du mouvement.

Quelqu'un s'était posté derrière la porte.

Elle frappa à nouveau et, haussant mentalement les épaules, cria :

— Lieutenant Donovan, police de New York. Ouvrez, s'il vous plaît.

Bruit de pas.

Elle s'écarta, rajusta machinalement son chemisier et – Dieu lui pardonne – lissa ses cheveux. La porte s'ouvrit.

Ce n'était pas Jeff.

Un homme âgé d'au moins soixante-dix ans la scruta en plissant les yeux.

— Qui êtes-vous ?

— Lieutenant Donovan, NYPD.

— Laissez-moi voir vos papiers.

Kat lui montra sa plaque. D'ordinaire, c'était suffisant, mais le vieil homme la prit pour l'examiner attentivement. Encore un peu, et il allait sortir une loupe de bijoutier. Finalement, il la lui rendit et la considéra d'un œil suspicieux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il portait une chemise en flanelle marron aux manches roulées jusqu'aux coudes, un jean Wrangler et des chaussures de sécurité marron également. Il était plutôt bel homme dans le genre buriné, comme s'il avait passé sa vie en plein air et que ça lui avait réussi. Ses mains étaient noueuses. Et ses avant-bras musculeux ne devaient rien au sport en salle.

— Pouvez-vous me dire votre nom, monsieur ? fit Kat.

— C'est vous qui avez frappé chez moi, non ?

— En effet. Et je me suis présentée. J'apprécierais donc que vous me rendiez la politesse.

— Vous me faites marcher.

— Pas autant que vous, rétorqua Kat.

— Mon nom n'a aucune importance, siffla-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle n'avait aucune raison de lui cacher l'objet de sa visite.

— Je cherche Ron Kochman.

Il ne se démonta pas.

— Rien ne m'oblige à répondre à vos questions.

Kat déglutit. Puis, d'une voix semblant appartenir à quelqu'un d'autre :

— Je ne lui veux aucun mal.

— Dans ce cas, dit le vieil homme, vous feriez bien d'aller voir ailleurs.

— Il faut que je lui parle.

— Ça m'étonnerait, lieutenant.

Son regard la transperça ; on aurait presque dit qu'il savait qui elle était.

— Où est-il ?

— Il n'est pas là. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus.

— Alors, je reviendrai.

— Vous n’avez rien à faire ici.

Elle voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.
Finalement :

— Qui êtes-vous, bon sang ?

— Je vais fermer ma porte. Si vous ne partez pas, j’appelle Jim Gamble, le chef de la police d’ici. Et il sera contrarié qu’une fliquette du NYPD soit venue enquiquiner un de ses administrés.

— Vous tenez tant que ça à vous faire remarquer ?

— Non, mais ce ne serait pas grave si ça se produisait. Au revoir, lieutenant.

— Qu’est-ce qui vous fait croire que je vais m’en aller ?

— Vous devriez savoir qu’on ne veut pas de vous ici. Que le passé est le passé. Et vous n’avez sûrement pas envie de causer d’autres dégâts.

— Qu’est-ce que vous racontez ? Quels dégâts ?

Il posa la main sur la porte.

— Il est temps que vous partiez.

— Il faut juste que je lui parle.

Sa voix se fit implorante malgré elle.

— Je ne veux de mal à personne. Dites-le-lui, OK ? Dites-lui que j’aimerais lui parler.

Le vieil homme entreprit de lui fermer la porte au nez.

— Comptez sur moi pour lui faire passer le message. Et maintenant, quittez ma propriété.

La ferme, conformément au mode de vie amish, n'était pas reliée au réseau électrique. Ça arrangeait bien Titus : pas de compteur, pas de factures, pas de maintenance extérieure. Quelle que soit la raison pour laquelle les Amish refusaient de recourir à cette source d'énergie – Titus avait tout entendu, depuis la peur des étrangers jusqu'à l'interdiction faite aux membres de cette communauté d'accéder à la télévision et à Internet –, son entreprise avait tout à y gagner.

Ses hommes à lui avaient le droit de sortir de la ferme. Reynaldo et lui appréciaient la solitude, mais les autres avaient du mal à tenir en place. Il y avait une boîte de strip-tease à une vingtaine de kilomètres, mais, par mesure de sécurité, il leur avait demandé de faire huit kilomètres de plus pour aller à L'Entrepôt (« Où les vrais hommes vont chercher de la marchandise »). Ils avaient droit à une soirée tous les quinze jours, pas plus. Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient, sauf provoquer un esclandre. Et chacun dans un endroit différent.

En l'absence de couverture mobile, Dmitry utilisait un téléphone et un service Internet par satellite passant par un réseau privé virtuel basé en Bulgarie. Comme les appels étaient rares, quand il entendit la sonnerie de sa ligne privée à huit heures du matin, Titus comprit tout de suite qu'il y avait un problème.

— Oui ?

— Je me suis trompé de numéro.

Son interlocuteur raccrocha.

C'était un signal. Le gouvernement surveille les mails, ce n'était plus un secret pour personne. Le meilleur moyen de communiquer par ce moyen sans se faire remarquer était donc de ne *pas* envoyer le mail. Titus avait un compte Gmail auquel il se connectait seulement quand c'était nécessaire.

Il ouvrit la page d'accueil. Il n'y avait pas de nouveaux messages, mais c'était normal. Il alla dans *Brouillons*. C'était ainsi qu'il correspondait avec ses contacts. On rédigeait un mail, mais au lieu de l'expédier, on le sauvegardait en tant que brouillon et on prévenait le destinataire. Celui-ci, Titus en l'occurrence, le lisait puis l'effaçait.

Titus avait quatre comptes différents, chacun étant réservé à un contact particulier. Ce mail-ci venait de Suisse.

Cessez d'utiliser 89787198. Un RAS a été émis par un cabinet de conseil financier appelé Parsons, Chuback, Mitnick et Bushwell, et une enquêtrice du NYPD nommée Katarina Donovan est sur l'affaire.

Titus supprima le brouillon et se déconnecta. Il savait en quoi consistait un rapport d'activité suspecte. D'habitude, ça ne l'inquiétait pas plus que ça : quand on transférait de grosses sommes d'argent à l'étranger, ils étaient quasi inévitables, mais le ministère des Finances faisait surtout la chasse au financement du terrorisme et s'intéressait rarement à autre chose.

Mais Titus avait éveillé les soupçons du NYPD. Comment ? Pourquoi ? Aucun de ses pensionnaires récents ne venait de New York. Et quel lien pouvait-il y avoir entre un chimiste du Massachusetts et une bourgeoise du Connecticut ?

Titus posa les mains sur le bureau. Puis, se penchant en avant, il afficha un moteur de recherche sur l'écran de son ordinateur et tapa le nom de l'enquêtrice.

Lorsqu'il vit la photo du lieutenant Donovan, il faillit éclater de rire.

Dmitry entra dans la pièce.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— C'est Kat, répondit Titus. Elle essaie de nous retrouver.

Après que le vieil homme lui eut claqué la porte au nez, Kat demeura sur le perron, indécise.

Elle fut tentée de défoncer la porte d'un grand coup de pied et de le frapper au visage avec la crosse de son pistolet, mais à quoi cela l'aurait avancée ? Si Jeff voulait la joindre, il saurait où la trouver et comment. Et s'il persistait à l'ignorer, à quoi bon lui forcer la main ?

Un peu d'amour-propre, que diable.

De retour dans la voiture, elle se mit à pleurer. Aussitôt, elle se trouva pitoyable. Jeff avait fait sa vie sans elle. Il habitait avec sa fille et un vieillard irascible. Qui était cet homme ? Le père de Jeff était mort depuis bien longtemps. Jeff s'était inscrit sur un site de rencontres. Kat l'avait contacté, et il l'avait envoyée sur les roses. Alors pourquoi s'accrochait-elle ?

Pourquoi, malgré toutes les preuves du contraire, elle n'y croyait toujours pas ?

Elle reprit la voie rapide en direction de l'ouest, sortit au bout de quelques kilomètres et tourna à gauche dans Napeague Lane. C'était drôle de se souvenir d'un trajet qu'on n'avait emprunté qu'une fois presque vingt ans auparavant. Elle bifurqua dans Marine Boulevard et se gara près de Gilbert Path. Puis elle descendit le chemin de planches vers l'océan. Les vagues se fracassaient sur la plage. Le ciel s'obscurcit, signe d'un orage imminent. Kat contourna une triste palissade aux piquets cassés. Elle ôta ses chaussures et marcha sur le sable jusqu'au bord de l'eau.

Cela faisait presque vingt ans, et pourtant Kat se souvenait de chaque instant de ce fameux week-end. La visite au marché fermier, les balades en ville, la gargote sur la plage baptisée Lunch et son inoubliable sandwich au homard... et Jeff s'approchant en douce ici même pour lui donner le plus tendre des baisers.

Ce fut à ce moment-là, dans ce contexte-là, que Kat avait décidé de passer le reste de sa vie avec lui.

Les tendres baisers ne mentent pas, n'est-ce pas ?

Entendant un bruit de moteur, elle se retourna. Une Mercedes gris argenté roulait au pas sur la route. Un instant, elle se prit à croire que c'était Jeff. Ce serait parfait, non ? Il s'approcherait par-derrière, exactement comme dix-huit ans plus tôt, et la serrerait dans ses bras. Il y a des moments de grâce dans la vie, des moments qu'on enfermerait bien dans une boîte pour pouvoir la rouvrir quand on ne se sent pas trop bien.

Ce baiser en était un.

Kat se tourna vers l'océan qui grondait à ses pieds. Les nuages s'amoncelaient ; il n'allait pas tarder à pleuvoir. Elle s'apprêta à rebrousser chemin quand son téléphone sonna. C'était Brandon.

— Le bâtard, souffla-t-il. Le sale menteur !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Jeff ou Ron ou Jack, quel que soit son nom.

Kat se figea.

— Brandon, qu'est-ce qui se passe ? répéta Kat.

— Il continue à draguer d'autres femmes. Je n'ai pas vu les messages, mais il était en contact avec elles hier.

— Il y en a combien ?

— Deux.

— Il leur a peut-être dit au revoir. Il leur a peut-être parlé de ta mère.

— Ça m'étonnerait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y aurait eu un ou deux messages instantanés maximum. Tandis que là, il y en a au moins vingt ou trente. Le bâtard.

— OK, écoute-moi, Brandon. Tu as les noms de ces deux femmes ?

— Oui.

— Tu peux me les donner ?

— L'une s'appelle Julie Weitz. Elle vit à Washington. L'autre habite Bryn Mawr en Pennsylvanie. Son nom, c'est Martha Paquet.

Kat téléphona à Chaz. Il allait contacter les deux femmes pour s'assurer qu'elles n'étaient pas parties rejoindre leur amant virtuel. Mais, en revenant vers la voiture – elle avait décidé de retourner à Montauk et de botter les fesses au vieil homme s'il refusait de lui parler –, elle se rendit compte que quelque chose la tracassait depuis le début de toute cette histoire.

Depuis son échange de messages avec Jeff sur JustMyType.com.

Cela avait commencé quand elle lui avait envoyé ce vieux clip de la chanson de John Waite. Il ne s'en souvenait pas. Était-ce possible ? Tout de même, il l'avait demandée en mariage. Comment avait-il pu oublier cette chanson ? Pire que ça, Jeff avait écrit qu'il trouvait le clip « sympa ». Et que ses photos lui « plaisaient ».

Un type maigre en costume noir était adossé à la Ferrari jaune, bras et chevilles croisés. L'esprit tout occupé par ces réflexions, Kat s'approcha de lui.

— Je peux vous aider ?

— Jolie voiture.

— Oui, j'ai l'habitude qu'on me dise ça. Ça ne vous ennuie pas de vous pousser ?

— Si vous acceptez de me suivre gentiment.

— Comment ?

La Mercedes gris argenté freina à sa hauteur.

— Montez derrière, ordonna l'homme.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Vous avez le choix. Je peux vous abattre ici, en pleine rue, ou alors vous montez dans la voiture, et nous pourrons bavarder tranquillement.

Reynaldo reçut le message via l'application talkie-walkie de son smartphone.

— La base à la boîte, dit Titus. Viens.

Reynaldo était en train de jouer à la balle avec son labrador. Comme tous les représentants de sa race, Bo était infatigable et pouvait courir indéfiniment après une balle de tennis.

— J'arrive, fit Reynaldo dans le téléphone en lançant la balle une dernière fois.

Bo courut la chercher clopin-clopant. Selon le véto, il devait avoir dans les onze ans. Il était encore en bonne forme, mais Reynaldo était triste de voir son pas s'alourdir. Ce qui ne l'empêchait pas de vouloir rapporter la balle, encore et encore, malgré ses forces déclinantes et l'arthrose qui grippait ses articulations. Parfois, Reynaldo s'arrêtait pour ménager le vieux chien, mais on aurait dit que Bo devinait ses intentions : il geignait et aboyait jusqu'à ce que Reynaldo ramasse la balle de tennis et la lui lance à nouveau.

À la fin, Reynaldo le renvoyait sur le sentier pour qu'il aille se reposer sur son coussin dans la grange. Reynaldo avait acheté ce coussin après avoir trouvé Bo errant le long de l'East River. Il avait bien tenu le coup.

Bo le fixait, l'air d'attendre. Reynaldo le gratta derrière l'oreille pendant que Titus disait via le talkie-walkie :

— Ramène la Numéro Six.

— Bien reçu.

Ils n'utilisaient pas les noms pour des raisons évidentes ; d'ailleurs, Reynaldo ne les connaissait pas. Pour lui, c'étaient tous des numéros, selon la place qui leur était attribuée. La Numéro Six, la blonde qui portait une robe bain de soleil jaune à son arrivée, était dans la sixième boîte.

Même Titus admettait qu'ils prenaient trop de précautions, mais, d'un autre côté, on n'était jamais assez prudent. Tel était son credo.

Lorsque Reynaldo se releva, Bo le regarda, déçu.

— On jouera plus tard, toutou. Promis.

Avec un petit gémissement, le chien lui poussa la main du bout de son museau. Reynaldo sourit, le caressa. Bo remua lentement la queue en signe de gratitude. Reynaldo sentit ses yeux s'embuer.

— Va manger, toutou.

Résigné, le labrador hésita, puis s'engagea en trotinant sur le sentier. Reynaldo attendit qu'il soit parti. Pour une raison ou pour une autre, il ne voulait pas que Bo voie ce qu'il y avait à l'intérieur des boîtes. Il les flairait, bien sûr, il savait ce qu'il y avait dedans, mais lorsque les cibles apercevaient le chien, que parfois même ils lui souriaient, c'était... enfin, Reynaldo jugeait cela déplacé.

Son porte-clés était accroché à sa ceinture. Il saisit celle qui lui permit d'ouvrir le cadenas, tira sur la porte. La lumière soudaine les faisait toujours ciller. Même la nuit. Même s'il n'y avait qu'un croissant de lune dans le ciel. La boîte était dans le noir absolu. La moindre lueur les agressait.

— Debout, dit-il.

La femme gémit. Elle avait les lèvres gercées. Les rides de son visage semblaient plus foncées, plus marquées, comme si la terre s'était incrustée dans sa peau. La puanteur de ses déjections monta jusqu'à lui. Reynaldo avait l'habitude. Au début, certains essayaient de se retenir, mais quand on passe ses journées allongé dans l'obscurité de ce qui est pratiquement un cercueil, on finit par ne plus avoir le choix.

La Numéro Six mit une bonne minute à se rasseoir. Elle tenta de s'humecter les lèvres, mais sa langue devait être comme une râpe. Il s'efforça de se rappeler quand il lui avait donné à boire pour la dernière fois. C'était il y a plusieurs heures. Après qu'il avait passé la tasse de riz blanc par la fente, façon boîte aux lettres, du couvercle. C'était comme ça qu'il les nourrissait : à travers la fente. Quelquefois, les cibles essayaient de lui attraper les mains par cette fente. Reynaldo les avertissait une fois, puis il écrasait les doigts des récidivistes avec sa chaussure.

La Numéro Six se mit à pleurer.

— Dépêche, lui dit-il.

La blonde voulut bouger, mais son corps ne lui obéissait plus. Il avait déjà vu ça auparavant. Son boulot consistait à les garder en vie : elles ne devaient pas mourir tant que Titus n'avait pas dit : « C'est l'heure. » À ce stade, Reynaldo les escortait dans la clairière. Parfois, il les obligeait à creuser leur propre tombe, mais c'était rare. Il appuyait le canon de son arme sur leur tête et pressait la détente. Il lui arrivait de varier les expériences. Il plaquait le bout du canon contre le cou et tirait vers le haut. Ou contre le sommet du crâne pour tirer vers le bas. Des fois, il le posait sur la tempe, comme chez les suicidés dans les films. Dans certains cas, la mort était rapide. Dans d'autres, ils survivaient jusqu'à la seconde balle. Une fois, alors qu'il avait tiré trop bas dans la colonne vertébrale, la cible s'était retrouvée paralysée.

Reynaldo l'avait enterrée vivante.

La Numéro Six n'était plus qu'une loque humaine, brisée, vaincue. De ça aussi, il avait l'habitude.

— Par ici, lui dit-il.

Elle parvint à articuler deux mots :

— À boire...

— Par ici. Change-toi d'abord.

Elle voulut presser le pas, mais elle se traînait plus qu'elle ne marchait, comme les zombies à la télé. Du reste, elle n'en était pas

loin. La Numéro Six n'était pas encore morte, mais elle n'était plus vraiment vivante.

Sans se faire prier, la femme retira sa combinaison et demeura nue devant lui. Quelques jours plus tôt, quand elle avait ôté sa robe jaune en pleurant, lui demandant de se tourner, essayant de se cacher derrière un arbre ou de se couvrir avec les mains, elle était bien plus sexy. Aujourd'hui, il ne lui restait plus rien de sa pudeur. Plantée devant lui comme la créature primitive qu'elle était devenue, elle l'implorait du regard.

Reynaldo s'empara du tuyau d'arrosage équipé d'un embout pistolet. La pression était forte. La femme se baissa pour tenter d'avaler un peu d'eau. Reynaldo ferma l'arrivée d'eau. Elle se redressa et se laissa doucher, la peau rougie par la violence du jet.

Quand il eut terminé, il lui lança une autre combinaison. Elle l'enfila. Il lui donna de l'eau dans un gobelet en plastique. Elle le vida d'un trait mais, de toute évidence, elle n'en avait pas eu assez. Alarmé à l'idée qu'elle ne puisse même pas marcher jusqu'à la ferme, Reynaldo remplit le gobelet une deuxième fois. Elle but trop vite, manquant s'étouffer. Il lui tendit une barre aux céréales qu'il avait achetée à la supérette. Dans sa hâte, elle mordit dans le papier d'emballage.

— Le sentier, dit-il.

La femme se mit en chemin, toujours du même pas traînant. Reynaldo la suivait. Il se demandait combien d'argent il restait à extorquer à la Numéro Six. Il la soupçonnait d'être plus riche que les autres. Bizarrement, question cibles, Titus préférait enlever des hommes plutôt que des femmes, dans une proportion de trois pour une. Les femmes, pourtant, rapportaient davantage. Celle-ci, par exemple, était arrivée avec des bijoux de valeur et une certaine arrogance propre aux nantis.

Tout cela n'était plus qu'un souvenir.

Elle avançait d'un pas mal assuré, se retournant régulièrement pour jeter un coup d'œil en arrière. Elle devait être surprise que Reynaldo l'accompagne. Lui-même n'avait pas l'habitude de le faire.

On lui demandait rarement d'escorter les cibles. Titus aimait les voir arriver seules à la ferme.

Était-ce la fin de la partie pour celle-là... ? Titus allait-il lui annoncer : « C'est l'heure » ?

Lorsqu'ils entrèrent dans la maison, Titus trônait dans le grand fauteuil. Dmitry était assis devant l'ordinateur. Reynaldo s'arrêta à la porte. La Numéro Six – sans qu'on le lui dise – prit place sur la chaise en bois face à Titus.

— On a un problème, Dana.

C'était donc ça, son prénom, pensa Reynaldo. Dana.

Les yeux de Dana papillotèrent.

— Un problème ?

— Je comptais vous libérer aujourd'hui...

Titus parlait toujours aussi posément, comme s'il cherchait à vous hypnotiser, mais Reynaldo crut percevoir une certaine crispation dans la voix mélodieuse.

— Or il se trouve qu'un officier de police est en train d'enquêter sur votre disparition.

Dana avait l'air stupéfaite.

— Une enquêteuse de la police de New York nommée Katarina Donovan. La connaissez-vous ?

— Non.

— On l'appelle Kat. Elle travaille à Manhattan.

Le regard flou, Dana semblait avoir du mal à se concentrer.

— La connaissez-vous ? répéta Titus, plus sèchement cette fois.

— Non.

Il scruta son visage.

— Non, dit-elle à nouveau.

À demi morte, ouais, pensa Reynaldo.

Titus regarda Dmitry et hocha la tête. Dmitry tira sur son bonnet en laine et fit pivoter l'écran vers Dana, lui dévoilant la photo d'une femme.

— La connaissez-vous, Dana ? questionna Titus.

Dana se borna à secouer la tête.

— La connaissez-vous ?

— Je ne la connais pas.

— Vous a-t-elle appelée avant votre départ ?

— Non.

— Vous ne lui avez jamais parlé ?

— Jamais.

— D'où la connaissez-vous ?

— Je ne la connais pas.

— Avez-vous déjà vu cette femme quelque part ? Réfléchissez bien.

— Je ne la connais pas.

Dana éclata en sanglots.

— Je ne l'ai jamais vue.

Titus se cala dans son fauteuil.

— Je vous pose la question une dernière fois, Dana. Selon la réponse que vous me donnerez, soit vous rentrez chez vous retrouver votre fils, soit vous retournez dans votre boîte. Connaissiez-vous Kat Donovan ?

Kat demanda plusieurs fois aux deux hommes où ils l'emmenaient.

L'homme maigre à ses côtés se contenta de sourire en pointant son arme vers elle. Le conducteur gardait les yeux sur la route. De lui, elle ne voyait que son crâne rasé et ses épaules rondes et grosses comme des boules de bowling. Kat continuait à jacasser : où allaient-ils, combien de temps ça prendrait, qui étaient-ils ?

L'homme maigre à côté d'elle continuait à sourire.

Le trajet ne fut pas long. Juste après avoir traversé Water Mill, la Mercedes tourna à gauche en direction de l'océan, puis bifurqua dans Halsey Lane, le quartier résidentiel des riches.

Kat devina quelle était leur destination.

La voiture ralentit en longeant une vaste propriété protégée par une haie touffue. Quelques centaines de mètres plus loin, elle s'arrêta devant un portail totalement opaque. Un homme – oreillette, costume et lunettes noirs – était en train de parler dans un micro fixé à sa manche.

Le portail s'ouvrit, et la Mercedes suivit l'allée jusqu'à l'imposant manoir digne de Gatsby le Magnifique avec un toit en tuile rouge. L'allée était bordée de cyprès et de statues gréco-romaines. Dans la cour, il y avait un bassin circulaire avec un grand jet d'eau au milieu.

— Si vous voulez bien vous donner la peine, articula l'homme souriant.

Kat descendit d'un côté, M. Sourire de l'autre. Elle contempla la demeure d'un autre âge, qu'elle avait déjà vue sur de vieilles photos. Construite par un riche industriel du nom de Richard Heffernan dans les années trente, elle avait été rachetée il y a dix ans par l'actuel propriétaire qui, à en croire la rumeur, avait dépensé dix millions de dollars pour la rénover.

— Levez les bras, je vous prie.

Elle s'exécuta, et un autre homme portant les mêmes costume et lunettes noirs la fouilla avec un enthousiasme qui faisait plaisir à voir. M. Sourire lui ayant déjà confisqué son arme et son téléphone, elle n'avait plus grand-chose à cacher pourtant. Dans le temps, son père planquait toujours un second pistolet dans sa chaussure – Kat avait souvent pensé à suivre son exemple –, mais, de toute façon, ce type-là l'aurait trouvé. Lorsqu'il eut terminé, il hocha la tête à l'adresse de M. Sourire.

— Par ici, je vous prie.

Ils dépassèrent un jardin luxuriant qui semblait sortir d'un magazine sur papier glacé, ce qui était probablement le cas. L'océan s'étendait devant eux, comme s'il s'était matérialisé sur commande pour une photo de carte postale. Kat sentit l'odeur du sel dans l'air.

— Salut, Kat.

Il l'attendait sur la véranda garnie de meubles en teck. Tout de blanc vêtu. Ses habits étaient tellement ajustés que, d'acceptable sur un homme jeune et bien bâti, sa tenue frisait la vulgarité sur un septuagénaire flasque et trapu comme lui. Les boutons de sa chemise – du moins, ceux qu'il avait pu fermer – semblaient sur le point de craquer, révélant un torse si velu qu'il aurait supporté l'usage du fer à friser. Ses doigts boudinés étaient chargés de bagues en or. Il avait encore tous ses cheveux, une belle tignasse blond-roux, ou alors une superbe moumoute... difficile à dire.

— On se rencontre enfin, dit-il.

Eh oui, après toutes ces années de traque, de cauchemars et de haine, elle se trouvait en face de Willy Cozone.

— Je parie que vous avez imaginé ce moment bien souvent, ajouta-t-il.

— C'est vrai.

Il tendit les bras en direction de l'océan.

— C'est comme ça que vous le voyiez ?

— Non, répondit Kat. Vous aviez des menottes aux poignets.

Il rit comme s'il n'avait rien entendu d'aussi drôle de toute sa vie. M. Sourire se tenait à côté d'elle, les doigts croisés. Lui ne devait savoir que sourire.

— Tu peux nous laisser, Leslie.

Leslie le Souriant s'inclina et s'éloigna.

— Vous voulez vous asseoir ? proposa Cozone.

— Non.

— Que diriez-vous d'un thé glacé ou d'une limonade ?

Il leva son propre verre.

— Je bois un Arnold Palmer. Vous savez ce que c'est ?

— Oui.

— Je vous en offre un ?

— Non, fit Kat. Sauf votre respect, enlever quelqu'un, surtout un officier de police, sous la menace d'une arme est passible de poursuites.

— Allons, dit Cozone. Ne perdons pas de temps à chipoter. On a des choses à voir ensemble.

— Je vous écoute.

— Vous êtes sûre que vous ne préférez pas vous asseoir ?

— Que me voulez-vous, monsieur Cozone ?

Il prit une gorgée de son breuvage sans la quitter des yeux.

— Je me suis peut-être trompé.

Kat ne dit rien.

Il tourna les talons.

— Je vais demander à Leslie de vous ramener à votre voiture. Toutes mes excuses.

— Je pourrais vous faire inculper.

Cozone agita la main.

— Oh, je vous en prie, Kat. J'ai échappé à des charges bien plus lourdes. J'aurai une dizaine de témoins qui attesteront de mon emploi du temps. Et une vidéo de surveillance prouvant que vous n'avez jamais mis les pieds ici. Inutile de gaspiller notre temps à jouer à ce jeu-là.

— C'est valable dans les deux sens.

— C'est-à-dire ?

— Ne me faites pas le coup du « Je vais demander à Leslie de vous ramener ». Vous m'avez fait venir pour une raison précise. J'aimerais savoir laquelle.

Sa réponse plut à Cozone. Il fit un pas vers elle. Ses yeux étaient d'un bleu clair qui, chez lui, paraissait bizarrement noir.

— Vous êtes en train de semer la pagaille avec votre investigation en cours.

— Mon investigation n'est pas en cours.

— En effet, votre père est mort depuis longtemps.

— Est-ce vous qui l'avez liquidé ?

— Si c'était moi, croyez-vous que vous repartiriez vivante d'ici ?

Kat savait tout sur Cozone : sa date de naissance, son histoire familiale, son passé judiciaire, l'adresse de toutes ses résidences... de celle-ci en particulier. Mais ce n'est jamais pareil quand on rencontre quelqu'un en personne pour la première fois. Elle regarda ses yeux bleu clair, pensant aux horreurs que ces yeux-là avaient dû voir en soixante-dix et quelques années. Horreurs qui, en un sens, ne les atteignaient pas et qu'il avait pour la plupart perpétrées.

— Théoriquement, poursuivit-il d'un air blasé, je pourrais vous mettre une balle dans la tête ici et maintenant. J'ai plusieurs bateaux. On vous jetterait à la mer. Vous disparaîtriez sans laisser la moindre trace.

Un frisson parcourut furtivement le dos de Kat.

— Vous ne m'avez pas amenée ici pour me tuer.

— Comment pouvez-vous en être si sûre ?

— Parce que je respire toujours.

Cozone sourit. Il avait de petites dents irrégulières qui ressemblaient à des Chiclets avariés. La peau de son visage était lisse, comme après un peeling ou une injection de Botox.

— Voyons d'abord le tour que prendra notre discussion, si vous le voulez bien ?

Il se laissa tomber sur un coussin et tapota le siège à côté du sien.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Elle obéit en frissonnant. L'odeur de son eau de toilette lui assaillit les narines, capiteuse, écœurante. Les deux fauteuils faisaient face à l'océan. Pendant un moment, ils se turent en regardant le ressac tumultueux.

— Ça sent la tempête, dit-il.

— Impressionnant.

Son sarcasme tomba à côté.

— Posez votre question, Kat.

Elle ne dit rien.

— Vous avez attendu presque vingt ans. C'est le moment ou jamais. Demandez-moi.

Elle se tourna vers lui.

— Avez-vous fait exécuter mon père ?

— Non.

Il gardait les yeux rivés sur l'eau.

— Et je suis censée vous croire sur parole ?

— Savez-vous que je suis du quartier ?

— Oui. Farrington Street, près du lavage auto. Vous avez tué un gamin en dernière année de primaire.

Il secoua la tête.

— Je peux vous confier un secret ?

— Bien sûr, allez-y.

— Cette histoire de marteau est une légende urbaine.

— Je connais quelqu'un dont le frère était à l'école avec vous.

— Je vous le répète : c'est faux, déclara-t-il. Pourquoi vous mentirais-je ? J'aime bien les légendes. J'ai même participé à la propagation de celles qui me concernaient. Ça m'a facilité la tâche, en quelque sorte. Non pas que ce soit facile. Non pas que j'aie les mains propres. Mais la peur qu'on inspire est un instrument très utile pour arriver à ses fins.

— C'est une confession ?

Cozone tendit les deux poignets comme pour se faire menotter. Kat savait que rien de ce qu'il dirait ne serait recevable ni même utile, mais elle tenait à l'entendre quand même.

— Je connaissais votre père, reprit-il. Nous avons passé un accord.

— Vous êtes en train de me dire qu'il était corrompu ?

— Je ne dis rien du tout. Je vous explique que je ne suis mêlé en aucune façon à la mort de votre père. Nous étions du même monde, lui et moi.

— Vous n'avez donc tué personne à Flushing ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Alors vous dites quoi, au juste ?

— Pendant toutes ces années, à cause de votre obstination, certaines de mes entreprises ont dû... suspendre leur activité.

Elle avait décapité toutes les entreprises qu'on soupçonnait d'être de près ou de loin liées à Cozone. C'est sûr, elle lui avait fait perdre beaucoup d'argent.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Kat.

— Je n'ai pas envie de me remémorer quoi que ce soit de cette époque-là.

— Et vous pensiez qu'il vous suffirait de m'affirmer que vous n'avez pas assassiné mon père pour que les choses rentrent dans l'ordre ?

— Quelque chose comme ça. Je croyais... ou plutôt j'espérais que nous pourrions parvenir à un accord.

— Un accord ?

— Oui.

— Comme celui que vous aviez avec mon père ?

Il regardait toujours les vagues, mais un petit sourire tirait le coin de sa bouche.

— C'est ça.

— Et pourquoi maintenant ?

Cozone porta le verre à ses lèvres.

— Vous auriez pu me dire ça des années plus tôt, si vous pensiez pouvoir aboutir à un accord. Alors pourquoi maintenant ?

— Les choses ont changé.

— De quelle manière ?

— Un ami très cher vient de décéder.

— Monte Leborne ?

Cozone but une gorgée de son cocktail.

— Vous êtes coriace, Kat. Il faut vous reconnaître ça.

Elle ne prit pas la peine de répondre.

— Vous étiez très attachée à votre père, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas là pour parler de moi ni de mes sentiments.

— Très bien. Si je vous ai fait venir ici, c'est parce que Monte Leborne est mort.

— Mais il a reconnu les faits.

— Exact. Il a aussi déclaré que je n'avais rien à voir là-dedans.

— Comme dans les deux autres affaires de meurtre ?

Il tourna légèrement la tête vers elle. Son expression se durcit.

— Je n'ai pas l'intention de parler de ça. Me suis-je bien fait comprendre ?

Le message était clair : « Oui, j'ai buté ces deux-là, mais pas ton papa. »

Sauf qu'elle n'était pas obligée de le croire. Cozone voulait qu'elle lui fiche la paix. C'était le but de cet entretien. Et il était prêt à jurer n'importe quoi pour y parvenir.

— Ce que je vais vous dire doit rester entre nous, poursuivit-il. On est bien d'accord ?

Kat hocha la tête. Si un jour elle en avait besoin, elle se servirait des informations qu'il allait lui fournir, ce n'était pas une promesse faite à un criminel notoire qui l'en empêcherait. Il le savait probablement aussi.

— Revenons en arrière, voulez-vous ? Le jour où Monte Leborne a été épinglé. Je reconnais que ce jour-là j'étais un peu inquiet. Inutile d'expliquer pourquoi. Monte était l'un de mes plus fidèles employés. Je l'ai donc contacté aussitôt.

— Mais il a été placé à l'isolement.

Il fronça les sourcils.

— Oh, je vous en prie.

Cozone avait raison. Il avait ses entrées partout. Du reste, ça n'avait aucune importance.

— Bref, j'ai promis à Monte que s'il continuait à faire preuve de loyauté à mon égard, sa famille serait généreusement dédommée.

En un mot, il l'avait acheté.

— Sinon ?

— Inutile de perdre son temps en conjectures, n'est-ce pas, Kat ?

Il la regarda.

— Par ailleurs, même sous la menace, bon nombre d'employés ont balancé leur patron pour améliorer leur propre sort. J'espérais que dans le cas de Monte, la carotte serait plus efficace que le bâton.

— Apparemment, vous avez réussi.

— Oui, mais pas comme je l'avais prévu.

— C'est-à-dire ?

Cozone fit tourner une bague autour de son doigt.

— Vous n'êtes pas sans savoir que Monte Leborne a été initialement arrêté pour un double homicide.

— Exact.

— Il m'a demandé l'autorisation d'en endosser un troisième.

Cozone semblait soudain épuisé.

— Si nous ne nous sommes pas rencontrés plus tôt, c'est que, pour respecter les termes de mon arrangement avec Monte, ceci devait rester confidentiel. Je ne vous ferai pas le coup du code d'honneur, mais il faut que vous compreniez. J'avais juré le secret. Si j'avais parlé, j'aurais trahi la confiance d'un employé fidèle.

— Lequel à son tour aurait pu retourner sa veste.

— Il y a toujours une dimension pragmatique dans ce genre de principe, acquiesça Cozone. Mais, par-dessus tout, je voulais prouver à Monte et au reste de mon personnel que j'étais un homme de parole.

— Et maintenant ?

Il haussa les épaules.

— Monte est mort. Par conséquent, notre arrangement est caduc.

— Vous êtes donc libre de parler.

— Je préfère que tout ceci reste entre nous. Vous avez cru que j'avais tué votre père. Je vous ai fait venir ici pour que vous sachiez que je n'avais rien à voir dans son assassinat.

Kat posa alors la question qui lui brûlait les lèvres :

— Qui l'a tué, alors ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que Leborne y est pour quelque chose ?

— Non.

— Savez-vous pourquoi il a endossé la responsabilité de ce crime ?

Cozone écarta les bras.

— À votre avis ?

— L'argent ?

— Pas seulement.

— Quoi d'autre ?

— C'est là le hic, Kat.

— Que voulez-vous dire ?

— On lui a promis un traitement de faveur.

— Quel genre de traitement de faveur ?

— Meilleures conditions de détention. Plus de confort. Des rations supplémentaires. Un coup de pouce pour aider son neveu à trouver un emploi.

Kat fronça les sourcils.

— Qui lui a garanti tout ça ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Mais vous avez bien votre idée sur le sujet.

— Les conjectures, ce n'est pas mon fort.

— Vous l'avez déjà dit. Quel genre de boulot son neveu a-t-il obtenu ?

— Il ne s’agissait pas d’un boulot, mais de le faire entrer dans une école.

— Laquelle ?

— L’école de police.

L’orage creva, comme sur un signal. Des trombes d’eau s’abattirent sur l’océan, formant des tourbillons. Cozone recula légèrement son fauteuil pour s’abriter sous l’avant-toit de la véranda. Kat l’imita.

— Leslie va vous raccompagner à votre voiture.

— J’ai encore des questions à vous poser.

— J’en ai déjà dit beaucoup trop.

— Et si je ne vous crois pas ?

Cozone haussa les épaules.

— Dans ce cas, nous continuerons comme avant.

— Sans aucun accord ?

— S’il le faut.

Elle repensa à ce qu’il avait dit, à propos du prétendu code d’honneur, des accords et des arrangements.

— Vous m’avez expliqué que vous n’étiez plus tenu de taire la nature de votre accord avec Leborne maintenant qu’il est mort.

Leslie le Souriant apparut sur la véranda. Kat ne bougea pas.

— Vous aviez aussi un accord avec mon père.

Sa voix sonnait bizarrement à ses propres oreilles. La pluie tambourinait sur l’avant-toit. Elle dut parler plus fort pour se faire entendre.

— Savez-vous qui est Chouchou ?

Cozone détourna les yeux.

— Vous êtes au courant pour Chouchou ?

— Jusqu’à un certain point.

— Alors pourquoi me poser la question ?

— J'aimerais lui parler.

Il pencha la tête, l'air interrogateur.

— Si vous ignorez qui a tué mon père, dit Kat, Chouchou le sait peut-être, elle.

Elle crut le voir acquiescer.

— Peut-être.

— Je voudrais la rencontrer. Ça peut se comprendre, non ?

— En un sens, oui, opina-t-il presque trop prudemment.

— Pourriez-vous m'aider à la retrouver ?

Cozone regarda Leslie. Ce dernier ne broncha pas. Cozone répondit néanmoins :

— On peut toujours essayer, oui.

— Je vous remercie.

— À une condition.

— Laquelle ?

— Promettez-moi de me laisser tranquille.

— Si vous m'avez dit la vérité concernant la mort de mon père...

— C'est la vérité.

— Alors pas de problème.

Il tendit la main. Kat la serra à contrecœur. Il ne la lâcha pas tout de suite.

— C'est bien ce que vous voulez, Kat, vous en êtes sûre ?

— Quoi ?

— Vous êtes sûre de vouloir rencontrer Chouchou ?

Elle dégagea sa main.

— Absolument.

Il jeta un coup d'œil sur les vagues en furie.

— Au fond, c'est peut-être aussi bien. Le moment est peut-être venu d'en finir avec les secrets, et tant pis pour la casse.

— Ça veut dire quoi, au juste ? demanda Kat.

Mais Cozone avait déjà tourné les talons pour rentrer dans la maison.

— Leslie va vous raccompagner. Il vous recontactera quand il aura trouvé l'adresse de Chouchou.

Titus posa la question à Dana une bonne dizaine de fois. Comme il s'y attendait, elle s'en tint à sa première version. Elle ne connaissait pas Kat. Elle ne l'avait jamais vue. Elle ignorait totalement ce qui l'avait poussée à enquêter sur sa disparition.

Et Titus la crut.

Se carrant dans le fauteuil, il se frotta le menton. Dana ne le quittait pas des yeux. Avec toujours cette lueur d'espoir dans le regard. Derrière elle, Reynaldo était adossé au chambranle de la porte. Titus se demanda s'il ne pourrait pas lui soutirer encore un peu d'argent, mais il fallait savoir s'arrêter à temps. Il doutait que le lieutenant Donovan ait parlé de ses investigations à ses collègues. *Primo*, elle n'avait pas de preuves. Et, *secundo*, elle ne devait pas être pressée d'admettre comment elle avait découvert le pot aux roses.

En traquant un ex-petit ami sur le Net.

Il pesa le pour et le contre. D'un côté, une fois Dana morte et enterrée, il n'y aurait plus d'indices. D'un autre côté, Kat Donovan avait fait le rapprochement entre Dana Phelps et Gerard Remington. Et elle était personnellement impliquée dans l'affaire.

Éliminer un flic était extrêmement risqué. Mais, en l'occurrence, la laisser en vie l'était tout autant.

Il fallait qu'il fasse une analyse coût-bénéfice exhaustive – la tuer ou pas –, mais, entre-temps, il avait une autre affaire à régler.

Titus sourit à Dana.

— Vous voulez du thé ?

Elle acquiesça avec toute l'énergie qui lui restait, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Oui, s'il vous plaît.

Il regarda Dmitry.

— Tu peux préparer du thé pour M^{me} Phelps ?

Dmitry s'éclipsa dans la cuisine.

Titus se leva.

— Je reviens, lança-t-il à Dana.

— Je vous ai dit la vérité, monsieur Titus.

— Je le sais, Dana. Ne vous inquiétez pas.

Titus rejoignit Reynaldo à la porte. Les deux hommes sortirent sur le perron.

— C'est l'heure, dit Titus.

Reynaldo hocha la tête.

— OK.

Titus jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Tu la crois, toi ?

— Oui.

— Moi aussi, mais il vaut mieux qu'on en soit tout à fait sûrs.

Les yeux de Reynaldo s'étrécirent.

— Je ne la tue pas, alors ?

— Oh ! si, répondit Titus en regardant vers la grange. Mais, prends ton temps.

Chaz téléphona chez Julie Weitz. Une femme lui répondit :

— Allô ?

— Julie Weitz ?

— Elle-même.

— Lieutenant Faircloth, police de New York.

Il lui posa quelques questions. Oui, elle correspondait avec un homme sur Internet, et même plusieurs, mais c'était son problème. Non, elle n'avait pas prévu de partir avec aucun d'eux. Et, de toute façon, qu'est-ce que la police avait à voir là-dedans ? Chaz la remercia et raccrocha.

Une bonne chose de faite.

Ensuite, il appela Martha Paquet. Là encore, ce fut une femme qui décrocha.

— Vous êtes Martha Paquet ?

— Non, dit la femme. Je suis sa sœur, Sandi.

Leslie le Souriant et la Mercedes gris argenté déposèrent Kat devant la Ferrari jaune de Chaz. Avant qu'elle descende, Leslie lui dit :

— Je vous contacterai quand j'aurai l'adresse.

Kat faillit le remercier, mais le contexte ne s'y prêtait guère. Le chauffeur lui rendit son arme. Elle devina à son poids qu'il avait retiré les balles. Puis il lui tendit son téléphone.

Kat descendit. Ils repartirent chacun de leur côté.

La tête lui tournait. Elle ne savait que penser de son entrevue avec Cozone. Ou plutôt si, ce qui était encore pire. N'était-ce pas évident ? Stagger était allé voir Monte Leborne juste après son arrestation. Il avait passé un marché avec lui, pour que Monte endosse la responsabilité de l'assassinat de son père.

Restait à savoir pourquoi.

Inutile de revenir à la charge : Stagger continuerait à nier. Le mieux serait de le confondre. Mais comment ?

Les empreintes digitales relevées sur la scène de crime.

Elles ne pouvaient appartenir à Stagger. Grâce au fichier de la police, on l'aurait su tout de suite. Néanmoins, il s'était immiscé dans l'enquête pour faire accepter par tout le monde que ces empreintes étaient celles d'un SDF lambda.

Tout tournait autour de ces empreintes digitales.

Elle appela Suggs sur son portable.

— Salut, Kat, comment va ?

— Bien, merci. Vous avez eu l'occasion de jeter un œil sur cette histoire d'empreintes ?

— Pas encore.

— Je ne voudrais pas vous importuner, mais c'est assez urgent.

— Après toutes ces années ? Voilà qui m'étonne. Mais bon, j'ai rempli une demande. Toutes les pièces à conviction sont stockées à l'entrepôt. Ça risque de prendre encore quelques jours, m'a-t-on dit.

— Vous ne pourriez pas les secouer un peu ?

— Peut-être, mais les collègues ont tous des investigations en cours, Kat. Et ceci n'est pas une priorité.

— Ça l'est, pourtant. Croyez-moi. Faites-le pour mon père.

Il y eut un silence. Puis Suggs dit :

— Pour ton père.

Et il raccrocha.

Kat se retourna vers cette fichue plage et se souvint du cours de ses réflexions juste avant qu'elle tombe sur Leslie, appuyé contre la voiture de Chaz.

C'est Kat. C'est le message qu'elle avait adressé à Jeff-Ron après lui avoir envoyé le lien du clip de *Missing You*. Il avait réagi comme s'il ne la connaissait pas. Alors elle avait tapé : *C'est Kat.*

Un froid soudain l'envahit. Elle, Kat, lui avait donné son nom. Il ne l'avait pas utilisé le premier. Il s'était mis à l'appeler Kat après qu'elle s'était présentée.

Il y avait un problème.

Un gros problème avec Dana Phelps, Gerard Remington et Jeff Raynes, alias Ron Kochman. Elle n'avait pas encore de preuves, mais trois personnes avaient disparu.

Ou tout au moins deux. Gerard et Dana. Quant à Jeff...

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir. Elle se glissa dans la Ferrari et mit le moteur en marche. Non, elle ne rentrait pas à New York. Pas tout de suite. Elle allait repasser chez Ron Kochman, défoncer sa porte s'il le fallait, mais elle découvrirait la vérité d'une manière ou d'une autre.

De retour dans Deforest Road, Kat vit dans l'allée les deux mêmes véhicules que tout à l'heure. Elle se gara juste derrière. Mais au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la portière, son portable sonna.

C'était Chaz.

— Oui ?

— Martha Paquet est partie en week-end hier soir. Personne ne l'a revue depuis.

Titus remercia Dana pour sa coopération.

— Quand pourrai-je rentrer chez moi ? demanda-t-elle.

— Demain, si tout va bien. En attendant, Reynaldo va vous installer dans la grange ; nous y avons aménagé une chambre d'amis, avec un lit et une douche. À mon avis, vous serez mieux là-bas.

Dana, qui tremblait comme une feuille, parvint néanmoins à dire :

— Merci.

— Je vous en prie. Vous pouvez y aller maintenant.

— Je ne parlerai pas, ajouta-t-elle. Vous pouvez me faire confiance.

— Je sais, répondit-il. Je n'en doute pas.

Dana se traîna jusqu'à la porte comme si, à chacun de ses pas, elle s'enfonçait dans une épaisse couche de boue. Reynaldo

l'attendait. Sitôt la porte refermée, Dmitry toussota dans son poing.

— On a un problème.

Titus pivota vers lui. Ils n'avaient jamais eu de problème. Jamais.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On reçoit des mails.

Une fois qu'ils avaient obtenu les mots de passe, Dmitry s'arrangeait pour que tous les mails de leurs pensionnaires soient transférés sur sa messagerie. Ainsi ils pouvaient surveiller les messages entrants, et même y répondre pour rassurer familles et amis.

— De qui ?

— La sœur de Martha Paquet. Je crois qu'elle a appelé sur son portable aussi.

— Et ces mails, ça dit quoi ?

Levant les yeux, Dmitry remonta les lunettes sur son nez avec son index.

— Que quelqu'un de la police new-yorkaise a téléphoné pour savoir où était Martha. Et qu'il a semblé inquiet quand elle a répondu que Martha était partie avec son amoureux.

Titus sentit la colère monter en lui.

Kat.

La balance de son analyse interne coût-bénéfice – tuer ou ne pas tuer – penchait maintenant clairement d'un côté.

Il attrapa ses clés et se hâta vers la porte.

— Écris à la sœur que tu vas bien, que tu passes des moments merveilleux et que tu rentreras demain. Si jamais il y a d'autres messages, appelle-moi sur mon portable.

— Où allez-vous ?

— À New York.

Kat tapa sur la porte, mais rien ne bougea derrière la vitre opaque. Pourtant, le vieil homme devait encore être chez lui : les deux voitures étaient toujours là. Elle frappa à nouveau.

Pas de réponse.

Il lui avait dit de quitter *sa* propriété. Donc la maison lui appartenait. Peut-être que Jeff et Melinda étaient ses locataires. Elle pourrait facilement trouver le nom du bonhomme, mais à quoi bon ?

Chaz était censé contacter le FBI, même s'il n'y avait pas grand-chose dans le dossier. Un adulte qui ne donne pas de nouvelles pendant quelques jours, ça n'a rien d'extraordinaire. Par ailleurs, Dana Phelps avait parlé à son fils et à son conseiller financier. Quant à Martha Paquet, peut-être qu'elle passait le week-end au lit avec son nouvel amant.

Sauf que les deux femmes étaient parties, semblait-il, avec le même homme.

Kat fit le tour de la maison, essayant de regarder par les fenêtres, mais les stores étaient baissés. Elle trouva le vieil homme dans le jardin, sur un transat. Il lisait un livre de poche, l'agrippant comme s'il avait peur qu'il ne se sauve.

— Rebonjour, fit Kat.

L'homme se redressa d'un bond.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— J'ai frappé à la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Où est Jeff ?

— Je ne connais pas de Jeff.

Elle ne le crut pas.

— Où est Ron Kochman ?

— Je vous l'ai dit. Il n'est pas là.

Kat se planta devant son transat.

— Deux femmes ont disparu.

— Quoi ?

— Deux femmes qui l'ont rencontré sur Internet. Elles ont disparu toutes les deux.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Je ne partirai pas tant que vous ne me direz pas où il est.

Le vieil homme garda le silence.

— Je vais appeler la police. Le FBI. Les médias.

Il ouvrit de grands yeux.

— Vous n'allez pas faire ça.

Kat rapprocha son visage du sien.

— Chiche. Et j'expliquerai à tout ce monde que Ron Kochman s'appelait autrefois Jeff Raynes.

Silence.

— Où est-il ?

Le vieil homme se taisait.

Cette fois, elle cria :

— Où est-il ?

— Laisse-le tranquille.

Au son de cette voix, Kat fit volte-face. La porte moustiquaire s'ouvrit. Flageolante, elle ouvrit la bouche, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Jeff sortit de la maison et ouvrit les bras.

— Je suis là, Kat.

Bo accueillit Reynaldo et Dana à la porte de la grange en remuant la queue. Il se précipita vers son maître qui posa un genou à terre pour le gratter derrière les oreilles.

— Brave toutou.

Bo aboya en signe d'approbation.

Derrière eux, la porte de la maison claqua. Titus sauta par-dessus les marches du perron et se hâta vers le SUV noir. Clem Sison, le chauffeur qui avait remplacé Claude, s'assit au volant. Titus grimpa à côté de lui.

Le SUV démarra sur les chapeaux de roues, soulevant un nuage de poussière sur son passage.

Reynaldo se demandait ce qui se passait. Bo se remit à aboyer, et il se rendit compte que, par distraction, il avait arrêté de le gratter. Il sourit et recommença. Bo prit un air extatique.

Dana les observait, un petit sourire aux lèvres. Reynaldo n'aimait pas ça. Il ordonna à Bo de retourner du côté des boîtes. Le chien protesta en geignant.

— Va, répéta Reynaldo.

Le chien quitta la grange à contrecœur et se dirigea vers le sentier.

Dana le suivit des yeux, et son sourire s'évanouit.

— J'ai un labrador moi aussi, dit-elle. Elle s'appelle Chloe. Elle est noire, pas chocolat. Il a quel âge, votre chien ?

Reynaldo ne répondit pas. De l'entrée de la grange, on apercevait la vieille scie à élaguer au mur. Il s'en était servi pour sectionner des phalanges, une fois. Cela avait pris du temps. À la fin, il avait été obligé de déchiqueter, d'arracher les os. L'homme – le Numéro Trois – hurlait tellement que le bruit avait dérangé Titus. Reynaldo lui avait enfoncé un chiffon dans la bouche et enroulé du ruban adhésif par-dessus pour étouffer ses cris de douleur. Quand le Numéro Trois avait perdu connaissance, Reynaldo lui avait balancé un baquet d'eau pour le réveiller.

— Vous voulez de l'eau ? demanda-t-il à Dana.

— Oui, s'il vous plaît.

Il remplit deux seaux et les posa sur l'établi. Dana en prit un et but directement dedans. Reynaldo trouva un torchon qui ferait un bon bâillon, mais il ne savait plus où il avait rangé le ruban adhésif. Il pourrait la menacer, bien sûr, lui dire que, sans le torchon, ce serait pire, mais, d'un autre côté, comme Titus venait de partir, le bruit ne le gênerait pas.

Qu'elle hurle donc.

— Où est le lit ? fit Dana. Et la douche ?

— Assis, dit-il en lui indiquant la chaise.

Il avait ligoté le Numéro Trois avec une corde et lui avait bloqué la main qu'il avait charcutée dans l'étau de l'établi. En voyant la corde, le Numéro Trois avait tenté de résister, mais Reynaldo l'avait neutralisé en le menaçant avec son arme. Dana, elle, paraissait plus docile, mais, de toute façon, il allait devoir l'attacher avant de la travailler à la scie.

— Assis, répéta-t-il.

Dana s'exécuta.

Il ouvrit le tiroir à outils et en sortit la corde. Il n'était pas très doué pour faire les nœuds, mais il suffisait de l'enrouler plusieurs fois autour de la victime, tout en restant à côté, et l'affaire était dans le sac.

— Vous allez faire quoi avec cette corde ? demanda Dana.

— Je dois faire votre lit. Je ne veux pas que vous en profitiez pour vous sauver.

— Je ne le ferai pas, je vous le promets.

— Ne bougez pas.

Lorsqu'il enroula la corde autour de sa poitrine, Dana se mit à pleurer. Mais elle ne résista pas. Mi-satisfait mi-déçu, il s'apprêtait à refaire un deuxième tour lorsqu'il entendit le geignement familier.

Bo.

Reynaldo leva la tête. Le chien se tenait à la porte de la grange et contemplait son maître avec des yeux tristes.

— Va, dit Reynaldo.

Bo gémit de plus belle.

— Va. J'arrive dans deux minutes.

Le chien se mit à gratter le sol en regardant son coussin. Reynaldo aurait dû y penser. Bo aimait son coussin. Il aimait la grange, surtout quand son maître s'y trouvait. La seule fois où Reynaldo l'avait empêché d'entrer, c'était quand il avait scié les doigts du Numéro Trois. Bo avait été malheureux... pas à cause de l'autre mais parce qu'il avait été séparé de son maître.

Ensuite, plusieurs jours durant, il avait reniflé les endroits où le sang avait giclé.

Reynaldo alla à la porte, le gratta brièvement derrière les oreilles.

— Désolé, toutou. Toi, tu restes dehors.

Il repoussa le chien pour fermer la porte. Bo s'avança vers lui.

— Assis, dit Reynaldo d'un ton sévère.

Le chien obéit.

Reynaldo venait de poser la main sur la poignée de la porte quand quelque chose de lourd s'abattit sur son crâne. La violence du choc le projeta sur les genoux. Sa tête vibrait comme un diapason. En se retournant, il vit Dana qui brandissait la chaise métallique. Elle la

leva au-dessus de sa tête et, avec un cri guttural, l'abattit vers son visage.

Reynaldo plongea juste à temps. Il attrapa la chaise, la lui arracha des mains.

Dana se rua à l'extérieur.

Il voulut se relever, mais la tête lui tournait, et il s'affala de nouveau. Bo lui lécha les joues. Cela lui redonna des forces. Il se remit debout et, l'arme au poing, sortit en courant. Il regarda à droite, à gauche. Rien.

Pivotant sur lui-même, il la vit disparaître dans les bois. Reynaldo tira et s'élança à sa poursuite.

Titus avait toujours été extrêmement prudent.

La conception qu'il avait du crime parfait ne lui était pas tombée dessus un beau matin par hasard. Elle était le fruit de ses expériences, de sa lutte pour la survie... la résultante de tout ce qu'il avait vécu et surmonté. Elle était primitive et moderne à la fois.

Il avait réuni l'ensemble de ses secteurs d'activité – prostitution, racket, arnaques en tous genres, usurpation d'identité – pour réaliser une opération d'une ampleur inégalée. Il s'agissait d'abord de créer le profil idéal. Dmitry l'aidait à trouver des comptes supprimés ou inactifs sur des sites comme Facebook, voire MySpace : des gens qui créaient une page, mettaient quelques photos, et puis ne s'en occupaient plus.

Ron Kochman, par exemple. D'après le cache, son compte avait été ouvert, puis supprimé au bout de quinze jours. On n'aurait pu rêver mieux. Ou alors Vanessa Moreau. Ils avaient découvert son book sur le site de l'agence Mucho Models. Non seulement Vanessa n'avait pas mis son compte à jour depuis trois ans, mais quand un pseudo-magazine avait tenté de la « recruter » pour un contrat, Titus n'avait pas eu de réponse.

Bref, les deux comptes étaient inactifs.

Ça, c'était l'étape numéro un.

Une fois qu'il avait repéré des identités potentiellement exploitables, Titus lançait une recherche approfondie sur Internet comme le ferait n'importe quel prétendant. Aujourd'hui, quand on rencontrait quelqu'un sur un site, on cherchait forcément des renseignements sur lui via Google. C'est pour ça qu'un profil fictif ne faisait pas l'affaire. Alors que celui d'une personne réelle qui s'efforçait de passer inaperçue...

Il n'y avait pratiquement rien sur Ron Kochman en ligne. Cependant, par précaution, Titus l'avait affublé du nom de Jack. Pareil pour Vanessa Moreau. Au terme d'une recherche minutieuse – qu'aucun individu normal ne pouvait mener, sauf à engager un détective privé –, il avait découvert que Vanessa Moreau était un nom professionnel, que celle-ci s'appelait en fait Nancy Josephson et vivait avec mari et enfants à Bristol en Angleterre.

L'autre critère important, c'était le physique.

Vanessa, avec son côté pin-up, était beaucoup trop sexy. Les hommes pourraient se méfier. Mais, comme Titus l'avait appris du temps de sa carrière de mac, les hommes pouvaient aussi être très bêtes lorsqu'il était question du sexe féminin. Gerard Remington avait même affirmé à Vanessa que les êtres supérieurs – lui en termes d'intelligence, elle en termes de beauté – étaient spontanément attirés l'un vers l'autre.

« Pour l'amélioration de l'espèce. » Eh oui, il avait vraiment dit ça.

Ron Kochman avait été une trouvaille rare et précieuse. Normalement, pour plus de sécurité, Titus appâtait une seule proie par profil, après quoi il l'effaçait et en créait un autre. Mais trouver des gens enregistrés sur le Net qui ne soient pas localisables pour autant était compliqué. Qui plus est, Kochman avait exactement l'âge et le physique qu'il fallait. Il était à la fois veuf (les femmes adoraient ça) et naturellement séduisant. Même sur les photos, il avait l'air décontracté, bien dans sa peau... beaux yeux, sourire craquant.

Elles tombaient toutes amoureuses de lui.

À partir de là, le procédé était simple. Titus faisait dans la sobriété. Jamais lubrique avec les femmes, ni trop aguichant avec les hommes. La communication, c'était sa tasse de thé. Cela remontait à l'époque où il s'employait à traquer les filles à la gare routière. Il ne se vantait pas, ne se mettait jamais en avant. Ses commentaires étaient souvent empreints d'autodérision. Il ne demandait pas non plus d'informations personnelles, même si, une fois le contact établi, les cibles les lui fournissaient de leur propre chef. Alors, il chargeait Dmitry d'examiner chaque cible pour déterminer son revenu net. Au-dessous de six chiffres, ce n'était pas la peine d'insister. Idem s'ils faisaient partie d'une famille nombreuse dont on pouvait être sûr que l'un de ses membres, au moins, s'inquiéterait de leur absence.

À tout moment, Titus pouvait revêtir une dizaine d'identités flirtant simultanément avec des centaines de proies potentielles. L'immense majorité décrochait pour une raison ou une autre. Certaines nécessitaient trop de travail. D'autres refusaient de partir sans un premier rendez-vous autour d'un verre. D'autres encore faisaient des recherches et, avec des profils moins immatériels que Ron Kochman ou Vanessa Moreau, comprenaient qu'ils avaient été grugés.

Néanmoins, la source des cibles potentielles restait intarissable.

Actuellement, Titus en détenait sept à la ferme. Cinq hommes, deux femmes. Aussi étrange que cela puisse paraître, la disparition d'un homme célibataire passait pratiquement inaperçue. Les hommes disparaissaient tout le temps. Ils prenaient le large. S'amourachaient d'une femme et changeaient de domicile. Un homme qui transférait son argent d'un compte sur un autre, ça n'étonnait personne. Alors qu'une femme qui « bidouillait » ses comptes, il y avait – forcément – de quoi s'interroger.

Entend-on souvent aux nouvelles qu'un homme seul de quarante-sept ans a disparu et que la police le recherche ?

Très rarement.

Lequel « très rarement » se transforme en « jamais » lorsque l'homme en question envoie des textos, des mails et, si nécessaire, passe des coups de fil. Le mode opératoire de Titus était simple et précis. On garde la cible en vie tant qu'on a besoin d'elle. On la saigne juste ce qu'il faut pour susciter un haussement de sourcils, pas plus. Puis on se débarrasse d'elle.

Son entreprise tournait depuis huit mois déjà. Côté géographie, son rayon d'action ne dépassait pas dix heures de trajet en voiture. Ce qui couvrait une bonne partie de la côte Est, du Maine à la Caroline du Sud, et même le Midwest. Les victimes ne devaient pas habiter à proximité l'une de l'autre, ni être liées d'une quelconque façon.

Au bout d'un moment, les rapports épistolaires devaient évoluer pour aboutir à une conversation de vive voix. Titus avait été surpris de constater à quel point on pouvait devenir intime avec quelqu'un qu'on n'avait jamais vu en chair et en os. Il avait pratiqué le sexe en ligne et même au téléphone avec la moitié de ses proies. Il utilisait toujours un appareil jetable, recourant parfois aux services d'une femme qui n'avait pas vraiment idée de ce qui se passait, mais, la plupart du temps, il se servait d'un simple changeur de voix. Chaque fois, des mots d'amour étaient échangés avant même de convenir d'une rencontre physique.

À partir de là, une escapade – que ce soit un week-end ou une semaine – s'imposait d'elle-même. Gerard Remington, qui avait clairement des problèmes relationnels (il avait failli tout gâcher en insistant pour prendre sa propre voiture et, pour finir, ils avaient dû l'assommer sur le parking de l'aéroport), avait acheté une bague pour demander la main de Vanessa, et ce, sans jamais l'avoir vue en personne. Et il n'était pas le premier. L'amour rend aveugle, certes, mais moins que le désir d'être aimé.

Tout marchait comme sur des roulettes, jusqu'à ce que le mécanisme parfaitement huilé se grippe brusquement. Au fond, Titus ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. À force de ne rencontrer aucun obstacle, il avait baissé la garde. Sitôt que

« Kat » – il l'avait reconnue d'après sa photo sur JustMyType.com – avait contacté Ron Kochman, il aurait dû fermer le profil. Mais il ne l'avait pas fait.

Premièrement, parce qu'il était sur le point de ferrer deux autres proies qui lui avaient demandé beaucoup de travail. Il ne voulait pas les perdre à cause d'une ex qui aurait inopinément refait surface. Ensuite, parce qu'il ne pouvait se douter que Kat était flic. Il n'avait pas pris la peine de vérifier : pour lui, elle n'était qu'une ancienne amoureuse délaissée, et il avait cru que lui balancer « le passé est le passé » suffirait à la dissuader d'insister. Et troisièmement, parce que Kat ne l'avait pas appelé Ron. Elle l'avait appelé Jeff, et Titus s'était demandé si elle avait confondu les deux, ou si Ron avait jadis été Jeff... auquel cas il serait encore plus difficile à localiser, et, du coup, son profil n'en devenait que plus intéressant.

Il s'était trompé sur toute la ligne.

N'empêche, comment avait-elle fait pour remonter cette piste ? Comment, à partir d'un bref contact sur JustMyType, le lieutenant Kat Donovan avait-elle retrouvé Dana Phelps, Gerard Remington et Martha Paquet ?

Il ne suffisait plus de l'éliminer désormais. Il fallait la ramener à la ferme et la faire parler pour mesurer le niveau du danger. Peut-être qu'il était temps de fermer boutique. S'il apprenait que l'étau se resserrait et que d'autres flics étaient au courant, il n'aurait plus qu'à presser la touche *Supprimer* : supprimer toutes les cibles, les enterrer, mettre le feu à la ferme et prendre le large avec l'argent qu'ils avaient gagné.

Fermant les yeux, Titus se laissa aller contre le repose-tête. New York était à trois heures de route. Alors autant piquer un petit somme pour être en forme à l'arrivée.

Clouée au sol dans le jardin de cette maison banale de Montauk, Kat avait l'impression que la terre venait de s'ouvrir sous ses pieds. Dix-huit ans après lui avoir annoncé qu'il ne voulait plus l'épouser, Jeff était là, à trois mètres d'elle.

Pendant quelques instants, aucun des deux ne parla. Finalement, Jeff s'adressa non pas à Kat, mais au vieil homme :

— J'aimerais pouvoir discuter avec elle en tête-à-tête, si possible, Sam.

— Si c'est vraiment ce que tu veux.

Du coin de l'œil, Kat vit le vieil homme fermer son livre et rentrer dans la maison. Jeff et elle ne se lâchaient pas du regard. Comme deux duellistes attendant que l'autre dégaine le premier, ou deux âmes incrédules craignant qu'à la moindre inattention l'autre ne retombe en poussière.

Jeff avait les larmes aux yeux.

— C'est si bon de te revoir.

— Je trouve aussi.

Silence.

Puis Kat reprit :

— J'ai dit ça, moi... « Je trouve aussi » ?

— Tu faisais mieux que ça à l'époque, question reparties.

— Je faisais mieux que ça en bien des domaines.

Il secoua la tête.

— Tu as l'air en forme.

Elle lui sourit.

— Toi aussi.

Puis :

— J'ai l'impression d'être un disque rayé.

Jeff s'avança, les bras grands ouverts. Elle eut envie de s'y jeter, de se blottir contre sa poitrine... qu'il l'embrasse et que ces dix-huit années fondent comme neige au soleil. Cependant – pour se protéger peut-être –, Kat fit un pas en arrière et l'arrêta d'un geste. Il s'immobilisa, surpris, mais juste une fraction de seconde, puis hocha la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Kat ?

— Je cherche deux femmes qui ont disparu.

Elle se sentait sur un terrain plus sûr. Elle n'avait pas fait tout ce chemin pour raviver une flamme que son ex-fiancé avait éteinte depuis longtemps. Elle était là pour résoudre une affaire.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Elles s'appellent Dana Phelps et Martha Paquet.

— Je ne les connais pas.

Elle s'y attendait. Une fois qu'elle s'était souvenue d'avoir écrit *C'est Kat* la première, le reste était devenu limpide.

— Tu as un ordinateur portable ?

— Ben... oui, pourquoi ?

— Tu veux bien aller le chercher ?

— Je ne vois toujours pas...

— S'il te plaît, Jeff. Va le chercher, d'accord ?

Lorsqu'il retourna dans la maison, Kat se laissa tomber à genoux. Ses jambes ne la portaient plus. Elle aurait aimé s'allonger par terre, oublier ces deux femmes et pleurer toutes les larmes de son corps en pensant à ce qu'aurait pu être sa vie.

Elle réussit à se relever juste avant qu'il revienne. Il alluma le portable, le lui tendit. Kat alla s'asseoir à la table de pique-nique. Jeff s'assit en face d'elle.

— Kat ?

On sentait à sa voix qu'il était malheureux lui aussi.

— Je t'en prie, pas maintenant. Laisse-moi régler ça, tu veux bien ?

Kat se connecta à JustMyType et alla sur la page de Jeff.

Sauf qu'elle avait disparu.

Quelqu'un était en train de brouiller les pistes. Elle ouvrit rapidement sa boîte mail et trouva le lien que Brandon lui avait envoyé vers la page Facebook de Jeff. Cliquant dessus, elle tourna l'ordinateur vers lui.

— Tu étais sur Facebook ?

Jeff scruta l'écran en plissant les yeux.

— C'est comme ça que tu m'as retrouvé ?

— En partie.

— J'ai supprimé le compte dès que j'ai appris son existence.

— Rien ne s'efface définitivement sur le Net.

— Tu as vu ma fille ce matin. Quand elle allait en cours.

Kat hocha la tête. Sa fille l'avait donc averti. C'était à prévoir.

— Comme je ne sors pas beaucoup, Melinda s'est dit qu'il fallait que j'aie une page sur Facebook. Pour contacter de vieux amis ou rencontrer des femmes.

— Alors c'est ta fille qui t'a ouvert un compte ?

— Oui. Parce que sa mère était morte depuis longtemps et qu'elle estimait que je devais avoir quelqu'un dans ma vie.

— Elle savait qu'autrefois tu t'appelais Jeff Raynes ?

— À ce moment-là, non.

Leurs regards se croisèrent. Il avait toujours les mêmes yeux perçants.

— Pourquoi as-tu changé de nom ?

Il secoua la tête.

— C'est quoi, cette histoire de femmes disparues ?

— Quelqu'un a volé ton identité numérique. Quelqu'un qui s'est fait passer pour toi dans le but de séduire des femmes sur le Net.

Elle s'exprimait d'une voix neutre, dénuée d'émotion. C'était exactement ce qu'il lui fallait : des chiffres, des faits, des définitions... et zéro sentiment.

— Quelqu'un s'est servi de tes photos pour créer un faux profil qu'il a mis sur un site de rencontres. Deux femmes sont tombées amoureuses de ce pseudo-toi et, depuis, elles manquent à l'appel.

— Je n'ai rien à voir là-dedans, dit Jeff.

— Maintenant je le sais.

— Mais comment t'es-tu retrouvée mêlée à tout ça ?

— Je suis dans la police.

— Tu enquêtes sur ces disparitions ? demanda-t-il.

— Non. Je m'étais inscrite sur JustMyType. Ou plutôt une amie m'avait inscrite. Peu importe. J'ai vu ton profil et je t'ai écrit.

Elle sourit presque.

— Je t'ai envoyé la vidéo de *Missing You*.

— John Waite, fit-il, rêveur.

— Oui.

— J'adorais ce clip.

Son visage s'éclaira.

— Comme ça, tu... tu es célibataire ?

— Oui.

— Tu ne t'es jamais... ?

— Non.

Les yeux de Jeff s'embruèrent à nouveau.

— On était en pleine descente aux enfers, la mère de Melinda et moi, quand elle est tombée enceinte. Ce soir-là, on devait être bourrés tous les deux. Je m'en suis sorti. Pas elle. C'est mon ex-beau-père que tu as rencontré. Nous vivons ensemble tous les trois depuis sa mort. Melinda avait dix-huit mois à l'époque.

— Je suis désolée.

— Ça va. Je voulais juste que tu saches.

Kat déglutit péniblement.

— Ça ne me regarde pas.

Jeff regarda à gauche, cilla.

— Je voudrais bien t'aider à retrouver ces disparues, mais je ne sais absolument rien.

— Je n'en doute plus.

— Tu es venue jusqu'ici pour t'en assurer ?

— Montauk n'est pas bien loin de chez moi.

Jeff se tourna vers elle. Il était toujours aussi beau.

— Vraiment ? demanda-t-il.

Le monde était en train de s'écrouler autour d'elle. Kat fut prise de vertige. Voir son visage, entendre sa voix... jamais elle n'aurait cru cela possible. Et la douleur de la séparation, la brutalité de son départ n'en furent que plus cuisantes.

Elle l'aimait toujours.

C'était trop nul, bordel. Elle était trop faible, trop bête... une pauvre tache, voilà ce qu'elle était.

Elle l'aimait toujours.

— Jeff ?

— Oui ?

— Pourquoi m'as-tu quittée ?

La première balle frappa un arbre à dix centimètres de la tête de Dana.

Elle reçut des éclats d'écorce dans l'œil. Elle se baissa, continua à fuir à quatre pattes. La deuxième et la troisième balle sifflèrent quelque part au-dessus d'elle.

— Dana !

Elle n'avait qu'une seule pensée consciente : mettre un maximum de distance entre Terminator et elle. C'était lui qui l'avait enfermée dans cette satanée boîte. Lui qui l'avait obligée à se déshabiller et à enfiler la combinaison.

Et rien aux pieds. Pas de chaussures.

Elle devait courir pieds nus à travers la forêt pour échapper à ce tordu.

Tant pis.

Avant même que Terminator ne l'enferme dans sa boîte, Dana Phelps avait compris qu'elle avait été bernée. Ses premières sensations n'avaient pas été la douleur ni la peur, mais la honte et l'humiliation à l'idée d'avoir succombé après avoir vu quelques photos et lu quelques phrases bien tournées.

Mon Dieu, comment avait-elle pu tomber si bas ?

Cependant, à mesure que sa situation empirait, sa seule préoccupation avait été de survivre. Elle savait qu'elle n'était pas de taille à résister à l'homme qui se faisait appeler Titus. Il était prêt à tout pour lui voler son argent. Elle n'était pas aussi moribonde qu'elle avait fait semblant d'être – dans l'espoir de leur faire baisser la garde –, mais, tout de même, elle avait été sacrément secouée.

Dana ignorait combien de jours elle avait passés dans cette boîte. Il n'y avait ni levers ni couchers du soleil, pas de lumière, même pas de pénombre.

Juste un noir sépulcral.

— Reviens, Dana. Pas la peine de t'enfuir. On va te relâcher.

Elle savait qu'il voulait la tuer et, d'après ce qu'elle avait entrevu des activités de Terminator, peut-être même pire. Titus lui avait bien vendu sa camelote, lors de leur première rencontre. Il avait voulu lui redonner de l'espoir, ce qui, au bout du compte, était bien plus cruel que de l'enfermer dans cette boîte. Mais elle savait. Il s'était montré sous son vrai jour. Tout comme l'informaticien et les deux gorilles qu'elle avait repérés.

Couchée dans le noir des jours et des nuits durant, elle s'était demandé comment elle allait mourir. Une fois, elle avait entendu le bruit d'une détonation. C'était donc de cette manière qu'ils allaient procéder ? Ou la laisseraient-ils simplement pourrir dans cette boîte en cessant de lui jeter leurs poignées de riz quotidiennes ?

Mais maintenant qu'elle était dehors, dans cette magnifique nature sauvage et indomptable, Dana se sentait libre. Si elle devait mourir, au moins ce serait avec sa dignité retrouvée.

Lorsqu'elle avait appelé Martin Bork, elle avait espéré qu'il capterait quelque chose au son de sa voix ou qu'elle arriverait à lui faire passer un message subliminal. Mais, pendant toute la conversation, Titus avait gardé un doigt sur le bouton *Arrêt* du téléphone et un autre sur la détente d'un pistolet.

Et puis, bien sûr, il y avait eu ce monstrueux chantage...

Terminator cria :

— Ne fais pas ça, Dana !

Elle accéléra le pas, se faufilant sous les branches, louvoyant avec agilité entre les troncs d'arbres quand quelque chose craqua sous son pied.

Dana réussit à étouffer son cri.

Elle perdit l'équilibre, et c'est parce qu'elle avait pu s'appuyer contre un arbre qu'elle n'était pas tombée. Debout sur un pied, elle prit l'autre, le pied gauche, dans sa main. Le bout de bois s'était cassé en deux fragments pointus, dont l'un s'était fiché dans son talon. Elle tenta de le retirer, mais il refusa de bouger.

Pendant ce temps, Terminator gagnait du terrain.

Aveuglée par la panique, Dana brisa la partie qui dépassait et laissa le reste enfoncé dans sa chair.

— On est trois à te suivre à la trace, cria Terminator. On te retrouvera. De toute façon, j'ai ton portable. Je peux toujours envoyer un texto à Brandon pour lui dire qu'une limousine viendra le chercher et le conduire auprès de sa maman.

Elle ferma les yeux et s'efforça de ne pas penser à son fils.

C'était ça, le chantage de Titus : si elle refusait de coopérer, ils s'en prendraient à Brandon.

— Ton fils mourra dans ta boîte, hurla Terminator. S'il a de la chance.

Dana secoua la tête, des larmes de peur et de fureur ruisselaient sur son visage. N'écoute pas. Qu'il aille au diable avec ses menaces. Si elle obéissait, Brandon deviendrait un orphelin.

Elle lui garantissait juste de se retrouver orphelin.

— Dana ?

Il se rapprochait.

Dana se redressa en boitillant. Elle grimaca quand son pied se posa sur le sol, mais elle n'avait pas le choix. Dana avait toujours aimé courir. Elle faisait son jogging quotidien, qu'il pleuve ou qu'il vente. C'est au cross-country de l'université du Wisconsin qu'elle avait rencontré Jason Phelps, l'amour de sa vie. Il l'avait taquinée sur son addiction aux effets euphorisants de la course à pied. « Moi, je suis accro au fait de *ne pas* courir », lui disait-il. Ce qui ne l'avait pas empêché d'être fier d'elle. Il l'accompagnait à chaque marathon pour l'attendre sur la ligne d'arrivée. Même quand il était tombé malade et qu'il tenait à peine debout, il avait insisté pour qu'elle continue à courir ; assis avec une couverture sur ses jambes amaigries, il guettait son apparition de ses yeux voilés.

Elle n'avait plus couru un seul marathon depuis la mort de Jason.

Dana poussa sur ses jambes. Ses muscles et ses poumons voulaient bien coopérer, mais pas son pied. Elle tenta de reporter

son poids sur ses orteils, d'ignorer la douleur lancinante, mais chaque fois que son pied gauche touchait terre, c'était comme si on lui enfonçait un poignard dans le talon.

La forêt s'étendait à perte de vue devant elle. Elle pouvait continuer à courir... mais combien de temps tiendrait-elle avec cette écharde au pied et ce fou furieux à ses trousses ?

Obliquant sur sa gauche, Dana se réfugia derrière un rocher. Terminator n'était plus très loin. Elle l'entendait se frayer un passage dans les broussailles. Non, courir n'était plus une option.

La seule solution était de rester là et de se battre.

— Pourquoi m’as-tu quittée ?

Jeff cilla, comme si ces cinq mots formaient un poing serré. Pour une raison inconnue, Kat se pencha par-dessus la table et lui prit la main. Il n’y eut pas d’étincelle, pas de décharge électrique. Juste une sensation de réconfort, de familiarité. Quelque chose qui allait de soi, malgré les années, malgré les larmes et les vies séparées.

— Je suis désolé, dit-il.

— Je ne veux pas d’excuses.

— Je sais.

Il glissa ses doigts entre les siens, et Kat le laissa faire.

— Ça fait longtemps, dit Jeff.

— Dix-huit ans.

Kat pencha la tête.

— Tu trouves ça long ?

— Non.

Le ciel s’était éclairci, et le soleil reparut. Elle faillit lui demander s’il se souvenait de leur week-end à Amagansett, mais à quoi bon ? C’était absurde d’être assise là, main dans la main avec l’homme qui lui avait offert une bague de fiançailles avant de la plaquer et de disparaître dans la nature, et pourtant, pour la première fois depuis longtemps, elle n’avait pas l’impression d’être une victime. Peut-être qu’elle se racontait des histoires.

Mais elle se sentait aimée.

— Tu te caches, fit-elle.

Il ne répondit pas.

— Tu es dans le programme de protection des témoins ?

— Non.

— Alors quoi ?

— J'avais besoin de changer d'air, Kat.

— Tu as été mêlé à une bagarre dans un bar de Cincinnati.

Un léger sourire souleva les coins de sa bouche.

— Tu es au courant de ça !

— C'est arrivé peu de temps après notre rupture.

— Le début de ma descente aux enfers.

— Et ensuite, tu as changé de nom.

Jeff contempla fixement la table, comme s'il venait de découvrir leurs deux mains entrelacées.

— Pourquoi je trouve ça tellement naturel ? interrogea-t-il.

— Que s'est-il passé, Jeff ?

— Je te l'ai expliqué, j'avais besoin de changer d'air.

— Tu ne veux pas me le dire ?

Des larmes menaçaient de déborder de ses yeux.

— Alors quoi... je me lève et je pars ? Je retourne à New York, on oublie tout ça et on ne se revoit plus ?

Jeff gardait le regard fixé sur sa main.

— Je t'aime, Kat.

— Moi aussi, je t'aime.

Idiot. Insensé. Fou. Honnête.

Il leva les yeux, et Kat sentit son monde chavirer une nouvelle fois.

— On ne revient pas en arrière, fit-il. Ça ne marche pas comme ça.

Son portable se remit à vibrer. Kat l'avait ignoré, mais Jeff retira doucement sa main de la sienne. Le charme, si on pouvait appeler ce moment de grâce ainsi, était rompu. Le froid envahit sa main abandonnée, remonta le long de son bras.

Elle jeta un œil sur le numéro. C'était Chaz. S'éloignant de la table de pique-nique, elle s'éclaircit la voix.

— Allô ?

— Martha Paquet vient d'envoyer un mail à sa sœur.

— Quoi ?

— Elle dit qu'elle va bien. Elle et son amoureux ont atterri dans une auberge, et tout baigne.

— Je suis actuellement avec son soi-disant amoureux. On lui a volé son identité.

— Quoi ?

Elle lui expliqua qu'on s'était servi du nom de Ron Kochman. Sans préciser que Ron s'appelait Jeff et sans mentionner le lien qui les unissait. Pas parce que ça la gênait – plus maintenant –, mais pour ne pas compliquer les choses.

— Mais alors, qu'est-ce qui se passe, Kat ?

— Quelque chose de grave. De très grave. Tu as contacté le FBI ?

— Oui, mais ça n'a pas eu l'air de beaucoup les intéresser. Peut-être que cette histoire de vol d'identité aidera à les faire bouger, mais, jusqu'ici, on n'a aucune preuve qu'il y a eu un crime. Ça arrive tout le temps.

— Qu'est-ce qui arrive tout le temps ?

— Tu n'as pas vu la série *Usurpation d'identité* ? Il y a des gens qui créent de faux profils sur les réseaux sociaux. Ils choisissent des photos plus sexy, histoire de rompre la glace. Ça m'énerve, si tu savais. Les nanas crient haut et fort que c'est la personnalité qui compte et, à la fin, elles craquent pour le beau gosse. Si ça se trouve, c'est ça et rien d'autre, Kat.

Elle fronça les sourcils.

— Et donc, Chaz,... ce type moche finit par les obliger à transférer des centaines de milliers de dollars sur un compte en Suisse ?

— On n'a pas touché à l'argent de Martha.

— Pas encore. Chaz, écoute-moi. Je voudrais que tu te renseignes sur toutes les personnes portées disparues ces derniers mois. Peut-être que leur disparition a été signalée, ou alors ils sont partis avec l'homme ou la femme de leur vie. Leurs proches ne s'inquiéteraient pas forcément, parce qu'ils recevraient des textos ou des mails, comme avec ces trois-là. Mais pense à vérifier chaque fois s'ils étaient inscrits sur un site de rencontres.

— Tu crois qu'il y a d'autres victimes ?

— Oui.

— OK, j'ai compris, dit-il. Mais les agents fédéraux, c'est une autre affaire.

Chaz n'avait pas tort.

— Essaie d'organiser un rendez-vous, fit Kat. Appelle Mike Keiser. Il est directeur adjoint en charge du FBI à New York. On aura peut-être plus de succès de cette façon.

— Donc tu comptes rentrer à New York ?

Kat se retourna. Tout cela – les paroles, les émotions, Jeff en jean et T-shirt noir –, c'en était presque trop pour une seule journée.

— Oui, dit-elle. Je pars tout de suite.

Il n'y eut ni adieux, ni promesses, ni embrassades. Ils s'étaient tout dit. C'était à la fois suffisant et plus frustrant que jamais. Elle était venue en espérant trouver des réponses et, comme souvent dans la vie, elle repartait avec encore plus de questions.

Jeff la raccompagna à la voiture. En voyant la Ferrari jaune mouche, il grimaça et, malgré tout, Kat ne put s'empêcher de rire.

— C'est à toi ? s'enquit-il.

— Et si je disais oui ?

— Je me demanderais si tu ne t'es pas injecté des hormones mâles depuis la dernière fois que je t'ai vue.

Ce fut plus fort qu'elle. Kat noua les bras autour de son cou. Il chancela, se reprit et la serra fort contre lui. Cachant son visage dans sa poitrine, elle se mit à sangloter. Jeff referma sa grande main sur sa tête pour l'attirer encore plus près. Ils se cramponnèrent l'un à l'autre, tâtonnant, s'étreignant avec toute l'énergie du désespoir, puis Kat se dégagea brusquement et, sans un mot, monta dans la voiture. Elle démarra sans un regard en arrière, sans même jeter un œil dans le rétroviseur.

Kat parcourut cinquante kilomètres comme dans un brouillard, obéissant tel un automate aux injonctions du GPS. Lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle essaya de se concentrer sur son enquête... uniquement sur l'enquête. Elle passa en revue toutes les données : l'usurpation d'identité, les transferts d'argent, les mails, la plaque volée, les appels téléphoniques.

Une boule de panique lui obstrua la gorge.

Non, impossible d'attendre un rendez-vous hypothétique.

Elle entreprit de téléphoner à droite et à gauche, plaidant sa cause, faisant jouer ses relations, jusqu'à ce qu'on lui passe Mike Keiser, le directeur adjoint en charge du FBI.

— Que puis-je pour vous, lieutenant ? J'ai une journée chargée.

— J'en ai bien conscience, monsieur, mais trois personnes ont disparu dans trois États différents. Une dans le Massachusetts, une dans le Connecticut et une en Pennsylvanie. Je pense qu'il y a d'autres victimes dont nous n'avons pas connaissance. Vous a-t-on informé de cette situation ?

— Oui. Votre collègue, le lieutenant Faircloth, a tenté d'organiser un rendez-vous, mais nous sommes vraiment débordés.

— Si ces personnes sont retenues contre leur gré...

— Ce dont vous n'avez aucun début de preuve. D'ailleurs, vos soi-disant victimes ne sont-elles pas restées en contact avec leurs proches ?

— Aucune d'elles n'est joignable au téléphone. Je pense que ces mails et ces coups de fil ont été dictés sous la contrainte.

— Et sur quoi vous fondez-vous pour affirmer cela... ?

— Il faut regarder le tableau dans son ensemble, monsieur, dit Kat.

— Faites vite, lieutenant.

— Les deux femmes entretiennent une relation sur Internet avec le même homme...

— Lequel n'est pas ce qu'il prétend être.

— C'est ça.

— Mais quelqu'un qui utilise ses photos en ligne.

— Exactement.

— Phénomène assez courant, semble-t-il.

— En effet. Mais le reste l'est beaucoup moins. Les deux femmes sont parties avec ce même individu à une semaine d'intervalle.

— On ne sait pas si c'est le même.

— Pardon ?

— Ils sont peut-être plusieurs à utiliser le même faux profil.

Kat n'y avait pas pensé.

— Quoi qu'il en soit, aucune n'est rentrée de ce voyage.

— Ce qui n'est pas étonnant non plus. L'une a prolongé son séjour. L'autre est partie hier.

— Monsieur, l'une des femmes a effectué un gros transfert d'argent sur un compte suisse et est supposée s'installer très prochainement au Costa Rica ou je ne sais où.

— Elle a téléphoné à son fils, non ?

— Oui, mais...

— Vous pensez qu'elle l'a fait sous la contrainte.

— Oui. Et puis il y a le cas de Gerard Remington. Il a rencontré quelqu'un sur Internet, et lui non plus n'est pas revenu. Il a aussi

transféré de l'argent sur le même compte que M^{me} Phelps.

— Que se passe-t-il, selon vous, lieutenant ?

— À mon avis, quelqu'un s'attaque à des personnes après les avoir séduites via Internet. Nous sommes tombés sur trois victimes potentielles. Mais je suis sûre qu'il y en a d'autres. Il les attire en leur faisant miroiter des vacances paradisiaques. Puis, une fois qu'il les tient, il les oblige à transférer leur argent sur son compte suisse. Jusqu'ici, aucun d'eux n'est revenu. Ça fait des semaines qu'on est sans nouvelles de Gerard Remington.

— Et vous croyez...

— J'espère qu'il est en vie, mais je n'y crois pas vraiment.

— Vous pensez vraiment que toutes ces personnes ont été enlevées ?

— Oui. Celui qui est derrière tout ceci est malin et très prudent. Il a volé des plaques d'immatriculation. À une exception près, aucun des disparus n'a utilisé sa carte bancaire, rien que nous puissions localiser. Ils se sont tout simplement volatilisés.

Kat se tut et attendit.

— Écoutez, actuellement, je suis un peu à court d'effectifs, mais on va s'en occuper. Donnez-nous les trois noms. Nous placerons leurs comptes en banque sous surveillance, nous contrôlerons leurs relevés téléphoniques. Je vais envoyer une assignation au site de rencontres pour voir s'ils savent qui a créé ce faux profil. Ça ne donnera probablement pas grand-chose. Les criminels passent généralement par des réseaux privés délocalisés. Je leur demanderai aussi de mettre un avertissement sur leur page d'accueil, mais dans la mesure où on touche à leur fonds de commerce, je doute qu'ils acceptent. De son côté, le ministère concerné pourrait suivre la piste financière. Il y a eu un RAS, n'est-ce pas ? Cela devrait suffire pour lancer la procédure.

En écoutant ce récapitulatif, Kat parvint à une conclusion glaçante.

Cela ne servirait à rien.

OK, les agents fédéraux reprendraient le dossier, même s'il ne figurait pas sur leur liste de priorités. Avec un peu de chance, ils trouveraient peut-être quelque chose.

Mais au bout de combien de temps ?

— Lieutenant ? Il faut que je vous laisse maintenant.

— Je vous remercie de m'avoir crue, dit Kat.

— Malheureusement, oui, je vous crois, répondit Keiser, même si je préférerais de loin que vous vous trompiez.

— Moi aussi.

Ils raccrochèrent. Mais Kat avait encore une carte à jouer. Elle appela Brandon.

— Où es-tu ? lui demanda-t-elle.

— Toujours à Manhattan.

— J'ai retrouvé le gars avec qui ta mère était censée partir.

— Quoi ?

— C'est toi qui avais raison depuis le début. Ta mère s'est fourrée dans un sacré pétrin.

— Mais je lui ai parlé, protesta Brandon. Elle m'aurait prévenu, s'il y avait un problème.

— Pas si ça la mettait – ou si ça te mettait – en danger.

— Vous pensez que c'est ça ?

Inutile de tourner autour du pot.

— Oui, Brandon, c'est ce que je pense.

— C'est pas vrai !

— Le FBI est sur l'affaire. Ils vont employer tous les moyens *légaux* pour découvrir ce qui s'est passé.

Et elle répéta pour bien enfoncer le clou :

— Les moyens *légaux*.

— Kat...

— Oui ?

— C'est une façon de me demander de pirater à nouveau le site ?
Pas la peine de faire dans la dentelle.

— Oui.

— OK, je suis dans un café pas très loin de chez vous. J'aurais besoin d'un endroit plus tranquille et d'un plus haut débit.

— Chez moi, ça te va ?

— Carrément.

— J'appelle le portier pour lui dire de te laisser entrer. Je suis sur la route. Téléphone-moi si tu trouves quoi que ce soit : qui a créé ce profil, est-ce qu'il y en a d'autres, qui a été contacté, tout. Demande à tes copains de t'aider. Il nous faut un maximum d'infos.

— Ça marche.

Kat appela son portier et appuya sur l'accélérateur, même si elle avait l'impression de speeder pour rien. La sensation de panique ne l'avait pas quittée. Plus elle en apprenait, plus elle se sentait impuissante. Personnellement et professionnellement.

Son portable sonna à nouveau. Numéro masqué.

— Allô ?

— C'est Leslie.

Le bras droit de Cozone. Même au téléphone, on entendait son sourire à vous donner la chair de poule.

— Oui ? dit-elle.

— J'ai retrouvé Chouchou.

Terminator était en train de la rattraper.

Tapie derrière son rocher, Dana Phelps chercha des yeux une arme quelconque. Une pierre. Une branche cassée. Elle fouilla le sol à tâtons autour d'elle, mais ne trouva que des cailloux et des brindilles trop fines même pour un nid d'oiseau.

— Dana ?

Au son de sa voix, elle comprit que la distance entre eux s'était beaucoup rétrécie. Une arme, il lui fallait une arme. Elle pensa aux cailloux. Peut-être qu'en les mélangeant avec de la terre et en les lui lançant au visage, elle réussirait à l'aveugler momentanément, et ensuite...

Ensuite, quoi ?

Non, ce plan était débile de bout en bout. Elle était certes parvenue à s'échapper en profitant de l'effet de surprise. Et même à semer Terminator, l'adrénaline et les années d'entraînement aidant. Mais, en y regardant de plus près, lui était armé, il était fort et bien portant, alors qu'elle avait passé Dieu sait combien de temps sous terre...

Bref, elle n'avait aucune chance.

Dans ce combat de David contre Goliath, elle n'avait même pas de fronde sous la main. La seule chose qui lui restait, une fois de plus, c'était l'effet de surprise. Lorsqu'il passerait devant le rocher, elle pourrait lui sauter dessus, le viser aux yeux et aux testicules, l'attaquer avec toute la férocité de quelqu'un qui se bat pour sauver sa peau.

Mais était-ce seulement réaliste ?

Pas vraiment.

Elle l'entendit qui ralentissait le pas. Sa démarche était plus déterminée maintenant. Génial. Même l'effet de surprise ne fonctionnerait plus.

Que lui restait-il ?

Rien.

Épuisée, Dana eut envie de s'allonger par terre et d'en finir une fois pour toutes. Qu'il fasse d'elle ce que bon lui semblerait. Il la tuerait probablement. À moins qu'il ne la ramène dans la grange pour la soumettre au traitement barbare qu'il lui réservait afin de lui extorquer des informations sur cette femme flic dont Titus lui avait parlé.

Peu leur importait, à Titus et à Terminator, que Dana leur ait dit la vérité. À leurs yeux, elle avait moins de valeur qu'un animal... pour preuve le chien de Terminator. Elle n'était qu'un objet, une chose inanimée comme ce rocher, qu'on pouvait déplacer ou broyer à leur convenance. Ce n'était même pas de la cruauté. C'était pire.

Ils étaient totalement pragmatiques.

Les pas se rapprochaient. Dana se tassa sur elle-même pour mieux pouvoir bondir sur lui, mais ses muscles ne lui obéissaient plus. Elle tenta de puiser du réconfort dans le fait que cette fameuse Kat semblait faire peur à Titus.

Cette femme au visage si ouvert et doux qu'elle avait vu sur l'écran de l'ordinateur, se pouvait-il qu'elle soit réellement sur la piste de Titus ? Était-elle en chemin à l'heure qu'il était pour venir la secourir ?

Terminator n'était plus qu'à dix pas.

Tant pis. Dana n'avait aucune chance. Son pied lui faisait mal. Sa tête l'élançait. Elle n'avait pas d'arme, pas de forces, pas d'expérience du combat à mains nues.

Cinq pas.

Maintenant ou jamais.

Ce n'était plus qu'une question de secondes.

Fermant les yeux, Dana opta pour... ne rien faire.

Se plaquant au sol, elle se couvrit la tête et récita une prière silencieuse. Terminator s'arrêta devant le rocher. Face contre terre, Dana attendit le coup de grâce.

Mais il ne vint pas.

Terminator se remit en route en écartant les branches. Il ne l'avait pas vue. Pétrifiée comme son rocher, Dana laissa passer cinq minutes. Ou dix, elle n'aurait su le dire. Lorsqu'elle risqua un coup d'œil, Terminator était parti.

Changement de programme.

Elle rebroussa chemin en direction de la ferme.

Leslie avait donné à Kat l'adresse d'une maison de ville à l'angle des rues Lorimer et Noble à Greenpoint, Brooklyn, à côté de l'église baptiste. Le quartier était tout en brique rouge et perrons en béton. Elle dépassa un bâtiment délabré avec l'enseigne temporaire « Salon de bronzage hawaïen ». Pouvait-on imaginer association plus incongrue que le bronzage hawaïen et Greenpoint, Brooklyn ?

Faute de places de stationnement, elle gara la Ferrari jaune mouche devant une bouche d'incendie. Puis elle gravit les marches d'un perron. Un ruban plastique avec le nom A. PARKER ornait, à moitié décollé, la sonnette du premier étage. Kat la pressa et attendit.

Un Noir au crâne rasé descendit lourdement l'escalier pour lui ouvrir. Il portait des gants de chantier et un bleu de travail avec le logo d'une compagnie de câble. Un casque jaune était coincé sous son bras gauche.

— Vous désirez ?

— Je cherche Chouchou, dit Kat.

L'homme plissa les yeux.

— Et vous êtes ?

— Mon nom est Kat Donovan.

Il parut la scruter.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Chouchou ?

— C'est au sujet de mon père.

— Quoi, votre père ?

— Chouchou l'a connu dans le temps. J'aimerais lui poser quelques questions.

Jetant un regard par-dessus sa tête, il repéra la Ferrari jaune. Mais contrairement à d'autres, il ne fit aucun commentaire. Il tourna la tête de l'autre côté.

— Pardonnez-moi, monsieur... ?

— Parker. Anthony Parker.

Il inspecta à nouveau la rue, mais plus pour gagner du temps. Visiblement, il se demandait quoi faire.

— Je suis venue seule, dit Kat pour le rassurer.

— Je vois ça.

— Je ne cherche pas à lui causer d'ennuis. Je voudrais juste lui parler.

Il la regarda, esquissa un sourire.

— Entrez.

Il lui ouvrit grand la porte. Kat pénétra dans le hall et désigna l'escalier.

— Premier étage ?

— Oui.

— Elle est là-haut, Chouchou ?

— Elle ne va pas tarder à arriver.

— Quand ?

— Juste après vous, répondit Anthony Parker. Je suis Chouchou.

Dana devait faire très attention.

Deux autres hommes s'étaient joints à la traque. L'un avait un fusil de chasse. L'autre, une arme de poing. Ils communiquaient avec Reynaldo par le biais d'une sorte de kit mains libres ou d'un talkie-walkie. Ils sillonnaient la forêt, l'empêchant d'avancer en ligne droite. Et la forçant à rester parfaitement immobile quelquefois plusieurs minutes durant.

Curieusement, avoir passé tout ce temps enfermée dans cette boîte semblait l'avoir aguerrie. Elle ne songeait plus à son corps meurtri. Et elle était trop fatiguée pour pleurer. Elle pensa chercher un endroit pour se cacher en attendant qu'on vienne à sa rescousse, mais ça ne marcherait pas.

Pour commencer, elle avait besoin de se restaurer. Elle était déshydratée. Et puis, les trois hommes qui fouillaient la forêt l'obligeaient à se déplacer constamment. À un moment, l'un des trois passa si près qu'elle entendit Terminator déclarer :

— Si elle est allée aussi loin, elle mourra avant de pouvoir rebrousser.

Le message était clair. Ne continue pas par là. C'était sans issue. Mais alors, que faire ?

Elle n'avait pas le choix. Il fallait retourner à la ferme.

Du coup – elle ne savait absolument pas depuis combien de temps et cela n'avait aucune importance –, Dana progressait pas à pas, courbée en deux, dans la direction approximative de la ferme. Si elle avait fui en ligne droite, le retour se faisait en zigzag.

La forêt était dense, de sorte qu'elle s'orientait plus au bruit qu'à la vue, mais, finalement, elle crut distinguer une clairière devant elle.

Dana se mit à ramper... mais c'était trop épuisant. Elle se risqua à se redresser. La tête lui tournait à cause de l'afflux sanguin. Chaque fois qu'elle posait son pied au sol, une nouvelle vague de douleur lui remontait la jambe. Elle se baissa, se mit à quatre pattes.

Ça n'avancait pas vite, mais, au bout de cinq ou peut-être dix minutes, elle distingua les contours de la ferme.

Et maintenant ?

Coup de chance, elle se trouvait pile derrière la grange. La maison était à sa droite. Mais elle ne pouvait pas rester là. Elle allait se faire repérer.

Dana se rua vers la grange.

Avec la mort à ses trousses, elle croyait pouvoir faire abstraction de la douleur au pied. Il n'en fut rien. Elle clopina plus qu'elle ne courut. Ses articulations lui faisaient mal. Ses muscles se contractaient.

Mais pas question de s'arrêter. Si elle s'arrêtait, elle était fichue. C'était aussi simple que ça.

Dana s'effondra contre le mur de la grange et s'y appuya comme si elle espérait se rendre invisible.

OK, jusqu'ici personne ne l'avait vue. Prochaine étape ?

Alerter les secours.

Comment ?

Le chemin d'accès à la ferme devait bien déboucher quelque part, non ? Mais elle ignorait où était ce quelque part, et surtout, elle serait totalement à découvert. Facile à repérer.

Dana tendit le cou pour tenter d'entrevoir le bout du chemin.

Elle avait deux solutions. Prendre le risque de partir par là. Ou se cacher. Dans l'espoir qu'on viendrait la sauver, ou peut-être qu'elle pourrait filer à la nuit tombée.

Elle n'arrivait pas à réfléchir posément. Se cacher en attendant la nuit lui semblait faisable ; en revanche, il ne fallait pas compter sur l'arrivée des secours, du moins pas dans l'immédiat. Son cerveau confus, fatigué, pesa le pour et le contre et parvint à la conclusion suivante : emprunter le chemin était la meilleure de toutes les mauvaises solutions. Non, elle ne savait pas à quelle distance se

trouvait la route. Ni s'il y avait de la circulation, ou d'autres habitations à proximité.

Mais elle ne pouvait pas rester ici à attendre le retour de Terminator.

Elle avait parcouru une dizaine de mètres en direction du chemin quand la porte de la maison s'ouvrit. L'informaticien au bonnet en laine, aux verres teintés et à la drôle de tunique apparut sur le perron. Dana fit un bond de côté et plongea la tête la première dans la grange. Elle rampa jusqu'à l'établi métallique. La corde qui devait servir à la ligoter était toujours par terre.

Elle attendit, mais personne ne vint. Les minutes s'écoulaient. Elle décida de se risquer dehors. Cette « cachette » n'en était pas vraiment une. Lentement, Dana s'extirpa de sous l'établi. Les outils étaient accrochés au mur d'en face. Plusieurs scies, un maillet en bois, une ponceuse.

Et une hache.

Dana essaya de se relever. À nouveau, le sang lui monta à la tête. Sa vue s'obscurcit, elle tomba sur un genou.

Doucement. On se calme.

Partir en courant par le chemin n'était plus vraiment une option.

Respire. Respire profondément.

Elle devait sortir de là. Terminator et consorts seraient bientôt de retour. Se redressant avec difficulté, Dana décrocha la hache du mur. Elle était plus lourde qu'elle ne l'aurait cru. Elle faillit perdre l'équilibre, se reprit, serra le manche à deux mains.

Ça lui fit du bien.

Elle hasarda un coup d'œil par la porte de la grange. L'informaticien était en train de fumer une cigarette au bord du chemin.

Il n'était définitivement plus question de fuir.

Quelle était l'autre solution, déjà ? Ah oui, se cacher.

Dana regarda autour d'elle. Dans cette grange, c'était impossible. Le mieux serait d'entrer dans la maison. Par-dérrière, côté cuisine.

Cuisine. Nourriture.

Rien que de penser à se mettre quelque chose sous la dent, elle se sentit tout étourdie.

Mais, mieux que ça, il y avait un ordinateur dans la maison. Et un téléphone.

Pour appeler à l'aide.

L'informaticien lui tournait toujours le dos. Tout en le surveillant du coin de l'œil, Dana se dirigea à pas de loup vers la porte de la cuisine. À mi-chemin, elle le vit jeter son mégot par terre, l'écraser et pivoter dans sa direction.

Baissant la tête, Dana rassembla ses dernières forces et piqua un sprint vers l'arrière de la maison.

Titus attendait dans la voiture à l'angle de Columbus Avenue. Il n'était pas ravi d'être de retour en ville, même si l'Upper West Side ressemblait au quartier de son enfance comme le gestionnaire d'un *hedge fund* ressemble à un clochard.

Clem Sison traversa la rue et se glissa sur le siège du conducteur.

— Donovan n'est pas chez elle.

Clem était entré dans l'immeuble avec un « colis » pour Kat qui nécessitait sa signature. Le portier l'informa qu'elle était absente. Clem remercia et promit de repasser.

Titus n'aimait guère s'éloigner de la ferme. Il pensa rentrer et laisser Clem se débrouiller tout seul, mais il n'était pas dit qu'il s'en sortirait. Clem avait des muscles, il savait obéir aux ordres et se servir d'une arme, mais c'était à peu près tout.

L'œil rivé sur l'immeuble de Kat Donovan, Titus réfléchissait en triturant sa lèvre inférieure lorsqu'il vit quelque chose qui le laissa pantois.

Brandon Phelps venait de passer la porte de l'immeuble.

Non, mais qu'est-ce qui... ?

Il avait peut-être sous les yeux la réponse à ses questions. C'était peut-être Brandon Phelps qui était à l'origine de toute cette agitation. Depuis le début, le fils à sa maman avait brassé beaucoup d'air. Il avait envoyé des dizaines de mails et de textos larmoyants... et maintenant, il allait chez Kat Donovan, la flic du NYPD ? Titus récapitula tous les scénarios possibles dans sa tête.

Kat Donovan le traquait-elle depuis plus longtemps qu'il ne le croyait ? S'était-elle fait passer pour une ex de Ron Kochman dans l'intention de le faire sortir du bois ? Est-ce Brandon qui avait contacté Kat... ou Kat qui avait contacté Brandon ?

Était-ce important ?

Son portable se mit à vibrer dans sa poche. C'était Reynaldo.

— Oui ?

— On a un problème, dit Reynaldo.

Titus serra les mâchoires.

— Quel genre ?

— La Numéro Six s'est barrée.

Deux couvertures au crochet recouvraient le canapé. Kat s'assit dans le petit espace entre les deux. Anthony Parker jeta son casque de chantier sur une chaise, retira un gant, puis l'autre. Soigneusement, il les posa sur la table basse comme s'il s'agissait d'une tâche extrêmement délicate. Le regard de Kat fit le tour de la pièce. Il y faisait sombre, mais peut-être parce que Anthony Parker n'avait allumé qu'une seule lampe de faible intensité. Les meubles en bois étaient vieux. Une télé à tube cathodique trônait sur une commode. Le papier peint était bleu à motifs chinois, avec aigrettes, arbres et scènes aquatiques.

— C'était chez ma mère ici, dit-il en guise d'explication.

Kat hocha la tête.

— Elle est morte l'année dernière.

— Je suis désolée, fit-elle, faute de mieux.

Elle se sentait comme engourdie.

Anthony « Chouchou » Parker s'assit en face d'elle. Il devait avoir dans les soixante ans. Ce type-là avait l'air tellement normal. Dans le registre de police, sa taille et son poids seraient répertoriés comme moyens. Il avait un visage agréable, sans plus, et pas particulièrement efféminé.

— Imaginez le choc quand je vous ai vue, dit-il.

— Je pense que là-dessus je vous bats.

— Je veux bien le croire. Vous ne saviez pas que j'étais un homme ?

Elle secoua la tête.

— C'est mon trip *Crying Game* à moi.

Il sourit.

— Vous ressemblez à votre père.

— Il paraît.

— Et vous parlez comme lui. Il utilisait toujours l'humour comme parade. Qu'est-ce qu'il me faisait rire !

— Mon père ?

— Oui.

— Vous et mon père. Je n'arrive pas à le croire.

— Je comprends.

— Vous êtes en train de me dire que mon père était gay ?

— Je ne colle d'étiquette à personne.

— Mais vous deux étiez...

Kat joignit les mains, puis les écarta avant de les joindre à nouveau.

— Nous étions ensemble, oui.

Elle ferma les yeux, se retenant de grimacer.

— Ça remonte à vingt ans, dit Parker. Pourquoi vous manifester maintenant ?

— Je viens juste d'apprendre, pour vous deux.

— Comment ?

Elle haussa les épaules.

— Peu importe.

— Il ne faut pas lui en vouloir. Il vous aimait. Il vous aimait tous.

— Vous y compris, rétorqua Kat. Cet homme-là avait de l'amour à revendre.

— Je sais que vous êtes sous le choc. Vous auriez préféré que je sois une femme ?

Elle garda le silence.

— Essayez de vous mettre à sa place, dit Parker.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Était-il gay, oui ou non ?

— Quelle différence ça ferait ?

Il changea de position dans son fauteuil.

— S'il l'était, baisserait-il dans votre estime ?

Kat ne sut que dire. Au fond, tout ceci était peut-être bel et bien hors de propos.

— Il a vécu dans le mensonge, fit-elle.

— En effet.

Parker pencha la tête sur le côté.

— Imaginez la souffrance que c'est, Kat. Il vous aimait. Il aimait vos frères. Il aimait votre mère. Mais vous connaissez le milieu dans lequel il a grandi. Il a lutté longtemps contre cette réalité-là avant qu'elle le rattrape. Mais ça ne change rien à ce qu'il a été. Il n'en était pas moins viril, pas moins flic ou tout ce que vous voulez. Que pouvait-il faire d'autre ?

— Divorcer, par exemple.

— Il l'a suggéré.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Pour épargner votre mère. Mais elle a refusé.

— Ma mère était au courant ?

Parker contempla le plancher.

— Je ne sais pas. Quand on est en présence d'un secret aussi inavouable, tout le monde finit par se réfugier dans le mensonge. Il vous a trompés, c'est sûr, mais, de votre côté, vous avez choisi de fermer les yeux. Ça corrompt tout.

— Pourtant, il a demandé le divorce.

— Non, il l’a suggéré. Pour elle. Mais rappelez-vous d’où vous venez. Qu’aurait fait votre mère sans lui ? Et lui, qu’aurait-il fait ? Il n’allait tout de même pas la quitter pour officialiser notre relation ? Les mentalités ont évolué en vingt ans, mais les gens ne sont pas encore prêts à accepter ce genre de chose.

— Depuis combien de temps étiez-vous...

Elle avait toujours du mal à y croire.

— ... ensemble ?

— Quatorze ans.

Nouvel électrochoc. Cela avait commencé quand elle était encore enfant.

— Et pendant tout ce temps, vous avez réussi à garder le secret ?

Sa mine s’assombrit.

— On a essayé. Votre père avait un pied-à-terre à Central Park ouest. On se retrouvait là-bas.

Kat fut prise de vertige.

— Dans la 67^e Rue ?

— Oui.

Ses yeux se fermèrent. Son appartement maintenant. La trahison semblait sans limites, mais était-ce pire parce que Chouchou était un homme ? Kat se considérait comme quelqu’un de tolérant. Elle avait été contrariée d’apprendre que son père avait eu une maîtresse, mais elle comprenait.

En quoi était-ce pire à présent ?

— Puis j’ai trouvé quelque chose à Red Hook, poursuivit Parker. On se donnait rendez-vous là-bas. On voyageait beaucoup aussi. Vous vous en souvenez sûrement. Il disait qu’il partait avec des amis, faire la fiesta.

— Et vous étiez en travesti ?

— Oui. C’était plus facile pour lui d’être avec une femme. Mieux valait être bizarre que pédé à cette époque.

Kat ne releva pas.

— J'étais en drag-queen quand on s'est rencontrés. Il a fait une descente dans le club où je travaillais. Il m'a battu comme plâtre. M'a traité d'abomination. Je me souviens, en me frappant, il avait des larmes aux yeux. Quand on voit quelqu'un entrer dans une fureur pareille, c'est comme s'il se frappait lui-même, vous ne croyez pas ?

Kat ne répondit pas non plus.

— Il est venu me voir à l'hôpital. Au début, c'était soi-disant pour s'assurer que je ne parlerais pas, comme s'il me menaçait, ce genre de choses. Mais on savait tous les deux. Ce n'est pas arrivé tout de suite. Il souffrait tellement, c'en était presque palpable. Je sais, vous devez le haïr maintenant.

— Je ne le hais pas, dit Kat d'une voix qu'elle-même reconnut à peine. Je le plains.

— On parle de défendre les droits des gays, mais nous, ce qu'on veut, c'est la liberté d'être nous-mêmes. De vivre honnêtement. Votre père a passé sa vie avec cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Il craignait par-dessus tout d'être démasqué et, en même temps, il n'arrivait pas à me quitter. Il a vécu dans le mensonge et la terreur que ce mensonge soit révélé au grand jour.

Kat commençait à comprendre.

— Mais ça s'est su, n'est-ce pas ?

Chouchou – elle le voyait plus comme Chouchou maintenant que comme Anthony Parker – hocha la tête.

C'était clair comme de l'eau de roche. Tessie savait. On les avait vus ensemble. Les voisins pensaient que son père avait un penchant pour les prostituées noires. Mais pour quelqu'un de plus futé, quelqu'un qui pouvait utiliser l'information dans son propre intérêt, cela signifiait tout autre chose.

Comme un « accord », par exemple.

— J'ai eu votre adresse par un malfrat du nom de Cozone, dit Kat. Il avait découvert la vérité, c'est ça ?

— C'est ça.

— Quand ?

— Un mois ou deux avant la mort de Henry.

Kat se redressa, oubliant qu'elle était la fille de son père, endossant son rôle d'enquêtrice.

— Mon père était à deux doigts de coincer Cozone. Qui a dû le faire suivre, des fois qu'ils trouveraient de quoi le compromettre pour l'obliger à cesser ses investigations.

Kat le regarda.

— Chouchou ?

Lentement, il leva les yeux sur elle.

— Qui a tué mon père ?

— La Numéro Six s'est barrée, annonça Reynaldo.

Titus serra le téléphone. Quelque chose explosa dans sa poitrine.

— Comment est-ce que... ?

Il se tut, ferma les yeux.

Patience. Sang-froid. Lorsqu'il perdait cela, Titus perdait tout. Il ravala sa colère et demanda aussi posément qu'il le put :

— Où est-elle maintenant ?

— Elle est partie vers le nord derrière la grange. On est en train de la chercher, tous les trois.

Vers le nord. Parfait. La forêt, par là, s'étendait sur des dizaines de kilomètres. Dans l'état où elle était, Dana Phelps ne ferait pas long feu. Jusqu'ici, personne n'avait réussi à leur échapper. Le grand avantage de la ferme, c'était sa situation isolée. La forêt au nord. Un kilomètre et demi au sud pour arriver jusqu'à la route. L'entrée de la propriété était fermée par un portail, et le terrain clôturé à l'est et à l'ouest.

— Retourne à la ferme, dit Titus. Que Rick et Julio restent en embuscade au cas où elle ferait demi-tour.

— OK.

— Quand a-t-elle filé ?

— Quelques minutes après votre départ.

Cela faisait trois heures.

— OK, tiens-moi au courant.

Titus raccrocha et, se calant dans le siège, fit le point de la situation. À ce jour, son entreprise lui avait rapporté plus d'argent qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Le bénéfice global s'élevait à six millions deux cent mille dollars. Jusqu'où faudrait-il aller pour décider que c'était suffisant ?

Rien de tel que la cupidité pour causer la perte d'un homme.

Cette journée, Titus l'avait programmée. Aucune opération commerciale ne pouvait durer indéfiniment. Au bout du compte, trop de gens seraient portés disparus. La police finirait par s'en préoccuper mais, tout en ayant envisagé les autres possibilités, Titus était certain de ne jamais être inquiété.

Il rappela la ferme. Dmitry répondit au bout de quatre sonneries :

— Allô ?

— Tu es au courant de notre problème ?

— Reynaldo dit que Dana s'est enfuie.

— Il me faut le contenu de son téléphone mobile.

À l'arrivée de chaque nouveau pensionnaire, Dmitry transférait toutes les données de son téléphone sur le disque dur. Après quoi, on retirait la batterie et on la rangeait dans un tiroir.

— Dana Phelps, dit Dmitry. J'y suis. De quoi avez-vous besoin ?

— Va dans ses contacts. Je veux le numéro de son fils.

Titus l'entendit taper.

— Voilà, Titus. Brandon Phelps. Vous voulez son portable ou son numéro sur le campus ?

— Son portable.

Dmitry le lui donna. Puis il demanda :

— Il y aurait autre chose à faire ?

— Le moment est peut-être venu de nous saborder, dit Titus.

— Ah bon ?

— Active le programme d'autodestruction sur les ordinateurs, mais ne le lance pas. Je vais choper le gamin et le ramener à la ferme.

— Pour quoi faire ?

— Si Dana Phelps se cache quelque part, il faut qu'on la fasse revenir. Et elle sortira quand elle l'entendra hurler.

— Je ne comprends pas, dit Chouchou. Je pensais que l'assassin avait été arrêté.

— Non. Il a juste accepté de porter le chapeau.

Il se mit à arpenter la pièce. Kat le suivit des yeux.

— Cozone a découvert votre relation deux mois avant sa mort, c'est bien ça ?

— Oui.

Chouchou avait les larmes aux yeux.

— Et une fois qu'il a fait chanter votre père, tout a changé.

— Dans quel sens ?

— Votre père a rompu avec moi. Il m'a dit que c'était fini. Que je le dégoûtais. Il a été pris d'une rage... comme celle du jour où on s'était connus. Il m'a frappé. Essayez de comprendre. Cette rage était dirigée contre moi, mais il était surtout furieux contre lui-même. Quand on vit dans le mensonge...

— Ça va, j'ai compris, le coupa Kat. Épargnez-moi les leçons de psychologie à deux balles. C'était un homo qui se détestait, piégé dans un monde de machos hétéros.

— Vous dites ça d'un ton si glacial.

— Je ne crois pas, non.

Elle essaya de ravalier la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Plus tard, quand j'aurai le temps de ruminer, je serai très malheureuse. Je penserai à mon père qui a tant souffert sans que j'aie rien vu. Je me planquerai sous les draps avec une bouteille et je resterai invisible le temps qu'il faudra. Mais pas tout de suite. Là, maintenant, je dois faire mon possible pour lui.

— En retrouvant son assassin ?

— Oui, en prenant sa relève en tant que flic. Alors, qui l'a tué, Chouchou ?

Il secoua la tête.

— Si ce n'est pas Cozone, franchement, je ne vois pas.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Le soir de sa mort.

Kat esquissa une moue.

— Je croyais que vous aviez rompu.

— On avait rompu, oui.

Chouchou cessa de faire les cent pas et sourit à travers ses larmes.

— Mais il n'a pas supporté la séparation. C'est la vérité. Il ne pouvait pas rester avec moi, mais il ne pouvait pas vivre sans moi non plus. Il m'a attendu derrière la boîte de nuit où je bossais.

Son regard se perdit au loin.

— Avec une douzaine de roses blanches à la main. Mes préférées. Il portait des lunettes noires. J'ai cru que c'était pour se cacher. Mais, quand il les a retirées, j'ai vu qu'il avait les yeux rouges d'avoir pleuré.

Les larmes ruisselaient maintenant sur les joues de Chouchou.

— Ça été un moment merveilleux. Et aussi la dernière fois que je l'ai vu. Plus tard, dans la nuit...

— ... il a été assassiné, acheva Kat.

Il y eut un silence.

— Vous savez, Kat, je ne me suis jamais remis de l'avoir perdu, dit Chouchou. Il est le seul homme que j'aie réellement aimé. Mais je l'ai haï aussi. On aurait pu partir ensemble. On aurait trouvé un moyen. Vous et vos frères, vous auriez fini par comprendre. On aurait été heureux. J'ai tenu toutes ces années à cause de cette possibilité-là. Nous croyions bêtement l'un et l'autre que c'était possible.

S'agenouillant, Chouchou prit les mains de Kat dans les siennes.

— Je vous dis ça pour que vous compreniez. Il me manque tellement. J'y pense tous les jours. Je donnerais tout, je pardonnerais tout, rien que pour le revoir même quelques secondes.

Zappe, se dit Kat. Ne te laisse pas attendrir. Avance.

— Qui l'a tué, Chouchou ?

— Je ne sais pas.

À dire vrai, elle connaissait quelqu'un qui pourrait lui apporter la réponse. Il fallait juste qu'elle l'oblige à se mettre à table.

S'arrêtant devant la porte du commissariat, Kat appela Stagger sur son portable.

— Je crois qu'on n'a plus rien à se dire, déclara-t-il.

— Erreur. Je viens de parler à Chouchou et je pense que, au contraire, vous avez encore des tas de choses à me raconter.

Silence.

— Allô ? fit Kat.

— Où es-tu ?

— Je monte directement dans votre bureau, sauf si ça tombe mal encore une fois.

— Non, Kat.

C'était la première fois qu'elle entendait autant de lassitude dans sa voix.

— Ça tombe très bien.

Elle trouva Stagger assis derrière son bureau. Les photos de sa femme et de ses gosses s'alignaient devant lui en guise de bouclier. Kat passa aussitôt à l'attaque, l'accusant d'avoir menti, voire pire. Stagger contre-attaqua. Il y eut des cris, mais il finit par admettre deux ou trois choses.

Oui, il était au courant pour Chouchou.

Oui, il avait promis des faveurs à Monte Leborne en échange de ses aveux.

Oui, il avait fait ça par crainte du scandale.

— Je l’ai fait pour ton père. Je ne voulais pas que son nom soit traîné dans la boue. Je l’ai fait pour toi et pour ta famille.

— Et pour vous-même aussi, peut-être ? riposta Kat.

Il esqua un vague geste, ni oui ni non.

— Vous auriez dû m’en parler.

— Je ne savais pas comment m’y prendre.

— Qui l’a tué, alors ?

Stagger secoua la tête.

— Tu ne vois toujours pas ?

— Non.

— C’est Monte Leborne, sur l’ordre de Cozone.

Kat fronça les sourcils.

— Vous vous accrochez toujours à cette version-là ?

— C’est la vérité, Kat.

— Cozone n’avait pas de mobile. Mon père lui mangeait dans la main.

— Non, répondit Stagger sur le même ton las. Absolument pas.

— Mais il savait, pour...

— Il savait, oui. Pendant un petit moment, Cozone a mené la danse. J’ai vu ton père reprendre progressivement ses billes. Et je n’ai pas réagi... J’avais sans doute quelque chose à perdre moi aussi dans l’histoire. Une fois que Cozone a appris l’existence de Chouchou, ton père a changé. Il était pris au piège. Il ne voyait pas de solution à son problème jusqu’à ce que...

Stagger se tut.

— Jusqu’à ce que quoi ?

Il leva les yeux.

— Jusqu’à ce qu’il en ait eu assez, je suppose. Henry avait mené une double vie, mais ça n’avait pas affecté son travail. Or voilà que, pour couvrir ses mensonges, il devait compromettre sa carrière dans

la police. Chaque homme a ses limites. Ton père avait atteint la sienne. Il a envoyé bouler Cozone. Sans se soucier des conséquences.

— Et comment a réagi Cozone ?

— À ton avis ?

Ils se dévisagèrent en silence.

— Alors c'est tout ? demanda Kat.

— C'est tout, Kat. C'est fini.

Elle ne savait que dire.

— Prends quelques jours de plus. Et ensuite, reviens travailler.

— Je ne serai pas transférée ?

— Non. J'aimerais que tu restes. Tu veux toujours changer de coéquipier ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je me suis trompée sur son compte.

Stagger prit un stylo.

— Kat Donovan reconnaît qu'elle s'est trompée. Il faudrait graver ça dans le marbre !

La porte de la cuisine n'était pas fermée à clé.

La hache à la main, Dana Phelps poussa le battant avec précaution, entra et le referma tout doucement, dans un déclic à peine audible. Elle s'arrêta une seconde pour tenter de reprendre ses esprits.

Mais seulement une seconde.

La nourriture.

Sur la table devant elle, il y avait une énorme boîte de barres aux céréales, comme on en trouve dans les supermarchés discount. Elle n'avait encore jamais connu les affres de la faim. Le plus urgent

serait de chercher un téléphone, mais toute cette nourriture à portée de main, c'était plus fort qu'elle.

Stop, se dit-elle. Fais de ce que tu es venue faire.

Il n'y avait pas de téléphone dans la cuisine. À la réflexion, elle n'avait pas vu de fils électriques dehors. En revanche, elle avait entendu le bourdonnement d'un générateur. Était-ce ainsi qu'ils se fournissaient en électricité ? N'y avait-il pas de ligne téléphonique ?

Peu importe.

Il y avait un ordinateur avec l'accès à Internet dans la grande pièce. Elle pourrait alerter les secours par ce biais-là. À condition de pouvoir y accéder. Combien de temps l'informaticien resterait-il dehors pour sa pause-cigarette ? Elle l'avait vu écraser son mégot. Rentrerait-il tout de suite ou bien...

Dana entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

Zut.

Elle regarda autour d'elle à la recherche d'une cachette. La cuisine était petite et chichement aménagée. Une table, des placards. Se glisser sous la table n'aurait aucun sens. Le frigo était petit et marron ; elle avait eu presque le même dans le Wisconsin, quand elle avait rencontré Jason. Et il y avait une porte, menant probablement à la cave. Elle pourrait peut-être descendre, si elle avait le temps.

Bruit de pas.

Soudain, une autre idée traversa l'esprit de Dana. Pourquoi se cacher ?

Une porte battante séparait la cuisine du salon où Titus l'avait interrogée. Si l'informaticien passait par là pour entrer dans la cuisine, elle l'entendrait arriver. Ce ne serait pas comme dans la forêt. Oui, elle était épuisée. Oui, elle mourait d'envie d'avaler une de ces fichues barres aux céréales. Mais si l'autre entrait maintenant, il aurait une sacrée surprise.

Et en plus, elle avait une hache.

Les pas se rapprochaient.

Dana se posta à côté de la porte. Il lui fallait de la place pour pouvoir brandir la hache et, en même temps, il ne fallait pas qu'il la voie jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour lui. Bon sang, ce qu'elle pouvait être lourde, cette hache. Elle réfléchit à l'angle de frappe. Sur la tête, ça demanderait trop de force. Si elle visait le cou pour essayer de lui trancher sa fichue tête, il faudrait que son geste soit précis.

Les pas étaient juste derrière la porte maintenant.

Dana agrippa le manche avec les deux mains et leva la hache comme un batteur dans l'attente d'un lancer au base-ball. C'était la meilleure solution. Elle l'atteindrait à la poitrine et, avec un peu de chance, lui planterait la lame en plein cœur. Et même si le coup déviait, les dégâts seraient considérables.

Les pas s'arrêtèrent. La porte s'entrouvrit.

Dana tremblait sous l'effort, mais elle était prête.

Soudain, un téléphone sonna.

La porte s'immobilisa. Puis la main qui la tenait la lâcha, et elle se rabattit en oscillant. Dana laissa retomber la hache. Son regard se posa de nouveau sur les barres aux céréales.

L'informaticien était occupé au téléphone pour un moment. Elle prit une barre et fit de son mieux pour la déballer sans bruit.

Dans la pièce d'à côté, elle l'entendit dire :

— Allô ?

Changement de plan, pensa-t-elle. Fais tes provisions. Descends à la cave. Cache-toi là avec la hache et les barres aux céréales. Repose-toi. Reprends des forces. Trouve un endroit stratégique et, si quelqu'un se pointe, abats-le d'un coup de hache.

Sa combinaison avait des poches. Tout en mastiquant, elle y fourra quelques barres.

Elle était à la porte de la cave lorsqu'elle entendit l'informaticien répondre :

— Reynaldo dit que Dana s'est enfuie.

Elle se figea, dressa l'oreille. Il tapa sur son clavier, puis :

— Dana Phelps. J'y suis. De quoi avez-vous besoin ?

Elle gardait la main sur la poignée de la porte. À côté, il continuait à pianoter sur les touches.

— Voilà, Titus. Brandon Phelps. Vous voulez son portable ou son numéro sur le campus ?

Dana s'enfonça la main dans la bouche pour étouffer son cri. L'autre donna à Titus le numéro du portable de son fils.

Oh, mon Dieu, non, pas Brandon...

Elle se rapprocha de la porte battante pour entendre ce qu'ils se disaient, mais n'était-ce pas déjà suffisamment clair ?

Ils avaient l'intention de s'en prendre à son fils.

Le raisonnement logique ne faisait plus partie de l'équation. Laquelle était très simple. On ne se cache plus dans la cave. On ne pense plus à sa propre sécurité. Tout son être était maintenant tendu vers un seul but.

Sauver Brandon.

Lorsque l'informaticien eut raccroché, Dana sortit de la cuisine et se précipita vers lui.

— Où est Titus ?

Il sursauta. En la voyant foncer sur lui, il ouvrit la bouche pour hurler. Si jamais il alertait les autres...

Elle réagit avec une rapidité et une violence dont elle ne se savait pas capable. La hache était déjà en position. Elle l'abattit de toutes ses forces sur l'homme assis.

La lame pénétra dans sa bouche, lui arrachant les dents et déchirant les lèvres. Le jet de sang l'aveugla un instant. L'homme tomba lourdement de la chaise. Dana tira sur le manche de la hache pour la dégager. La lame s'extirpa des chairs avec un bruit mouillé.

Elle ignorait s'il était vivant ou mort. Mais elle n'eut pas un moment d'hésitation ni de faiblesse. Le sang avait giclé sur son visage. Elle sentait son goût de rouille sur sa langue.

Levant la hache tout droit, elle lui fendit le visage en deux. La lame s'enfonça dans le crâne avec une facilité surprenante, comme dans l'écorce d'une pastèque. Coupées en deux, ses lunettes teintées retombèrent de part et d'autre de ce qui avait été sa tête.

Dana ne perdit pas de temps. Lâchant la hache, elle tâtonna à la recherche du téléphone.

Soudain, elle s'aperçut que la porte d'entrée était restée ouverte.

Le vieux chien était là qui la regardait en remuant la queue.

Dana posa un doigt sur ses lèvres, essaya de lui sourire, de le rassurer.

Bo cessa de remuer la queue et se mit à aboyer.

Reynaldo était en train de rebrousser chemin à travers la forêt lorsqu'il entendit les aboiements.

— Bo !

Il connaissait la moindre intonation de son labrador. Ceci n'était pas un aboiement amical. Le chien avait l'air paniqué.

Rick et Julio sur ses talons, Reynaldo dégaina son arme et courut vers la ferme.

Brandon venait juste de se percher sur un tabouret de bar dans l'appartement de Kat lorsqu'il reçut un appel sur son mobile. Il provenait d'un numéro masqué.

Il avait déjà contacté un grand nombre de ses amis pour qu'ils l'aident à infiltrer JustMyType.com. Six d'entre eux étaient sur Skype avec lui en ce moment même ; il voyait leurs visages sur son écran. Là-bas, sur le campus, ils disposaient d'une puissante unité centrale qui leur faciliterait grandement la tâche. Lui travaillerait de son côté.

Il répondit :

— Allô ?

Il entendit une voix qu'il ne reconnut pas :

— Brandon ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Écoute bien. Tu as deux minutes. Descends et sors dans la rue. Tourne à droite. À l'angle de Columbus Avenue, tu verras un SUV noir. Monte dedans. Ta mère est sur la banquette arrière.

— Qu'est-ce qui... ?

— Si tu n'es pas là dans deux minutes pile, elle mourra.

— Qui êtes-vous... ?

— Une minute cinquante-cinq secondes.

Clic.

Brandon sauta du tabouret et se rua vers la porte. Il l'ouvrit à la volée, appuya sur le bouton de l'ascenseur. Celui-ci était au rez-de-

chaussée. L'appartement de Kat se trouvait au sixième.

Le téléphone à la main, il dégringola l'escalier, franchit la porte de l'immeuble en courant et prit à droite, manquant renverser un passant.

Sans ralentir l'allure, il fila dans la rue en scrutant les voitures en stationnement. Le SUV noir était bien là, au croisement qu'on lui avait indiqué.

Ce fut alors que son portable sonna à nouveau. Brandon jeta un rapide coup d'œil sur l'écran.

Encore un numéro masqué.

La portière arrière du SUV s'ouvrit. Collant le téléphone à son oreille, il entendit un chien qui aboyait.

— Allô ?

— Brandon, écoute-moi.

Son cœur cessa de battre.

— Maman ? J'arrive à la voiture.

— Non !

Un homme criait quelque part à l'arrière-plan.

— C'était quoi, ça ? Maman ?

— Ne monte pas dans la voiture !

— Je ne com...

— Sauve-toi, Brandon ! Sauve-toi !

Il s'arrêta, voulut rebrousser chemin, mais deux mains jaillirent de l'arrière du véhicule et l'agrippèrent par son T-shirt. Son portable tomba à terre, pendant qu'un homme essayait de le tirer à l'intérieur de l'habitacle.

Kat était contente de traverser le parc. Ça lui permettait de s'éclaircir les idées et de réfléchir tranquillement, mais les paysages familiers ne lui furent d'aucun réconfort.

Avec le recul, en repensant au comportement de son père, à ses beuveries, à ses colères, à ses disparitions, elle y voyait une sorte de logique accablante. À force de se cacher, de cacher sa véritable nature, la façade ne devient pas seulement une triste réalité, elle devient une prison.

Son pauvre père.

Mais, tout ça, c'était de l'histoire ancienne. Aujourd'hui, pour se montrer digne de lui, pour honorer sa mémoire, elle se devait d'être au maximum de ses capacités.

Elle devait trouver le moyen de coincer Cozone.

Alors qu'elle sortait du parc côté ouest, son téléphone portable se mit à vibrer. C'était Chaz.

— Tu étais là tout à l'heure ?

— Désolée, oui. J'étais chez le capitaine.

— Il m'a dit que tu revenais.

— Peut-être, répondit-elle.

— J'en serais ravi.

— Moi aussi.

— Mais ce n'est pas pour ça que j'appelle, dit Chaz. Je me suis penché sur les cas des personnes disparues, comme tu me l'avais demandé. Ce que j'ai là n'est qu'un début.

— Et ?

— J'ai onze adultes portés disparus, dont Dana Phelps, Gerard Remington et Martha Paquet, dans quatre États. Tous, dernièrement, ont rencontré quelqu'un sur Internet.

Kat sentit ses cheveux se hérissier dans sa nuque.

— Nom de Dieu. Tu as prévenu Keiser ?

— J'ai envoyé les infos à son porte-parole. Ils vont continuer à creuser. Non, mais imagine un peu, Kat. Onze disparus.

Il n'y avait rien à ajouter. Les fédéraux sauraient quoi faire. Eux, ils avaient rempli leur mission. Kat traversait la rue pour rejoindre

la 67^e quand elle remarqua l'échauffourée à l'angle de Columbus Avenue.

Qu'est-ce qui... ?

Elle se mit à courir. En se rapprochant, elle aperçut Brandon Phelps en train de se débattre, alors qu'on essayait de le faire monter de force dans un SUV.

Le vieux chien se faufila dans la maison, dérapant sur le plancher maculé de sang, sans cesser d'aboyer sur Dana.

Elle savait ce que cela signifiait. Terminator – le gars de l'informatique qu'elle venait de tuer l'avait appelé Reynaldo au téléphone – entendrait les aboiements désespérés de son labrador adoré et accourrait à sa rescousse.

Son premier réflexe fut de se cacher.

Sauf que ça ne se passerait pas comme ça.

Un calme étrange l'envahit soudain. Elle venait de comprendre ce qu'elle avait à faire.

Le seul téléphone dans la pièce était un appareil fixe relié à l'ordinateur. Si elle voulait l'utiliser, elle devait rester ici. Exposée à tous les regards.

Tant pis.

Elle décrocha et composa le numéro de son fils. Sa main tremblait tellement qu'elle faillit se tromper de touches.

Quelqu'un cria :

— Bo !

C'était Reynaldo. Il ne devait plus être très loin. Mais elle n'avait pas le choix. Il fallait sauver Brandon.

Dana se prépara moralement, mais en entendant son « Allô ? », elle manqua craquer.

Des pas lourds résonnèrent sur la véranda. Bo cessa d'aboyer et trotta vers son maître.

Le temps était compté.

— Brandon, écoute-moi.

Il poussa une exclamation étouffée.

— Maman ? J'arrive à la voiture.

— Non !

À nouveau, Reynaldo cria :

— Bo !

— C'était quoi, ça ? demanda Brandon. Maman ?

Sa main se crispa sur le combiné.

— Ne monte pas dans la voiture !

— Je ne com...

Reynaldo devait déjà être à la porte.

— Sauve-toi, Brandon ! Sauve-toi !

Kat dégaina son arme et piqua un sprint.

Elle vit Brandon résister vaillamment à son agresseur : il avait presque réussi à se dégager. Un passant se porta à son secours, mais le conducteur du SUV descendit.

Il était armé.

Les gens se mirent à hurler. Kat cria :

— Halte !

Mais la distance et les bruits de la rue noyèrent sa voix. Les bons Samaritains battirent en retraite. Le conducteur se précipita vers Brandon.

Kat le vit lever son arme et l'abattre de toutes ses forces sur la tête du garçon.

La lutte cessa.

Brandon s'écroula dans le véhicule. La portière claqua.

Le conducteur se hâta de regagner son siège. Kat visa pour tirer, mais il y avait trop de monde dans la rue pour déclencher une fusillade, et même si elle arrivait à toucher le conducteur, s'il y avait des gens à l'arrière du SUV, ils pouvaient être armés eux aussi.

Que faire ?

Le SUV noir démarra en trombe et tourna à gauche dans Columbus Avenue.

Kat repéra un homme en train de descendre d'une Ford Fusion grise. Elle brandit sa plaque :

— Je réquisitionne votre véhicule.

L'homme grimaça.

— Vous rigolez ou quoi ? Il n'est pas question que je vous laisse ma voiture...

Kat lui montra son arme de service. Il leva les mains. Elle prit les clés dans sa main droite et grimpa dans la Ford.

Une minute plus tard, elle s'engageait dans la 67^e Rue derrière le SUV.

Attrapant son téléphone portable, elle appela Chaz.

— Je suis en train de suivre un SUV noir, intersection Broadway et 67^e.

Elle lui dicta le numéro de la plaque et lui résuma rapidement la situation.

— Quelqu'un dans la rue doit déjà être en train d'appeler le 911, dit Chaz.

— OK, arrange-toi pour qu'il n'y ait pas de voitures de patrouille dans les parages. Je ne veux pas les effrayer.

— Tu as un plan ?

— Oui, répondit Kat. Appelle le FBI. Explique-leur. Qu'ils envoient un hélico. Moi, je ne les lâche pas.

Assis à l'arrière du SUV, Brandon était encore étourdi par le coup qu'il avait reçu sur la tête. Titus pointa son arme sur lui.

— Brandon ?

— Où est ma mère ?

— Tu vas la voir bientôt. En attendant, reste tranquille. Si jamais tu me contraries, ta mère sera tuée sur-le-champ. Tu m'as compris ?

Brandon hocha la tête et ne bougea plus.

Titus se sentait nerveux pendant la traversée du pont George-Washington. Il craignait que les témoins du petit numéro de Clem n'aient alerté la police. Mais la circulation était fluide ; le trajet leur prit moins d'un quart d'heure... trop juste pour lancer un avis de recherche contre le SUV. Néanmoins, Titus demanda à Clem de s'arrêter au Marriott de Teaneck, à la sortie de la route 95. Il hésita à voler une autre voiture, puis décida qu'il valait mieux se contenter d'échanger les plaques d'immatriculation. Ils trouvèrent un autre SUV noir sur le parking et, grâce à une visseuse sans fil, l'opération ne prit que quelques secondes à Clem.

Ils regagnèrent l'autoroute à péage du New Jersey et prirent la direction du sud pour rentrer à la ferme.

— L'hélico a décollé ? s'enquit Kat.

— Dans cinq minutes.

— Bon, très bien.

Puis :

— Attends, ne quitte pas.

— Quoi ?

— Ils viennent d'entrer au Marriott.

— C'est peut-être là qu'ils sont descendus.

— Préviens les fédéraux.

Kat emprunta la bretelle en laissant deux voitures entre la sienne et le SUV. Elle les vit s'engager sur le parking et faire le tour pour

aller tout au bout. Elle s'arrêta sur le côté, de façon à pouvoir les observer sans être vue.

Le conducteur descendit. Elle serait bien intervenue, mais avec Brandon à l'arrière, c'était trop risqué. Alors elle attendit.

Une minute plus tard, elle reprit Chaz au téléphone.

— Ils viennent d'échanger les plaques et de repartir.

— Dans quelle direction ?

— Le sud. Je crois qu'ils vont prendre l'autoroute du New Jersey.

Reynaldo courut comme un fou, guidé par les aboiements de Bo.

Si cette femme a fait quelque chose à Bo, si elle a touché à un seul poil de sa tête...

Bo aboyait toujours quand il déboucha dans la clairière. Il la traversa à grandes enjambées, grimpa les marches du perron, atterrit lourdement sur la véranda qui faisait le tour de la maison.

Bo avait cessé d'aboyer.

Mon Dieu, faites qu'il ne soit rien arrivé à...

Le labrador parut à la porte, et Reynaldo tomba à genoux, soulagé.

— Bo ! cria-t-il.

Le chien accourut. Reynaldo le serra dans ses bras, et Bo lui lécha le visage.

Il entendit Dana hurler dans la maison :

— Sauve-toi, Brandon ! Sauve-toi !

Reynaldo saisit son arme et se releva. Il allait régler ce problème une bonne fois pour toutes. Brusquement, il se figea, glacé.

Les pattes de Bo étaient couvertes de sang.

Si elle a blessé mon chien, ce gentil toutou qui n'a jamais fait de mal à personne...

Il examina ses pattes avant, cherchant une plaie éventuelle. Puis ses pattes arrière. Rien. Reynaldo regarda Bo dans les yeux.

Le chien remua la queue comme pour lui dire qu'il allait bien.

Il se détendit quand une pensée soudaine lui vint à l'esprit.

Si ce n'était pas le sang de Bo, alors d'où provenait-il ?

Le pistolet à la main, il se plaqua contre le mur, puis pénétra dans la maison en se baissant, au cas où elle lui aurait tendu un piège.

Rien ne bougeait à l'intérieur.

Tout à coup, Reynaldo aperçut Dmitry réduit à l'état de bouillie sanguinolente par terre.

Était-ce l'œuvre de Dana ?

Il sentit la rage monter en lui. La garce. Elle allait le payer cher.

Mais comment ? Comment s'y était-elle prise ? Elle avait dû piquer un outil dans la grange. Il ne pouvait y avoir d'autre explication à ce carnage.

Et où était-elle maintenant ?

Reynaldo repéra des traces ensanglantées sur le plancher. Elles s'arrêtaient à la porte de la cuisine. Attrapant son talkie-walkie, il appela Julio.

— Tu es derrière la maison ?

— J'arrive tout juste.

— Il y a du sang à la porte de la cuisine ?

— Non, tout est propre.

— Parfait.

Reynaldo sourit.

— Tenez-vous prêts. Elle pourrait être armée.

Derrière le pavillon nautique au toit en cuivre de Central Park, Aqua était assis dans la position du lotus. Les yeux clos. La langue collée au palais. Pouces et majeurs formant un cercle. Les mains posées entre ses genoux.

Jeff Raynes était assis à côté de lui.

— Elle m’a trouvé, dit Jeff.

Aqua hocha la tête. Il avait pris tous ses médicaments aujourd’hui. Il avait horreur de ça. Cela le déprimait et le rendait malheureux, comme s’il était maintenu sous l’eau sans pouvoir remonter à la surface. Aqua se comparait souvent à un distributeur de boissons en panne. Quand il était en marche, on ne savait jamais ce qui allait en sortir. On pouvait très bien se retrouver avec du café brûlant alors qu’on avait demandé de l’eau fraîche. Mais, au moins, l’appareil fonctionnait. Lorsqu’il était sous médicaments, c’était comme si l’appareil était débranché.

Le fait est qu’Aqua avait besoin d’être lucide. Ne serait-ce que quelques minutes.

— Tu l’aimes toujours ? questionna-t-il.

— Oui. Et tu le sais.

— Tu n’as jamais cessé de l’aimer.

— Jamais.

Aqua gardait les yeux fermés.

— Crois-tu qu’elle t’aime encore ?

— Si seulement c'était aussi simple, grommela Jeff.

— Ça fait dix-huit ans.

— Tu ne vas pas me dire que le temps guérit les blessures, quand même ?

— Non. Pourquoi es-tu venu, Jeff ?

Il ne répondit pas.

— Cette conversation n'est-elle pas un exercice futile, de toute façon ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu l'as vue aujourd'hui.

— Oui, dit Jeff.

— Tu l'as déjà perdue une fois. Penses-tu avoir la force de revivre ça ?

Silence.

Aqua finit par ouvrir les yeux. Figé en un masque douloureux, le visage de son ami lui arracha une grimace. Il posa la main sur le bras de Jeff.

— J'ai fait mon choix, dit Jeff.

— Et ça t'a apporté quoi ?

— Je ne peux pas le regretter. Ma fille ne serait pas là si je n'étais pas parti.

Aqua hocha la tête.

— Il y a une raison à tout. Vous deviez peut-être vivre ça tous les deux.

— Elle ne me pardonnera jamais.

— Tu n'imagines pas ce que l'amour peut accomplir.

Jeff esquissa une moue.

— « Le temps guérit les blessures », « Il y a une raison à tout », « L'amour triomphe de tous les obstacles » ? Tu collectionnes les clichés aujourd'hui.

— Jeff, mes médocs ne me feront pas d'effet très longtemps encore. Dans quelques minutes, je vais craquer et me remettre à paniquer. Je penserai à toi et Kat, et j'aurai envie de me tuer.

— Ne dis pas ça.

— Dans ce cas, écoute-moi. Einstein a défini la folie comme le fait de se comporter toujours de la même manière et de s'attendre à un résultat différent. Alors que comptes-tu faire, Jeff ? Te défilier et briser vos deux cœurs une nouvelle fois ? Ou essayer autre chose ?

Dana était faite comme un rat.

Les yeux rivés sur les traces sanglantes de pas, Reynaldo revit mentalement la disposition de la cuisine. Table, chaises, placards... aucun endroit pour se cacher. Sa seule chance était de l'attaquer quand il entrerait. À moins que...

Il poussa brutalement la porte battante avec les deux mains au cas où elle l'attendrait derrière la porte, espérant le surprendre.

Pour plus de sécurité, il recula d'un pas.

La porte cogna contre le mur, oscilla autour de ses gonds et revint à sa position initiale.

Rien n'avait bougé de l'autre côté.

Rien... sinon qu'il avait vu d'autres traces ensanglantées.

Le pistolet au poing, il pénétra dans la cuisine, le pointa à droite, à gauche.

La cuisine était vide.

Les traces conduisaient à la porte de la cave.

Mais oui, évidemment. Reynaldo faillit se donner une tape sur le front. La seule autre issue de la cave était une trappe donnant sur l'extérieur, et elle était fermée par un cadenas.

La Numéro Six était bel et bien prise au piège.

Le téléphone sonna dans la grande pièce. C'était Titus.

— Alors, vous l'avez retrouvée ?

— Je crois.

— Tu crois ?

Reynaldo lui expliqua rapidement la situation.

— On est sur la route, annonça Titus. Dis à Dmitry de lancer la destruction des fichiers informatiques.

— Dmitry est mort.

— Quoi ?

— Dana l’a tué.

— Comment ?

— Je pense qu’elle a dû utiliser une hache.

Silence.

— Allô, Titus ?

— Il y a de l’essence dans la grange, dit Titus. En grande quantité.

— Je sais, fit Reynaldo. Qu’est-ce que je dois faire ?

Mais il connaissait déjà la réponse. Simplement, il n’aimait pas cette idée. Il savait que ça arriverait un jour. Sauf qu’il était chez lui à la ferme. Lui et Bo se sentaient bien ici.

Il n’en détesta que davantage cette garce qui avait tout gâché.

— Commence à en répandre partout dans la maison, dit Titus. Tout doit partir en fumée.

Kat n’avait pas la moindre idée de leur destination finale.

Pendant plus de deux heures, elle suivit le SUV noir sur l’autoroute : le New Jersey d’abord, la Pennsylvanie ensuite, au nord de Philadelphie. Le FBI avait envoyé un hélico. Il survolait la route à bonne distance, mais ce n’est pas pour autant qu’elle se sentait détendue.

Le réservoir de la Ford était plein, Kat avait de quoi voir venir. Elle était en contact permanent avec les agents du FBI. De leur côté, il

n'y avait rien de nouveau. Les plaques d'origine du SUV noir avaient elles aussi été volées. JustMyType.com traînait les pieds et exigeait une assignation à comparaître. Chaz avait localisé deux autres présumées victimes, mais il n'en était pas sûr. Cela prendrait du temps. Kat l'avait bien compris.

Elle s'efforçait de ne pas penser à son père ni à Jeff, mais, les heures passant, elle ne put s'en empêcher. Les paroles de Chouchou résonnaient encore à ses oreilles. Son amour avait été sincère, elle n'en doutait pas. Et Kat se posait des questions. Son père avait-il été heureux avec lui ? Elle espérait que oui. Les préjugés mis à part – il ne fallait pas oublier d'où elle venait –, peut-être qu'elle devrait lui en être reconnaissante.

Si c'était à refaire, son père avouerait-il la vérité à sa femme ? Partirait-il vivre avec Chouchou ?

Kat aurait souhaité qu'il ait cette nouvelle chance de ne plus avoir à cacher sa véritable nature. Pour lui et pour sa mère aussi.

L'honnêteté. Ou, comme l'avait dit Chouchou, la liberté d'être soi-même.

Le fait qu'il soit venu chercher Chouchou avec un bouquet de roses blanches le dernier soir signifiait-il qu'il en avait pris conscience ? Avait-il trouvé le courage d'être enfin lui-même ?

Si elle pouvait dire à son père qu'elle avait revu Jeff, qu'elle était convaincue qu'ils avaient une seconde chance... Qu'elle était, comme Chouchou, prête à tout pour pouvoir passer ne serait-ce que quelques secondes avec lui ?

Que lui répondrait-il ?

Elle n'avait plus le moindre doute là-dessus.

Peu importait que Jeff soit parti, qu'il ait changé de nom. Tout donner, tout pardonner, pour quelques secondes de plus...

Une fois que tout serait terminé, que Brandon et sa mère seraient en sécurité, Kat retournerait à Montauk pour parler à Jeff.

Le soleil se couchait. Le ciel avait pris une teinte violette.

Devant elle, le SUV noir finit par emprunter la sortie pour rejoindre la route 222.

Kat suivit. Ils ne devaient plus être très loin maintenant.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à ma mère ? demanda Brandon une fois de trop.

Titus lui assena un coup sur la bouche avec la crosse de son pistolet. Lui cassant plusieurs dents au passage. Le sang se mit à couler. Brandon retira son T-shirt et le pressa contre la plaie. Durant le reste du trajet, il ne dit plus un mot.

Lorsqu'ils s'engagèrent sur la route 222, Titus consulta sa montre. Plus que quarante minutes. Il se livra à un rapide calcul : l'ampleur de l'incendie, sa visibilité, le temps qu'il faudrait aux pompiers pour arriver jusqu'à la ferme.

Une bonne heure. Il ne lui en fallait pas plus.

Il rappela Reynaldo.

— Tu as fini de répandre l'essence ?

— Oui.

— Elle est toujours coincée à la cave ?

— Oui.

— Où sont Rick et Julio ?

— Dans la cour. Un devant, un derrière.

— Tu sais ce que tu as à faire ?

— Oui.

— Alors vas-y. Puis mets le feu. Débrouille-toi pour que tout soit réduit en cendres. Ensuite, nettoie les boîtes.

Reynaldo raccrocha. Bo se tenait à l'entrée de la grange. Il ne risquait rien. Rick était devant la maison. Reynaldo s'approcha de lui.

— Tu as parlé à Titus ? demanda Rick.

— Oui.

— Alors, on met le feu ?

Reynaldo avait un couteau caché dans la main. Il poignarda Rick en plein cœur. Rick mourut avant d'avoir touché terre. Reynaldo sortit une boîte d'allumettes, retourna vers la maison et jeta une allumette enflammée sur les marches du perron.

Les flammes jaillirent, ondoyant le long d'une ligne bleutée.

Reynaldo fit le tour de la maison. Arrivé à la porte de derrière, il visa et tira dans la tête de Julio. Puis il craqua une autre allumette et la lança à l'intérieur. Là encore, les flammes s'élevèrent en une joyeuse vague bleue. Il recula de quelques pas pour pouvoir surveiller les deux sorties.

Il n'y avait pas d'autre issue possible. Il en était sûr maintenant : Dana allait rôtir comme dans un four.

Les flammes montaient de plus en plus haut. Sans être pyromane, Reynaldo était fasciné par le spectacle. Le feu courut autour de la maison, dévorant tout sur son passage. Il dressa l'oreille pour entendre ses cris. Il scrutait les portes, surtout celle de la cuisine, espérant la voir surgir, silhouette embrasée pirouettant dans l'ultime danse de la mort.

Mais il ne se passa rien de semblable.

Reynaldo traîna le corps de Julio jusque dans les flammes. Lui et Rick seraient carbonisés, mais identifiables. Tant mieux. Cela ferait deux coupables sur mesure.

L'incendie faisait rage à présent.

Et toujours pas de cris, aucun signe de vie.

Brûlée ou asphyxiée, il ne le saurait jamais, mais morte, elle l'était à coup sûr. Il ne voyait pas comment elle aurait pu en réchapper.

Cependant, en tournant le dos aux décombres, il ne put s'empêcher d'éprouver un vague sentiment d'incertitude.

En voyant les flammes, Dana Phelps s'engagea à la hâte sur le sentier de cauchemar qu'elle avait parcouru tant de fois ces derniers jours. Elle avait eu de la chance que Bo ait marché dans le sang.

Le temps que Reynaldo examine les pattes de son chien, elle avait lâché le téléphone et couru dans la cuisine, pour se rendre compte qu'il n'aurait aucun mal à la retrouver. Il n'aurait qu'à la suivre à la trace.

Elle prit un torchon, alla à la porte de la cave, essuya ses pieds ensanglantés, ouvrit la porte et jeta le torchon au bas des marches. Puis elle se précipita dehors, vers la forêt. Quelques secondes avant que Julio apparaisse à l'arrière de la maison.

Sitôt que le feu se mit à lécher la carcasse en bois de la maison, Dana comprit qu'ils étaient en train de détruire toutes les traces de leur présence ici. Ce serait bientôt fini. Alors elle se faufila sur le sentier car elle venait de se rappeler que, à son arrivée, quand on l'avait obligée à enlever sa robe bain de soleil jaune, elle avait vu quelque chose qui l'avait troublée.

Un tas d'autres vêtements.

Le soleil venait de se coucher. Il commençait à faire sombre lorsqu'elle déboucha dans la clairière. Reynaldo y avait planté une petite tente pour se reposer. Dana risqua un rapide coup d'œil à l'intérieur. Elle aperçut un sac de couchage et une lampe de poche. Aucune arme. Pas de téléphone portable non plus.

Mais bien sûr, elle avait toujours la hache.

Elle prit la lampe de poche sans oser l'allumer. Le terrain était plat. Elle cherchait à retrouver la boîte où elle avait été enfermée pendant... elle ne savait pas combien de temps. Elle scruta le sol et finit par repérer le cadenas ouvert. Elle n'avait pas vu le couvercle. Sans ce cadenas, elle serait passée à côté sans s'en rendre compte.

Une idée folle lui traversa alors l'esprit : et si elle se réfugiait dans la boîte ? Aucun individu sensé n'irait la chercher ici. Mais d'un autre côté, quel individu sensé irait s'enterrer volontairement ?

En tout cas, pas elle.

La nuit était tombée à présent. On n'y voyait plus clair. Dana rampa sur l'herbe quand sa main heurta un objet métallique.

Un autre cadenas. Fermé, celui-là.

Deux coups de hache lui suffirent pour le faire sauter. La porte était plus lourde qu'elle ne l'aurait cru. Elle dut tirer de toutes ses forces pour l'ouvrir.

Dana regarda à l'intérieur du trou noir. Il n'y avait pas un bruit, rien ne bougeait.

Derrière elle, la maison continuait à flamber. Tant pis, c'était un risque à prendre. Elle alluma la lampe de poche, l'orienta vers la boîte et poussa un cri étouffé.

La femme en pleurs leva les yeux sur elle.

— S'il vous plaît, ne me tuez pas.

Dana faillit fondre en larmes elle-même.

— Je ne suis pas venue pour vous tuer. Vous avez besoin d'aide pour sortir de là ?

— Non.

Dix mètres plus loin, elle aperçut un autre cadenas. Elle réussit à le briser du premier coup. L'homme dans la boîte pleurait lui aussi. Il était trop faible pour s'en extirper. Dana ne perdit pas de temps. Elle trouva une troisième boîte, fracassa le cadenas, ouvrit la porte sans prendre la peine de regarder à l'intérieur.

Elle venait juste d'abattre sa hache sur le cadenas de la quatrième boîte lorsqu'elle distingua des phares du côté de la maison. Quelqu'un venait d'arriver à la ferme.

Clem ouvrit le portail, puis remonta sur son siège.

À mi-chemin, Titus aperçut les flammes et sourit. C'était une bonne chose. S'il n'avait pas vu l'incendie depuis la route, il y avait peu de chances que quelqu'un ait prévenu les pompiers. Ce qui lui laissait le temps nécessaire pour finir de nettoyer les lieux.

Reynaldo était là, occupé à traîner un corps pour le jeter dans le brasier.

— Nom de Dieu, fit Clem. C'est Rick.

Calmement, Titus posa le canon de son arme sur sa tempe et tira. Clem s'effondra sur le volant.

Tout avait commencé avec Titus et Reynaldo. Et c'est ainsi que cela se terminerait.

Choqué, Brandon laissa échapper un cri. Titus pointa son arme sur lui.

— Descends.

Brandon dégringola du véhicule. Reynaldo le remit sur ses pieds. Titus descendit du SUV à son tour. Pendant quelques secondes, tous les trois contemplèrent les flammes, immobiles.

— Sa mère est-elle morte ? demanda Titus.

— Je crois.

Brandon poussa un cri déchirant et, les mains levées, se jeta sur Reynaldo. Qui le stoppa d'un coup de poing dans le ventre. Le garçon s'écroula, pantelant.

Titus abaissa son arme, le visant à la tête. Puis, s'adressant à Reynaldo :

— Tu crois ou tu en es sûr ?

— Je pense qu'elle était à la cave.

— Mais ?

L'abolement de Bo résonna dans l'air nocturne.

Titus saisit une lampe de poche et promena le faisceau lumineux autour de lui jusqu'à ce qu'il repère Bo sur sa droite. Le vieux chien regardait le sentier qui conduisait aux boîtes et aboyait à tue-tête.

— Elle n'était peut-être pas à la cave, dit Titus.

Reynaldo hocha la tête.

Titus lui tendit la lampe de poche.

— Suis le sentier. Dès qu'elle se montre, tu la tues.

Brandon hurla :

— Maman ! Sauve-toi !

Titus enfonça son pistolet dans sa bouche pour le réduire au silence. Puis il cria à pleins poumons :

— Dana ? Votre fils est ici.

Il hésita avant d'ajouter :

— Rendez-vous ou il va trinquer.

Seul le silence lui répondit.

— OK, Dana. Écoutez ça.

Titus sortit son arme de la bouche de Brandon et lui tira dans le genou.

Le hurlement de Brandon déchira la nuit.

Kat resta sur la route, prenant garde de ne pas ralentir pour ne pas se faire repérer par les occupants du SUV. Elle était toujours en contact téléphonique avec le FBI. Elle leur fournit les coordonnées du lieu et se gara sur le bas-côté une centaine de mètres au-delà de la grille.

— Bien joué, lieutenant, lui dit le directeur adjoint Keiser. Nos hommes seront sur place d'ici quinze ou vingt minutes. Je veux être sûr qu'on a assez d'effectifs pour les épingler tous.

— Ils ont Brandon, monsieur.

— Je sais.

— Je ne crois pas que nous devrions attendre.

— Vous ne pouvez pas débarquer comme ça. Ils détiennent des otages. Patientez jusqu'à l'arrivée de notre équipe, qu'elle puisse entamer la négociation. Vous connaissez la procédure.

Kat n'aimait pas cette idée.

— Sauf votre respect, monsieur, je pense qu'on n'a pas le temps. Permettez-moi d'intervenir si c'est nécessaire.

— Je doute que ce soit une bonne idée, lieutenant.

Il n'avait pas dit non.

Kat raccrocha avant qu'il se ravise et mit son téléphone en mode silencieux. Son arme était dans son holster. Elle descendit de la Ford et se dirigea vers le portail. Au cas où celui-ci serait placé sous surveillance vidéo, elle escalada la clôture et sauta de l'autre côté. Il faisait noir à présent. La forêt était dense. La lumière de son iPhone – Dieu merci, le propriétaire de la Ford Fusion avait un chargeur intégré dans sa voiture – était suffisante pour y voir quelque chose.

Elle était en train de se frayer un passage entre les arbres lorsqu'elle vit des flammes devant elle.

Dana avait réussi à ouvrir une autre boîte quand elle entendit Brandon crier :

— Maman ! Sauve-toi !

Reconnaissant la voix de son fils, elle se figea.

Puis ce fut au tour de Titus :

— Dana ? Votre fils est ici.

Tout son corps se mit à trembler.

— Rendez-vous ou il va encore trinquer.

Elle faillit lâcher le lourd couvercle, mais la première femme qu'elle avait délivrée se matérialisa soudain à côté d'elle. Elle le lui arracha des mains et le laissa retomber à terre. Quelqu'un gémit au fond de la boîte.

Dana se dirigea vers le sentier.

— Ne faites pas ça, chuchota la femme.

Hagarde, Dana pivota en direction de la voix.

— Quoi ?

— Ne l'écoutez pas. Il ment. Restez ici.

— Je ne peux pas.

Posant ses mains sur les joues de Dana, la femme l'obligea à la regarder droit dans les yeux.

— Je m'appelle Martha, et vous ?

— Dana.

— Dana, écoutez-moi. Il faut qu'on ouvre les autres boîtes.

— Vous êtes folle ou quoi ? Mon fils est en danger de mort.

— Je sais. Mais quand vous vous montrerez, il vous tuera tous les deux.

Dana secoua la tête.

— Non, je peux essayer de négocier...

La voix de Titus cingla comme un coup de cravache :

— OK, Dana. Écoutez ça.

Les deux femmes se retournèrent. Une détonation fit exploser le silence de la nuit.

Dana hurla en même temps que son fils.

Sans lui laisser le temps de réagir, Martha la plaqua au sol.

— Lâchez-moi !

Assise à califourchon sur elle, Martha prononça d'une voix étonnamment calme :

— Non.

Dana ruait et se débattait, mais Martha tenait bon.

— Il vous tuera tous les deux, lui souffla-t-elle à l'oreille. Vous le savez très bien. Pensez à votre fils. Vous ne pouvez pas aller là-bas.

Affolée, Dana se mit à se tortiller, à se tordre dans tous les sens.

— Laissez-moi rejoindre mon fils !

La voix de Titus, à nouveau :

— OK, Dana. Je vais lui tirer dans l'autre genou.

Kat se déplaçait d'un arbre à l'autre, prenant soin de ne pas se faire repérer, lorsqu'elle entendit l'homme menacer Brandon.

Il fallait faire vite.

Le coup de feu, puis le hurlement de Brandon finirent de la convaincre de jeter le protocole aux orties. Elle courut aussi vite que l'état du terrain le lui permettait. Son souffle résonnait dans ses oreilles.

Enfin, elle aperçut le SUV, un homme armé debout à côté de la voiture, et Brandon qui se tordait de douleur par terre.

— OK, Dana, cria l'homme. Je vais lui tirer dans l'autre genou.

Kat était trop loin pour espérer le toucher. Sans ralentir sa course, elle hurla :

— Lâchez votre arme !

L'homme se retourna, perplexe. La seconde d'après, il braquait le pistolet sur elle. Elle plongea sur le côté. Mais il l'avait toujours dans sa ligne de mire. Il allait presser la détente quand quelque chose l'arrêta.

Brandon l'avait agrippé par la jambe.

Agacé, l'homme pointa son arme sur lui.

Mais Kat était prête. Elle tira, sans sommation cette fois, et vit le corps de l'homme basculer en arrière.

Reynaldo, qui se trouvait sur le sentier, entendit des cris en stéréo. Derrière, celui du garçon qui venait de se prendre une balle. Et devant, celui plus poignant de la mère qui mesurait le prix de sa tentative d'évasion.

Maintenant, il savait où elle était.

Les boîtes.

Ce coup-ci, il ne la laisserait pas s'échapper.

Il s'élança dans la clairière devenue comme une seconde maison pour lui. Il faisait noir, mais il avait la torche. Le faisceau lumineux balayait la végétation à droite et à gauche.

Dana Phelps était allongée par terre une vingtaine de mètres plus loin. Avec une autre femme – il crut reconnaître la Numéro Huit – juchée sur elle.

Reynaldo ne chercha pas à savoir comment la Numéro Huit était sortie de sa boîte. Il ne les apostropha pas, ne leur adressa aucun avertissement. Il leva simplement son arme et visa. Ce fut alors qu'il entendit un cri primitif, guttural, juste avant de se faire agripper par-derrière.

Il trébucha, lâcha la lampe de poche, mais pas le pistolet. À tâtons, il essaya d'empoigner la chose qui s'était accrochée à son dos. Quelqu'un d'autre ramassa la torche et le frappa sur le nez. Reynaldo rugit de douleur et de peur. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Dégage !

Il se tordit dans tous les sens pour faire tomber son agresseur. En vain. Un bras s'insinua autour de son cou épais et se mit à le serrer.

Ils semblaient grouiller tout autour de lui.

On le mordit à la jambe. Reynaldo sentit les dents se planter dans sa chair. Il voulut se dégager, mais il perdit l'équilibre, chancela et s'effondra lourdement sur le sol.

Quelqu'un lui sauta sur la poitrine. Un autre lui saisit le bras. On aurait dit des démons surgis des ténèbres.

Ou alors des boîtes.

La panique le saisit.

Le flingue. Il avait toujours le flingue.

Reynaldo tenta de renvoyer ces démons en enfer en s'aidant de son bras, mais quelque chose pesait de tout son poids dessus.

Ils étaient quatre. Ou cinq. Implacables comme des zombies.

— Non !

Il distinguait leurs visages à présent. Il y avait le chauve de la Deux. Le gros de la Sept. Le Numéro Quatre s'était joint à eux. Quelqu'un lui assena un nouveau coup de torche sur le nez. Le sang coula dans sa bouche. Ses yeux se révoltèrent.

Avec un beuglement désespéré, Reynaldo appuya sur la détente. Les balles se perdirent dans la forêt, au-delà de la clairière, mais, de surprise, l'homme qui lui bloquait le bras relâcha sa pression.

C'était sa dernière chance.

Reynaldo s'extirpa de la mêlée dans un ultime effort.

La main qui tenait le pistolet chercha une cible à abattre.

À la lueur de la lune, Reynaldo vit la silhouette de Dana Phelps se dresser au-dessus de lui. C'est elle qu'il visa, mais trop tard.

La hache s'abattait déjà.

Le temps ralentit.

Reynaldo entendit Bo aboyer au loin.

Puis ce fut le silence.

La rédaction du rapport définitif prendrait des semaines, mais voici ce qu'ils apprirent les trois premiers jours.

Trente et un corps avaient été exhumés à la ferme. Vingt-deux hommes, neuf femmes.

Le plus âgé avait soixante-seize ans. La plus jeune, quarante-trois.

La plupart avaient été tués d'une balle dans la tête. Beaucoup étaient dénutris. Quelques-uns présentaient des lésions ailleurs qu'à la tête, ainsi que des membres sectionnés.

Les gros titres des journaux rivalisaient d'inventivité dans l'horreur : MOURIR D'AIMER. RENDEZ-VOUS EN ENFER. LUNE DE FIEL. LE PIRE DES RENCARDS. Ce n'était pas drôle. Et ça ne reflétait absolument pas la réalité cauchemardesque de cette affaire.

Sept personnes, dont Dana Phelps, avaient pu être sauvées. Toutes furent admises dans l'hôpital le plus proche pour subir des examens médicaux mais elles furent autorisées à rentrer chez elles au bout de deux jours. Toutes sauf Brandon Phelps. La balle lui avait broyé la rotule, et il allait falloir l'opérer.

Tous les protagonistes de cette sinistre entreprise étaient morts, à l'exception notable de leur chef, Titus Monroe, qui avait survécu au tir de Kat.

Son état n'en était pas moins critique ; il était plongé dans un coma artificiel avec assistance respiratoire. Mais il était vivant. Kat ne savait pas si elle devait le déplorer ou s'en réjouir. Peut-être que s'il se réveillait, elle y verrait plus clair.

Quelques semaines plus tard, elle rendit visite à Dana et Brandon chez eux, à Greenwich dans le Connecticut.

Lorsqu'elle se gara dans l'allée, Brandon sortit à sa rencontre en s'appuyant sur ses béquilles. Elle descendit de voiture et le serra dans ses bras. Ils restèrent ainsi quelques instants, cramponnés l'un à l'autre. Dana Phelps sourit et lui adressa un signe de la main depuis la pelouse. Elle était toujours aussi ravissante. Un peu amaigrie peut-être, ses cheveux blonds noués en une queue-de-cheval, mais, à présent, sa beauté semblait tenir davantage de la résilience et de la force de caractère que du statut social et de la fortune.

Dana brandit une balle de tennis. Elle était en train de jouer avec ses deux chiens : un labrador noir nommé Chloe et un vieux labrador chocolat qui s'appelait Bo.

Kat se dirigea vers elle. Stacy lui avait reproché sa propension à juger les autres sur les apparences. Elle avait eu raison. L'intuition était une chose, les préjugés – vis-à-vis de Dana, de Chaz, de Chouchou – en étaient une autre.

— Ça m'étonne, lui dit Kat.

— Quoi donc ?

— J'aurais cru que ce chien vous rappellerait de mauvais souvenirs.

— Le seul tort de Bo a été de mal choisir l'objet de son affection, répondit Dana en lançant la balle qui rebondit sur le gazon.

On devinait le sourire dans sa voix.

— Qui lui jetterait la pierre pour ça ?

Kat sourit également.

— Très juste.

Bo courut après la balle et la rapporta à Brandon. Appuyé sur une béquille, Brandon se baissa pour lui caresser la tête. Laisant tomber

la balle, Bo remua la queue et aboya pour qu'il la lui lance à nouveau.

Dana se protégea les yeux de la main.

— Je suis contente de vous voir, Kat.

— Autant que moi de vous voir.

Les deux femmes observèrent Brandon qui jouait avec les chiens.

— D'après les médecins, il va boiter toute sa vie, dit Dana.

— Je suis désolée.

Dana haussa les épaules.

— Il a l'air de bien le prendre. Il en est même fier.

— C'est un héros, fit Kat. S'il n'avait pas piraté ce fameux site, s'il n'avait pas deviné que vous aviez des ennuis...

Elle n'eut pas besoin de terminer sa phrase.

— Et vous, Kat ?

Dana se tourna vers elle.

— Je veux tout savoir. Depuis le début.

— OK, acquiesça Kat. Mais je crains que ce ne soit pas encore fini.

En rentrant chez elle dans la 67^e Rue le lendemain du raid sur la ferme, Kat avait trouvé Jeff assis sur les marches du perron.

— Ça fait longtemps que tu attends ?

— Dix-huit ans, répondit-il.

Après quoi, il la supplia de lui pardonner.

— Arrête, dit-elle.

— Quoi ?

Comment lui expliquer ? Comme l'avait dit Chouchou, elle aurait tout donné, tout pardonné. Il était revenu. Le reste n'avait aucune importance.

— Arrête, c'est tout ce que je te demande. OK ?

— OK.

Ce fut comme si une main invisible avait raccommodé la déchirure du temps. Kat avait encore des tas de questions, bien sûr, mais ce n'était pas la priorité. Petit à petit, elle réussit à reconstituer toute l'histoire. Dix-huit ans plus tôt, lui expliqua Jeff, un problème familial l'avait rappelé à Cincinnati. Il avait bêtement pensé que Kat ne l'attendrait pas ou qu'il serait injuste de lui demander de l'attendre... bref, il avait cru bien faire. Il espérait malgré tout revenir et implorer son pardon, mais, là-dessus, il y avait eu cette bagarre ; le type saoul à qui il avait cassé le nez était un mafieux. Il avait cherché à se venger, l'obligeant à fuir et à changer d'identité. Puis il avait rencontré la mère de Melinda, elle était tombée enceinte et...

— J'ai été dépassé par les événements.

Kat sentait bien qu'il ne lui disait pas tout, que sa version des faits comportait des zones d'ombre, mais elle n'insista pas. En un sens, la réalité dépassait de beaucoup ce qu'elle avait imaginé en rêve. Tous deux, ils avaient beaucoup appris durant ces longues et douloureuses années, mais la principale leçon était peut-être aussi la plus simple : prenez soin de ceux que vous aimez. Le bonheur est fragile. Savourez chaque instant et faites votre possible pour le protéger.

Tout le reste n'est que bruit de fond.

— Et voilà, dit-elle en l'embrassant tendrement.

Ce baiser lui rappela ce fameux baiser sur la plage d'Amagansett.

Kat demanda un congé sans solde, et Stagger le lui accorda. Elle s'occuperait de Cozone plus tard. Elle trouverait bien un moyen. Un jour, elle irait frapper à sa porte et elle finirait le boulot en souvenir de son père.

Mais pas tout de suite.

Elle loua un studio à Montauk, à proximité de chez Jeff. Il voulait que Kat s'installe dans la maison, mais elle estimait que c'était trop tôt. Ce qui ne les empêchait pas de passer leurs journées et leurs nuits ensemble.

Réticente au début, Melinda, la fille de Jeff, avait fini par l'accepter.

— Il est trop bien avec toi, dit-elle à Kat, les yeux humides. Je suis heureuse qu'il soit heureux.

Et même son beau-père l'accueillit comme un nouveau membre de la famille.

C'était tout simplement miraculeux.

Stacy était venue les voir un week-end. Le soir, pendant que Jeff préparait le barbecue et qu'elles contemplaient le soleil couchant, un verre de vin à la main, elle sourit et dit :

— J'avais raison.

— À propos de quoi ?

— Des contes de fées.

Kat hocha la tête, se remémorant leur conversation d'autrefois.

— Mais en mieux.

Un mois plus tard, elle reposait, alanguie, sur le lit de Jeff quand son conte de fées prit fin brutalement.

Kat serrait l'oreiller contre elle en souriant. Elle entendait Jeff chanter sous la douche. Cette chanson était devenue une rengaine, pas un jour sans qu'elle résonne dans une pièce ou dans une autre :

— *I ain't missing you at all* ².

Jeff était incapable de reproduire un air même si on lui enfonce des écouteurs dans les oreilles. Mon Dieu, pensa Kat. Un si bel homme, chanter aussi atrocement.

Elle s'abandonna à une délicieuse torpeur lorsque son téléphone sonna. Elle se pencha pour l'attraper.

— Allô ?

— Kat, c'est Bobby Suggs.

Suggs. L'ami de la famille. Le policier qui avait enquêté sur la mort de son père.

— Salut, Bobby.

— Tu as une minute ?

— Bien sûr.

— Tu m'avais demandé des infos sur ces empreintes digitales relevées sur la scène de crime ?

Kat se rassit.

— Oui.

— Ça été une galère sans nom, c'est pour ça que ça a pris autant de temps. Aux archives, ils ne les retrouvaient plus. À mon avis, Stagger a dû les bazarder. J'ai été obligé de leur demander de recommencer à zéro.

— Et ils ont trouvé ?

— J'ai un nom, oui. Mais rien de plus.

Dans la douche, l'eau avait cessé de couler.

— Et ce nom, c'est quoi ?

Suggs le lui donna.

Le téléphone s'échappa de la main de Kat et tomba sur le lit. Elle le regarda fixement. Bobby Suggs continuait de parler. Elle l'entendait toujours, mais les mots qui lui parvenaient semblaient dépourvus de sens.

Éperdue, elle se retourna lentement vers la porte de la salle de bains. Jeff était là, une serviette nouée autour de la taille. Même maintenant, même après cette ultime trahison, elle ne put s'empêcher de le trouver beau.

Kat raccrocha.

— Tu as entendu ? demanda-t-elle.

— Ce que tu disais, oui.

Elle attendit. Puis :

— Jeff ?

— Je n'avais pas l'intention de le tuer.

Kat ferma les yeux. Chacune de ses paroles lui faisait l'effet d'un coup de poing. Il laissa passer le temps du décompte pour un K-O.

— La boîte de nuit, dit Kat. Le soir de sa mort, il est allé dans une boîte de nuit.

— C'est exact.

— Tu y étais ?

— Non.

Elle hocha la tête. Une boîte de travestis.

— Aqua ?

— Oui.

— Aqua l'a vu.

— Oui.

— Que s'est-il passé, Jeff ?

— Ton père devait être avec Chouchou. Ils étaient... enfin, Aqua ne m'a pas donné de détails. L'absurde de l'histoire, c'est qu'il ne m'aurait jamais rien dit. Mais ton père l'a vu.

Son père le connaissait pour l'avoir croisé chez O'Malley. Elle se souvint de sa mine renfrognée chaque fois qu'il les voyait ensemble.

— Et ensuite, Jeff ?

— Ton père a pété un câble. Il a appelé Stagger pour qu'il l'aide à retrouver Aqua. Il ne savait pas que nous partagions le même appartement, n'est-ce pas ?

Kat n'avait pas jugé utile de le dire à son père.

— Il était tard. Deux ou trois heures du matin, je ne sais plus. J'étais en bas, dans la buanderie. Ton père a débarqué chez nous. Je suis remonté...

— Et alors ?

— Il était en train de le tabasser. Le visage d'Aqua... il ne ressemblait plus à rien. Ton père était assis sur lui, il l'écrasait de tout son poids. Je lui ai crié d'arrêter, mais il a continué à le frapper. J'ai même cru qu'Aqua était déjà mort.

Kat se rappelait qu'Aqua avait été hospitalisé après la mort de son père. À l'époque, elle avait pensé qu'il avait été interné dans le service psychiatrique. Aqua avait déjà connu des épisodes psychotiques auparavant, mais après ce passage à tabac...

Voilà pourquoi il répétait que tout était sa faute. Il se sentait responsable de leur rupture et était même allé jusqu'à agresser Brandon pour protéger Jeff et payer sa dette envers lui.

— Je lui ai sauté dessus, poursuivait Jeff. Nous nous sommes battus. Il m'a fait tomber et m'a donné un coup de pied au ventre. Je l'ai saisi à la cheville. Il a mis la main dans son holster. Entre-temps, Aqua avait repris conscience et s'était jeté sur lui.

Jeff détourna le regard. Une grimace douloureuse lui tordait les traits.

— Et là, je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit. Qu'il planquait un pistolet sous son mollet...

Kat porta la main à sa bouche.

— Je lui ai à nouveau demandé de se calmer. Mais il ne voulait toujours rien entendre. Alors j'ai arraché le pistolet qu'il cachait au-dessus de sa chaussure...

Kat restait parfaitement immobile.

— Stagger a entendu le coup de feu. Ton père avait dû le charger de faire le guet, j'imagine. Il est arrivé en courant, complètement paniqué. Sa carrière, pour le moins, était en jeu. D'après lui, on allait tous finir en taule. Personne ne nous croirait.

Kat avait retrouvé l'usage de sa voix.

— Alors vous avez brouillé les pistes.

— Oui.

— Et tu as fait comme s'il ne s'était rien passé.

— J'ai essayé.

Kat sourit malgré elle.

— Mais tu n'es pas comme papa, hein, Jeff ?

— Que veux-tu dire ?

— Lui a pu vivre dans le mensonge.

Une larme roula sur sa joue.

— Pas toi.

Jeff ne dit rien.

— C'est pour ça que tu es parti. Tu ne pouvais pas me dire la vérité. Et tu ne pouvais pas continuer à me mentir jusqu'à la fin de tes jours.

Elle connaissait la suite. La descente aux enfers. La bagarre dans ce bar. Il avait été arrêté, on lui avait pris ses empreintes digitales. Stagger les avait retrouvées dans le fichier. Il les avait « égarées », mais il y avait toujours un risque. Alors, il est allé à Cincinnati pour expliquer à Jeff qu'il devait se cacher, que si jamais on l'arrêtait, alors il ne pourrait pas le couvrir.

— C'est Stagger qui t'a obtenu ta nouvelle identité. Celle de Ron Kochman ?

— Oui.

— Au final, tu as quand même vécu dans le mensonge.

— Non, Kat, juste sous un autre nom.

— Et aujourd'hui ?

Jeff garda le silence.

— Ces semaines qu'on vient de passer ensemble. Que comptais-tu faire, Jeff ? Maintenant qu'on s'est retrouvés, c'était quoi, ton plan ?

— Je n'avais pas de plan. Au début, je voulais seulement être avec toi. Le reste n'avait pas d'importance. Tu comprends ?

Elle comprenait, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre.

— Au bout d'un moment, pourtant, je me suis posé la question.

— Quelle question ?

— Valait-il mieux de vivre dans le mensonge avec toi ou bien honnêtement sans toi ?

Elle déglutit.

— Et tu as la réponse ?

— Non. Mais on n'en a plus besoin, répondit Jeff. La vérité est là. Finis, les mensonges.

— Aussi simple que ça ?

— Non, Kat. Rien entre nous n'a jamais été « aussi simple que ça ».

Jeff s'assit sur le lit à côté d'elle. Sans la toucher. Il n'essaya pas de la prendre dans ses bras. Elle ne bougea pas non plus. Ils restaient là à contempler le mur, songeant à tout ce qui les séparait... les secrets et les mensonges, le sang et la mort, les années de souffrance et de solitude. Pour finir, la main de Jeff se posa sur la sienne. Longtemps, ils demeurèrent ainsi figés, osant à peine respirer. Et quelque part, peut-être venant de l'autoradio d'une voiture qui passait dans la rue, ou peut-être dans sa tête, Kat entendit chanter *I Ain't Missing You at All*.

REMERCIEMENTS

L'auteur souhaite remercier les personnes suivantes, dans le désordre car il ne se rappelle plus qui l'a aidé pour quoi : Ray Clarke, Jay Louis, Ben Sevier, Brian Tart, Christine Bail, Jamie McDonald, Laura Bradford, Michael Smith (oui, *Demon Lover* est une vraie chanson), Diane Discepolo, Linda Fairstein et Lisa Erbach Vance. S'il y a des erreurs, c'est leur faute. Ce sont eux les experts, après tout. Pourquoi devrais-je porter le chapeau, hein ?

Si, par inadvertance, j'ai oublié d'ajouter votre nom sur la liste, dites-le-moi et je vous inclurai dans les remerciements du prochain livre. Vous savez bien à quel point je peux être distrait.

Une mention spéciale également pour :

Asghar Chuback

Michael Craig

John Glass

Parnell Hall

Chris Harrop

Keith Inchierca

Ron Kochman

Clemente « Clem » Sison

Steve Shrader

Joe Schwartz

Stephen Singer

Sylvia Steiner

Ces gens-là (ou leurs proches) ont versé des contributions généreuses à des œuvres de bienfaisance, en échange de mon engagement de faire figurer leurs noms dans ce roman. Si vous voulez y participer vous aussi, consultez [www. HarlanCoben.com](http://www.HarlanCoben.com) ou écrivez à l'adresse mail giving@harlancoben.com pour plus de précisions.

¹ En français dans le texte. (*N.d.T.*)

² Tu me manques pas du tout. (*N.d.T.*)